

Université de Montréal

Prendre le loisir au sérieux

**Les pratiques sportives des jeunes professionnels comme observatoire
de l'individuation hypermoderne**

par Francisco Toledo Ortiz

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales en vue de
l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.) en sociologie

Janvier 2014

© Francisco Toledo Ortiz, 2014

Université de Montréal

Faculté des études supérieures et postdoctorales

Cette thèse intitulée :

Prendre le loisir au sérieux

**Les pratiques sportives des jeunes professionnels comme observatoire
de l'individuation hypermoderne**

Présentée par :

Francisco Toledo Ortiz

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Barbara Thériault, président-rapporteur

Paul Sabourin, directeur de recherche

Christine Dallaire, examinatrice externe

Bernard Bernier, membre du jury

Jorge Pantaleón, représentant du doyen de la FES

Résumé

La présente thèse porte sur l'interface entre les pratiques de loisir sportif des élites professionnelles au Québec et l'évolution récente du capitalisme cognitif. En se concentrant sur les activités récréatives de l'élite de prestige (Coenen-Huther 2004) composée de diplômés universitaires en début de carrière, population nommée ici *jeunes professionnels hypermodernes* (JPH), l'étude vise à décrire l'articulation entre l'espace social du *loisir sérieux* (Stebbins 1982) et les transformations des modes de vie hypermodernes.

L'enquête qualitative menée est composée d'entretiens biographiques conduits auprès de jeunes adultes professionnels amateurs de sport et d'une observation participante réalisée à Montréal au sein de deux équipes d'*Ultimate*. Elle pose un regard critique vis-à-vis des théories qui prônent l'émergence d'un individu réflexif et autonome qui serait épargné de toute forme de contrainte normative extérieure. Contrairement à ce genre d'interprétation, l'approche configurationnelle développée par Norbert Elias (1991) est mobilisée pour montrer comment les maillages d'interrelations entre JPH nous permettent de comprendre de manière relationnelle l'évolution des processus de socialisation propres à la « classe créative » du capitalisme post-industriel.

Mots-clés : hypermodernité, sport-loisir, jeunes professionnels, réflexivité, classe créative

Abstract

This thesis explores the interface between the practices of leisure sport by professional elites in Quebec and recent developments in cognitive capitalism. Focusing on the recreational activities of the *prestige elite* (Coenen-Huther 2004) composed of university graduates starting their careers, referred to here as *hypermodern young professionals* (JPH), the study seeks to describe the relationship between the social space of *serious leisure* (Stebbins 1982) and changes in hypermodern lifestyles.

This qualitative inquiry consists of life story interviews conducted among young professionals who are sports amateurs, and a participant observation carried out in Montreal in two *Ultimate* teams. This research takes a critical look at theories that advocate the emergence of a reflexive and independent individual who would be spared from any form of external normative constraints. Contrary to such an interpretation, the figural approach developed by Norbert Elias (1991) is utilized to demonstrate how the interrelationships between JPH allow us to understand, relationally, the evolution of socialization processes specific to the “creative class” of post-industrial capitalism.

Keywords: hypermodernity, recreational sports, young professionals, reflexivity, creative class

Table des matières

Introduction	1
<i>L'étincelle : les nouveaux clivages sociaux du capitalisme avancé.....</i>	1
<i>La notion d'hypermodernité et ses avantages heuristiques</i>	3
<i>L'orientation : la théorie configurationnelle et les processus de longue durée dans la théorie sociologique de N. Elias.....</i>	5
<i>Et pourquoi le sport?</i>	6
<i>Le sport par-delà le jeu</i>	7
Première partie	10
1. La modernité avancée et ses sociologies : De l'individu réflexif à l'individu hypermoderne	11
1.1. <i>La réflexivité et son visage « émancipateur » : l'individu autonomisé selon les théories de la modernité avancée</i>	13
1.2. <i>La réflexivité et son visage « anomique » : L'individu désenchanté selon les théories postmodernes</i>	19
1.3. <i>Pouvons-nous penser la modernité en dehors de la socialisation?.....</i>	23
1.3.1. <i>L'individu envisagé d'un point de vue dispositionnelle : brève introduction à la théorie des champs sociaux de Pierre Bourdieu</i>	24
1.4. <i>L'individu envisagé d'un point de vue relationnel.....</i>	29
1.4.1. <i>Norbert Elias et sa théorie des configurations sociales.....</i>	30
1.4.2. <i>L'individuation et les relations de double contrainte.....</i>	36
1.5. <i>La réflexivité et la question des inégalités sociales. Individus hypermodernes vs. individus par défaut</i>	39
1.6. <i>L'individu hypermoderne : une figure paradoxale</i>	43
2. Les jeunes adultes professionnels et l'hypermodernité : Un terrain sociologique à défricher.....	46
2.1. <i>Comment penser conceptuellement les jeunes hypermodernes? Constat d'une difficulté taxinomique</i>	48
2.2. <i>Les jeunes adultes, plus jeunes ou plus adultes?</i>	53
2.2.2. <i>La jeunesse est-elle une catégorie d'âge?.....</i>	53
2.2.2. <i>Mais qu'en est-il des jeunes adultes Québécois?.....</i>	61
2.2.3. <i>La bifurcation, une manière de comprendre les entrées « atypiques » au monde des adultes</i>	61
2.3. <i>La jeunesse professionnelle et le capitalisme managérial de l'ère hypermoderne.....</i>	65
2.3.1. <i>Naissance et évolution d'une société gestionnaire.....</i>	67
2.4. <i>La barbarie douce du capitalisme managérial</i>	76
3. Le sport comme processus social : Comment expliquer La transition vers l'hypermodernité à partir de l'évolution des pratiques sportives de loisir?.....	81
3.1. <i>L'avènement des sports modernes dans le capitalisme industriel.....</i>	83
3.1.1. <i>L'éthos sportif du capitalisme industriel</i>	84
3.2. <i>Apports de la sociologie configurationnelle à la description du processus d'émergence du sport moderne.....</i>	90
3.2.1. <i>La contribution de N. Elias à l'analyse civilisationnelle de la modernité.....</i>	90
3.2.2. <i>L'originalité de la perspective configurationnelle en sociologie du sport par rapport aux théories marxiste et foucauldienne.....</i>	93
3.2.3. <i>Qu'est-ce que le débat Stokvis vs Malcolm nous apprend sur les configurations sociales du sport moderne?</i>	98
3.3. <i>Comment repenser le sport dans le cadre de l'hypermodernité?</i>	102
3.3.1. <i>Vers une approche hypermoderne des faits sportifs</i>	104
3.3.2. <i>Un premier essai de définition des sports hypermodernes</i>	116

Deuxième partie	123
4. Les récits biographiques des JPH : Une ouverture sur les pratiques ordinaires des gens pas si ordinaires	124
4.1. <i>Qu'est-ce l'approche biographique? Une question de redéfinition de l'objet méthodologique</i>	125
4.2. <i>Pourquoi faire appel aux données biographiques en sociologie? Entre conscience réflexive et savoir socio-historique</i>	131
4.2.1. L'avantage de travailler avec un « objet qui parle ».....	133
4.2.2. Les récits biographiques des JPH ont-ils une fonction autopoïétique?.....	135
4.3. <i>La méthode biographique comme entreprise heuristique.....</i>	138
4.3.1. La question de la taille de l'échantillon	139
4.4. <i>Comment penser la méthode biographique d'un point de vue configurationnel?</i>	142
4.4.1. Différence entre un usage réflexif et un usage configurationnel des récits biographiques	144
4.5. <i>Description des procédés d'enquête par entrevue biographique</i>	148
4.5.1. Avantages et difficultés du terrain choisi	151
4.5.2. Limites et possibilités de l'échantillonnage par « boule de neige ».....	153
4.5.3. Brève description de l'échantillon.....	155
4.5.4. Particularités techniques de l'entrevue non directive et axes heuristiques de l'analyse des récits biographiques des JPH	158
5. Mobiliser l'ethnographie pour faire ressortir les styles de vie sportifs des JPH	164
5.1. <i>Usage spécifique de la méthode d'observation participante dans cette recherche</i>	165
5.1.1. La découverte de l'Ultimate comme observatoire.....	168
5.2.1.1. Qu'est-ce que l'Ultimate?	169
5.2.1.2. Naissance et philosophie de l'Ultimate.....	169
5.2.1.3. Principes réglementaires et format de jeu	171
5.1.2. Brève description de mon initiation à l'Ultimate	174
5.2.2.1. Un premier terrain : la pratique informelle de l'Ultimate au Parc Jarry	174
5.2.2.2. Un deuxième terrain : la pratique formelle de l'Ultimate au sein de l'AUM ...	180
5.2. <i>Des données ethnographiques à l'analyse de configurations.....</i>	182
Troisième partie	185
Troisième partie : Les formes d'individuation hypermodernes de la classe créative	186
6. Comment un JPH devient-il sportif? Réflexion sur quelques trajectoires d'individuation	189
6.1. <i>Être sportif, une question d'héritage? La transmission directe d'une culture sportive des parents aux enfants</i>	189
6.2. <i>Le sport comme amalgame social. La fonction intégratrice de l'activité physique en bas âge</i>	192
6.3. <i>La chaîne d'interconnaissances pendant l'enfance : Quand le goût pour le sport ne relève pas uniquement de la famille.....</i>	195
6.4. <i>L'école n'est pas uniquement un endroit pour aller étudier : Le sport, entre éducation physique et apprentissage du loisir.....</i>	200
6.4.1. L'enseignement formel de l'activité physique à l'école : Le sport comme instrument pédagogique.....	201
6.4.2. La pédagogie informelle et l'étiquetage dans l'acquisition d'un éthos sportif en milieu scolaire	204
6.5. <i>Le parascolaire à l'adolescence : Quand les loisirs deviennent « sérieux »</i>	212
6.6. <i>L'éveil des passions sportives et l'entrée à l'âge adulte. Une rupture des JPH avec leurs prédécesseurs</i>	215
6.7. <i>L'université comme espace de construction des modes de vie.....</i>	222
6.8. <i>Bref bilan autour des formes d'individuation sportive identifiées</i>	226

7. Les maillages de socialisation sportive des individus hypermodernes	228
7.1. <i>La symbolique complexe du corps sportif hypermoderne.....</i>	228
7.1.1. Pour être sportif, il faut, avant tout, paraître sportif	229
7.1.2. Les rouages du modelage du corps hypermoderne	236
7.2. <i>L'évolution des techniques du corps, l'hypermodernité et son rapport au loisir</i>	239
7.3. <i>Le sport-loisir et l'éthos de la compétition managériale</i>	248
7.4. <i>Les maillages de solidarité sportive de la « classe créative »</i>	253
7.4.1. L'individuel dans le collectif et le collectif dans l'individuel.....	253
7.5. <i>Quelques formes spécifiques de socialisation de la « classe créative » associées aux loisirs sportifs</i>	256
7.5.1. L'expérience de voyage de loisir sportif chez les JPH.....	257
7.5.2. Les socialisations sportives genrées : les avatars paradoxaux de la mixité.....	264
7.5.3. Valeurs démocratiques hypermodernes dans les loisirs sportifs de la « classe créative » : mythes et réalités.....	271
7.6. <i>Bref bilan sur l'évolution des formes de socialisation sportive des JPH.....</i>	275
8. Les formes paradoxales de l'individuation sportive des JPH. Quand les cas aberrants deviennent significatifs	277
8.1. <i>Quand les sportifs ne se perçoivent pas comme sportifs.....</i>	279
8.2. <i>Le parcours d'Ariane ou l'éveil tardif d'une passion pour le sport.....</i>	282
8.3. <i>Quand les loisirs deviennent profession.....</i>	287
8.4. <i>La coexistence difficile entre le sport-style de vie et le sport-conditionnement physique</i>	291
8.5. <i>Les nouveaux régimes d'entraînement et leurs paradoxes : Quand la culture « hippie » rencontre la culture militaire</i>	297
9. La consolidation incertaine des styles de vie des JPH : retour critique sur les configurations sportives observées	305
9.1. <i>Devenir sportif à travers des réseaux multiples d'interrelations : Les JPH comme symboles d'un air du temps défini par le dynamisme.....</i>	305
9.2. <i>Configuration « établis » / « outsiders » dans la relation entre SSV et SCP : le cas des « grimpeurs ».....</i>	308
9.3. <i>Configuration « établis » / « outsiders » dans la rationalisation de l'entraînement sportif : le cas des joueurs d'Ultimate.....</i>	311
9.4. <i>Configuration « établis » / « outsiders » dans l'implantation des nouvelles formes d'autocontrôle : L'économie affective chez les joueurs d'Ultimate</i>	315
9.5. <i>Configuration « établis » / « outsiders » dans les rapports de genre</i>	319
Conclusion.....	323
<i>Les jeunes professionnels hypermodernes : Une élite en émergence</i>	323
<i>Le loisir sportif : Baromètre des transformations amenées par l'hypermodernité.....</i>	325
<i>Le sport-loisir et ses possibilités heuristiques. Un pari pour l'avenir</i>	326
<i>Les métamorphoses de l'individuation réflexive des temps hypermodernes.....</i>	328
<i>Principaux apports de l'enquête : L'importance des loisirs de la « classe créative » pour l'étude des nouvelles configurations sociales du monde contemporain</i>	330
<i>Les limites de l'enquête : Les sports-loisir des classes professionnelles : un domaine à approfondir.....</i>	334
Bibliographie	337
Annexe 1 : Modèle de base du canevas d'entretien adressé aux jeunes professionnels sportifs	i
Annexe 2 : Profil sociodémographique de Parc-Extension et de Villeray.....	iv
Annexe 3 : Profil des personnes interviewées dont les extraits des récits ont été cités.....	vii
Annexe 4 : Les configurations observées	x

Liste des tableaux

Tableau I : Quatre modèles nationaux qui illustrent l'arrivée différenciée à l'âge adulte	59
Tableau II : Trois paradoxes dans l'usage théorique des jeunes adultes comme découpages empiriques.....	64
Tableau III : Comparaison entre l'individuation réflexive et le dogme managérial....	76
Tableau IV : Comparaison entre les sports modernes et les sports hypermodernes .	122

Liste des figures

Figure 1 : Interface stories matter 1/2	160
Figure 2 : Interface stories matter 2/2	161
Figure 3 : Délimitation spatiale des quartiers Parc-Extension et Villeray	177
Figure 4 : Le parc Jarry : premier terrain d'observation.....	179

Liste des encadrés

Deux thèses sur le rapport des gens au travail depuis les années d'après seconde guerre.....	107
Les <i>X-Games</i> d'hiver et la diversification des sports alternatifs.....	117
Le danger en montagne : Le cas des habitus sportifs des « grimpeurs »	120

Liste des abréviations

AUM – Association d'*Ultimate* de Montréal

JPH – Jeune(s) professionnel(s) hypermoderne(s)

SSV – Sport/style de vie

SCP – Sport/conditionnement physique

À Marie, qui a été sans aucun doute le plus grand support dans cette aventure.

À mon père, qui m'a transmis son amour pour la pensée libre et pour la science.

À ma mère, éternelle lumière.

Remerciements

Une thèse n'est jamais un travail entièrement individuel. Je tiens donc à remercier sincèrement tous ceux qui m'ont accompagné, de près ou de loin, dans ce parcours. Tout d'abord, mon directeur de thèse, Paul Sabourin qui m'a encouragé à développer une pensée autonome à travers les nombreuses discussions que nous avons eues au cours de ces années.

Je suis également reconnaissant envers le Conseil national de la science et de la technologie du Mexique (CONACYT) ainsi que le département de sociologie de l'Université de Montréal pour les bourses qui m'ont été accordées pour la réalisation de cette recherche.

Je tiens tout particulièrement à souligner la grande contribution de mes lecteurs assidus et copains de la vie Jérémie Duhamel et Pierre-Marie David. C'est grâce à vos remarques critiques et constructives, autant sur le fond que sur la forme, que cette thèse a pris forme.

Je remercie aussi mes amis et collègues Nicolas Le Dévédec, Gabriela Coman et Élise Dumont-Lagacé d'avoir toujours été disponibles dans les « hauts » et les « bas » de ce cheminement. Vous êtes des sociologues que j'admire profondément en plus d'être des amis inconditionnels.

Merci aussi au personnel du département de sociologie de l'Université de Montréal, notamment à Arielle Tordjman et Éline Gingras, parce que ces petits détails pratiques du quotidien font souvent toute la différence.

Sur le plan personnel, je veux exprimer ma plus grande reconnaissance à ma conjointe Marie-André David pour sa compagnie, sa lecture exhaustive des innombrables versions de la thèse ainsi que pour sa patience et son amour infinis.

Finalement, je remercie mon père, Alejandro Toledo, et ma sœur, Gabriela Toledo, qui m'ont toujours appuyé malgré la distance dans toutes les épreuves de ma vie. Vous êtes non seulement des exemples à suivre au niveau académique, mais surtout des êtres extrêmement chers pour moi, avec qui j'ai envie de partager chacune de mes petites réussites.

« S'il me fallait renoncer à mon dilettantisme, c'est dans le hurlement que je me spécialiserais. »

E.M. Cioran

« Le sociologue est un homme qui porte un intérêt intense, illimité, démesuré à ce que font les hommes [...] les questions qu'il se pose auront à tel point pris possession de lui qu'il n'a plus guère d'autre choix que d'essayer d'y répondre. »

P.L. Berger

« Jouer une fausse note est quelque chose d'insignifiant. Par contre, jouer sans passion est impardonnable. »

L.W. Beethoven

INTRODUCTION

« Oui, chacun a en lui de quoi se forger une vie créative, et oui, chacun le fait dans la mesure de ses possibilités. Mais non, tout le monde n'a pas accès au temps disponible, aux ressources ou aux conditions de réception nécessaires à ce que cette créativité puisse prendre une forme à la hauteur de ses aspirations » (Citton 2010:141-42).

« L'idée de l'individu totalement indépendant, de l'homme absolument autonome et donc absolument libre, constitue le noyau d'une idéologie bourgeoise qui occupe une place précise dans l'éventail des doctrines sociales et politiques contemporaines. Il s'agit là, quel que soit le nom qu'on lui donne, d'un idéal ou d'une utopie qui ne correspond pas et ne peut correspondre à la réalité sociale » (Elias 1991c: 168).

Si j'avais à décrire en quelques mots le projet intellectuel qui m'a mené à entamer la thèse que je présente ici au lecteur, je dirais qu'il est le produit de l'articulation entre une « étincelle » et une « orientation ». Ces deux éléments sont contenus – dans ce même ordre – dans les deux citations mises ci-dessus en épigraphe. Tous les deux se trouvent donc à la base d'un projet qui me semblait au début de cette entreprise intellectuelle, aussi ambitieux qu'improbable, à savoir, l'analyse des pratiques de loisir sportif des jeunes adultes professionnels hypermodernes comme observatoire de la société contemporaine.

L'ÉTINCELLE : LES NOUVEAUX CLIVAGES SOCIAUX DU CAPITALISME AVANCÉ

Je commencerai cette entrée en matière par une brève réflexion sur le premier de ces éléments : l'« étincelle ». Elle prend origine dans la sociologie des inégalités sociales d'inspiration castelienne, qui est venue éveiller en moi un intérêt pour l'étude

des nouveaux clivages qui accompagnent l'arrivée du capitalisme néolibéral. Par ailleurs, au moment de choisir l'objet général de la thèse, l'une de mes seules certitudes était le fait que je voulais travailler sur les fondements idéologiques du discours portant sur l'autonomisation des individus dans le cadre de la modernité avancée. Je voulais confronter la vision « optimiste » de la réflexivité des individus contemporains – point de vue qui postule l'émergence d'un agent social de plus en plus émancipé de toute contrainte sociale externe –, en l'opposant à des données empiriques qui me permettraient d'observer le différentiel de ressources sociales existantes pour acquérir cette condition d'apparente autonomie. Je voulais ainsi contribuer à nuancer le discours « émancipatoire » propre aux théories qui mettent l'accent sur l'émergence, dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, d'un individu libéré du poids des anciennes normativités sociales qui caractérisaient la première modernité.

C'est ainsi que les travaux de Robert Castel sur les nouveaux clivages sociaux dans la société capitaliste post-industrielle ont été pour moi une source d'inspiration majeure. Selon Castel, nous pouvons diviser les individus des sociétés occidentales de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e, en deux grandes catégories : une première, qui incarne le modèle d'une prise en charge de soi achevée et qui s'érige donc en modèle de référence pour tous (les individus hypermodernes), et une deuxième, qui correspond aux individus condamnés à se buter continuellement contre un mur d'exclusion malgré le fait de vouloir eux aussi devenir autonomes (les individus par défaut). Selon cet auteur, la racine principale de ce clivage est le différentiel de ressources sociales mises à leur disposition (Castel 2004).

Si je considère la sociologie des clivages sociaux de Robert Castel comme l'« étincelle » qui a donné lieu à la présente thèse, c'est surtout parce qu'elle m'a mené à vouloir prendre comme objet le pôle de l'opposition *individu hypermoderne/individu par défaut* que les sociologues tendent souvent à laisser de côté pour des raisons qui seraient difficiles à analyser ici; à savoir, celui correspondant aux populations bien munies de ressources de tout type pour devenir

des modèles d'individuation réflexive. Ayant cet objectif en tête, j'ai voulu faire la description des modes de vie des jeunes élites professionnelles, un terrain encore peu exploré par la littérature sociologique de nos jours. Pour ce faire, au cours des trois premiers chapitres, j'ai posé les pièces théoriques qui me permettraient plus tard de faire le va-et-vient entre une réflexion sur les modèles d'individuation des jeunes élites du capitalisme cognitif de nos jours et les modes d'explication sociologique de cette individuation.

La première partie de la thèse est donc composée d'un voyage conceptuel à travers des perspectives qui s'articulent autour de trois grands thèmes : les formes de socialisation hypermodernes et le problème de la réflexivité contemporaine, l'évolution du rapport loisir/travail chez la catégorie socioprofessionnelle des jeunes professionnels diplômés et, finalement, le rôle joué par les loisirs sportifs dans l'évolution des styles de vie post-industriels. Malgré l'apparente hétérogénéité de ce corpus conceptuel, j'ai voulu ramener le débat à quelques grands axes que j'évoquerai dans les lignes qui suivent.

LA NOTION D'HYPERMODERNITÉ ET SES AVANTAGES HEURISTIQUES

En premier lieu, je me suis intéressé au débat autour de la quête d'autonomie des individus dans le cadre de la société occidentale contemporaine, aspect qui a été le centre des préoccupations d'une partie importante des théories sociales traitant de la notion de « modernité avancée » (Giddens 1991a; Beck et Beck-Gernsheim 2001; Lash 2003). En opposition à ces postures, lors du premier chapitre, j'ai voulu souligner le besoin d'adopter des postures théoriques relationnelles pour rendre compte de la complexité morphologique inhérente aux différents processus d'individuation actuels. Ce faisant, je visais à « mettre entre parenthèses » les théories qui prônent l'émergence d'un individu contemporain complètement désolidarisé ou laissé à lui-même.

C'est ainsi que j'ai repris la notion d'hypermodernité, tirée des travaux de Robert Castel (2004), Vincent de Gaulejac (2010), Nicole Aubert (2004) entre autres, pour souligner le caractère problématique du discours autour de l'apparition récente d'un individu « libéré » de toute forme de contraintes institutionnelles externes. Contrairement à ces théories, penser les temps qui courent en tant qu'hypermodernité suppose la reconnaissance d'une tension entre la volonté d'autonomisation et l'apparition de nouvelles normativités qui pèsent lourd sur le façonnement des trajectoires biographiques des individus.

En deuxième lieu, il a été question d'étudier l'éthos managérial du capitalisme cognitif et ses effets sur les styles de vie de la dénommée « classe créative », classe qui est formée des diplômés universitaires qui s'insèrent professionnellement aux domaines hautement recherchés par la dénommée « économie du savoir », et qui bâtissent des référents identitaires non seulement par des expériences professionnelles communes, mais aussi par la mise en place de styles de vie dynamiques.

Par ailleurs, un phénomène relatif à cette population sur lequel j'ai voulu m'arrêter lors de la présente thèse correspond au fait que, pour les membres de la « classe créative », il ne suffit pas de profiter passivement du temps de repos, mais plutôt de rechercher des styles de vie orientés vers la prise de risque, l'aventure, le rythme dynamique et la réalisation de soi (Florida 2004).

Par le biais de l'analyse de ces nouvelles formes de normativité sociale, je visais à traiter de la relation entre les fondements culturels du capitalisme managérial et l'élaboration de projets de vie. À ce sujet, je soutiens l'idée que le discours autour de la réflexivité individuelle, élaboré par la sociologie de la modernité avancée, ne nous permet pas d'approfondir notre compréhension de l'apparition d'un nouveau cadre idéologique propre au capitalisme avancé, cadre qui se traduit par la mise en place d'une culture gestionnaire. Or, je me suis intéressé tout particulièrement à l'espace-temps du *hors-travail* comme lieu d'élaboration et de transmission de cette culture.

En somme, je montre dans la partie correspondante au cadre théorique comment les perspectives que l'on peut qualifier d'« autonomistes » posent un certain nombre de problèmes pour l'analyse du monde contemporain, surtout dans la mesure où elles réifient le discours économique du libre marché sans prendre en considération l'importance des processus d'individuation. C'est pourquoi, pour éviter de tomber dans de telles analyses, et dans le but de décrire le rapport entre le loisir sportif des élites professionnelles et l'évolution du discours managérial, j'ai décidé de faire appel à des théories relationnelles, notamment celle de Norbert Elias. Cette dernière m'a en effet permis de situer sociologiquement les enjeux propres à l'évolution des styles de vie des jeunes adultes hypermodernes.

L'ORIENTATION : LA THÉORIE CONFIGURATIONNELLE ET LES PROCESSUS DE LONGUE DURÉE DANS LA THÉORIE SOCIOLOGIQUE DE N. ELIAS

La perspective configurationnelle d'inspiration éliásienne constitue ainsi le deuxième élément à l'origine de la thèse, à savoir son orientation. De ce fait, la notion de configuration sociale développée par Elias m'a été de grande utilité pour traiter des changements contemporains dans les styles de vie de la « classe créative ». Je considère ces transformations comme un phénomène faisant partie d'un long processus sociohistorique qui est intimement lié à l'avènement de la société post-industrielle.

L'avantage d'adopter une perspective éliásienne est, à mon avis, double. D'une part, la théorie de la socialisation élaborée par ce pilier de la sociologie allemande du XX^e siècle permet de mettre en relief les interdépendances fonctionnelles entre individus. En effet, que ce soit sur une échelle macrosociale ou sur une échelle microsociale, les faits qu'on observe sont considérés à l'intérieur de la sociologie configurationnelle comme des relations qui doivent être analysées en soi. C'est pourquoi, cette perspective nous permet de dépasser l'opposition entre, d'une part,

l'analyse des interactions quotidiennes entre individus et d'autre part, l'étude des transformations institutionnelles ou structurelles.

En deuxième lieu, la sociologie éliásienne souligne aussi l'importance du « temps long » dans l'analyse des phénomènes socioculturels. Cette préoccupation pour les processus de longue durée nous invite à reconnaître pleinement les connexions entre l'avant, le durant et l'après-enquête. En ce sens, j'ai voulu prendre en considération le fait que les phénomènes analysés dans mon étude découlent de processus qui sont apparus avant même que les participants à l'enquête ne soient nés, processus auxquels ils participent et qui continueront d'évoluer après la présentation des résultats de la recherche.

Or, cette reconnaissance ne signifie pas qu'en adoptant un tel point de vue, nous tombons nécessairement dans un relativisme historique. Cela suppose, au contraire, que la morphologie sociale des groupes observés doit être prise en compte afin de pouvoir mieux saisir les éléments qui orientent la transformation sociale qui s'étend sur une période relativement longue. C'est la raison pour laquelle la théorie configurationnelle nous permet, à mon avis, de situer socialement les relations étudiées sans perdre de vue dans leur description les éléments révélant leur ancrage historique.

ET POURQUOI LE SPORT?

Pour pouvoir garder l'essence du projet sociologique éliásien et l'articuler avec une démarche critique des inégalités sociales contemporaines, il a été important de prendre en considération le fait que pour qu'un tel projet intellectuel devienne pleinement heuristique, il faut qu'il puisse aider à la description et à l'analyse de l'« air du temps ».

Ainsi, si l'adoption d'une perspective configurationnelle ainsi que la critique de la figure de l'individu réflexif constituent certainement deux éléments centraux qui permettent de suivre le fil de ma démarche, ils ne pourraient pas à eux seuls devenir

le cœur de mon étude. En d'autres mots, après avoir traité de l'étincelle et de l'orientation, le troisième axe fondamental de la thèse correspond donc au terrain empirique à partir duquel j'ai pu mobiliser l'orientation théorique configurationnelle dans l'élaboration d'une nouvelle problématique sociologique.

C'est ainsi que j'ai décidé de me pencher sur les pratiques sportives de loisir de la « classe créative », domaine qui, bien que forcément limité, a favorisé mon analyse des processus sociohistoriques qui accompagnent l'émergence des formes d'individuation des jeunes adultes professionnels. Si j'ai ciblé cette population, c'est aussi parce qu'on lui attribue certains traits distinctifs de l'individu hypermoderne, tels qu'un *leadership*, un esprit d'aventure, un souci délibératif dans la prise de décisions, une quête d'équité de genre et un sens aigu de la compétition.

Le sport pratiqué dans le temps *hors-travail* s'est ainsi avéré la « porte d'entrée » qui m'a permis d'entamer l'étude qualitative de ces nouveaux référents normatifs que l'on repère chez les « élites de prestige » issues des universités (Coenen-Huther 2004), tout en dirigeant mon regard sur l'espace social du loisir.

LE SPORT PAR-DELÀ LE JEU

Afin de bien décrire l'évolution des représentations du sport-loisir des « élites de prestige » du capitalisme cognitif, il convient, à mon avis, d'aller au-delà de certaines théories générales du sport qui se concentrent majoritairement sur le caractère purement ludique de l'espace-temps du loisir. Nous avons un bon exemple de ce type d'interprétation canonique dans les travaux de l'anthropologue R. Caillois, qui s'est à son tour inspiré des écrits pionniers de J. Huizinga sur le loisir pour définir l'ensemble des activités de détente (y compris le sport) en tant que domaine « en soi », dont la grammaire relèverait d'une mise en forme du « jeu ». Voici comment Caillois définit cette dernière notion :

« C'est en effet une caractéristique du jeu qu'il ne crée aucune richesse, aucune œuvre. Par là, il se différencie du travail ou de l'art. À la fin de la

partie, tout peut et doit repartir au même point, sans que rien de nouveau n'ait surgi [...] le domaine du jeu est ainsi un univers réservé, clos, protégé : un espace pur [...] le jeu n'a pas d'autre sens que lui-même » (Caillois 1967: 35, 37, 38).

Ce type de définition autoréférentielle du jeu a longtemps servi au sein de la sociologie du sport et du loisir comme grammaire aidant à définir les contours des faits sportifs. Cette grammaire a permis aux sociologues depuis plus d'un siècle de séparer l'espace-temps du sport d'autres phénomènes sociaux. Toutefois, aujourd'hui, cette définition classique s'avère quelque peu problématique, voire insuffisante, pour rendre compte des derniers développements du sport-loisir, notamment chez les secteurs professionnels, qui trouvent dans les loisirs non seulement des espaces de « jeu », mais aussi une de leurs expressions identitaires *par excellence*.

De ce fait, à travers mon enquête de terrain, composée de deux phases ethnographiques ainsi que d'une trentaine d'entrevues biographiques à structuration ouverte réalisées auprès de sportifs amateurs appartenant à la « classe créative », je montre comment le sport-loisir a un grand impact sur la configuration des modes de vie des jeunes professionnels hypermodernes (JPH). En me concentrant sur ce type particulier d'activités récréatives, je porte mon attention sur les traits qui caractérisent l'éthos dynamique de ces futurs cadres dirigeants. Je soutiens donc qu'au moment d'achever leurs formations universitaires, ces jeunes adultes de la « classe créative » ne partagent pas uniquement des intérêts professionnels, mais aussi un *sens pratique* qui oriente fortement les représentations qu'ils se font d'eux-mêmes et d'autrui.

Il faut toutefois préciser que le type particulier de « fait sportif » sur lequel porte ma réflexion n'est pas celui qui concerne les athlètes professionnels. En effet, l'étude du champ sportif professionnel ne me permettrait pas d'analyser les phénomènes qui touchent à l'évolution des styles de vie de la population dont je me suis donné la tâche d'observer. Les pratiques sur lesquelles je m'attarde sont plutôt celles qui ont lieu dans l'espace-temps du *hors-travail* des jeunes professionnels, autrement dit, celles qui n'aboutissent que rarement dans des carrières sportives formelles. Ces

activités sont certainement très diversifiées. Elles incluent une vaste gamme de pratiques corporelles qui vont des sports d'équipe d'apparition récente comme l'*Ultimate*, au sein duquel j'ai fait une observation participante, à des sports individuels comme l'escalade, le triathlon, la randonnée en montagne, le ski. L'élément qui les unit est le fait de s'ériger en composantes à part entière des emplois du temps de leurs pratiquants. Or, contrairement à des perspectives postmodernes qui prônent le désarroi des individus désenchantés et désagrégés, je soutiens que ces sports-loisir créent des interdépendances sur lesquelles il faut s'arrêter si l'on veut comprendre la phase la plus récente des formes sociales post-industrielles.

En somme, mon étude traite fondamentalement des activités de loisir qui sont devenues pour les individus enquêtés, de véritables « passions » qui prennent une place à tel point significative dans leurs vies que nous pouvons les identifier comme des « loisirs sérieux » (Stebbins 2001). Par ailleurs, ces activités, bien qu'effectuées « pour le plaisir », requièrent de la part de leurs adeptes une grande mobilisation de ressources, en temps et en argent, pour pouvoir être pratiquées de manière régulière.

Le sport-loisir représente ainsi un facteur d'inégalité sociale dans la mesure où les conditions requises pour sa pratique, matérielles ou immatérielles, ne sont pas universellement accessibles. Dès lors, bien que la scène de la thèse corresponde à l'évolution récente des modes de vie des individus hypermodernes, je souhaite que le lecteur attentif retienne le fait que dans les coulisses de ces modes de vie, nous trouvons toujours des individus par défaut et que c'est dans cette tension que l'on peut trouver l'une de ces principales caractéristiques de la société hypermoderne.

PREMIÈRE PARTIE

Cadre Théorique

« La théorie offre une valeur «heuristique », une valeur de découverte. »

Mauss, M. (1926), *Manuel d'ethnographie*.

« ...je crois que les théories ont la priorité sur les observations aussi bien que sur les expérimentations, en ce sens que ces dernières n'ont de signification qu'en relation à des problèmes théoriques. Aussi nous est-il nécessaire de poser une question avant de pouvoir espérer que l'observation ou l'expérimentation puisse nous aider en quelque façon à fournir une réponse. »

Popper, K. (1945), *Misère de l'historicisme*.

1. LA MODERNITÉ AVANCÉE ET SES SOCIOLOGIES : DE L'INDIVIDU RÉFLEXIF À L'INDIVIDU HYPERMODERNE

Lors de ce premier chapitre, je traiterai du débat théorico-épistémologique portant sur le processus de construction sociale des individus dans le cadre des sociétés post-industrielles. Ce processus se trouve à la base des théories qui problématissent la transformation des sociétés occidentales au cours d'une période historique allant de l'après Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours. Cette période a par ailleurs été identifiée par la sociologie contemporaine sous plusieurs appellations, telles la modernité avancée ou la modernité radicale (Giddens 1991a, 2000; Beck et al. 1994: 62), ou encore, l'hypermodernité (Aubert 2004; Lipovetsky et Charles 2004).

Cette entrée en matière aura pour objectif d'étudier la portée et les limites des sociologies de la modernité avancée. Ces dernières mettent en avant le processus d'autonomisation de l'individu contemporain vis-à-vis des instances régulatrices et socialisatrices propres au monde industriel. Au cours du présent chapitre, je m'arrêterai spécialement sur l'analyse de la figure de l'individu réflexif, soit cet agent qui recèle en lui-même le système des valeurs qui caractérise, au moins en partie, les styles de vie propres aux élites professionnelles dont il sera question dans ma recherche.

L'importance de cette mise en contexte théorico-épistémologique se trouve dans la délimitation conceptuelle des grandes lignes qui soutiennent ma réflexion. L'objectif de cette première partie est alors d'établir les fondements du cadre conceptuel de ma recherche, ce qui me permettra, dans un deuxième temps, de comprendre en quoi les loisirs caractéristiques de nouveaux styles de vie des jeunes adultes hypermodernes constituent un terrain fertile pour la description sociologique des transformations amenées par ladite deuxième modernité.

Si au début du présent chapitre, les théories de la modernité avancée prendront une place centrale dans ma démarche, c'est pour ensuite distinguer leur portée et leurs

limites. Ce faisant, j'aimerais conceptualiser le social dans une perspective relationnelle.

Je ferai ce survol des théories de la modernité avancée à partir de quatre axes suivant une séquence correspondante à la réflexion vers laquelle je veux amener le lecteur. Dans un premier temps, j'aborderai les principaux présupposés des théories mettant en avant l'autonomisation des individus dans le cadre de la deuxième modernité.

Ensuite, je m'intéresserai à la théorie des champs sociaux élaborée par Pierre Bourdieu, ce qui me permettra de décrire le pôle opposé à ces perspectives autonomistes. Ce deuxième axe m'aidera aussi à traiter de la question de la socialisation et de l'acquisition des habitus dans une logique basée sur un modèle sociologique de type dispositionnel (Bourdieu 2003 [1997]; Bourdieu et Wacquant 1992).

Le troisième axe me permettra de réaliser une synthèse de ces courants à partir des travaux de Danilo Martuccelli (2004) et, surtout, de Norbert Elias (1991a). Ce faisant, j'abandonnerai les interprétations autonomistes pour me diriger vers une théorie relationniste basée sur l'analyse des configurations sociales. Je soutiendrai ainsi que les théories sociologiques de l'individuation constituent un prisme privilégié pour analyser le caractère relationnel des liens sociaux et sont à même de mieux expliquer les phénomènes liés à la notion de modernité avancée. Les approches relationnelles nous amèneront ainsi à mettre en évidence l'impact de la modernité sur la construction sociale des individus.

Finalement, mon quatrième axe correspond aux théories traitant de la notion d'individu hypermoderne. Vers la fin de ce premier chapitre, je reviendrai ainsi sur la séquence des théories passées en revue afin de mieux problématiser la question de

l'individuation contemporaine en tenant compte des aspects paradoxaux¹ présents dans les discours sociaux portant sur l'autonomisation des individus ainsi que des clivages sociaux propres aux transformations récentes de l'Occident contemporain.

Le parcours théorique que je propose au lecteur dans ce premier chapitre a donc comme principal objectif d'établir les bases sur lesquelles reposeront les analyses successives relatives au processus de configuration des liens sociaux des jeunes adultes professionnels amateurs de sport. Ainsi, à la lumière des théories que j'évoquerai dans cette partie de ma recherche, je propose au lecteur d'adopter un point de vue relationnel qui sera mis au service de la description et de l'analyse des formes d'individuation propres aux sociétés post-industrielles. En somme, la description des particularités de l'individuation hypermoderne sera donc l'axe transversal qui guidera mon argumentaire.

En outre, l'autre grand objectif du présent chapitre est de distinguer les apports et les limites de quelques théories portant sur l'idée d'un modèle d'individu réflexif. C'est précisément cette dernière figure qui, par analogie, mais aussi par contraste, me permettra de délimiter l'univers théorique autour duquel gravitera mon étude.

1.1. LA RÉFLEXIVITÉ ET SON VISAGE « ÉMANCIPATEUR » : L'INDIVIDU AUTONOMISÉ SELON LES THÉORIES DE LA MODERNITÉ AVANCÉE

Au cours des trois dernières décennies, une partie importante des théories sociales contemporaines traitant de l'individuation, particulièrement celles de tradition anglo-saxonne, s'est intéressée à la description des transformations socioculturelles induites par la phase la plus avancée du processus de civilisation

¹ J'utilise ici la notion de paradoxe en faisant référence au sens que N. Elias (1997) et V. de Gaulejac (2010), entre autres, donnent à un type particulier de phénomène qui suppose la superposition de relations simultanées à sens opposé qui créent une double contrainte ou double lien (*double bind*). Ces relations supposent des règles qui ne peuvent pas se réaliser en tant que formes concrètes d'action, puisqu'une des contraintes de la relation annule l'autre. Il ne faudrait donc pas confondre le paradoxe avec la notion de « contradiction » dans son acception marxiste, c'est-à-dire, la dynamique d'une forme sociale qui, dans le temps, fait disparaître les conditions de sa propre reproduction.

initiié par les Lumières (Giddens 1991a; Bauman 2000; Beck *et al.* 1994; Bauman et Vecchi 2004). En conséquence, la période correspondante à la fin de la Seconde Guerre mondiale a souvent été identifiée par ces théories comme étant le moment de transition entre une première modernité – celle de la société industrielle – et une deuxième modernité – celle de la société post-industrielle, la société-monde ou la société de l’information – (Beck *et al.* 1994; Beck 2000; Giddens 1990, 1991b, 2000)². D’après ces auteurs, l’apogée et la remise en question de l’État providence verront naître un nouvel archétype de sujet : l’individu réflexif (Giddens 1987).

L’un des principaux tenants de la notion de *réflexivité* en sociologie est sans contredit le Britannique Anthony Giddens, qui se sert de cette notion pour marquer une division entre le projet libéral des Lumières – ancré profondément dans l’idée de progrès – et une société d’après-Seconde guerre mondiale à l’intérieur de laquelle les structures bourgeoises qui ont fondé le monde industriel s’effriteraient, cédant leur place à de nouveaux dispositifs d’encadrement de l’action sociale.

Selon la théorie de la structuration de Giddens, l’agent social, dans le contexte *moderne-avancé*, ne veut plus jouer un rôle de simple spectateur passif face aux transformations historiques de son époque. Sur ce point, ce sociologue soutient que la deuxième modernité produirait un type particulier d’individu qui chercherait à se bâtir un projet de vie personnel, pour ainsi devenir pleinement autonome (Giddens 1987, 1991a, 1990). Il confère ainsi une importance théorique majeure à la réflexivité, qu’il considère comme étant une des principales sources de transformations socioculturelles du monde contemporain :

² L’ère post-industrielle peut aussi être divisée en deux grande périodes : la première, de la fin de la Seconde guerre mondiale jusqu’aux années 1970 où le modèle institutionnel de régulation est fondamentalement celui de l’État providence, ce dernier étant la forme de contrat social par excellence dans les pays occidentaux jusqu’au début des années 1980; la deuxième correspond pour sa part au modèle néolibéral du capitalisme financier des trente dernières années. Nous pouvons ainsi situer historiquement la transition vers une phase néolibérale du capitalisme post-industriel dans les années d’arrivée au pouvoir de Ronald Reagan aux États-Unis et de Margaret Thatcher en Angleterre.

Sociological work is a core component of what I have come to see as the intrinsic reflexivity of modernity. Human beings in all societies routinely reflexively monitor their actions and thereby processes of reproduction. However, in conditions of modernity, marked by an intrusive historicity, the reflexive ordering and reordering of the conditions of system reproduction is more or less all-pervasive (Giddens 1991b: 207).

Cette citation révèle l'importance que ce sociologue accorde à une conception de la relation individu/société basée sur le principe d'autonomisation des agents sociaux vis-à-vis des institutions modernes. Il identifie ainsi la *structuration* comme un élément indispensable à la compréhension des transformations vécues par l'Occident depuis les années d'après-guerre. Dans son essai intitulé *Structuration theory : past, present and future* (1991b), ce même auteur résume ce qu'il entend par structuration :

According to the structurationist approach, social theory does not 'begin' either with the individual or with the society, both of which are notions that need to be reconstructed through other concepts. In structuration theory, the core concern of the social sciences is with recurrent social practices and their transformation [...] 'Structure' presumes continuity of social reproduction across time and space, but it is the medium of such reproduction as well as its outcome. The theorem of the duality of structure occupies a central place in structuration theory [...] structuration theory offers a conceptual scheme that allows one to understand both how actors are at the same time the creators of social systems yet created by them (Giddens, 1991b: 203-204).

Une des formes de structuration, qui correspondrait à son expression moderne, se présente par ailleurs selon Giddens comme le nouveau vecteur par excellence de l'émergence de la notion de réflexivité. Cette nouvelle structuration met ainsi en évidence la mobilisation, dans la vie quotidienne, d'un Moi (*self*) que les individus construisent à partir de leur agir de tous les jours. Selon cette forme particulière de structuration utilisée pour étudier la modernité avancée, la quête d'autonomie occupe une place privilégiée dans le rapport individu/société, puisque les agents sociaux sont voués à remplir un rôle actif dans la constitution de leur propre réalité.

D'après ce type d'explication, la phase radicalisée de la modernité est accompagnée de la construction d'*identités flexibles* (Bauman 2000; Urry 2000). Ces

identités sont par ailleurs intimement liées à la mondialisation des marchés financiers et elles remettent en question les frontières qui servaient auparavant à établir des cadres spatio-temporels relativement fixes.

En somme, les théories de la modernité avancée soulèvent tout particulièrement la question de l'élaboration de « projets réflexifs de soi ». À ce sujet, l'identité du Moi (*self-identity*) se construit selon Giddens dans la récursivité propre à l'agir des individus dans le cadre de la vie quotidienne. Cette identité autonomisée prendrait alors tout son sens à partir de l'image de soi projetée sur l'avenir. Or, cette image de soi se matérialise dans un type de narrativité biographique de l'expérience qui met en avant les projets de construction d'un parcours personnel de type autoréférentiel :

A person's identity is not to be found in behaviour nor – important though this is – in the reactions of others, but in the capacity to keep a particular narrative going. The individual's biography, if she is to maintain regular interaction with others in the day-to-day world, cannot be wholly fictive. It must continually integrate events which occur in the external world, and sort them into the ongoing 'story' about the self (Giddens 1991a: 54, 55).

Un deuxième niveau d'analyse de ces théories de la modernité avancée consiste à penser l'action comme un flux d'information déterritorialisé. Les sociologues de la deuxième modernité soutiennent ainsi que, d'une part, la mobilité des personnes – mais aussi des capitaux, d'information, etc. – tendrait à aller au-delà des limites des États-nations modernes créant alors des réseaux transnationaux et même virtuels. D'autre part, la vitesse accrue des échanges nous donnerait l'impression que toute information peut être accessible en temps réel. À l'image des réseaux d'information continue, la modernité avancée produit selon ce type d'interprétations, ce que Manuel Castells appelle la culture de la « virtualité réelle » (*culture of 'real virtuality'*) :

Our symbolic environment is, by and large, structured by this flexible, inclusive hypertext, in which many people surf each day. This virtuality of this text is in fact a fundamental dimension of reality, providing the symbols and icons from which we think and thus exist [...] two emergent social forms of time and space characterize the network society, while

coexisting with prior forms of time and space. These are timeless time and space of flows (Castells 2000: 13).

Par ailleurs, la flexibilisation du cadre spatio-temporel signifierait aussi selon cette perspective théorique, une prise de distance des individus par rapport à leur appartenance nationale. De cette manière, selon les théoriciens de la modernité avancée, on assisterait actuellement à l'apparition d'un nouveau type de société déterritorialisée : la société-monde³. Cette forme de société désenclavée – par rapport au local et même au national – expliquerait en partie l'émergence de nouvelles formes de lien social possibles en dehors de la logique des États-nations (McGrew 1996). Dans cette circonstance, les acteurs trouveraient des repères existentiels très hétéroclites – souvent liés aux réseaux transnationaux – autant politiques, qu'économiques ou culturels.

Je reviendrai dans le prochain chapitre sur la critique de la flexibilité et du désenclavement lorsque j'aborderai le thème de l'idéologie de l'efficacité managériale. Disons pour l'instant que ces éléments occupent une place centrale dans les perspectives théoriques qui traitent de la société post-industrielle d'un point de vue émancipatoire.

De surcroît, un élément important qui se trouve au centre des préoccupations des théories sociologiques intéressées à la description de la réflexivité dans le cadre de la modernité avancée est la capacité des agents sociaux à construire des relations interpersonnelles dans des espaces-temps flexibles. Par ailleurs, les tenants de ce type d'interprétation soulignent l'apparition d'un paradoxe : les hommes de la modernité avancée sont connectés aux réseaux transnationaux, mais ils valorisent de plus en plus les relations intimes – la famille nucléaire remplace la famille élargie; le couple devient, à leurs yeux, autosuffisant – laissant de côté les contraintes exogènes

³ U. Beck écrit à propos de l'émergence de la société-monde: « World society means the emergence of new opportunities and new social spaces for action, living and perception, which break-up and muddle the nation-state orthodoxy of politics and society » (Beck 2000: 65)

d'autrefois. En ce sens, le type de relation sociale par excellence est, à leurs yeux, la « relation pure » (Giddens 1992), c'est-à-dire une manifestation du rapport à autrui basée presque uniquement sur la négociation quotidienne des projets d'autoréalisation. Ce type de relation s'opposerait aux relations caractéristiques des sociétés modernes, ou même des sociétés traditionnelles, dans lesquelles les pressions institutionnelles jouaient un rôle plus important dans la construction des rapports sociaux. Selon les théories de la réflexivité, l'agent social contemporain serait ainsi en quête constante d'autonomie face aux instances normatives classiques – État, famille, marché du travail, etc. Les individus réflexifs chercheraient ainsi à construire des projets de vie basés sur le principe de « prise en charge » de leur propre expérience subjective.

Si les sociologues de la modernité avancée perçoivent dans la réflexivité une source d'émancipation pour les individus vis-à-vis des grands ensembles, force est d'admettre qu'ils identifient aussi certains « effets pervers » de ce processus. L'un des plus importants est sans doute l'incertitude existentielle causée par l'obligation de prise en charge de soi, due notamment à la supposée perte d'instances institutionnelles médiatrices. En d'autres termes, l'individu contemporain serait emmené à confronter les inconvénients qui accompagnent sa propre autonomisation.

L'insistance sur ce manque de repères vient nuancer les interprétations optimistes de type émancipatoire qui mettent en évidence les possibilités de construction des projets réflexifs réussis. Autrement dit, selon les perspectives basées sur une critique des « effets non voulus » de la deuxième modernité, si auparavant les « grands récits » – État, famille, Église, pour n'en citer que quelques-uns – donnaient un sens à la trajectoire individuelle des acteurs, maintenant ces derniers sont confrontés à la fragilité des « relations pures », des relations basées exclusivement sur les ententes interpersonnelles qui se négocient dans le cadre de la vie quotidienne (Giddens 1990; Lyotard 1979). Comme conséquence de ce processus, l'agent social serait laissé à lui-même. Il doit donc être en mesure de prendre en charge sa propre individuation (Ehrenberg 1998).

Bien qu'ils acceptent l'existence d'effets non désirés dans ce processus de prise en charge de soi, les théoriciens de la modernité avancée nuancent la critique du modèle réflexif d'individu en considérant que ce manque de repères oblige les gens à chercher d'autres processus psychiques compensateurs afin de rétablir une « sécurité ontologique » mise en danger. De cette manière, les perspectives optimistes prônant une réflexivité libératrice soutiennent que les hommes et les femmes de notre époque cherchent de nouvelles certitudes pour remplacer celles d'antan. C'est ainsi que l'on assisterait à l'émergence de nouveaux « systèmes experts » (livres d'autoréalisation, thérapies de couple, nouvelles technologies de l'information, *coachs*, dispositifs technologiques, chaînes de télévision, etc.) auxquels les individus délèguent, au moins en partie, la charge de la gestion de soi (Giddens 1991a).

La perspective autonomiste de la réflexivité suppose en définitive que dans les nouveaux processus de prise en charge de soi, les individus soient poussés à se doter d'un fort sens d'autogestion dû à la perte des contraintes structurelles extérieures qui ont caractérisé les sociétés occidentales jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

1.2. LA RÉFLEXIVITÉ ET SON VISAGE « ANOMIQUE » : L'INDIVIDU DÉSENCHANTÉ SELON LES THÉORIES POSTMODERNES

Parallèlement aux théoriciens de la modernité avancée, d'autres courants sociologiques et philosophiques ont souligné la nécessité de repenser la dyade individu/société en mettant en avant, pour mieux le critiquer, l'aspect individualiste du processus de réflexivité que je viens de décrire. En ce sens, les théoriciens de la postmodernité, parmi lesquels nous trouvons notamment J.-F. Lyotard (1979), R. Sennett (Sennett 1995) G. Lipovetsky (1983; Lipovetsky et Charles 2004) se sont intéressés à la description critique de la figure d'un individu autosuffisant et centré sur sa propre subjectivité.

Contrairement à l'optimisme des sociologues de la modernité avancée, notamment quant aux possibilités de construction des parcours réflexifs, la

philosophie postmoderne pose un regard beaucoup moins rassurant. Selon les théoriciens postmodernes, les individus subissent, dans le cadre sociohistorique actuel, des crises existentielles profondes vis-à-vis desquelles ils ne sont pas suffisamment outillés sur un plan psychique (Ehrenberg 1995). À ce sujet, G. Lipovetsky (1983) considère que notre époque contemporaine est caractérisée par la présence d'un individu qui se réfugie dans l'isolement égoïste :

Un nouveau stade d'individualisme se met en place : le narcissisme désigne le surgissement d'un profil inédit de l'individu dans ses rapports avec lui-même et son corps, avec autrui, le monde et le temps, au moment où le « capitalisme » autoritaire cède le pas à un capitalisme hédoniste et permissif [...] un individualisme pur se déploie, débarrassé des ultimes valeurs sociales et morales qui coexistaient encore avec le règne glorieux de l'homo oeconomicus, de la famille, de la révolution et de l'art; émancipée de tout encadrement transcendant, la sphère privée elle-même change de sens, livrée qu'elle est aux seuls désirs changeants des individus [...] il est clair que le narcissisme inaugure, par son indifférence historique, la post-modernité, l'ultime phase de l'homo aequalis (Lipovetsky 1983: 71,72).

Le désenchantement quant au monde contemporain est sans doute l'un des thèmes centraux dont la critique postmoderne se sert pour s'opposer à l'idée de réflexivité émancipatrice. Contrairement aux auteurs qui ont été évoqués dans la section précédente, les théoriciens de la postmodernité soulignent le fait que les individus à l'heure actuelle passent par une phase d'incertitude ontologique qui les pousse à s'abandonner dans l'excès, la consommation rapide et l'hédonisme, et ce, afin de combler un vide existentiel produit par le manque de repères régulateurs.⁴

La conclusion à laquelle la plupart des auteurs de la postmodernité arrivent est celle d'un excès d'intimité qui serait nocif vis-à-vis de la possibilité d'établir des liens sociaux. Les individus des sociétés post-industrielles se trouveraient ainsi confrontés à ce que Sennett (1995) appelle les « tyrannies de l'intimité », c'est-à-dire un

⁴ Ehrenberg considère que même dans les activités de loisir, les individus expriment un état d'anxiété qui les pousserait à chercher du sens dans des activités qui leur permettent de revenir à une condition plus humaine. Cela expliquerait, entre autres, le culte pour les activités extrêmes. Voir notamment (Ehrenberg 1991).

désintéressement vis-à-vis de la participation à la vie publique citoyenne⁵. Selon ce point de vue, les hommes et les femmes de l'ère post-industrielle, en choisissant le monde de la vie privée comme refuge, comme exutoire, contribueraient à l'effacement graduel des liens qui les unissent les uns aux autres. Nous assisterions ainsi selon Sennett à une remise en question du sentiment d'appartenance aux collectifs. La volonté de construire des projets centrés sur le repli sur soi constitue selon ce sociologue américain la preuve d'un désistement de la vie sociale au profit de la vie privée:

Nous avons cherché des significations personnelles dans des situations impersonnelles [...] L'aspiration à développer sa personnalité par une certaine intimité avec les autres a aussi un sens caché. La crise de la culture publique, au XIXe siècle, nous a habitués à penser que les difficultés, les obligations et les contraintes qui caractérisent la vie sociale sont rebutantes [...] Le développement de la personnalité est devenu celui d'une personnalité refuge. (Sennett 1995: 198)

Tout en posant un regard critique sur ces nouvelles manifestations de l'individualisme, Sennett voit dans ce processus d'atomisation plus qu'une simple réaction égoïste de la part des acteurs sociaux. Il met aussi l'accent sur l'émergence d'une nouvelle culture, c'est-à-dire d'un nouveau système de valeurs qui rend possible cet isolement. La première expression de cette nouvelle culture se traduit selon lui par l'abandon de l'expérience communautaire, l'effacement des sentiments fraternels généralisés; la deuxième expression a trait à l'individu lui-même, « ce dernier perd la capacité de jouer, à la fois au sens ludique et au sens théâtral de ce mot, car il vit dans une société qui ne lui offre aucun espace impersonnel pour le faire » (Sennett 1995: 203).

À l'instar de Sennett, Ehrenberg (1995) voit dans l'apparition des nouvelles dépendances aux antidépresseurs et autres médicaments psychotropes, ainsi que dans la consommation des produits télévisuels mettant en vedette le quotidien des « gens

⁵ Sennett situe ce processus de retrait de l'espace public au XIXe siècle (Sennett 1995).

ordinaires » (télé-réalités), une volonté d'adéquation de la part des individus relativement à un modèle de rapport au monde qui reléguerait le sens du politique à une place marginale. De cette manière, à ses yeux :

... les deux risques politiques posés par les troubles de la distance sont le contrôle social généralisé et l'abandon des individus à eux-mêmes [...] Si le psychotrope et le terminal relationnel font partie d'un processus global qui contribue à faire de la subjectivité une question collective, une anthropologie critique des sociétés démocratiques doit l'aborder comme un processus impersonnel afin de renouer les fils distendus de notre relation à la politique. En effet, la généralisation des troubles de la distance qui résulte de la désinhibition est l'expression d'une modification du contrat social (Ehrenberg 1995: 307).

À défaut d'entreprendre un projet anthropologique sur les subjectivités des « individus incertains » auxquelles A. Ehrenberg fait allusion dans ses travaux sur l'individualisme contemporain, ma prochaine section traitera des possibilités heuristiques qui découlent de la prise en compte de la socialisation, cette dernière constituant l'angle mort des théories dont j'ai parlé jusqu'ici. Ce faisant, il deviendra possible, du moins est-ce mon hypothèse, de sortir de l'impasse vers laquelle autant les théories postmodernes que les théories de la réflexivité nous ont emmenés en nous proposant une vision antinomique de l'individu et du lien social. Je soutiendrai ainsi que l'étude de la modernité dans ses expressions les plus récentes doit tenir en compte le fait que toute forme d'individuation est localisée socialement et qu'elle suppose la mise en œuvre de processus complexes de transmission de normes sociales.

1.3. POUVONS-NOUS PENSER LA MODERNITÉ EN DEHORS DE LA SOCIALISATION?

«We make the moral rules that make us: we are, in a word, what we do, and what we do is done together with others» (Wolfe 1989: 220).

Devant la critique postmoderne qui souligne les effets non désirés qui accompagnent les formes de réflexivité de la modernité avancée, il me semble nécessaire d'avancer dans la réflexion portant sur le rapport individu/société dans l'Occident contemporain. Plus précisément, il convient de mettre l'accent sur les structures qui organisent et qui servent à reproduire l'action sociale. Avec cet objectif en tête, on peut poser les questions suivantes : comment penser la réflexivité sans tomber dans des représentations individualistes du lien social? Est-il possible de traiter de la deuxième modernité sans réduire les rapports sociaux à la question de la quête d'autonomie ou de singularité? Comment appréhender des liens sociaux complexes sans essentialiser les acteurs sociaux en tant qu'êtres égoïstes ou narcissiques? La modernité avancée a-t-elle dissout le lien politique ou bien impose-t-elle une nouvelle normativité politique?

Afin de répondre à ces dernières questions, il est important de mener en premier lieu une très brève réflexion autour du rôle central de la socialisation dans le processus d'individuation contemporaine. C'est la raison pour laquelle j'évoquerai dans cette section l'œuvre sociologique de Pierre Bourdieu, en particulier, sa théorie de la pratique⁶. Ce faisant, il s'agira de nuancer les présupposés des théories qui opposent mécaniquement l'individu à la société.⁷ Penser la question de la

⁶ À ce sujet, voir particulièrement (Bourdieu 2000 [1972]).

⁷ Même si l'un de nos objectifs ici est de faire appel à la théorie de la pratique de P. Bourdieu afin de critiquer les interprétations « subjectivistes » des individus de la deuxième modernité, je considère qu'il est nécessaire de reconnaître que dans le groupe d'auteurs que j'ai associé aux théories « émancipatrices » on peut trouver des nuances importantes à faire quant à la distinction entre l'aspect normatif et l'aspect ontologique de la réflexivité contemporaine. À ce propos, Scott Lash, tout en partageant le projet d'A.Giddens consistant à accorder de

socialisation et de la reproduction sociale en tenant compte de l'émergence des nouvelles formes de normativité sociale aide à dresser un portrait plus nuancé des instances qui participent au processus d'individuation contemporaine. En d'autres mots, la théorie de la pratique de Bourdieu nous révèle le revers de la médaille de l'individu autosuffisant et autoréférentiel décrit par les auteurs de la modernité avancée et critiqué par les philosophes postmodernes.

1.3.1. L'INDIVIDU ENVISAGÉ D'UN POINT DE VUE DISPOSITIONNELLE : BRÈVE INTRODUCTION À LA THÉORIE DES CHAMPS SOCIAUX DE PIERRE BOURDIEU

La notion d'habitus, réactualisée et mise de l'avant par la sociologie de Pierre Bourdieu est, sans aucun doute, un référent théorique important lorsqu'on traite de la modernité vue sous l'angle de la socialisation. Dans ses *Questions de sociologie* (1980) Bourdieu définit l'habitus de la manière suivante :

[Il s'agit d'un] système de dispositions acquises par apprentissage implicite ou explicite qui fonctionne comme un système de schèmes générateurs, [l'habitus] est générateur de stratégies qui peuvent être objectivement conformes aux intérêts objectifs de leurs auteurs sans avoir été expressément conçues à cette fin (Bourdieu 1980c: 119, 120).

Dans le cadre de la théorie des champs élaborée par cette figure éminente de la sociologie française de la dernière moitié du XX^e siècle, les modèles de comportement transmis par le biais des instances chargées de la socialisation – fut-

l'importance au discours social contemporain sur l'agentivité, reconnaît néanmoins dans sa propre perspective ainsi que dans celle d'U. Beck une différence importante par rapport au sens qu'A. Giddens donne à sa notion de réflexivité. Pour S. Lash (2003), l'acception giddensienne de la réflexivité met en évidence certains traits historiques importants propres à l'ère post-industrielle, mais elle est « peu sociologique » du fait qu'elle confond l'ontologique et l'idéaltypique. À ce sujet, il souligne que : « Beck's view and my view tend to be more traditionally sociological: in the tradition of Marx, Weber, Durkheim and Simmel, who thematized social change. For us this change from the dualism of reflection to this immanence or monism of reflexivity is not an ontology, but instead the defining thematic of the second modernity » (Lash 2003: 50).

elle formelle ou informelle – demeurent au centre du processus d’orientation des individus dans l’espace social. Selon Bourdieu, ce dernier est organisé et mis en place à travers la configuration d’une série de dispositions sociales (Bourdieu et Passeron 1985 [1964], 1970).

En adoptant le point de vue de la socialisation plutôt que celui de la réflexivité, Bourdieu met en lumière le processus à double sens dans lequel l’acteur social est à la fois producteur et reproducteur des normes sociales. Or, l’originalité de ce point de vue réside dans le fait que, contrairement à la notion de double structuration propre à la théorie giddensienne, l’accent n’est pas mis sur l’agentivité (*agency*) comprise comme la capacité des individus à composer avec les structures en les actualisant ou en les mettant en question à partir de leur agir, mais plutôt sur la faculté des champs de produire une logique socialisatrice partagée par un ensemble d’individus.

La théorie de Bourdieu souligne ainsi l’existence d’une batterie d’instances chargées de la transmission des valeurs à travers laquelle les individus incorporent des schèmes de perception et d’action (Bourdieu 2003 [1997]). D’après la logique des champs sociaux, l’action orientée par la subjectivité n’est pas entièrement exclue des principes classificatoires de l’action sociale, mais elle demeure subordonnée à l’acceptation – explicite ou implicite – des « règles du jeu » propres à un champ particulier par l’ensemble des acteurs impliqués dans ledit champ.

De ce fait, la théorie de la socialisation de Bourdieu, en prenant en compte non seulement des orientations socio-symboliques, mais aussi des savoirs acquis à travers une connaissance pratique – par exemple, les savoirs acquis par l’incorporation des normes sociales par les techniques du corps – permet de traiter théoriquement des processus de production sociale des individus. Le projet de Bourdieu est ainsi de briser la dichotomie entre les positions objectivistes de l’action et les positions subjectivistes. Il décrit ce projet comme suit :

L’on n’échappera à l’alternative rituelle de l’objectivisme et du subjectivisme, dans laquelle les sciences de l’homme se sont laissé

enfermer jusqu'ici, qu'à condition de s'interroger sur le monde de production et de fonctionnement de la maîtrise pratique qui rend possible une action objectivement intelligible et de subordonner toutes les opérations de la pratique scientifique à une théorie de la pratique et de l'expérience première de la pratique qui n'a rien à voir avec une restitution phénoménologique de l'expérience vécue de la pratique et, inséparablement, à une théorie des conditions de possibilité théoriques et sociales de l'appréhension objective et, du même coup, des limites de ce mode de connaissance. (Bourdieu 2000 [1972]: 236, 237)

De cela découle une perspective analytique selon laquelle l'acquisition des dispositions sociales constitue un processus à la fois structuré et structurant (Bourdieu 1994). Autrement dit, selon Bourdieu, les agents sociaux construisent des schèmes d'action et de perception du monde social en se situant dans une position sur l'espace social vis-à-vis des autres membres d'un même champ. Ce dernier est cependant toujours déjà structuré avant que ces acteurs s'y inscrivent.

En outre, le processus de reconnaissance commune de schèmes qui donnent sens à l'action des agents sociaux dans un champ permet de construire peu à peu la trajectoire sociale des individus ayant des instances de référence partagées. Autrement dit, les agents qui sont en relation les uns avec les autres dans un champ développent une conscience commune de l'importance de connaître les « règles du jeu » partagées entre eux au sein du milieu dans lequel ils s'insèrent – volontairement ou involontairement.

Toujours selon Bourdieu, la socialisation fait partie d'une logique des champs, voire des espaces sociaux de positions. Selon cette perspective, le processus de socialisation suppose la génération d'habitus, c'est-à-dire, de ces dispositions sociales qui résultent de l'incorporation de manières d'agir et de penser partagées par un groupe. Les acteurs appartenant à un champ orientent ainsi leurs actions selon des règles du jeu communes. De cette manière, à travers le processus de socialisation, les individus se situent les uns par rapport aux autres en fonction des pratiques produites et reproduites dans un même champ:

L'habitus est le produit du travail d'inculcation et d'appropriation nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (e.g. de la langue, de l'économie, etc.) parviennent à se reproduire sous la forme de dispositions durables, dans tous les organismes (que l'on peut, si l'on veut, appeler individus) durablement soumis aux mêmes conditionnements, donc placés dans les mêmes conditions matérielles d'existence (Bourdieu 2000 [1972]: 282).

Un autre apport important de l'œuvre sociologique de Bourdieu, et peut-être l'un des éléments les plus controversés de sa théorie de la pratique, est la théorisation des champs sociaux en tant qu'espaces de lutte⁸. Cet aspect de la théorie bourdieusienne suppose qu'il y a au sein d'une société plusieurs domaines d'action⁹, et que dans ces domaines on assiste à des confrontations entre agents qui se battent continuellement pour se faire une place hégémonique, voire centrale, par rapport aux autres. Si l'on adopte une telle perspective, la socialisation vient accompagnée de rapports de domination et de luttes au sein d'un champ. Ces confrontations ont pour fonction de séparer ceux qui occupent des places centrales dans l'espace social partagé de ceux qui restent en marge. Ainsi, selon Bourdieu, dans un champ, il y aura inexorablement des acteurs qui viseront à préserver l'état des choses (orthodoxie) et d'autres qui tenteront d'introduire des innovations (hétérodoxie) (Bourdieu et Wacquant 1992).

L'originalité de cette conception repose entre autres sur le fait que, à la différence des interprétations marxistes de la lutte des classes, le fait de penser la socialisation

⁸ Jeffrey Alexander a adressé l'une des critiques les plus virulentes à la théorie de l'habitus de P. Bourdieu en considérant que, dans son envie de rompre avec la dichotomie entre un individu autosuffisant de type sartrien et un cadre macro-social typique de type structuraliste à la Lévi-Strauss, Pierre Bourdieu propose une interprétation qui exclut la portée heuristique du changement social (telle qu'on peut la trouver par exemple chez Norbert Elias) au profit de l'idée d'incorporation des schèmes d'action et de perception (habitus) qui font appel fondamentalement à un processus de reproduction sociale. À ce sujet, voir (Alexander 2000)

⁹ Bourdieu définit le concept de champ de la manière suivante : « Les champs se présentent à l'appréhension synchronique comme des espaces structurés des positions (ou de postes) dont les propriétés dépendent de leur position dans ces espaces et qui peuvent être analysées indépendamment des caractéristiques de leurs occupants (en partie déterminées par elles)[...] Pour qu'un champ marche, il faut qu'il y ait des enjeux et des gens prêts à jouer le jeu, dotés de l'habitus impliquant la connaissance et la reconnaissance des lois immanentes du jeu, des enjeux, etc. (Bourdieu, 1980 :113,114).

en termes de construction dispositionnelle d'habitus permet de sortir d'une logique d'analyse de la stratification sociale basée uniquement sur l'évolution des conditions matérielles de subsistance. En d'autres mots, pour Bourdieu, si l'on veut saisir les luttes à l'intérieur d'un champ, il ne faut pas privilégier les indicateurs tels que le pouvoir d'achat, l'accumulation des biens, etc., comme mesure privilégiée de la centralité sociale. Selon lui, les hommes et les femmes de notre époque cherchent certes à accumuler du capital, ce qui leur donnera une position avantageuse dans un champ quelconque, mais ce capital peut être aussi politique que social, scolaire ou culturel. Or, dans un moment déterminé de l'évolution du champ, l'un de ces différents capitaux peut être valorisé davantage que les autres (Kay et Laberge 2002a). En d'autres mots, un capital hégémonique peut devenir par la suite un élément secondaire.

En somme, selon Bourdieu, chaque champ a sa propre logique suivant les règles du jeu que ses membres se donnent : « C'est seulement en étudiant chacun de ces univers que l'on peut établir comment ils sont constitués concrètement, où ils s'arrêtent, qui en fait partie et qui n'en fait pas partie, et s'ils forment vraiment un champ (Bourdieu et Wacquant 1992:77) ». Envisager le lien social du point de vue des habitus et des champs sociaux permet de repenser les rapports entre individus en termes d'espaces structurés qui dépassent la logique de la subjectivité chère au point de vue de la réflexivité.

Bien que la perspective de Bourdieu constitue à n'en pas douter, un référent théorique important qui rend possible l'analyse des transformations de la modernité du point de vue de la socialisation, le cadre conceptuel bourdieusien pose néanmoins une série de problèmes qui rendent difficile l'analyse de l'individuation contemporaine. L'un des principaux étant la difficulté d'établir une limite claire entre les différents espaces sociaux. Cet aspect a particulièrement intéressé Bernard Lahire (2005b) qui a montré l'existence des cadres pluriels (et simultanés) de socialisation dans lesquels les champs pourraient s'emboîter. Par conséquent, pour ce dernier auteur, il n'est pas toujours évident de déterminer quelles sont les « règles du jeu » de

chaque champ et comment les acteurs se situent par rapport à la structure particulière de ce dernier¹⁰.

Or, au-delà de ces critiques, j'ai voulu dans cette section faire référence à la théorie des champs puisqu'elle met de l'avant l'importance des institutions socialisatrices, ce qui nous permet de sortir d'une logique purement individualiste en ce qui regard la modernité avancée. Toutefois, même en reconnaissant la portée explicative de ce type d'approche, il est important à mon avis de compléter le portrait des formes d'individuation contemporaines par des approches qui prônent la compréhension de celle-ci d'un point de vue non seulement *dispositionnel*, mais aussi, *relationnel*.

1.4. L'INDIVIDU ENVISAGÉ D'UN POINT DE VUE RELATIONNEL

« Découvrir des liens là où l'on ignorait jusqu'alors qu'il y en eût, voilà une tâche centrale des recherches scientifiques » (Elias, 1991b : 197).

Si la théorie de Pierre Bourdieu met de l'avant l'action structurante et structurée de la société dans le façonnement des trajectoires individuelles, les travaux sur la *société des individus* de Norbert Elias (1991a), ainsi que ceux sur l'individuation de

¹⁰ Dans ces travaux récents sur l'individu pluriel, Bernard Lahire se penche sur les limites de la théorie *dispositionnelle* de Pierre Bourdieu, spécialement quant à sa rigidité dans la manière de définir les cadres qui interviennent simultanément dans le processus de socialisation d'un individu. Ainsi, contrairement à Bourdieu, Lahire considère que les acteurs ont, en tout temps, un éventail assez grand d'instances à travers lesquelles ils peuvent exprimer et construire leurs identités. Il soutient ainsi qu'« on ne peut jamais totalement éviter l'explication dispositionnelle si l'on veut tenir compte des expériences passées incorporées par chaque acteur, mais [qu'] il faut l'utiliser avec précaution, sans généralisation abusive, en cherchant toujours les manifestations et les contre-manifestations de ces dispositions, en circonscrivant leurs champs d'activation et leurs champs d'inhibition ». (Lahire 2005b: 100) En ce sens, il n'y aurait pas à son avis un seul et unique cadre qui déterminerait mécaniquement l'insertion d'un individu dans un champ quelconque. Selon B. Lahire, l'individu est pluriel puisqu'il active ou met en veille des formes de socialisation latentes qui seraient utilisées (ou pas) en fonction d'un type particulier d'activité ou de milieu social. Ces derniers éléments contribuent donc à déclencher des mécanismes particuliers d'acquisition des habitus.

Danilo Martuccelli (2010), apportent un nouvel éclairage sur l'interrelation qui existe entre la socialisation et la réflexivité.

Sans prétendre être exhaustif dans la description de ces deux perspectives théoriques qui mettent de l'avant l'aspect relationnel des liens sociaux, je m'arrêterai ici sur certaines de leurs principales implications conceptuelles, notamment en ce qui a trait à la nature particulière de la construction sociale de l'individu dans le cadre de la deuxième phase de modernité. Il s'agira ainsi de critiquer la dyade opposant l'idée de la sous-socialisation des acteurs sociaux (théories de la modernité réflexive) à celle de leur sur-socialisation (théorie des champs sociaux). En outre, je songe ainsi à prendre une perspective qui nous permette de dépasser la simple opposition entre les micro-situations propres aux interactions de la vie quotidienne et les macro-situations produit de l'action contraignante des structures chargées de la socialisation.

Avec cet objectif en tête, je me propose de faire une brève introduction aux deux perspectives relationnelles dont je viens de faire la mention. Ces deux approches me serviront donc comme cadre de référence pour problématiser le processus d'individuation de l'Occident contemporain. Tout d'abord, je décrirai très succinctement la contribution d'Elias à une sociologie des configurations sociales. Ensuite, je traiterai de la notion d'individuation et de l'usage que Martuccelli en fait.

1.4.1. NORBERT ELIAS ET SA THÉORIE DES CONFIGURATIONS SOCIALES

« Le concept de configuration a été créé expressément pour dépasser la polarisation embrouillée des théories sociologiques en théories qui plaçaient l'« individu » au-dessus de la société et d'autres qui plaçaient la « société » au-dessus de l'individu » (Elias 1991c: 165).

L'une des plus importantes contributions de Norbert Elias à une sociologie de type relationnel relève de sa conception du social en tant que maillage d'interdépendances. La posture théorique de cet auteur nous permet donc de mettre

l'accent sur les éléments qui lient les individus les uns aux autres, tout en tenant compte des transformations socio-historiques amenées par la modernité. Pour le sociologue allemand, considérer l'action des individus d'un point de vue relationnel suppose que :

chaque individu est tenu à l'action; il est tenu par le fait qu'il vit constamment dans un rapport de dépendance fonctionnelle avec d'autres individus; il fait partie des chaînes que constituent les autres, et chacun des autres – directement et indirectement – fait partie des chaînes qui le lient lui-même. Ces chaînes ne sont pas aussi visibles ni tangibles que des chaînes de fer. Elles sont plus élastiques, plus variables et changeantes, mais elles n'en sont pas moins réelles et certainement pas moins solides. Et cet ensemble de fonctions que les hommes remplissent les uns par rapport aux autres est très précisément ce que nous appelons « société » [...] ce que nous appelons sa structure est la structure et l'assemblage non pas des différentes pierres, mais des relations entre les différentes pierres qui la constituent [...] il faut rompre avec la pensée sous forme de substances isolées et passer à une réflexion sur des rapports et des fonctions (Elias 1991a: 52, 55).

L'existence des configurations organisées en tant que « chaînes flexibles » constitue certainement un bon exemple d'une perspective relationnelle qui invite à penser la construction sociale des individus autrement que par l'opposition entre la prise en charge de soi et la soumission à l'action des structures de socialisation. Ainsi, contrairement aux auteurs de la modernité avancée, dont il a été question au début du présent chapitre, pour Elias il s'avère inutile de vouloir étudier les individus comme des unités autoréférentielles. Néanmoins, contrairement à Bourdieu, il ne considère pas l'espace social en tant qu'un grand échiquier dans lequel les acteurs chercheraient en permanence à bien se positionner pour tirer avantage de leur propre place vis-à-vis d'autres agents sociaux qui les entourent. Selon Elias, les relations peuvent prendre de multiples formes et elles ne sont pas seulement guidées par l'accumulation des formes variées de capitaux. Autrement dit, les relations sociales peuvent autant rapprocher les acteurs les uns envers les autres (relations d'engagement) qu'elles peuvent aussi les pousser à exclure ou à marquer une différence vis-à-vis de leurs prochains (relations de distanciation) (Elias 1993; Elias et Scotson 1997).

De cette manière, toujours selon cet auteur, chaque forme de relation sociale suppose une interdépendance fonctionnelle, c'est-à-dire, « l'individu est toujours et dès le départ en relation avec les autres [...] les hommes se modifient mutuellement dans et par la relation des uns avec les autres » (Elias 1991a: 62, 64). C'est ainsi qu'il propose la notion d'*interpénétration* pour expliquer comment la sociologie n'est ni l'étude des unités individuelles ni l'étude de l'inculcation des schèmes de socialisation, mais elle est plutôt une discipline qui s'occupe de la description et de l'analyse de la nature et de la forme qui prennent les différentes *configurations* des liens entre individus.

Par conséquent, envisager les rapports sociaux en termes de *configurations* suppose le fait d'adopter une perspective qui nous aide à dépasser la dichotomie qui oppose le niveau *macro* et le niveau *micro* dans l'étude des faits sociaux. D'après Roger Chartier, auteur de l'avant-propos de l'édition française du livre d'Elias *Engagement et distanciation* (Elias 1993), la sociologie historique du sociologue allemand nous permet d'affirmer que « les configurations sociales, organisées et hiérarchisées selon leur niveau d'intégration, ne peuvent être comprises à partir de la représentation atomiste du moi séparé, de l'individu indépendant » (Chartier 1993).

Un deuxième élément qui découle de la perspective *configurationnelle* sur lequel j'aimerais attirer l'attention du lecteur, c'est la prise en considération de l'historicité des phénomènes sociaux. La théorie éliásienne nous invite ainsi à étudier le lien social en tant qu'une série de processus qui ont leur propre durée, leur propre rythme. Ainsi, selon cet auteur : « à la différence des cartes géographiques, il faut se représenter les modèles sociologiques dans le temps et dans l'espace » (Elias 1991b: 198) Par ailleurs, c'est grâce au fait que les travaux de Elias se penchent directement sur l'historicité des processus sociaux, qu'André Ducret la qualifie d'une « sociologie qui demeure sensible au poids du passé dans le présent, aux inerties, aux contraintes, aux régularités plutôt qu'à l'écume des jours » (Ducret 2011: 2).

Autrement dit, si l'on veut étudier les relations entre individus d'après la perspective théorique d'Elias, il ne s'agit pas seulement de vérifier, de manière synchronique, l'état le plus récent d'une structure ou d'une organisation collective, mais plutôt de comprendre la configuration des rapports – notamment ceux de « distanciation » et d'« engagement » – dans son évolution graduelle, c'est-à-dire, en les considérant en tant que processus ayant une temporalité particulière¹¹.

Elias soutient ainsi que les phénomènes que le sociologue cherche à expliquer se trouvent autant dans leurs objectivations les plus récentes, que dans les traces que d'autres générations ont laissées dans le tissu social¹². C'est pourquoi il décrit la

¹¹ Dans *Logiques de l'exclusion* (Elias et Scotson 1997) les auteurs mettent de l'avant le fait que les dynamiques de discrimination et de reconnaissance sociale qu'ils observent dans la ville de Winston Parva (nom fictif qu'ils donnent à la cité ouvrière près de Leicester qu'ils observent) sont le produit d'un processus relativement long d'identification collective à un cadre très structuré de vie partagé uniquement par une partie des habitants de la ville : les anciens (*established*). Aux yeux d'Elias et de Scotson, l'existence d'un passé commun chez les ouvriers de la zone la plus ancienne de la ville (zone 2) faisait en sorte que cette tranche sociale de « villageois » voyait dans le lotissement voisin (zone 3), composé majoritairement de nouveaux arrivants, une source de contamination et d'anomie. Or, pour Elias et Scotson, une bonne partie des données cueillies au cours de leur séjour à Winston Parva ont réellement commencé à faire sens une fois que les chercheurs se sont familiarisés avec l'histoire du peuplement de cette ville. Ils décrivent dans la citation qui suit, ce besoin d'étudier les structures de la vie sociale en tant que configurations ayant leur propre temporalité sociale : « si l'on ne s'était pas référé à l'histoire de Winston Parva, la structure de la cité au moment de notre enquête serait demeurée incompréhensible [...] le principal clivage social qui se développait à Winston Parva opposait les anciens résidents aux nouveaux [...] vingt ans après l'arrivée des réfugiés, les anciens du « village » parlaient encore des « étrangers » pour désigner les habitants du lotissement (Elias et Scotson 1997: 114, 116-117, 177).

¹² L'idée de l'existence des « traces de la vie sociale » est déjà présente dans la sociologie avant les travaux d'Élias, notamment dans l'œuvre de Maurice Halbwachs, qui s'inspire de la sociologie durkheimienne, notamment de son rationalisme scientifique, pour contester l'hypothèse selon laquelle la mémoire est un phénomène de récupération subjective de souvenirs (ceux-ci étant archivés dans un ensemble homogène, organisé à la manière d'un continuum). Dans sa sociologie de la mémoire sociale, M. Halbwachs s'oppose à l'idée que les sujets puissent « fouiller » à leur guise dans leurs souvenirs (y compris dans leurs rêves) pour y retrouver des morceaux du passé vécu. Pour lui, si les hommes se rappellent des choses c'est parce que le groupe dans lequel ils se trouvent stimule ce processus de remémoration. Par conséquent, contrairement à la logique du rêve, le souvenir se construit à partir d'une pleine conscience du corps et de son rapport au social. Dans le souvenir, le corps en question n'est pas celui de l'individu, mais plutôt celui de la société. Voici un passage des *Cadres sociaux de la mémoire* qui illustre la pensée de Halbwachs à ce sujet : « Si la suite des images du passé nous semble aussi objective que la suite de ces images actuelles ou virtuelles que nous appelons les objets du monde extérieur, c'est qu'elles se rangent en effet dans des cadres immobiles qui ne

société comme une série d'interdépendances qui façonnent, à travers leur évolution, ce qu'on appelle l'*air du temps*.

L'étude des phénomènes sociaux selon une logique diachronique constitue ainsi un élément important de la théorie d'Elias qui l'apparente aux thèses avancées par les phénoménologues P. Berger et T. Luckmann (Berger et Luckmann 1971) en ce sens que, tout comme ces derniers, il considère que les individus entrent en relation les uns avec les autres non seulement dans des contextes de coprésence, mais aussi à travers les empreintes de l'action sociale que les prédécesseurs laissent chez les nouvelles générations.

Pour Elias, l'expression concrète des différents liens dont les individus disposent – ici et maintenant – dépend certes de la manière dont ces liens sont réactualisés dans le temps présent, mais leur configuration actuelle n'est qu'une des étapes de leur développement, qu'il faut comprendre dans sa relation avec les étapes précédentes, c'est-à-dire, dans sa dynamique. En tenant compte de la temporalité des faits sociaux, nous reconnaissons par le fait même le fait que les phénomènes qu'on observe sont susceptibles de subir des transformations importantes dans l'avenir. Ce dernier est certes l'un des points aveugles de la recherche scientifique, mais il est articulé avec l'état des choses que le chercheur peut décrire dans ses enquêtes de terrain¹³.

sont pas notre œuvre exclusive et qui s'imposent à nous de dehors. Les souvenirs, alors même qu'ils reproduisent de simples états affectifs [...], mais surtout lorsqu'ils reflètent les événements de notre vie, ne nous mettent pas seulement en rapport avec notre passé, mais nous reportent à une époque, nous replacent dans un état de la société dont il existe, autour de nous, bien d'autres vestiges que ceux que nous découvrons en nous-mêmes. De même que nous précisons nos sensations en nous guidant sur celles des autres, de même nous complétons nos souvenirs en nous aidant, au moins en partie de la mémoire des autres ». (Halbwachs 1994 [1925]: 20-21)

¹³ Rappelons-nous ici de la mise en garde énoncée par Bernard Lahire sur les limites de la théorie dispositionnelle de Pierre Bourdieu quant à sa rigidité dans la manière de définir les échelles de grandeur intervenant dans le processus de socialisation. Contrairement à P. Bourdieu, B. Lahire considère que les acteurs ont, en tout temps, un éventail assez grand

À la différence des sociologies dispositionnelles, comme celle de Bourdieu, la théorie des configurations sociales se sert moins d'une métaphore essentiellement spatiale – basée sur l'idée du positionnement des acteurs – pour mettre de l'avant la temporalité des formes sociales observables à un moment donné de leur évolution.

Bref, la perspective sociohistorique développée par Elias a, à mon avis, un double avantage pour l'étude des effets de la modernité avancée sur l'individuation contemporaine. D'une part, elle permet de sortir d'une logique dans laquelle l'étude des faits sociaux dépend de l'analyse exclusive soit des structures, soit des individus. D'autre part, en accordant une place prédominante à la construction des liens entre générations, elle nous invite à envisager les rapports sociaux en tenant compte de leur rythme changeant. Par ailleurs, il considère que la notion d'interpénétration « ne s'expliquera jamais tant que l'on se représentera la « société » essentiellement comme une société d'adultes, d'individus achevés, qui n'ont jamais été des enfants et jamais ne mourront » (Elias 1991a: 62).

Dans le cadre précis de mon étude, ce dernier élément aura une importance majeure puisque je traiterai de l'individuation en relation intime avec un moment de transition important dans le cycle de la vie : l'interface entre la jeunesse et l'âge adulte. En ce sens, je soutiendrai que les jeunes adultes hypermodernes, population sur laquelle j'ai décidé de m'attarder dans cette étude, bâtissent leurs identités dans les relations avec leurs pairs dans le temps présent, mais ils le font aussi en fonction

d'instances à travers lesquelles ils peuvent exprimer et construire leurs identités. Il soutient ainsi qu'« on ne peut jamais totalement éviter l'explication dispositionnelle si l'on veut tenir compte des expériences passées incorporées par chaque acteur, mais [qu'] il faut l'utiliser avec précaution, sans généralisation abusive, en cherchant toujours les manifestations et les contre-manifestations de ces dispositions, en circonscrivant leurs champs d'activation et leurs champs d'inhibition ». (Lahire 2005b: 100) En ce sens, il n'y aurait pas à son avis un seul et unique cadre qui déterminerait mécaniquement l'insertion d'un individu dans un champ quelconque. Selon B. Lahire, l'individu est pluriel puisqu'il active ou met en veille des formes de socialisation latentes qui seraient utilisées ou pas en fonction d'un type particulier d'activité ou de milieu social qui contribue à déclencher des mécanismes très particuliers d'acquisition des habitus.

d'un *air du temps* dont il faudra identifier les principaux composants, ainsi que les contours.

Je m'intéresserai ainsi à l'ancrage sociohistorique du groupe social des jeunes professionnels pour déterminer quelles sont les configurations objectivées, autant dans les pratiques que dans les discours, autour de leurs activités de loisir. Ces deux axes constitueront deux de mes principaux repères heuristiques.

Je reviendrai dans la troisième partie de la thèse sur la description et l'analyse des configurations sociales que j'ai identifiées dans les activités sportives de loisir des jeunes adultes professionnels. Pour l'instant, j'aimerai traiter brièvement de la perspective de Danilo Martuccelli sur l'individuation puisque cette deuxième approche relationnelle viendra s'agencer à la perspective éliásienne pour regarder d'une manière critique les théories sur l'individu réflexif.

1.4.2. L'INDIVIDUATION ET LES RELATIONS DE DOUBLE CONTRAINTE

Si l'œuvre d'Élias me sera fort utile pour traiter de l'individu contemporain d'un point de vue relationnel, les travaux récents de Martuccelli sur la notion d'individuation me semblent tout aussi pertinents dans l'objectif d'articuler les différentes théories passées en revue dans ce premier chapitre avec l'évolution récente d'une culture de loisir sportif hypermoderne chez les jeunes adultes diplômés, thème dont il sera question dans les deux prochains chapitres.

Tout d'abord, il convient de rappeler la définition que Martuccelli donne au concept même d'individuation :

une sociologie de l'individuation s'affirme comme une tentative pour écrire et analyser, à partir de la prise en compte de quelques grands changements historiques, la production des individus [...] l'individuation vise donc à analyser la production des individus au travers des conséquences que le déploiement de la modernité exerce sur eux (Martuccelli 2005; 2004: 295).

Cette définition suppose une distinction explicite entre les notions d'individualisation et d'individuation. La première « serait liée à la seconde modernité et à l'émergence d'un nouvel individualisme institutionnel : les principales institutions de la société seraient désormais orientées vers l'individu » (Martuccelli 2005). La deuxième, quant à elle, fait référence à la construction sociale de l'individu en tenant compte du degré de différenciation sociale : « Une sociologie de l'individuation, loin de dissoudre la sociologie au niveau de l'individu, s'affirme comme une tentative pour écrire et analyser, à partir de processus historiques divers, la production sociétale des individus » (Martuccelli 2004: 314)..

Compte tenu de ce qui précède, si je me sers des approches relationnelles comme repère conceptuel, c'est pour souligner le fait que l'étude de l'individuation – et non de l'individualisation – suppose un regard critique vis-à-vis de la posture postmoderne qui affirme l'émergence récente d'un individu égocentrique et replié sur lui-même. La critique que j'adresse à ces perspectives basées sur la prise en charge de soi repose sur le fait qu'elles n'arrivent pas à décrire les configurations sociales propres à la quête de réflexivité.

À défaut de continuer plus tard à expliciter les avantages heuristiques d'adopter un point de vue *configurationnel* – ce que je compte faire lors que j'entamerai la construction et l'analyse de mes données empiriques – je tiens pour l'instant à préciser qu'en évoquant ce besoin de mener une étude relationnelle des formes d'individuation contemporaines, je ne prétends pas pour autant nier toute pertinence du discours portant sur la réflexivité dans la construction d'un idéal normatif de l'hypermodernité. Mon objectif est plutôt de souligner le caractère interdépendant des acteurs engagés dans un processus d'individuation. Ce faisant, nous pouvons, à mon avis, mieux identifier l'émergence des différents dispositifs qui interviennent dans la construction sociale des individus contemporains, et ce en tenant compte de la participation active de ces derniers dans la création et l'évolution des « chaînes flexibles » qui les lient mutuellement.

Par ailleurs, en adoptant le point de vue de l'individuation plutôt que celui de l'autonomisation, je tiens à souligner l'importance de l'étude des transformations amenées par la modernité en regard de la relation à double contrainte (*double bind*) qu'elle suppose (Elias 1993). Ce dernier type de relation crée une différence entre les « établis » et les « exclus » à l'intérieur du processus de construction des identités sociales. C'est la raison pour laquelle, dans la dernière section de ce premier chapitre, je traiterai de l'apparition de nouveaux clivages sociaux qui accompagnent la phase la plus récente de la modernité.

Autrement dit, il ne suffit pas à mon avis d'identifier la prégnance du discours normatif de la réflexivité, mais aussi de se demander quelles sont concrètement les conditions qui rendent possible cette volonté de prise d'autonomie.

L'existence de ces clivages se traduit alors en un paradoxe qui caractérise nos temps hypermodernes : l'individu contemporain demeure à bien des égards un agent façonné par l'action des instances chargées de sa socialisation, mais cela ne l'empêche pas d'atteindre – et de rechercher continuellement – un haut degré d'autonomie vis-à-vis de ces dernières. Ce qu'il faudrait ajouter, à ce stade de ma réflexion, c'est qu'en se concentrant sur le processus d'individuation, on est directement confronté aux clivages sociaux qui en découlent.

Dès lors, si je m'intéresse à l'analyse du discours social qui porte sur l'individu réflexif – discours qui appartient à l' *air du temps* des sociétés occidentales post-industrielles – je le fais essentiellement pour étudier son impact en tant que cadre normatif (système de valeurs) qui oriente la construction sociale des individus hypermodernes. Mais, on peut se demander : en quoi consiste au juste cet *air du temps* hypermoderne ? Quels sont les éléments qui permettent de décrire les styles de vie qui le caractérisent ?

C'est en essayant de répondre à ces questions que je traiterai dans cette fin de chapitre de la sociologie des inégalités sociales, notamment de celle développée par le

sociologue français Robert Castel. Cette approche viendra éclairer le débat sur la disponibilité des ressources réflexives et leur distribution inégale dans le cadre de l'hypermodernité.

1.5. LA RÉFLEXIVITÉ ET LA QUESTION DES INÉGALITÉS SOCIALES. INDIVIDUS HYPERMODERNES VS. INDIVIDUS PAR DÉFAUT

Tout en reconnaissant la valeur analytique des théories relationnelles, résultant notamment de leur rupture avec les perspectives purement individualistes, je tiens à conclure cette entrée en matière conceptuelle en ajoutant un dernier élément qui me permettra d'établir le lien entre les nouveaux modèles d'individuation en Occident contemporain et les styles de vie qui caractérisent l'hypermodernité. Ce faisant, il s'agit de déterminer les contours des nouvelles configurations sociales qui agissent en tant que cadre normatif des sociétés post-matérielles. En d'autres mots, le traitement théorique des inégalités qui accompagnent le processus d'acquisition de ressources réflexives nous aidera à mieux définir l'air de notre temps.

Parmi les auteurs qui accordent une importance cruciale à la description des contradictions inhérentes aux discours de la réflexivité et de la singularité, on trouve notamment François Dubet (2005) et Robert Castel (2004; Castel et Haroche 2001). Le premier souligne la nécessité de comprendre la constitution de l'individu occidental contemporain à partir de la tension qui existe entre la rationalité subjective de l'acteur et les schémas de socialisation qui lui sont imposés. Cette tension crée, à son avis, un tiraillement constant entre la construction de sens et la soumission des acteurs aux normes sociales. En d'autres mots, selon Dubet, tout en restant relativement autonome face à sa propre socialisation, l'individu contemporain n'est pas pour autant le seul maître de son destin. C'est, entre autres, la raison pour laquelle il s'intéresse grandement à des institutions comme l'école dans l'analyse des nouveaux rapports entre les individus et les instances socialisatrices. Ces dernières sont, à ses yeux, constamment mises en question et réactualisées dans l'agir de tous les jours (Dubet 2005).

Pour sa part, Castel, prenant comme point d'appui l'analyse des inégalités sociales, propose de prendre en considération l'existence d'une disparité entre les supports collectifs mis à la disposition des individus pour qu'ils puissent bâtir des projets réflexifs. Il souligne ainsi les difficultés auxquelles les hommes et les femmes des sociétés occidentales font face de nos jours pour obtenir une certaine reconnaissance des pairs (Castel et Haroche 2001; Castel 2004). Cet auteur s'attache donc à l'analyse de la distribution inégale des moyens dont les sujets disposent collectivement pour développer des modes de vie hypermodernes.

Il nous propose ainsi d'envisager l'hypermodernité à partir de la coexistence de deux catégories d'individus : d'un côté, sa version positive, c'est-à-dire, l'agent doté de toutes les ressources nécessaires, autant en capital économique, qu'en capital social et culturel, pour développer son projet réflexif. Il nommera ce type d'agent « l'individu hypermoderne ». De l'autre côté, il y a la version négative, qu'il dénomme « l'individu par défaut », un acteur qui ne dispose pas des mêmes supports que sa contrepartie hypermoderne pour vivre pleinement son autonomie.

De cette division dyadique découle une analyse des rapports sociaux basée sur l'existence d'une scène et une arrière-scène sociales. Pour utiliser une image tirée de la vie quotidienne, nous pourrions dire que les jeunes cadres dynamiques, les vedettes, les *managers*, entre autres, seraient dans le salon, tandis que le chômeur qui vit dans la précarité ou le jeune étudiant en arts ou en sciences sociales en quête

d'emploi se trouveraient dans la cave. Cette caractérisation de l'hypermodernité¹⁴ suppose ainsi une distribution de la société entre « installés » et « marginaux »¹⁵.

Par ailleurs, si après avoir parlé des théories traitant de la réflexivité et de l'individuation contemporaines, il m'a paru nécessaire de terminer le présent chapitre par l'évocation de la question des clivages sociaux, c'est entre autres parce que je remarque un vide dans la description et l'analyse du pôle correspondant aux « individus hypermodernes » en relation au pôle des « individus par défaut ». En d'autres mots, la question du différentiel des ressources réflexives nous invite à vouloir répondre à la question lancée par le sociologue italien Franco Ferrarotti : pourquoi la sociologie étudierait toujours davantage les pauvres, les marginaux, les peuples sous-développés, tout en contournant la description approfondie des modes de vie des puissants, des élites, des figures de la réussite sociale (Ferrarotti 1980) ?

Or, il ne faudrait pas conclure de cette évocation du clivage entre « individus hypermodernes » et « individus par défaut » qu'il suffit aux derniers de se procurer, par quelque moyen que ce soit, les ressources nécessaires, pour ainsi correspondre

¹⁴ R. Castel fait partie d'un groupe de sociologues qui préfèrent utiliser le terme d'hypermodernité à celui de postmodernité. N. Aubert, une des principales tenantes de la notion d'hypermodernité, explique ce choix terminologique de la manière suivante : « Le concept de postmodernité s'est peu à peu délité et ne permet plus vraiment de rendre compte des bouleversements les plus récents de la société contemporaine. En lui substituant celui d'hypermodernité, nous soulignons le fait que la société dans laquelle évoluent les individus contemporains a changé. L'accent est mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité, mais sur l'exacerbation, sur la radicalisation de la modernité » (Aubert 2004).

¹⁵ Lorsque j'utilise ici les notions d'« installés » et de « marginaux » (ou « établis » et « exclus ») je fais encore une fois référence directe à la théorie de Nobeit Elias, particulièrement à l'un de ses seuls travaux ethnographiques co-écrit avec J.L. Scotson : *Logiques de l'exclusion* (Elias et Scotson 1997). Il convient de dire que le mot « établi » dans une sociologie *configurationnelle* ne fait pas nécessairement référence à des gens qui sont dans un même endroit depuis longtemps, ni à des personnes âgées, mais plutôt à ceux qui disposent d'un système de valeurs ancrées fermement dans les pratiques et les discours et qui sert de « protection » vis-à-vis d'un système concourant nouvellement arrivé. En ce sens, un groupe de jeunes peut être « établi » s'il dispose du cadre d'action (et symbolique) qui lui permet d'avoir un sentiment de solidarité fort. Les « exclus » selon Elias et Scotson sont ceux qui sont plus dispersés et ce indépendamment de la longueur chronologique de leur relation. C'est ainsi que les auteurs affirment qu'« [u]n vieux groupe n'est pas nécessairement un groupe de vieux » (Elias et Scotson 1997: 283).

pleinement à l'idéal représenté par les premiers. Cette interprétation constituerait à mon avis un détournement de l'entreprise théorique de Castel – et par extension de la mienne. En mettant l'accent sur les clivages sociaux inhérents à l'hypermodernité, je soutiens plutôt que dans la mesure où les hommes et les femmes des sociétés post-industrielles sont soumis à des formes d'individuation inégales – en regard de l'accès aux supports sociaux disponibles – ils ne peuvent être que partiellement réflexifs dans ce processus.

Par ailleurs, selon Castel, la réflexivité en question n'est pas seulement l'expression d'une quête d'ascension sociale ou de reconnaissance, c'est-à-dire, une forme d'exacerbation de la singularité. Elle est plutôt le produit de la mise en œuvre d'un discours social pluridimensionnel dont les éléments normatifs doivent être déconstruits par le sociologue s'il veut vraiment décrire sa configuration.

Il conviendrait ainsi de se demander si les projets d'individuation réflexive ne seraient pas, tout compte fait, que l'expression d'un modèle moral propre à la phase la plus avancée de la modernité. En d'autres mots, le discours social sur la prise en charge de soi par les individus ne serait-il qu'un cadre normatif de la modernité avancée permettant de justifier des inégalités produites par l'évolution des nouveaux rapports sociaux de classe?

C'est justement pour commencer à penser aux possibles pistes de réponse à cette question que j'évoque ici l'œuvre de Castel. L'étude des clivages sociaux sur lesquels cet auteur s'est attardé me sert donc à préparer le terrain pour la description des figures emblématiques de l'hypermodernité dont je veux traiter dans ma recherche. Par ailleurs, je songe à appuyer mes analyses des styles de vie des jeunes hypermodernes sur l'étude des configurations sociales produisant des clivages entre les « établis » et les « exclus » du processus d'apparition et de massification du discours sur la modernité réflexive.

En somme, l'un des principaux objectifs que je me suis donnés en menant une enquête sur les jeunes professionnels et leurs activités de loisir sportif est justement de faire l'analyse des configurations sociales concernant ces hommes et femmes « hypermodernes », lesquels s'érigent en tant que modèles normatifs, porteurs du discours d'une réflexivité réussie. C'est pourquoi je considère que la perspective développée par Castel nous permet, contrairement à certaines théories que j'ai passées en revue au début de ce premier chapitre, de prendre en considération le fait que toute analyse de la réflexivité contemporaine devrait partir du fait que « les individus sont inégalement supportés pour être individus » (Castel 2004: 121).

1.6. L'INDIVIDU HYPERMODERNE : UNE FIGURE PARADOXALE

« Dans les sociétés hypermodernes, l'individu doit se « couler » dans des moules de socialisation conformes, tout en affirmant une singularité irréductible. Il doit être commun et hors du commun, semblable et différent, affilié et désaffilié, ordinaire et extraordinaire » (de Gaulejac 2010: 36)

J'ai voulu terminer ce chapitre d'introduction théorique en évoquant les travaux de V. de Gaulejac sur la société hypermoderne. Cette perspective constitue à mon avis un dernier maillon qui nous permet de comprendre les processus d'individuation réflexifs à partir de la mise en lumière du tiraillement entre la quête d'autonomie des individus contemporains et les possibilités réelles d'accomplir ce type de projets émancipatoires.

V. de Gaulejac s'intéresse au décalage existant entre le discours de la réflexivité libératrice et les inégalités de chances auxquelles les individus sont confrontés dans plusieurs cadres sociaux – travail, famille, loisir. Selon cet auteur ce paradoxe a accompagné l'émergence d'une nouvelle idéologie managériale qui s'érige comme le système de valeurs par excellence de l'hypermodernité. Ces contradictions peuvent prendre plusieurs formes. Voici quelques exemples identifiés par l'auteur :

La richesse produite, loin de favoriser une société plus harmonieuse, exacerbe les inégalités. Les technologies permettent de « gagner du temps » et les individus se plaignent d'en avoir de moins en moins [...] La société hypermoderne offre des possibilités pour favoriser l'émergence de sujets en quête d'autonomie dans des univers contrastés. Les uns dominés par une prescriptophrénie galopante (maladie de la prescription), d'autres par l'anomie. Les uns souffrent d'un excès de normes, les autres de leur absence (de Gaulejac 2010: 35; voir aussi l'épigraphe au début de la section)

L'existence même du clivage décrit par Castel qui sépare les « individus hypermodernes » des « individus par défaut » est certainement une expression de ce type de relations paradoxales inhérentes au modèle d'individuation occidental contemporain. Mais sa seule évocation ne suffit pas pour rendre compte des configurations particulières issues des relations dyadiques auxquelles la citation précédente fait allusion.

À mes yeux, si nous voulons faire une bonne description sociologique de ces paradoxes, il faut aussi déterminer quels sont les acteurs – ou les groupes – à partir desquels nous pouvons analyser la morphologie particulière que ces configurations sociales supposent.

Dans ce but, dans le prochain chapitre, je soutiendrai que les normes que j'associerai aux styles de vie des « individus hypermodernes » trouvent particulièrement écho chez une couche socio-professionnelle : les jeunes employés d'élite, hautement scolarisés. Ces derniers ont été particulièrement affectés par les transformations organisationnelles et institutionnelles dans des secteurs professionnels qui se sont peu à peu érigés en archétypes du capitalisme post-matériel : management, savoirs biotechnologiques, entre autres.

Bref, il sera question dans les pages qui suivent de comprendre en quoi les jeunes adultes issus des universités – et orientés vers les activités professionnelles comportant une bonne dose de travail de gestion – incarnent le cadre normatif de l'hypermodernité. Le prochain chapitre portera ainsi sur la nécessité d'analyser les

styles de vie de ces jeunes adultes professionnels à partir desquels je veux décrire une partie qui me semble significative de l'*air du temps* de l'hypermodernité. En outre, je m'attarderai particulièrement sur la question de la difficulté à laquelle nous sommes confrontés au moment de vouloir traiter des limites toujours glissantes qui nous permettent d'établir la frontière entre la jeunesse et l'âge adulte.

La période de maturation professionnelle des jeunes sera donc le point sur lequel je développerai la deuxième étape de mon argumentaire. Ce faisant, mon objectif sera d'essayer de mieux délimiter la population qui me servira d'observatoire pour étudier les modes de vie des « individus hypermodernes », et ce, autant à partir de l'étude de leurs pratiques de loisir, qu'à partir du sens qu'ils donnent au travail. Par ailleurs, la notion même de jeune-adulte comporte des significations plurielles sur lesquelles il faudra s'arrêter. C'est sur cette question que je commencerai le deuxième chapitre.

2. LES JEUNES ADULTES PROFESSIONNELS ET L'HYPERMODERNITÉ : UN TERRAIN SOCIOLOGIQUE À DÉFRICHER

Dans le présent chapitre, je veux reprendre l'idée avancée à la fin du chapitre précédent concernant le besoin d'étudier le processus d'individuation des jeunes adultes « hypermodernes » pour ainsi décrire une partie jusqu'à maintenant peu étudiée de l'air du temps contemporain. Il s'agira d'abord de porter un regard critique autour des taxinomies existantes en sociologie pour rendre compte de cette couche sociale constituée de figures emblématiques du projet normatif de nos sociétés post-industrielles.

Bien que cette entreprise de définition conceptuelle puisse à première vue paraître un détour inutile, je considère qu'elle est nécessaire si l'on veut comprendre la difficulté qui se présente à nous au moment d'essayer de traiter sociologiquement des nouvelles formes d'individuation en Occident. J'aimerais par ailleurs rappeler le lecteur qu'un des principaux objectifs que je me suis donné au moment d'entamer ma recherche était celui de problématiser l'émergence d'une culture d'élite universitaire, à travers l'étude des styles de vie réflexifs ainsi que des configurations sociales concernant le passage entre une première et une deuxième modernité.

Pour ce faire, j'ai voulu aller du plus général au plus particulier, c'est la raison pour laquelle j'ai commencé la première partie du cadre théorique de la thèse par la discussion autour des figures sociales de la réflexivité. Ce débat est à mon avis essentiel puisqu'il s'agit de l'élément transversal qui surplombera nos réflexions ultérieures.

Si l'objectif premier du premier chapitre était de comprendre l'individuation caractéristique de l'hypermodernité comme un processus qui doit être analysé d'un point de vue relationnel, dans ce deuxième chapitre je veux commencer à cibler les

éléments qui me permettront d'opérationnaliser la question des nouvelles formes d'individuation et des clivages sociaux de cette configuration sociale.

Ainsi, dès les premières pages du chapitre, je veux entreprendre la tâche de trouver une catégorie d'analyse adéquate qui cible les différents processus qui ont été décrits auparavant. Ce faisant, je veux saisir les particularités et les contours du groupe social qui constituera mon centre d'intérêt.

Dès lors, après avoir traité de la réflexivité comme un référent normatif important pour la construction sociale des identités hypermodernes, je tenterai dans ce deuxième chapitre de proposer au lecteur une perspective (angle d'approche) à partir de laquelle je compte traiter de l'émergence des figures dominantes de l'Occident actuel.

En outre, et toujours dans le but de mieux délimiter mon objet d'étude, un deuxième objectif que je me suis donné au cours de ce deuxième chapitre du cadre théorique est de commencer à situer ma recherche dans sa spécificité géographique et sociale. Je vais donc faire une première allusion aux particularités du contexte québécois en ce qui a trait à son modèle d'insertion professionnelle des jeunes adultes scolarisés.

En conclusion de ce chapitre, il sera question d'articuler cette réflexion sur la délimitation de la population à observer avec une brève – mais non moins substantielle – description des éléments qui définissent à mes yeux la caractéristique idéologique centrale de *l'air du temps* du capitalisme post-matériel : l'émergence d'une culture gestionnaire. Il s'agira donc de faire un pont entre le débat que j'ai introduit dans le chapitre précédent autour des individus réflexifs, et l'étude de l'espace social du loisir sportif qui retiendra mon attention dans le troisième chapitre de la thèse.

En somme, mon principal objectif dans cette deuxième partie du cadre théorique est de définir les caractéristiques d'une population peu étudiée par la sociologie, population que je nommerai les « jeunes professionnels hypermodernes » (JPH), catégorie sociale sur laquelle reposera mon étude sur les activités de loisir sportif. Je commencerai donc par une réflexion concernant la difficulté à cerner empiriquement cette population.

2.1. COMMENT PENSER CONCEPTUELLEMENT LES JEUNES HYPERMODERNES? CONSTAT D'UNE DIFFICULTÉ TAXINOMIQUE

La catégorie sociale sur laquelle portera mon étude est celle des jeunes adultes professionnels, détenteurs d'au moins une première formation universitaire et n'ayant pas encore complété dix ans de vie professionnelle depuis la fin de leurs études. Au sein de cette population, je m'intéresse tout particulièrement à ceux qui se trouvent dans une position d'ascension sociale ou de préservation d'une position dominante sur l'échelle sociale. En ce sens, je considère l'obtention d'un diplôme uniquement comme une clé d'entrée – condition minimale nécessaire – et non comme le seul élément qui définit mon univers d'étude.

En identifiant les jeunes issus des universités comme ma population à observer, je reconnais toutefois le piège auquel ce choix peut nous induire, surtout si l'on considère cette catégorie sociale comme un groupe disposant d'une existence objective. En ce sens, Jean Lojkine (1992) a bien remarqué le fait qu'un diplômé dans une branche biotechnologique, en ingénierie ou en sciences de la gestion ne partage pas nécessairement les mêmes schèmes de valeurs ni le même style de vie avec un diplômé dans une filière artistique ou en sciences humaines. Dans le cadre spécifique de ma recherche, je m'intéresserai aux premiers et non aux seconds, puisque mon

objectif est de décrire les styles de vie des « établis »¹⁶ de la société post-industrielle et non ceux des « exclus ».

Compte tenu de ce qui précède, il me semble nécessaire de préciser davantage quel type de jeunes professionnels correspond plus précisément au groupe d'« établis ». Dans l'objectif de mieux délimiter les contours de cette strate, l'une de ses caractéristiques que je veux mettre de l'avant est le fait qu'elle est constituée d'employés d'élite, qui ont comme particularité de se trouver dans la période correspondante au début de leurs carrières professionnelles. Le processus d'ascension sociale à laquelle ces jeunes diplômés aspirent peut être plus ou moins lent et il peut les emmener vers des positions avantageuses ou pas. Toutefois, si je les regroupe dans une même catégorie c'est parce que je veux comprendre les configurations sociales qui se traduisent dans l'adoption des styles de vie ainsi que d'une certaine vision du monde.

Une des notions qui peut être utile afin d'ébaucher une première description de ce groupe est celle de classe créative (*creative class*) (Florida 2004), que je décrirai comme étant la strate sociale qui porte en elle-même la symbolique de la réflexivité et de la singularité hypermodernes.

La classe créative est principalement composée, selon R. Florida, père intellectuel de cette notion, d'employés hautement scolarisés et spécialisés dans des secteurs tels les nouvelles technologies de la communication et de l'information (NTCI), les services financiers ou de consultation commerciale, entre autres. Mais elle peut aussi s'étendre à une panoplie de savoirs professionnels qui requièrent d'une mobilisation de connaissances pointues.

¹⁶ J'utilise ici les concepts d'« établis » et de « marginaux » dans le même sens que je l'ai fait dans le premier chapitre, c'est-à-dire, selon l'acception donnée à ces termes dans la théorie éliásienne des configurations sociales.

Une caractéristique importante de cette population repose ainsi sur le fait que ces individus s'intègrent à la dénommée « société du savoir » après avoir attesté de la réussite d'un diplôme offert par une institution d'éducation universitaire – ou par toute autre institution de formation de niveau équivalent et ayant le même degré de reconnaissance sociale qu'un centre universitaire. Ce passage par l'institution universitaire leur permet donc d'avoir le statut de *professionnels*. Mais qu'est-ce que professionnel veut dire?

Robert A. Rothman (1998), sociologue du travail, nous propose une définition de ce qu'est la profession dans le cadre des sociétés post-industrielles :

The term profession is reserved for occupations based on a body of expert knowledge and having an element of control over the conditions of their work. The degree of control varies, but it always includes exclusive jurisdiction over some core of tasks (monopoly) and some degree of freedom from external control (autonomy). Professionals are experts. The knowledge base of the professions has three components. First, there is broad theoretical knowledge acquired through prolonged formal education. There is no contemporary profession in America that does not require a minimum of a college education [...] Second, there is also a body of practical information practitioners must master [...] Finally, there is technique, the application of knowledge in specific instances, skills that must be acquired and honed in actual practice (Rothman 1998: 64).

Suivant cette description, les jeunes professionnels constituent un groupe social hétérogène en termes d'orientations de carrière. Toutefois, s'il y a un élément qui les caractérise en propre c'est que, indépendamment du fait qu'ils puissent travailler dans des domaines de plus en plus variés – artistiques, scientifiques, administratifs, etc. –, ils suivent des formations scolaires poussées – pour la plupart dans des institutions universitaires – qui leur permettent de négocier – plus que d'autres jeunes adultes sur le marché du travail – leurs propres conditions d'insertion professionnelle, tout en se situant en haut de l'échelle des demandeurs d'un premier emploi qualifié¹⁷. D'où

¹⁷ Bien qu'ils disposent d'une plus grande « marge de manœuvre » dans la recherche des emplois bien rémunérés, ces travailleurs qualifiés ne sont pas exempts des difficultés inhérentes au travail atypique, c'est-à-dire des périodes d'incertitude entre deux contrats, du travail

l'importance du contrôle de leurs conditions de travail comme critère de définition du groupe.

Malgré le peu d'intérêt que cette population a suscité jusqu'à maintenant dans la littérature sociologique¹⁸, j'estime que si nous voulons dresser un portrait de l'évolution récente des sociétés occidentales, il est essentiel de se pencher sur les modes de vie de ces jeunes diplômés universitaires puisqu'ils constituent un groupe social qui synthétise les idéaux réflexifs dont on a parlé dans le premier chapitre. De surcroît, mon objectif en prenant ce groupe comme objet d'étude est de dresser un portrait de la culture de l'hypermodernité et parvenir ainsi à une meilleure compréhension du pôle le moins étudié des inégalités sociales contemporaines : celui composé des « individus hypermodernes ».

Une description fine de cette population à observer me permettra ensuite de dégager une corrélation entre l'évolution des loisirs sportifs et les transformations du monde professionnel qui touchent aux activités qui remplissent les emplois du temps de cette « classe créative ». Avec cet objectif en tête, je compte traiter du rapport intime existant entre le temps libéré de l'activité productive et le temps consacré aux

accumulé, du surmenage, etc. Toutefois, ils disposent de plus de ressources que les jeunes non-qualifiés ou peu qualifiés pour s'adapter un marché de l'emploi changeant. Comme le rappelle à juste titre Bernier (2007), pour les jeunes professionnels « [c]es nouvelles formes [de travail atypique] facilitent parfois, pour les travailleurs, lorsqu'elles sont librement choisies, la conciliation famille-travail. Elles correspondent aussi à certaines valeurs partagées notamment par bon nombre de jeunes travailleurs, en permettant une plus large autonomie dans l'aménagement du temps consacré au travail. Le travail dit autonome en particulier est associé à l'idée d'une plus grande indépendance, d'un meilleur contrôle sur son activité professionnelle et, pourquoi pas, sur sa vie tout court : créer son propre emploi, réaliser son désir de créativité, être son propre patron »(Bernier 2007:248).

¹⁸ Bien que les jeunes adultes universitaires n'aient pas donné matière à une large réflexion dans le champ de la sociologie, nous comptons tout de même sur certaines études classiques dont *Les Héritiers : les étudiants et la culture* (Bourdieu 1985 [1964]), et plus récemment, sur les travaux comparatifs entre différents pays d'Europe de Cécile Van de Velde (Van de Velde 2007) et ceux sur les valeurs des jeunes universitaires au Québec de Jacques Hamel (Hamel 2010).

activités professionnelles chez les employés hautement scolarisés du capitalisme hypermoderne sur lesquels portera ma réflexion.

Or, l'une des difficultés inhérentes à l'étude de cette population est qu'elle échappe aux taxinomies sociologiques traditionnelles. Autrement dit, il est difficile de faire appel aux catégories classiques pour traiter sociologiquement de ces jeunes professionnels hypermodernes (JPH)¹⁹. Si je suis arrivé à proposer ce dernier néologisme, c'est en partie parce que ni les termes tirés de la sociologie *dispositionnelle* des relations professionnelles – comme celui de « cadre » (Boltanski 1982) –, ni ceux tirés des analyses de la modernité dans une perspective fonctionnaliste – comme celui d'« élite » (*ruling class*) (Mosca 1939; Mills 1956; Coenen-Huther 2004) – ne m'ont paru satisfaisants pour rendre compte d'un groupe social qui incarne les aboutissements, mais aussi les paradoxes du discours sur la réflexivité, telle qu'elle est caractérisée par les sociologies de la deuxième modernité.

En somme, à travers le terme JPH, je veux prendre en considération le lien étroit existant entre l'évolution récente des emplois hautement qualifiés de la « société du savoir » et le développement des styles de vie d'une population qui recèle en elle-même les valeurs dominantes de l'individuation occidentale contemporaine.

Mais avant d'approfondir ce lien, je veux, lors de la prochaine section, faire une brève réflexion sur certains des principaux modèles analytiques auxquels certains sociologues de la jeunesse contemporains, particulièrement C. Van de Velde, ont fait appel pour penser la transition entre la jeunesse et l'âge adulte. Cette petite digression conceptuelle me permettra de mieux justifier le choix terminologique que je viens de proposer. Ainsi, je me donne comme objectif dans les pages qui suivent d'identifier et de comparer les principaux modèles qui ont été utilisés récemment pour le traitement des limites entre ces deux étapes du cycle de la vie dans le contexte des différents

¹⁹ Afin de faciliter la lecture, j'utiliserai dorénavant les sigles JPH pour parler des jeunes professionnels hypermodernes.

cadres sociétaux. Toutefois, je n'évoquerai pas ce découpage des modèles différenciés de « jeunesse » dans le but d'ajouter un nouveau maillon à cette chaîne de modèles nationaux. Je ferai plutôt mention à ces classifications pour montrer comment la jeunesse et l'âge adulte ne sont pas des catégories substantielles, mais plutôt des catégories relationnelles.

2.2. LES JEUNES ADULTES, PLUS JEUNES OU PLUS ADULTES?

Tel que je viens de le montrer dans la section précédente, au moment de choisir les jeunes diplômés comme groupe social à observer, nous rencontrons le problème de l'emboîtement entre jeunesse et âge adulte. Or, plutôt que de vouloir contourner cette difficulté, ce processus de délimitation s'impose afin de pouvoir identifier les caractéristiques des configurations sociales qui retiendront mon attention.

Dans le cas spécifique de la présente recherche, le problème du choix d'une tranche d'âge bien délimitée est l'un des premiers obstacles empiriques auxquels j'ai dû faire face. Autrement dit, à partir de quel âge et jusqu'à quel âge pouvons-nous parler de jeunes professionnels? Le problème de catégorisation que cette question suppose relève en particulier de l'emploi d'une catégorie jusqu'à maintenant utilisée davantage dans le langage administratif que dans la taxinomie sociologique : les jeunes adultes professionnels. Par conséquent, il convient de préciser que lorsque je parlerai de la jeunesse dans le cadre de ma recherche, je mettrai l'accent sur l'un des axes qui la distingue d'autres phases du cycle de la vie : la période d'insertion professionnelle et d'autonomisation des individus vis-à-vis de la structure parentale de laquelle ils sont issus. Mais avant de traiter de ces éléments, il me paraît important de clarifier de quelle jeunesse il sera question.

2.2.2. LA JEUNESSE EST-ELLE UNE CATÉGORIE D'ÂGE?

Dans son acception classique, la jeunesse est définie comme une étape du cycle de la vie se situant entre l'enfance et l'âge adulte (Galland 2007 : 71; Cicchelli 2001). À ce propos, Madeleine Gauthier (2000 : 23) souligne que...

s'il est un point sur lequel les auteurs s'entendent, c'est bien celui-là : la jeunesse est toujours apparue comme un âge transitoire, dont les limites ont varié selon l'organisation des sociétés, mais aussi selon les représentations qu'elles se faisaient de cette période de la vie, sans doute celle sur laquelle elles avaient le moins d'emprise.

Les critères fréquemment utilisés pour établir l'affranchissement de cette phase transitoire qu'est la jeunesse sont la prise en charge d'un projet de soi sur le plan financier et social, ainsi que l'entrée dans la vie active sur le plan professionnel. Autrement dit, la jeunesse commencerait avec l'adolescence, communément située entre l'âge de 12 et 18 ans, une période caractérisée par la construction progressive de soi, et elle finirait avec l'accès au statut social d'adulte (généralement située à la mi-vingtaine par la littérature issue de la sociologie de la jeunesse).

Autrement dit, on sous-entend que les personnes à l'âge d'environ 25 ans sont déjà maîtres de leur propre destin et capables de bâtir leur propre projet réflexif en tant qu'êtres individués à part entière. Ainsi, Olivier Galland, l'un des auteurs les plus prolifiques de la littérature sociologique sur la jeunesse, propose une grille analytique afin de définir les contours du statut d'adulte. Cette grille est basée sur deux axes et quatre seuils :

L'entrée dans la vie adulte [...] peut se présenter comme un passage qui s'effectue sur deux axes principaux : un axe scolaire et professionnel qui correspond à la sphère publique de la vie du jeune; un axe familial qui correspond à la sphère privée [...] Sur ces deux axes, quatre seuils sont particulièrement significatifs parce qu'ils introduisent à de nouveaux statuts et à de nouveaux rôles sociaux, deux de ces seuils étant des seuils de « sortie », les deux autres des seuils d'« entrée » : la fin des études, le départ de chez les parents, le début de la vie professionnelle, le mariage ou la vie en couple [...] (Galland 2007 : 130)

Cette manière de définir la jeunesse en termes de passage, de condition *sine qua non* pour devenir adulte, permet certes de situer approximativement les étapes de maturation sociale de l'individu en tant que citoyen autonome dans le contexte de la modernité avancée. Je soutiendrai toutefois dans les pages qui suivent, que cette grille comporte aussi quelques problèmes sur lesquels nous devons nous pencher si nous

voulons saisir adéquatement les difficultés liées à l'adoption d'une telle catégorisation standardisée des étapes de la vie sociale des individus. En ce sens, j'adhère au point de vue de François De Singly qui considère que « la sociologie de la jeunesse oublie de prendre en considération le sens social accordé à la catégorie centrale de son analyse. Adulte est un mot chargé de plusieurs sens, certains positifs, d'autres non » (De Singly 2000 : 10).

Par ailleurs, l'une des limites heuristiques de la grille proposée par O. Galland a trait à la manière dont elle établit des critères standardisés qui séparent l'adolescence de l'âge adulte. Dans les dernières décennies, nombreux sont les exemples des modèles d'inscription à l'âge adulte qui s'éloignent de ces idéaux-types d'adulte et de jeune.

À l'aide d'une vaste littérature sur l'insertion professionnelle des jeunes, l'on peut constater que les individus dans nos sociétés occidentales contemporaines suivent des parcours de plus en plus « atypiques » et qu'ils envisagent leur autonomie de manière différente d'une société à une autre (Bernier 2007; Hamel 2007; Eckert 2010; Charbonneau 2006; Furlong et al. 2011). Autrement dit, les axes identifiés par Galland ne correspondent pas toujours aux dynamiques et aux temporalités de la prise en charge de soi des jeunes adultes et, surtout, ils sont redevables à l'appartenance sociétale des individus. C'est la raison pour laquelle une partie importante de la littérature contemporaine en sociologie de la jeunesse met l'accent sur la « désynchronisation » des étapes qui donnent accès à l'âge adulte (Blöss et Germain 2010; Eckert 2010; Hamel 2010; Moulin 2010; Charbonneau 2007). À ce sujet, M. Gauthier soutient que « dans chaque société, des lois contribuent à structurer la période du cycle de vie dont il est question en s'appuyant sur l'évolution des modes de vie et des mœurs, mais aussi sur une conception du lien social qui s'exprime dans la manière dont se fait l'intégration des jeunes à la société » (Gauthier 2000 : 24).

De nos jours, les études comparatives sur l'entrée à l'âge adulte (Van de Velde 2008; Moulin 2010) apportent un éclairage analytique de plus en plus fin sur

l'évolution des rapports à la jeunesse et à l'âge adulte dans des contextes sociétaux différenciés. Dans certains cas, l'axe professionnel prime sur l'axe familial (ou vice-versa); dans d'autres cas, l'entrée en couple n'est pas synonyme de prise d'autonomie financière (Belleau 2010), où la décohabitation se fait selon d'autres critères que l'autonomie financière (Anderson et al. 2005; White 1994; Charbonneau 2007) de telle sorte que « le passage à l'âge adulte ne se vit pas [...] de la même manière selon les appartenances régionales, urbaines, de sexe et autres caractéristiques sociales » (Blöss et Germain 2010 : 230).

Pour illustrer cette hétérogénéité des cheminements vers la condition d'adulte, prenons l'exemple des quatre modèles sociétaux analysés par Cécile Van de Velde (2008) : les jeunes adultes en Danemark, au Royaume-Uni, en France et en Espagne. L'auteure de cette étude comparative se sert de quatre catégories sémantiques pour rendre compte, de manière allégorique, des divers processus d'autonomisation des jeunes selon des manières différenciées de vivre la transition entre la jeunesse et l'âge adulte. Aux jeunes Danois correspondrait l'expression « se trouver »; aux jeunes Britanniques, « s'assumer »; aux jeunes Français, « se placer » et aux jeunes Espagnols, « s'installer ». Ces formules évoquent une articulation entre le niveau institutionnel qui encadre la vie familiale et professionnelle des jeunes dans la vingtaine et le niveau plus personnel de la prise en charge de soi (les deux axes de la grille d'O. Galland). L'exercice consistant à comparer différents contextes nationaux nous permet de comprendre, entre autres, comment l'âge et les conditions de la prise d'autonomie des individus ne sont pas les mêmes d'une société à une autre. Résumons maintenant brièvement chacun de ces modèles.

Au Danemark, le premier type analysé par Van de Velde (2007, 2008), les jeunes sont très vite (vers l'âge de 18 ans) encouragés à quitter le foyer familial pour aller habiter avec d'autres collègues de leur âge en collocation ou en résidence universitaire. Par ailleurs, certains d'entre eux travaillent à temps partiel, mais les études restent leur activité principale. Par ailleurs, une forte proportion parmi eux touche à des allocations de l'État afin de poursuivre des études postsecondaires

(souvent sous la forme d'une bourse plutôt que d'un prêt). Le Danemark correspondrait ainsi à un modèle de société basé sur une valorisation de la formation universitaire et sur un encouragement de la prise en charge de soi dès un très jeune âge :

Les pays du Nord [de l'Europe] ont mis en place des politiques d'aides aux étudiants très ambitieuses qui permettent à ces derniers d'accéder très tôt à une autonomie résidentielle. Par exemple, au Danemark, tout jeune de 18 ans poursuivant des études a droit à une bourse ou à un prêt, quels que soient les revenus de ses parents (Mahé, 2001 cité dans Galland, 2007 : 135)

Dans le contexte danois, la séparation précoce du foyer familial est vue comme une période de formation à la citoyenneté. Les étudiants au niveau postsecondaire tireraient profit de cette sorte de valorisation de la jeunesse en tant que période d'apprentissage pour l'avenir. Cette prise d'autonomie n'est pas considérée pour autant comme une simple séparation vis-à-vis des parents, mais surtout comme une période avantageuse pour l'ensemble du tissu social puisqu'elle représente pour ces jeunes une phase nécessaire qui sert à mieux les préparer pour une vie professionnelle et familiale accomplie (Moulin 2010; Van de Velde 2008).

Le deuxième type analysé par Van de Velde, les jeunes Britanniques, est caractérisé par une décohabitation relativement précoce, mais surtout par une insertion rapide à la vie productive (parfois en dépit des études supérieures) (Evans et Heinz 1994). Ici, il s'agit moins d'une quête de nouvelles expériences ou d'une préparation vers le marché professionnel spécialisé, mais plutôt d'une confrontation hâtive à la vie d'adulte. Les Britanniques devront ainsi, rapidement et non sans difficulté, notamment financières, faire face aux épreuves d'une vie autonome. Ils sont par ailleurs moins protégés et encadrés par des institutions de l'État que leurs homologues danois. Il est donc plus commun pour les jeunes Britanniques de décrocher de l'école ou de combiner les études et le travail à temps partiel, ce qui rallonge l'âge d'obtention d'un diplôme universitaire. En bref, ce modèle est centré

sur la valorisation de l'acquisition d'une certaine indépendance financière vis-à-vis de la famille d'origine.

Le troisième type, le cas français, correspond à un modèle dans lequel l'autonomisation des jeunes se fait en tenant compte d'un processus de stratification sociale basé principalement sur l'obtention d'un diplôme (Hamel 2010; Moulin 2010; Dubet et al. 2010). Autrement dit, « en France, le référentiel séquentiel ne permet pas de structurer le récit avant le moment fort que constitue la sortie de la formation initiale et l'entrée dans la vie active » (Moulin 2010 : 183). En ce sens, les jeunes Français privilégieraient, avant toute autre valeur, la performance académique et l'accumulation de capital scolaire (Bourdieu 1985 [1964]). Ils seraient voués à trouver un emploi « dans leur domaine » après la fin de leurs études supérieures (que les auteurs situent autour de la mi-vingtaine) :

L'indépendance économique, consécutive à l'obtention d'un capital scolaire et d'un emploi stable, s'obtient à la fin des années 1990 à l'âge de vingt-quatre ans [...] quelle que soit la catégorie socio-professionnelle, et quel que soit le sexe, l'emploi qui compte s'acquiert, en règle générale, avant vingt-cinq ans. (Rougerie et Courtois, 1997 : cité dans De Singly, 2000 : 14)

Le quatrième et dernier type analysé par Van de Velde est celui des jeunes Espagnols. Pour eux, le départ du foyer parental est plus tardif (souvent approchant les 30 ans). La particularité de ce modèle est qu'il est basé sur la formation d'un nouveau noyau familial comme condition de départ de la résidence parentale. La décohabitation, même si elle se produit très tardivement par rapport aux autres cas analysés par Van de Velde, coïncide néanmoins avec la mise en couple – formalisée encore par l'institution du mariage – et/ou par l'obtention d'un emploi stable.

TABLEAU I : QUATRE MODÈLES NATIONAUX QUI ILLUSTRENT L'ARRIVÉE DIFFÉRENCIÉE À L'ÂGE ADULTE

Contexte national	Appellation	Caractéristiques
Modèle danois	« Se trouver »	Départ rapide du foyer familial; bourses d'études permettant la décohabitation à un jeune âge; valorisation de la période de formation scolaire supérieure.
Modèle britannique	« S'assumer »	Autonomisation rapide (mais peu encadrée par l'État); valorisation du sens d'indépendance financière.
Modèle français	« Se placer »	Obtention d'un diplôme (ou d'un emploi stable en rapport direct avec le parcours scolaire) comme clé d'entrée à l'âge adulte.
Modèle espagnol	« S'installer »	Départ tardif de la maison familiale. La décohabitation dépend de l'insertion réussie sur le marché de l'emploi.

Source : (Van de Velde : 2007)

À partir des cas sociétaux étudiés par Cécile Van de Velde, on arrive à la conclusion qu'il existe différents modèles qui régulent, symboliquement et institutionnellement, le passage des jeunes vers l'âge adulte. Dans certains cas (comme celui de la France, mais aussi dans une certaine mesure, le Danemark), la poursuite des études supérieures peut être un facteur important de classement (ou de déclassement) social; tandis que pour d'autres modèles comme le britannique, le dépassement de la condition de « jeune » est davantage déterminé par l'obtention d'un style de vie « adulte », accompagné de l'acquisition des biens matériels de consommation destinés à cette population. En outre, tandis que les jeunes Espagnols sont davantage touchés par un manque d'appui de l'État et par un manque

d'ouverture sur le marché du travail, les jeunes Danois profitent d'un système qui encourage, en donnant les conditions nécessaires pour le faire, leur départ hâtif du foyer parental²⁰.

Si j'ai décidé de m'attarder sur les quatre modèles nationaux étudiés par Cécile Van de Velde, c'est principalement parce que je trouve dans cette analyse une nuance importante à apporter à la catégorie qui m'occupe dans ma recherche : les jeunes adultes professionnels.

En effet, lorsqu'on analyse de près les différents aspects qui interviennent dans l'arrivée à la condition d'adulte dans un contexte national déterminé, il faut s'efforcer de bien décrire la manière dont les facteurs endogènes – développement de la personnalité, construction identitaire, etc. – se combinent aux facteurs exogènes – encadrement institutionnel de la jeunesse, décohabitation, emprise de l'École ou de l'État. C'est ainsi que les âges de la jeunesse et de la maturité peuvent se trouver décalés d'un contexte national à un autre. L'intérêt de revenir sur une caractéristique morphologique aussi floue que l'entrée à l'âge adulte comme critère de sélection de la population qui servira ici d'observatoire sociologique, relève donc moins d'une volonté de vouloir délimiter les frontières exactes du dépassement de la jeunesse, mais du souci de saisir l'imbrication de cette dernière avec la période de maturité des individus, et ce à travers l'analyse des styles de vie. Ainsi, lorsque je parlerai des jeunes adultes, mon objectif fondamental sera de « se saisir d'une perspective axée

²⁰ Le modèle espagnol de Van de Velde s'apparente au modèle italien analysé par V. Cicchelli (2001). Selon ces deux auteurs, l'entrée à l'âge adulte dans les sociétés du sud de l'Europe procède d'un processus économique et social qui relève davantage des pratiques culturelles de coprésence familiale et des traditions ritualisées ancrées dans les mœurs. Toutefois, Cicchelli et Van de Velde insistent sur le fait qu'il ne faut pas en tirer la conclusion que les jeunes Espagnols ou Italiens sont nécessairement plus conservateurs que leurs homologues nord-Européens. La cohabitation avec les parents pour ces jeunes adultes dans la vingtaine avancée ne représente pas dans le contexte des sociétés européennes méditerranéennes un signe de retard ou de frustration, mais elle est inscrite dans une logique où les jeunes qui habitent encore chez leurs parents créent des espaces alternatifs d'autonomie à l'extérieur de l'espace du foyer familial. À ce sujet voir particulièrement. (Cicchelli 2001)

sur les interdépendances, sur ce qui lie et sépare les individus entre eux » (Cicchelli 2001 : 6).

2.2.2. MAIS QU'EN EST-IL DES JEUNES ADULTES QUÉBÉCOIS?

Comme c'est le cas pour tous les types nationaux mentionnés précédemment, le modèle québécois d'entrée à l'âge adulte a aussi ses particularités. En ce sens, il ne correspondrait pas fidèlement à aucun des modèles proposés par Cécile Van de Velde, bien qu'il soit proche à plusieurs égards de quelques-unes des quatre figures-types décrites préalablement.

S'il y a un élément qui caractérise bien le modèle québécois de maturation sociale des jeunes, ce serait probablement la notion de « bifurcation » dans les trajectoires de vie. Cette notion, provenant des travaux de F. De Coninck et F. Godard (De Coninck et Godard 1990) a été reprise et amplement utilisée dans les travaux de Johanne Charbonneau (Charbonneau 2006, 2007) et elle mérite, de par sa portée heuristique que nous nous y arrêtons brièvement.

2.2.3. LA BIFURCATION, UNE MANIÈRE DE COMPRENDRE LES ENTRÉES « ATYPIQUES » AU MONDE DES ADULTES

Lorsqu'on analyse la transition de la jeunesse à l'âge adulte des Québécois, il est possible de constater qu'il s'agit d'un modèle fort particulier, en ce sens que les éléments qui articulent cette transition sont plus changeants et hétérogènes que dans d'autres cas nationaux. Malgré cette complexité dans l'évolution des parcours des jeunes Québécois, on peut néanmoins identifier quelques éléments qui permettent de cerner les particularités les plus prépondérantes de ce modèle d'arrivée au statut d'adulte.

Les parcours professionnels, scolaires et familiaux des jeunes Québécois sont décrits par divers auteurs (Gauthier 2000; Bernier 2007; Hamel 2007; Hamel 2010; Eckert 2010; Trottier 2000; Moulin 2010; Charbonneau 2007) comme étant remplis

de rebondissements, des digressions et de longues périodes d'expérimentation. Ces études sur la question des jeunes dans le Québec contemporain montrent l'importance de la réversibilité dans le processus de prise d'autonomie des jeunes adultes Québécois. Une des principales conséquences des parcours de vie que l'on peut qualifier d'instables, ou à tout le moins d'atypiques, c'est de présenter des allers-retours entre les études et le travail rémunéré, entre le foyer parental et la cohabitation avec des pairs. C'est la raison pour laquelle l'un des constats qui ressort régulièrement des analyses sociologiques sur la jeunesse au Québec a trait à l'existence d'une période d'expérimentation prolongée sur plusieurs années et qui s'étend de la vingtaine à la trentaine :

Les jeunes partent d'abord pour poursuivre des études ou pour « vivre leur vie », c'est-à-dire pour aller vivre ailleurs diverses expériences qu'ils ne pourraient connaître chez eux. Les allers-retours sont devenus chose courante, ce qui montre en même temps le caractère aléatoire du départ (Gauthier 2000: 27)

La bifurcation peut être ainsi définie comme une dynamique en *va-et-vient* qui fait en sorte que les jeunes Québécois passent au travers d'épisodes de prise en charge de leurs propres vies d'adultes, suivies de retours momentanés chez leurs parents, surtout pour des questions de précarité financière liées à des périodes de transition dans les projets de carrière ou à des changements de métier (Trottier 2000). Cette dynamique se traduit en une juxtaposition entre des étapes d'emploi à temps plein, des périodes de travail à temps partiel et des études à temps plein (Charbonneau 2006).

Les jeunes adultes au Québec, tels que leurs homologues britanniques, chérissent l'autonomie financière qui leur ouvre la porte aux biens de consommation destinés aux adultes, mais ils sont plus enclins que leurs homologues européens à faire des concessions – perte de pouvoir d'achat, retour à la maison, recours à l'assurance emploi, etc. – à condition de garder la possibilité de se sentir « maîtres de leur propre destin ». De façon apparentée, J. Hamel soutient que, pour les jeunes Québécois, le

travail est non seulement une « action rationnelle orientée vers des fins », mais il est aussi une...

« action expressive » au moyen de laquelle [il] permet d'exprimer les qualités personnelles des individus qui le réalisent et, dans cette voie, leur sentiment d'appartenance à un ensemble qui peut prendre la forme de l'entreprise, de la communauté et de la société (Hamel 2007: 71).

Dans tous les cas, il s'agit d'un type d'entrée à la vie adulte qui n'est pas linéaire, d'où la difficulté de le cerner en termes de tranche d'âge. De toute évidence, le cas québécois est l'un de ceux qui remettent le plus en question la conception d'une arrivée au statut d'adulte basée sur un cycle de la vie bien défini. Au Québec, les aspirations des jeunes adultes sont intimement liées autant au sens de réussite et d'autonomie financière qu'au sens d'accomplissement dans la vie professionnelle et/ou familiale. C'est pourquoi, il n'est pas rare de voir à côté des parcours typiques qui caractérisent la jeunesse occidentale – études post-secondaires suivies d'une insertion dans le marché du travail correspondant au domaine d'études choisi, le tout accompagné d'une construction plus ou moins simultanée d'une vie de couple et d'un nouveau noyau familial –, de nombreux parcours qui s'éloignent de ce standard.

Nous sommes ainsi confrontés à un type de rapport jeunesse/vie adulte basé sur le principe de l'essai-erreur dans la prise de décisions importantes des jeunes adultes –projets de développement professionnel, mise en couple, procréation, abandon ou retour aux études, etc. (Charbonneau 2007). Les individus dans le contexte québécois défendent avant tout la possibilité de se tromper, de faire « fausse route ». Ainsi, ce n'est pas rare de voir des trajectoires précoces sur un axe et tardives sur un autre. Par exemple, des jeunes qui décident d'avoir des enfants à un très jeune âge, mais qui transitent par plusieurs emplois à temps partiel ou à durée déterminée dans différents domaines, font parfois le choix après plusieurs années de retourner aux études en faisant appel au système de prêts et bourses.

Cela fait qu'autant leur rapport au travail (Bernier 2007; Mercure et Vultur 2010; Mercure et al. 2012) que leur rapport aux études (Hamel 2010; Eckert 2010) n'est pas

réductible à une dimension purement instrumentale. Cette volubilité des trajectoires a été constatée par certains auteurs tels Mercure et al. (2012) qui vont jusqu'à soutenir qu'au Québec « les jeunes ont [...] tendance à accorder moins d'importance au travail et à avoir des aspirations associées au travail moins élevées que les plus âgés » (Mercure *et al.* 2012: 177).

TABLEAU II : TROIS PARADOXES DANS L'USAGE THÉORIQUE DES JEUNES ADULTES COMME DÉCOUPAGES EMPIRIQUES

1) Les âges peuvent être décrits à travers des catégories de plus en plus fines alors même que ce qui les distingue tend à se brouiller (Bourdelaïs et Gourdon, 1997).
2) Encadrée par des institutions et des instances de tutelle ou de médiation (Bois-Reymond, 1993; Mauger, 1994), l'entrée dans l'âge adulte s'accomplit par une individualisation des trajectoires biographiques.
3) Les jeunes sont de plus en plus assignés par les adultes à une situation d'« apesanteur sociale », bien qu'on leur demande de faire preuve, au cours d'une très longue période, de maturité et de responsabilité (Cavalli, 1981 : 6).

Source : (Cicchelli, 2001 : 6)

Dans ce contexte, les projets d'affirmation d'un soi adulte se construisent à partir d'une imbrication entre l'expérience sociale qui relève de la vie publique et l'expérience qui relève de la vie privée. Le loisir ne représente alors que l'un des nombreux éléments constitutifs de l'identité des jeunes adultes – surtout dans des contextes urbains. J'examinerai plus loin l'articulation entre le temps libre et le temps productif dans ce processus de configuration de l'identité sociale des jeunes adultes. Pour l'instant, retenons seulement que dans le cas québécois, « les individus ne font pas que s'adapter au contexte institutionnel qui encadre la vie sociale, puisque, par leur propre processus d'appropriation des structures, ils ont aussi la possibilité de les transformer à leur tour [...] les bifurcations peuvent s'institutionnaliser ». (Charbonneau 2007 : 55)

2.3. LA JEUNESSE PROFESSIONNELLE ET LE CAPITALISME MANAGÉRIAL DE L'ÈRE HYPERMODERNE

« Le capitalisme est beaucoup plus qu'un mode de production. C'est une civilisation, c'est une forme de société » (Laval 2007: 324)

Malgré la difficulté à laquelle nous faisons face, particulièrement au Québec, pour la démarcation des bornes de l'âge adulte, je tiens néanmoins à mobiliser dans le cadre de mon étude la catégorie de « jeune adulte » tout en l'associant à la notion d'hypermodernité²¹. Ce choix s'explique principalement par le fait que, nonobstant la difficulté de la mettre à l'intérieur d'une tranche d'âge déterminée, je reconnais à cette notion des qualités heuristiques importantes. En d'autres mots, à défaut de définir avec précision le seuil et la limite que la catégorie « jeune adulte professionnel » exprime en termes d'âges, l'emploi de ce terme nous permet de mettre en avant la coexistence paradoxale, c'est-à-dire, le tiraillement, entre des valeurs qui accompagnent l'arrivée à l'âge adulte et des valeurs qui relèvent d'une culture de la jeunesse.

Par ailleurs, au-delà de l'âge dans laquelle les individus acquièrent leur autonomie (financière, personnelle, etc.), la jeunesse n'est pas une catégorie d'âge, mais plutôt un processus qui varie selon les sociétés. Ainsi, il convient de décrire et d'analyser de manière empirique les trajectoires sociales plutôt que d'essayer de rentrer artificiellement des individus dans une même tranche d'âge.

En recourant à la désignation « jeune adulte » sans l'associer mécaniquement au cycle de la vie, je veux mettre en évidence l'interface existante entre l'évolution des normes sociales appartenant au monde professionnel – dans lequel les finissants des universités sont appelés à s'insérer – et la transposition des valeurs professionnelles dans le loisir sportif, qui s'érige comme un marqueur social de jeunesse.

²¹ La synthèse que je propose entre l'idée développée d'« individu hypermoderne » et la catégorie de du terme « jeunes professionnels hypermodernes » (JPH).

Mais avant d'entrer pleinement dans l'explicitation de ce lien entre le monde du travail et celui des activités sportives propres à l'hypermodernité, il me paraît nécessaire de faire une très brève mention de la naissance de la culture managériale qui traverse à l'heure actuelle ces deux domaines. Sans prétendre faire en quelques pages l'histoire exhaustive de ce que L. Boltanski et E. Chiapello (1999) qualifient de *nouvel esprit du capitalisme*, je veux néanmoins montrer comment les JPH issus des universités ont été amenés à jouer un rôle particulier dans la reproduction du cadre normatif des « nouvelles usines du capitalisme de la société du savoir »²².

Avec cet objectif en tête, je consacrerai la deuxième partie du présent chapitre à la description de l'émergence de la culture managériale du capitalisme de l'ère post-industrielle, tout en réservant pour l'analyse des données empiriques de la partie consacrée aux résultats – chapitres 6 et suivants –, une réflexion plus approfondie sur les retombées concrètes de cette nouvelle culture en ce qui a trait au développement des subjectivations sportives qui lui sont redevables.

²² J'emprunte ici l'idée des nouvelles usines du savoir à Christian Laval, pour qui les universités constituent à l'aune du Nouvel capitalisme financier, les nouvelles productrices des contradictions culturelles dans leur rôle d'institutions centrées de plus en plus sur la reproduction d'une main d'œuvre hyperspécialisée (Laval 2009).

2.3.1. NAISSANCE ET ÉVOLUTION D'UNE SOCIÉTÉ GESTIONNAIRE

« Il n'existe pas des classes sociales qui se perpétueraient en soi mais des hommes qui, dans la pratique quotidienne, à travers obstacles, déceptions, actions communes et revendications réussies, prennent conscience de leur appartenance à une classe » (Sansot 2004: 201)

« Si le système disciplinaire a été l'un des fondements de la société industrielle, le système managérial est l'un des fondements de la société postmoderne » (Aubert et de Gaulejac 1990:21)

Au milieu du siècle dernier, Margaret Mead a défini le concept de culture de la manière suivante : « Par « culture » nous entendons l'ensemble des formes acquises de comportement qu'un groupe d'individus, unis par une tradition commune, transmet à ses enfants » (Mead 1953: 13). J'ai voulu reprendre ici cette définition classique, tirée de l'œuvre de cette grande figure de l'anthropologie moderne, parce qu'elle souligne l'importance de la transmission des valeurs et des connaissances socialement produites pour comprendre les transformations d'une société.

Si j'évoque ici cette définition canonique, c'est en vue d'ébaucher le cadre culturel de l'hypermodernité. Je propose alors au lecteur de remplacer dans cette définition l'expression « groupe d'individus » par le mot « société post-industrielle » et le mot « enfant » par le mot « jeunes salariés ». L'on pourra ainsi avoir une première image approximative du processus de construction sociale d'un cadre normatif propre à l'idéologie managériale de nos jours.

Sans vouloir trop m'attarder dans cette section sur l'évolution générale de ladite nouvelle culture managériale, je considère toutefois nécessaire d'identifier quelques-uns de ses éléments constitutifs, et ce, afin d'introduire la question des nouvelles

formes de transmission de valeurs sociales que j'associe ici au développement du capitalisme néolibéral.

Pour commencer cette caractérisation générale de la culture managériale, il importe d'abord de la placer dans son cadre sociohistorique, c'est-à-dire de ne pas perdre de vue qu'elle est liée à la période d'essor, à partir des années 1980, d'un capitalisme d'inspiration anglo-saxonne, fondé particulièrement sur une mise en question du modèle de l'État-providence dominant jusque-là (Albert 1991). Cette nouvelle phase du capitalisme est caractérisée par le développement de la corporation transnationale dans une logique de désenclavement des activités productives. Mais elle est aussi le produit d'une transformation d'ordre culturel.

Michel Freitag voit dans l'émergence du capitalisme globalisé un virage vers une forme de normativité sociale qui tend à reléguer l'espace politique au second plan. Selon cet auteur, le néolibéralisme n'est plus le produit d'une pensée centrée sur l'idée du *laisser-faire* propre au discours du capitalisme concurrentiel, mais il consiste plutôt en une rationalité sociale dont l'économisme cache la réduction de l'être humain à ses formes purement instrumentales :

Ce qui caractérise alors l'idéologie néolibérale contemporaine à l'égard du libéralisme classique, c'est l'élimination de la dimension politique de la liberté, laquelle est remplacée par l'affirmation obsédante de l'immédiate positivité et du caractère inéluctable de cette mutation systémique. La seule liberté de choix est l'adaptation stratégique (Freitag 1999: 233).

En outre, la science économique néolibérale à partir des années 1980 a mis en valeur un discours panégyrique sur une rationalité de marché basée sur la primauté des capitaux financiers. Face au modèle rhénan des années d'après-guerre (qui favorisait, entre autres, le financement des entreprises par le biais des fonds mutuels), la nouvelle économie néolibérale dans ses principes idéologiques, valorisa plutôt l'engagement direct des investisseurs dans la vie de l'organisation :

On constate que le financement des investissements se fait maintenant à l'échelle mondiale, et que les financements de marché ont remplacé les financements bancaires. Dans les années 70, les entreprises américaines étaient financées à 80 % par des financements bancaires. Dans l'économie nouvelle d'aujourd'hui, les banques ne fournissent plus que 20 % des financements [...] le marché n'est mutualisant comme les banques, mais il est sélectif, discriminant. Il accorde de l'argent à un bon prix s'il a confiance en vous, et fait payer le prix du risque s'il n'a pas confiance (Albert 1999:84).

Cette dernière citation nous apprend comment la logique d'une économie financiarisée par le marché est accompagnée dans le discours de l'économie politique dominante d'une nouvelle manifestation du rapport au risque. En ce sens, si l'État-providence était favorable à une croissance de la consommation des classes moyennes nationales, par le biais entre autres d'une protection de la monnaie et des sociétés mutuelles, la nouvelle « économie casino » valorise, pour sa part, la gestion des capitaux à risque.

Dans le néolibéralisme, à l'instar de la société-monde, la sphère politique est, elle aussi, investie par la logique de la concurrence de marché amenée par un processus de financiarisation, et ce non seulement dans le domaine de l'économie, mais aussi dans toutes les autres sphères de la vie sociale (Dardot et Laval 2009). En ce sens, plutôt que d'assister à un recul de l'action de l'État on assiste plutôt à une transformation profonde de sa raison d'être. Autrement dit, ce qui caractérise la phase capitaliste néolibérale serait le fait que, dorénavant, même l'État serait soumis « à des contraintes d'efficacité semblables à celle qui connaissent les entreprises privées » (Dardot et Laval 2009: 354). On a ainsi l'impression que nous assistons à l'émergence de cette culture de virtualité réelle évoquée par M. Castells (voir chapitre 1). Dans ce contexte, les actionnaires, et non les PDG, contrôleraient dorénavant les destins des entreprises, mais ils demanderaient aussi une prise de responsabilité de la part des managers pour que leurs capitaux soient bien gérés. Bref,

.... la mondialisation, associée à l'informatisation des Bourses, transforme le monde en un vaste casino dans lequel la logique de rentabilité financière s'impose aux stratégies de production et aux politiques

économiques des États [...] Les véritables décideurs veulent rester anonymes, à l'image de la société qu'ils dirigent (de Gaulejac 2005:30, 38).

Devant ce processus de déterritorialisation du capital, l'entreprise contemporaine, en mettant en place une série des transformations culturelles importantes, s'est adaptée aux nouveaux enjeux du capitalisme financier. Parmi ces transformations, le *management qualitatif* – ou de troisième type – est l'une des plus significatives. Ce type de technique de gestion des organisations, appliqué systématiquement partout à travers le monde, a comme principal postulat l'élimination de la verticalité qui caractérisait le fonctionnement organisationnel taylorien. L'idéologie du nouveau management est basée sur le rôle actif des cadres spécialisés – supérieurs, mais aussi moyens – dans la gestion d'une structure conçue non pas pour améliorer la production, mais plutôt pour donner des résultats financiers satisfaisants pour les investisseurs (Archier et Sérieyx 1988).

Les entreprises post-industrielles²³ prônent dès lors une identification des employés à une éthique de travail très proche du modèle réflexif d'individu que j'ai décrit plus tôt dans le premier chapitre. Par ailleurs, une autre caractéristique importante du capitalisme néolibéral, tel que P. Dardot et C. Laval (2010) l'ont si bien remarqué, réside précisément dans le fait que «ce ne sont plus telles activités concrètes qui se réalisent dans des conditions de concurrence données, ce sont toutes les activités humaines, jusqu'aux plus éloignées du marché mondial, qui sont requises de fonctionner de façon homogène selon la logique de la concurrence» (Dardot et Laval 2010:42).

Le discours développé par les tenants de la nouvelle culture est celui d'une identité basée sur les principes d'autonomie, de participation et de flexibilité. G. Archier et H. Sérieux, théoriciens de cette culture organisationnelle, associent de

²³ Aussi connues par les idéologues du management sous l'appellation : entreprises de troisième type (Archier et Sérieyx 1988).

cette manière ce virage à la quête d'autoréalisation de la part des employés. À leurs yeux,

...les salariés d'aujourd'hui, de plus en plus nombreux, veulent évoluer dans une organisation vivante, ils veulent faire un travail utile dans une entreprise transparente, ils recherchent un environnement convivial et par-dessus tout ils ressentent le besoin d'utiliser leurs connaissances et leur imagination pour pouvoir améliorer en même temps leur cadre de vie et les résultats de leur activité, grâce notamment, à une marge importante d'initiatives [...] l'entreprise doit aujourd'hui compter sur l'adhésion de son personnel pour élever ses performances (Archier et Sérieyx 1988: 16, 17).

Selon les tenants de cette nouvelle éthique professionnelle (Peters et Waterman 2004; Brown et Eisenhardt 1998; Deal et Kennedy 1982; Bolman et Deal 1991; Lessem 1985), dans le nouvel ordre organisationnel, il ne suffit pas de suivre la structure hiérarchique traditionnelle, les entreprises doivent aussi s'adapter à une culture de l'horizontalité dans la prise de décisions et de la versatilité dans l'exécution des tâches de gestion. La nouvelle culture managériale consisterait ainsi en une transition d'une culture corporative « dure » vers une culture « flexible » : « New corporate culture has been conceptualized as a rejection of the “hard” values of bureaucratic organisations in favour of “softer” values – a shift from the “effective” domain to the “affective” domain » (Kay et Laberge 2002b: 22). L'entreprise de troisième type promeut une éthique de travail centrée sur la recherche de la qualité, de l'efficacité et, surtout, de l'autonomie. Ces derniers principes sont associés à des qualités subjectives comme le sens de l'adaptation, la gestion du stress, la prise rapide de décisions, la capacité de participer à des petites équipes de travail créatif, etc.

Le principe nodal de cette logique est le processus de personnalisation de l'organisation et de réification du monde gestionnaire : « un projet d'entreprise n'a de sens que s'il est *partagé* par l'ensemble du corps social dont il est censé refléter les convictions » (Archier et al. 1989: 87). Autrement dit, dans la nouvelle logique néolibérale, il ne suffit plus de prendre conscience d'un esprit corporatif provenant de

la division organique du travail – à la manière de Durkheim, (Durkheim 1893) –, dorénavant il faut aussi adhérer *affectivement* au projet de l'entreprise²⁴ :

La contribution des individus à la production dépend dans une large mesure de leur intégration idéologique [...] Travailler dans une telle entreprise implique l'adhésion à tout en système de valeurs, à toute une philosophie, et c'est cette adhésion idéologique qui galvanise les énergies et pousse les gens à se consacrer « corps et âme » à leur travail (Pagès 1998: 100, 101).

Mais est-ce que cette identification signifie que les corporations se démocratisent de plus en plus pour laisser participer tout le monde, à titre d'égaux, dans la prise de décisions? Est-ce que la direction dans le modèle d'entreprise moderne s'exerce de manière aussi horizontale que le discours du management le laisse entendre? Pour répondre à ces questions, je dois évoquer un autre terme cher au discours des entreprises de troisième type, la notion de *leadership*. J'essaierai ici de réfléchir sur les répercussions de ce discours sur la culture d'entreprise hypermoderne.

Si la figure du PDG à la « main dure » constituait l'emblème du capitaliste dans l'ère du fordisme, dorénavant, la nouvelle culture managériale construit un archétype de *leader* dynamique. Selon les idéologues du management, le *leader* contemporain plus qu'un chef est un animateur et/ou un bon gestionnaire. Les exemples à suivre selon les idéologues de la nouvelle culture managériale sont les planificateurs, les stratèges, les champions sportifs. Gilles Legault, auteur du manuel adressé aux managers intitulé *Réussir la qualité totale* (1991) définit la figure du gestionnaire comme étant

... un porteur de flambeau au sein de la haute direction, une personne prête à risquer sa carrière. Ce meneur a suffisamment d'influence pour faire bouger les choses, mais réalise que le programme ne peut fonctionner tout seul. Il (elle) devient le catalyseur de tout le processus de transformation et

²⁴ Dans ce même ordre d'idées, N. Aubert et V. de Gaulejac considèrent que, dans la nouvelle culture d'entreprise, « il ne s'agit plus d'imposer un ordre de l'extérieur, mais de susciter, de l'intérieur, l'adhésion de l'individu à une logique d'organisation, à un projet collectif qui stimule son imaginaire et auquel il s'identifie » (Cf. Aubert et de Gaulejac 1990).

d'intégration des concepts et des techniques de gestion de la qualité (Legault 1991: 45).

Lorsque les tenants de la nouvelle culture corporative parlent d'une flexibilisation des relations supérieur/subordonné, ils font référence à un phénomène qui ne concerne qu'une partie restreinte du personnel d'une entreprise : les cadres (Pelletier 1999; Legault 1991). C'est à cette élite d'individus hypermodernes, et non à la couche des subalternes d'individus par défaut, que le discours normatif du leadership est adressé. C'est en vertu de leur statut de *leaders*, que les gestionnaires occupent une place privilégiée dans la logique des entreprises de troisième type.

Selon certains idéologues du discours de la gestion (Peters et Waterman 2004; Brown et Eisenhardt 1998; Deal et Kennedy 1982) le nouveau *leadership* est aussi le résultat de la professionnalisation du management. Ces auteurs affirment que les jeunes gestionnaires ayant fait des études universitaires réclament une plus grande présence dans des postes de direction. Cette demande est due, à leur avis, à l'accès aux formations spécialisées, offertes par les écoles de gestion, mais aussi par les entreprises elles-mêmes (Aubert et de Gaulejac 1990). Ces JPH revendiquent ainsi leur rôle d'« experts ».

Néanmoins, les jeunes cadres de la société du savoir sont confrontés à des milieux professionnels en changement dans lesquels l'obtention d'un poste de direction relève encore, dans certains cas, d'une connaissance pratique acquise et développée à travers l'exercice professionnel. Leur ascension sur l'échelle sociale n'est donc pas que le résultat de l'accumulation de capital scolaire, mais aussi d'une insertion réussie au nouveau format des corporations²⁵.

²⁵ D'où le fait que je les considère comme les « établis » du capitalisme managérial. Bien que le système de légitimation de leur suprématie soit d'un ordre différent de celui de leurs prédécesseurs, ils ont hérité d'un processus social dont les bases se trouvent déjà dans le capitalisme industriel du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècles.

Ainsi, la capacité à s'adapter aux nouvelles attentes des organisations sur les milieux de travail, bien que de plus en plus reléguée à une place secondaire par rapport à l'obtention des diplômes universitaires, est néanmoins encore valorisée dans certains milieux professionnels qui concernent la classe créative (Brown et Eisenhardt 1998). Il y a en conséquence au moins deux types de gestionnaires appartenant à cette nouvelle culture : le manager professionnel et l'homme de carrière. Dans la perspective théorique de P. Bourdieu, ces groupes sociaux correspondraient à une hétérodoxie – les managers – confrontée une orthodoxie – les cadres traditionnels.

En outre, on voit que les entreprises contemporaines sont la scène d'une lutte de positions, ou comme le dirait Vincent de Gaulejac, d'une lutte de places (de Gaulejac et al. 1994). Renaud Sainsaulieu, sociologue intéressé par ce type de configuration sociale opposant les « vieux » chefs d'entreprise aux « jeunes » managers, aborde la question des tensions existantes entre ces deux groupes au sein des entreprises de troisième type :

Après un important travail d'une dizaine d'années, je découvre que certaines personnes s'engagent totalement dans les jeux stratégiques, et que cette expérience est pour eux l'occasion d'un face à face profitable. Ce sont des professionnels, ceux qui détiennent le pouvoir d'expert, mais aussi les cadres. Par ces confrontations dans le travail, ils redoublent leurs acquis antérieurs. Ils semblent suffisamment solides pour supporter le danger inhérent aux rapports stratégiques, dont ils sont les acteurs principaux (Sainsaulieu 1999: 91).

Selon les partisans du modèle managérial contemporain, il y a dans le mouvement stratégique des dispositions certaines aptitudes et certains comportements qui favorisent l'acquisition d'une meilleure position dans le contexte de l'entreprise capitaliste actuelle. De ce fait, les manuels à l'usage des managers mettront en valeur les qualités associées à la figure du dirigeant rassembleur, qui travaille bien en équipe et qui, sans tomber dans des situations qui puissent mettre en péril les finances de l'entreprise, est néanmoins en mesure de gérer des situations à risque élevé. On valorise donc la prise de décisions stratégiques, rapides et efficaces (Peters et Waterman 2004; Brown et Eisenhardt 1998).

Bien que la littérature pédagogique de la gestion documente quelques cas d'adaptation « heureuse » de la part de certains membres de l'ancienne culture managériale (Peters et Austin 1985), on trouve particulièrement dans la génération des jeunes diplômés des années 1980, détenteurs d'une formation professionnelle ou d'un MBA, la personnification du nouvel esprit d'entreprise : « le pouvoir des top managers n'est plus fondé principalement sur l'Héritage familial et/ou sur la propriété du capital, mais sur leur carrière scolaire et professionnelle et la construction d'un réseau social interactif (Aubert et de Gaulejac 1990: 39) »²⁶. C'est d'eux que les compagnies attendent une attitude de stratège.

J'arrive ainsi à un des éléments qui me permettra d'établir une relation directe entre la culture managériale et le domaine du sport. Il s'agit de l'éthique centrée sur la compétition et sur l'aventure²⁷. Si le *leader* de jadis était souvent comparé à la figure du général devant ses troupes – l'analogie étant donc militaire –, désormais c'est l'aventurier ou le champion qui personnifie le discours de l'« excellence » :

Préoccupées avant tout d'action sur le terrain, les entreprises ressemblaient un peu à une armée placée sur un champ de bataille sans directives générales préparées auparavant par l'état-major. Dans de telles conditions, la gestion, essentiellement tactique, était faite de beaucoup d'improvisation [...] Pour mieux montrer les principales dimensions de la gestion stratégique, abandonnons le terrain militaire au profit d'une analogie sportive : la traversée de l'Atlantique en voilier, par exemple la « course du Rhum » (Martinet et Petit 1982: 114).

En résumé, l'habitus de la nouvelle culture d'entreprise correspond à un modèle particulier d'employé hautement scolarisé : le manager. Dans l'idéologie de la gestion, on retrouve plusieurs éléments qui coïncident avec l'archétype de l'individu réflexif préconisé par les théoriciens de la modernité avancée. On pourrait synthétiser,

²⁶ À ce sujet voir aussi (Martinet et Petit 1982) Ainsi que (Hayes et Watts 1986).

²⁷ Sur la prise de risque vue comme un élément appartenant à la logique du management actuel voir (MacCrimmon et al. 1986).

à l'aide du tableau qui suit, les points de convergence entre le modèle réflexif d'individu et le type de *leader* de l'entreprise contemporaine :

TABLEAU III : COMPARAISON ENTRE L'INDIVIDUATION RÉFLEXIVE ET LE DOGME MANAGÉRIAL

Projet réflexif de soi	<i>Manager</i> de l'entreprise de 3^e type
« Relations pures », à l'encontre des contraintes du monde traditionnel	Mise en question de la relation d'autorité verticale
Identité flexible	Leadership basé sur l'adaptabilité
Compression spatio-temporelle	Travail dans un marché financier délocalisé
Gestion de la vie quotidienne	Gestion des enjeux corporatifs
Prise en charge de soi	Esprit aventurier
Valorisation de la communication effective (c'est le dialogue qui fait la réussite d'une « relation pure »)	Le gestionnaire, bon communicateur-animateur

En somme, une caractéristique importante du capitalisme néolibéral, tel que P. Dardot et C. Laval (2010) l'ont souligné, réside justement dans le fait que le discours de la réflexivité des individus hypermodernes se traduit non seulement par un changement de cap dans les manières de vivre les activités professionnelles pour les JPH, mais elle concerne aussi, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le temps consacré au loisir. Or, cette imbrication entre le domaine professionnel et le temps libre met en évidence certains effets pervers du discours managérial. J'aimerais m'arrêter dans la dernière partie du présent chapitre sur ces éléments qui témoignent des dérives du modèle gestionnaire.

2.4. LA BARBARIE DOUCE DU CAPITALISME MANAGÉRIAL

Avant de passer à la dernière partie de la présentation de mon cadre théorique, dans laquelle je me concentrerai sur les styles de vie sportifs des JPH, je ne peux pas

éviter de traiter, même si c'est d'une façon très brève, de quelques études critiques qui dénoncent les *effets pervers* du modèle d'individuation managériale.

Depuis quelques années, une partie de la sociologie des organisations d'inspiration clinique a mis en évidence des effets anoniques de la nouvelle culture d'entreprise. Ainsi, par exemple, les chercheurs (sociologues et psychologues industriels) associés au laboratoire du changement social de l'Université de Paris VII (Aubert et al. 2002; Aubert 2004; de Gaulejac 2005; de Gaulejac *et al.* 1994; Dujarier 2006; Aubert et Roux-Dufort 2003; Pagès 1998) se sont attardés sur la description de ce qu'ils vont nommer « la société malade de la gestion ». À leurs yeux, l'une des grandes contradictions de la culture managériale contemporaine relève du fait que, sous le discours de la réflexivité et de l'autogestion, les managers sont de plus en plus assimilés à une logique d'excellence sur laquelle ils n'ont pas vraiment le contrôle. Ils ne sont pas toujours les agents réflexifs que le discours du management voudrait qu'ils soient.

Par ailleurs, l'accent mis sur l'obtention des résultats rapides – surtout sur le plan financier – satisfaisants pour les actionnaires des corporations globalisées, s'est souvent révélé être une source de détresse psychologique pour les managers, pour qui les situations d'épuisement professionnel (*burn out*) sont de plus en plus communes (Dujarier 2006; de Gaulejac 2005).

Ces mêmes sociologues cliniciens constatent aussi le fait que l'obsession de la performance à court terme, propre au discours de l'entreprise du troisième type, a été jusqu'à maintenant paradoxalement accompagnée d'une fragilité dans les perspectives de carrière – fragilité due à la diminution des postes permanents pour les cadres. Dans la « quantophrénie » de la nouvelle rationalité professionnelle, les managers sont rapidement mis à l'écart si les chiffres ne correspondent pas aux attentes des actionnaires. C'est la raison pour laquelle certains sociologues critiques de cette logique, comme A. Ehrenberg (2003) et R. Sennett (2006), vont dénoncer une logique d'exclusion/inclusion à l'intérieur même des domaines qui sont mis en

avant comme étant des symboles d'une nouvelle culture organisationnelle plus ouverte et flexible²⁸.

La sociologie clinique des organisations souligne ainsi le fait que la mise en place d'une rationalité managériale ne s'est pas nécessairement traduite par une amélioration des conditions socioéconomiques des salariés qualifiés hypermodernes. Ces auteurs affirment même que ce modèle de gestion des organisations a plutôt augmenté les écarts entre ceux qui correspondent à l'archétype du manager dynamique et le reste des employés stigmatisés sous le qualificatif de « *low performers* » (Aubert et de Gaulejac 1990: 49). Dit en d'autres mots, l'on se retrouve devant une nouvelle orthodoxie professionnelle qui incorpore, bon gré mal gré, un discours de l'urgence, du rendement à court terme et de l'excellence mesurée selon des critères standardisés, autant d'éléments qui caractérisent le management de l'entreprise du troisième type. Selon les sociologues cliniciens, nous sommes par le fait même confrontés, particulièrement dans les domaines du secteur de l'économie « créative », à deux types de dispositions professionnelles de nature différente.

D'un côté, l'on trouve les gens qui arrivent à bien performer dans le modèle managérial, surtout à partir de la maîtrise des connaissances techniques en gestion, mais aussi en acceptant de s'insérer passivement dans les organisations dont les « règles du jeu » sont posées d'emblée. Je pense ici à ces JPH qui constituent la traduction de l'« individu hypermoderne » dans le monde des relations professionnelles de la société du savoir.

Le caractère paradoxal de la mise en valeur de cette catégorie d'employés d'élite réside dans le fait que, bien qu'ils soient, selon le dogme managérial, avantagés par

²⁸ R. Sennett souligne ainsi le fait que l'économie du capitalisme néolibéral actuel, basée sur un principe d'acquisition des compétences « continue de laisser à la traîne la majorité », ce qui fait en sorte que plusieurs employés hautement qualifiés doivent se trouver des boulots moins payants pour lesquels ils sont surqualifiés à défaut de pouvoir s'insérer sur le marché du travail de l'économie « du savoir » dans des postes en accord avec leurs qualifications scolaires ou professionnelles (Sennett 2006: 75).

rapport aux autres salariés qui ne possèdent pas les qualifications requises pas les entreprises de troisième type, ils ne sont toutefois pas exempts de subir des effets pervers de ce modèle – détresse psychologique au travail, mises à pied, contrats sporadiques, etc.

De l'autre côté, l'on trouve ceux qui ne correspondent pas à cette nouvelle éthique de travail et qui restent, dans le meilleur des cas, en périphérie ou qui sont, dans le pire des cas, mis à l'écart. Dans cette catégorie nous trouvons non seulement des gens qui auraient un plus bas capital scolaire, mais aussi plusieurs finissants universitaires qui ne parviennent pas – souvent malgré tous leurs efforts – à être recrutés sur le marché du travail des entreprises de troisième type.

En ce sens, j'aimerais évoquer l'œuvre de Jean-Pierre Le Goff (2003) pour qui le capitalisme managérial peut être décrit comme étant le produit – et le producteur – d'une « barbarie douce », c'est-à-dire d'une forme de transmission d'une logique de modernisation organisationnelle qui engendre ses propres contradictions :

La barbarie douce en appelle à une sorte de révolution culturelle permanente, impliquant un bouleversement incessant de nos façons de vivre, d'agir et de penser. Elle ne laisse rien ni personne en repos. Dans leur vie personnelle et professionnelle, les individus se trouvent constamment incités à faire preuve d'« autonomie » et de « responsabilité », ils se doivent d'être « motivés », « réactifs » et « participants » [...] chacun est invité à être l'« acteur de son propre changement », portant sur ses épaules le poids d'une responsabilité étrange et difficile d'assumer. (Le Goff 2003: 8,9)

Ce que d'autres sociologues critiques du nouveau capitalisme tels L. Boltanski et E. Chiapello (Boltanski et Chiapello 1999), C. Laval et P. Dardot (Dardot et Laval 2010) ou R. Sennett (Sennett 2006) ont récemment montré, c'est que cette « barbarie douce » n'est pas seulement une mise en pratique d'une série des techniques de gestion appliquée aux organisations et aux entreprises (comme la littérature du management le laisse entendre), elle est aussi une forme d'objectivation de la

rationalité du marché globalisé qui s'imisce dans les styles de vie et qui impose une nouvelle normativité sociale. En ce sens,

la littérature de management n'est pas purement technique. Elle n'est pas faite que de recettes pratiques visant à améliorer le rendement des organisations comme on augmenterait les performances d'une machine. Elle comporte en même temps une forte tonalité morale, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'une littérature normative qui dit ce qui doit être et non ce qui est [...](Boltanski et Chiapello 1999: 94)

Mon intérêt pour la description des formes d'objectivation de cette logique à travers l'analyse de l'évolution des relations professionnelles du capitalisme managérial est donc double. D'une part, je tiens à traiter de l'évolution du management comme une série de transformations culturelles propres à l'air du temps hypermoderne. Ce faisant, je vise à situer socialement et historiquement le processus d'individuation des « individus hypermodernes ». Cette localisation sociale du management rend possible, à mon sens, une critique de ses manifestations concrètes, ainsi que des contradictions induites par le capitalisme dans sa phase néolibérale.

D'autre part, ce projet de description et d'analyse me permettra de transposer ces formes de transmission des valeurs sociales dans le monde des nouveaux loisirs de la modernité avancée. J'aborderai donc la question des loisirs sportifs, notamment ceux qui symbolisent les styles de vie des jeunes adultes, et ce, non pas en les appréhendant comme des activités aliénantes, ou comme de simples accessoires subordonnés à la logique des modèles organisationnels, mais plutôt comme l'une des expressions privilégiées des nouveaux rapports sociaux de l'hypermodernité.

Je tenterai donc, au cours du prochain chapitre, de dresser un parallèle entre la nouvelle culture d'entreprise que je viens de décrire et l'émergence d'une nouvelle éthique de loisir sportif adaptée à l'idéologie managériale du capitalisme néolibéral. Je mettrai alors l'accent sur le fait que la pratique des sports peut être un observatoire privilégié pour l'analyse des modes d'individuation propres au JPH.

3. LE SPORT COMME PROCESSUS SOCIAL : COMMENT EXPLIQUER LA TRANSITION VERS L'HYPERMODERNITÉ À PARTIR DE L'ÉVOLUTION DES PRATIQUES SPORTIVES DE LOISIR?

« Dans « sociologie du sport », le plus important à mes yeux est « sociologie » et non sport [...] Les sociologues qui travaillent sur des réalités sportives devraient avoir pour ambition d'être des sociologues « généralistes » » (Lahire 2005a: 309, 310)

Siegfried Kracauer a montré dans son ouvrage *Les employés* (2000 [1929]), à plusieurs égards prémonitoire, comment ce type particulier de travailleur (qui allait du simple vendeur ou travailleur administratif jusqu'au fonctionnaire ou cadre moyen) représentait dans le contexte berlinois du début du XX^e siècle, l'émergence d'une nouvelle forme sociale de salarié dont les intérêts de classe n'étaient pas compatibles (ni comparables) avec ceux des classes ouvrières de l'époque. Le livre de Kracauer tentait ainsi de décrire, très intuitivement, et sans prendre appui sur des grandes enquêtes statistiques ou des observations ethnographiques étoffées, que la social-démocratie de l'époque était en train de produire une dynamique d'identification subjective au travail de bureau, à un travail qui demandait aux employés de s'habiller avec un veston ou un tailleur, de s'adresser aux supérieurs et au public – aux clients, aux gens qui demandaient quelque chose au comptoir, etc. – avec un langage poli et protocolaire.

Et c'était précisément parce que les employés devaient adopter ces nouveaux codes de conduite, qui par ailleurs transcendaient souvent l'espace/temps du bureau, du comptoir ou du plancher de ventes, qu'ils s'éloignaient de plus en plus des revendications professionnelles des secteurs syndiqués du prolétariat. Le paradoxe de ce processus relevait, selon Kracauer, du fait que le prestige associé au statut d'« employé » ne signifiait pas pour autant que ce dernier avait de meilleures perspectives salariales ou de meilleurs avantages sociaux que l'ouvrier de l'usine.

L'employé était, au contraire, généralement plus dépourvu que l'ouvrier en termes de protection de l'emploi, de normes encadrant les heures de travail, de jours de vacances, etc.

Kracauer soulignait aussi le fait que dans un système où le protocole oblige à suivre une étiquette, à adopter des « manières » courtoises, à se regarder dans le miroir social comme étant des membres d'une classe en pleine ascension sociale, l'action politique organisée de la part des employés était sinon impossible, tout au moins, très difficile. Il affirmait ainsi qu' « on exagère à peine en affirmant qu'il s'élabore [...] un type d'employé uniforme tendant vers la coloration souhaitée. Langage, vêtements, manières et contenance s'uniformisent, et le résultat, c'est cette apparence agréable que la photographie permet de reproduire » (Kracauer 2000 [1929]: 45, 46).

Si j'évoque ici les réflexions de Kracauer autour des phénomènes sociaux qu'il observe à Berlin dans les années vingt du siècle dernier, c'est parce qu'il s'agit d'un des premiers efforts pour décrire l'évolution du capitalisme en ayant un autre « épicentre » que le travail à l'usine. Pour l'auteur allemand, c'est le bureau et non l'usine qui constitue l'espace social capitaliste par excellence de cette époque. Mais, à ses yeux, le bureau signifie aussi une « culture de bureau », un style de vie de l' « employé ». Et c'est ainsi que le loisir, qu'il soit de type culturel ou sportif vient selon Kracauer façonner une partie importante de l'identité de ce dernier.

L'un des exemples donnés par Kracauer pour illustrer l'émergence d'une culture de loisir associée aux nouvelles normes professionnelles amenées par le capitalisme du début du XX^e siècle était la formation des clubs sportifs corporatifs. Pour les organisations, le sport était ainsi non seulement un moyen d'inculquer des valeurs sociales pouvant être facilement transposées au monde du travail, mais il était aussi un mécanisme d'identification collective à un mode de vie actif, bien structuré et régulé. En outre, le sport amateur était selon Kracauer, l'expression d'une tendance à mettre en valeur, sur le plan professionnel, des modes de vie associés à la jeunesse.

Selon l'auteur des *Employés*, cela faisait en sorte que le sportif était avantagé dès son embauche, puisqu'il était vu comme un symbole des nouveaux rapports au travail :

Qu'il s'agisse ou non de communautés d'entreprise : en tout cas les unions sportives représentent un élément important de l'établissement; les jeunes gens, autant les syndiqués que les non syndiqués, sont incités à y adhérer par une discrète pression morale. Pour se voir embauché, il n'est pas inutile de posséder des qualités sportives, et un député qui n'exagère probablement pas m'assure qu'un excellent « ailier gauche » serait en position de pointe pour être recruté sur des postes vacants – au moins au niveau des employés subalternes, pour lesquels il n'y a pas tellement de critères de sélection (Kracauer 2000 [1929]: 118)

J'ai voulu commencer mes réflexions sur le loisir de la modernité en citant *Les employés* avant tout parce que cet ouvrage est certainement un texte pionnier en ce qui concerne l'analyse de la mise en relation entre une culture professionnelle en transformation et le rôle que les activités sportives jouent dans la mise en place d'un système de valeurs qui l'accompagne.

Je soutiendrai ainsi dans les pages qui suivent que les pratiques sportives peuvent être envisagées soit comme une métaphore des rapports sociaux, soit comme des créatrices de lien social, soit comme le résultat de la mise en place des dynamiques socioculturelles associées à l'évolution du monde professionnel. Autrement dit, je considère que l'on ne peut pas analyser le lien entre sport et néolibéralisme sans tenir compte des processus sociohistoriques de formalisation et de transmission des cultures de loisir.

3.1. L'AVÈNEMENT DES SPORTS MODERNES DANS LE CAPITALISME INDUSTRIEL

De nos jours, un certain nombre de pratiques sportives constituent des objectivations du discours de la société managériale dont il a été question dans le chapitre précédent. Ce discours tourne principalement autour des notions telles que la performance, la prise de risque, la mise en compétition et la division du travail en petites équipes. Tous ces éléments prennent sens dans la logique d'une nouvelle

éthique de travail dans laquelle le temps de loisir se mêle au temps consacré aux activités professionnelles.

Mais avant d'approfondir l'analyse de chacune des caractéristiques des formes récentes de loisir sportif amateur, il faut d'abord tenter de comprendre comment ces objectivations sont des phénomènes historiquement situés²⁹, c'est-à-dire comment elles constituent des activités s'inscrivant dans une culture propre à une période très localisée de l'histoire de l'Occident. En d'autres mots, il convient de ne pas oublier que c'est dans le cadre de l'hypermodernité post-industrielle que ces nouvelles pratiques prennent toute leur signification.

Bref, mon étude porte essentiellement sur les sports pratiqués par les JPH dans la mesure où ils s'inscrivent dans le cadre de l'émergence d'un éthos de loisir hypermoderne qui se manifeste non seulement dans certaines pratiques culturelles et corporelles, mais aussi dans les rapports économiques, politiques et sociaux des individus occidentaux face aux transformations du monde contemporain.

3.1.1. L'ÉTHOS SPORTIF DU CAPITALISME INDUSTRIEL

Afin d'avoir une idée plus précise de la manière dont les pratiques corporelles de loisir sportif ont été envisagées par une bonne partie des théories sociales au cours des deux derniers siècles, je tiens à faire un détour historique très succinct sur l'émergence du sport moderne dans le contexte du capitalisme industriel (XVIII^e - XIX^e siècles). Pour ce faire, je mobiliserai une approche sociohistorique qui me

²⁹ Sur la nécessité d'étudier le sport dans son historicité, voir (Elias et Dunning 1986). Dans cet ouvrage classique de la sociologie du sport, les auteurs critiquent les anachronismes de certaines analyses qui traitent indistinctement des sports modernes (le terme « sport » a été inventé et popularisé dans l'Angleterre du XIX^e siècle) et des tournois ou jeux de l'Antiquité et du Moyen Age. Selon Elias et Dunning l'utilisation des termes comme « civilisé » et « barbare » démontre un manque de rigueur analytique puisque ce type d'interprétation du phénomène sportif ne les situe pas dans le cadre du processus de civilisation correspondant à chacune de ces pratiques.

permettra de poser les pièces pour traiter un peu plus loin de la spécificité des approches configuratinnelles en sociologie du sport.

Commençons cette tentative de localisation spatio-temporelle en identifiant la période d'émergence des loisirs bourgeois en tant qu'activités institutionnalisées et professionnalisées. À ce sujet, les travaux de Thorstein Veblen (Veblen 1978 [1899]) sur le loisir des classes « inactives » ou le texte canonique d'Elias et Dunning sur le sport et le loisir comme éléments de civilisation (Elias et Dunning 1986) montrent comment, contrairement à la croyance populaire, le loisir sportif est un phénomène qui ne se formalise pas avant l'arrivée de la société industrielle.

Pour Veblen, le loisir a ses origines au XVIII^e siècle, dans un processus de reconversion fonctionnelle de classes aristocratiques, qui dépourvues dans l'ère industrielle de leur rôle de « cadres de référence » normative, se réfugient dans l'oisiveté ostentatoire afin d'affirmer leur spécificité sociale. Le loisir représentait ainsi le dernier bastion des « grandes familles » qui peinaient à s'adapter à l'éthique protestante que Max Weber (Weber 2002 [1904-5]) identifia comme étant le noyau culturel par excellence du capitalisme industriel.

Selon Veblen, les classes nobles réussirent, en mettant de l'avant leur goût pour la consommation ostentatoire, à réaffirmer une certaine hégémonie culturelle sur la bourgeoisie industrielle. Elles parviennent ainsi à imposer un style de vie qui incorporait le temps de détente comme un élément porteur de prestige sur l'échelle sociale. On trouve ainsi dans ce processus un premier grand moment dans l'histoire du loisir moderne. Il s'agit d'une transposition de l'éthos du loisir de l'aristocratie vers la bourgeoisie.

Toutefois, l'analyse de Veblen occulte le fait qu'il revient en fin de compte aux industriels de formaliser ces pratiques, et particulièrement le sport, et ce en fonction de leur propre cadre normatif, régi par les standards propres au « temps de l'usine ».

C'est ainsi qu'Alain Corbin, notable historien de la vie quotidienne, explique dans son ouvrage *L'avènement des loisirs : 1850-1960* (Corbin 2001) comment la révolution technologique du XIX^e siècle correspond non seulement à une récupération mécanique d'une culture aristocratique du temps libre, mais aussi à une première transition allant de l'idéal oisif et du temps lent des classes nobles vers le temps rapide de la machine à vapeur utilisée dans les trains et les paquebots: « Le retrait des lenteurs est rejoint par un besoin croissant d'exactitude. Le XIX^e siècle est emporté par une accélération des rythmes symbolisée par l'augmentation de la vitesse des véhicules [...] Travail et loisir forment un système ; tout bouleversement de l'un affecte l'autre » (Corbin 2001: 14, 15)³⁰. Dit en d'autres mots, les classes industrielles, surtout dans le monde anglo-saxon, importent des manières d'agir des aristocrates, mais ils les transforment à leur propre avantage, selon la dynamique particulière des villes industrielles. Pour les bourgeois « produire du temps [consacré aux loisirs] n'équivaut pas à en libérer l'usage. L'essentiel dans cette perspective, serait non pas que le travail occupe moins de temps, mais qu'il occupe moins les esprits » (Corbin 2001:16).

Le sport devient, dans ce contexte, l'un des loisirs *par excellence* de la modernité, puisque les activités corporelles qu'il suppose permettent à la bourgeoisie de cultiver des manières de faire basées sur les principes de discipline, de contrôle du rythme de la vie sociale (Elias et Dunning 1986), ainsi que de dressement du corps (Vigarello et al. 2005), tous ces éléments faisant partie des nouvelles cadres normatifs du capitalisme industriel. C'est aussi pourquoi le sport, encore plus que d'autres loisirs, s'est rapidement transmis de la bourgeoisie aux classes ouvrières en tant que

³⁰ Tout comme A. Corbin, G. Vigarello soutient dans sa préface à l'ouvrage de J.-P. Clément, J. Defrance et C. Pociello, *Sport et pouvoirs au XXe siècle*, que le sport tel qu'on le connaît aujourd'hui est le produit d'une société industrielle qui transforme un style de vie appartenant à la noblesse en un cadre structuré de pratiques corporelles de loisir qui « collaient » bien au projet disciplinaire de la modernité industrielle: « Il fallait une société en voie avancée d'industrialisation pour que naisse le sport : l'invention d'un temps de loisir construit et mesuré par le temps de travail, la possibilité de façonner ce loisir, de l'étendre, la volonté de multiplier les communications entre les villes, les régions, celle de diversifier les réseaux et les rencontres que seule la société industrielle pouvait engendrer » (Vigarello 1994: 6).

pédagogie de l'éthos de l'usine : « Les points de rupture apparaissent donc quand on passe de la tâche à la montre, quand l'estimation du temps n'est plus déterminée par ce qui est à faire, mais quand les activités de travail sont comptabilisées en unités de temps monnayables » (Thompson et Maillard 2004: 13). Or, malgré leurs points d'intersection, l'espace social du travail et celui du loisir comportent aussi chacun leurs spécificités. On peut dire même qu'à cette époque le loisir commence à se constituer comme un domaine social à part entière, il s'agit d'un cadre dans lequel la logique du ludique s'impose comme pédagogie sociale corporelle.

Le loisir sportif anglo-saxon, en particulier le sport de compétition – individuel ou en équipe –, se constitua ainsi en un véhicule de premier ordre dans le processus de propagation de l'éthique industrielle de souche protestante. Une nouvelle traduction s'opérera plus tard lorsque ces valeurs seront, encore une fois, transposées d'une classe sociale à une autre, mais, cette fois-ci, de la bourgeoisie vers la classe ouvrière.

Cette transition sera par ailleurs accompagnée de l'émergence de l'école positiviste française, qui a permis l'introduction dans le cursus scolaire de la gymnastique et de l'éducation physique, qui se sont rapidement incorporées aux systèmes scolaires européens. À travers tout ce processus, le champ sportif se dota de règlements, de systèmes d'enseignement et d'apprentissage, ainsi que de dispositifs de mise en compétition – tournois, arbitres, etc. L'olympisme constitua l'un des principaux exemples de ce nouvel engouement pour les pratiques de loisir sportif dans lesquelles l'ordre et la régulation sociale régnaient comme des valeurs à promouvoir à grande échelle.

Dans la nouvelle logique du capitalisme industriel, le loisir était moins centré sur le plaisir que sur la discipline, la rigueur de l'entraînement, l'exactitude et la précision dans les exécutions, dans un temps compté à la seconde près – à l'image des horloges qui étaient installées dans les usines (Thompson et Maillard 2004). Le loisir

s'ajuste de cette manière à la nouvelle temporalité propre au travail à la chaîne (Sue 1992), il est organisé dorénavant selon le nouveau rythme imposé par la modernité³¹.

Mais ce processus de massification des loisirs sportifs ne signifia pas uniquement un bouleversement de la temporalité de la vie sociale, mais aussi la diffusion de nouveaux dispositifs de contrôle social des populations. Face à la croissance importante des centres urbains en Europe occidentale et en Amérique du Nord, nous assistons à l'aube du XX^e siècle à la mise en place, par le biais des appareils d'expertise bureaucratiques d'État, d'un discours lié au combat des « problèmes sociaux ». Le développement des statistiques sociales a ainsi rendu possible l'émergence des disciplines à caractère prescriptif – comme la criminologie ou l'épidémiologie –, orientées vers l'identification des populations vulnérables et vers la mise en place de solutions aux problèmes sociaux à l'échelle « macro », dans le but de contrer certains « effets pervers » de l'industrialisation rapide³².

Le sport s'incorpore à cette perspective par le biais d'une « culture de l'hygiène » du corps, qui permet d'associer le loisir au discours social autour des « saines habitudes de vie »³³ :

Culture du redressement (perfectionnement du mobilier, enseignement en éducation physique, etc.) correspond à des programmes institutionnalisés visant à contrer des menaces dégénératives à partir des modèles de correction posturale. La rectitude physique est synonyme d'un corps bien entretenu selon des normes d'hygiène voulues et très explicites (savantes) (Vigarello 2004: 156).

³¹ Sur la question des rythmes de la vie sociale voir (Michon 2005).

³² Au sujet du développement des méthodes de contrôle des populations voir (Lenoir 1989).

³³ Jean-Paul Gaudillière s'intéresse à la naissance de la médecine moderne en regardant comment le XIX^e siècle est accompagné de la mise en place d'instruments de mesure de la « santé des populations ». De cette manière, il mobilise un cadre théorique foucauldien sur les techniques de biopouvoir pour montrer comment les statistiques sociales en épidémiologie ont joué un rôle important dans l'instauration des politiques de contrôle des populations. Il soutient que « les outils statistiques sont des instruments pour faire apparaître des agrégats et mener des comparaisons mais constituent aussi des techniques politiques, des moyens pour encadrer et poursuivre les controverses publiques sur la santé »(Gaudillière 2006:64-65).

Le sport devient ainsi, par une pédagogie de l'hygiène et de la discipline, une forme de promotion du nouvel ordre social industriel. Cette fonction pédagogique explique entre autres comment les nouvelles classes au pouvoir se servent des institutions modernes pour mettre en place des formes de transmission de valeurs à travers le sport. Nous assistons en même temps à l'origine de l'olympisme moderne qui a permis de formaliser les compétitions sportives à l'échelle internationale :

Le sport, en tant que système de pratiques et d'institutions très diversifiées, intégré au mouvement associatif et plutôt organisé sur la base de fédérations ou d'unions, préserve une plus grande indépendance que les éducations physiques scolaires à l'égard de la puissance publique. Plus inséré dans le tissu social, il est par là même plus directement et plus rapidement concerné par les grandes modifications structurelles des sociétés industrielles que ne le sont les éducations physiques scolaires, généralement plus protégées ou plus enfermées par les exigences et les finalités de leurs systèmes respectifs (Clément 1994: 12).

C'est en tenant compte de ce processus de « massification » de l'activité sportive que l'on peut mieux comprendre l'intérêt que Kracauer porta au fait sportif dans sa relation avec les transformations du monde du travail. Le sport constituera ainsi, à partir du XX^e siècle, cet espace dans lequel la rationalité de l'industrie – particulièrement en termes de l'implantation du taylorisme et du fordisme – viendra s'immiscer jusqu'à la vie privée des travailleurs.

En résumé, le sport au cours de ces deux premiers siècles d'institutionnalisation constitua l'une des expressions par excellence des cadres normatifs à travers lesquels «l'héritage des avancées scientifico-techniques du XIX^e siècle se conjugue aux principes économiques inspirés du capitalisme » (Queval 2008: 205).

3.2. APPORTS DE LA SOCIOLOGIE CONFIGURATIONNELLE À LA DESCRIPTION DU PROCESSUS D'ÉMERGENCE DU SPORT MODERNE

L'une des plus grandes contributions de Norbert Elias et d'Eric Dunning³⁴ à la sociologie du sport consiste dans l'analyse sociohistorique de l'institutionnalisation et de la normalisation de la pratique sportive. Cette analyse est directement liée au processus de maîtrise de soi (curialisation) entamé au XVIII^e siècle. Selon Elias et Dunning, la « sportisation » de certaines pratiques de loisir corporel qui a eu lieu d'abord en France, mais surtout plus tard au Royaume-Uni, constitue une grille d'analyse très utile pour la compréhension du processus civilisationnel à travers lequel l'État moderne s'est érigé et consolidé (Elias 1973; 1975; 1985).

Dans cette section, je traiterai d'abord brièvement de la spécificité théorique du regard sociologique éliasien et me concentrerai ensuite sur la manière dont ce cadre d'interprétation permet d'éclairer à nouveaux frais l'avènement du « fait sportif ».

3.2.1. LA CONTRIBUTION DE N. ELIAS À L'ANALYSE CIVILISATIONNELLE DE LA MODERNITÉ

Les travaux de Norbert Elias sur la transformation des mœurs qui s'est amorcée à la Renaissance et qui s'est poursuivie au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle (Elias 1973; 1975; 1985) ont mis de l'avant l'accélération du processus d'évolution civilisationnelle au sein des sociétés européennes occidentales. Elias s'intéresse ainsi au développement de nouveaux habitus³⁵ dans les cours européennes et à la manière dont ces nouvelles formes d'agir et de penser le monde aristocratique ont marqué l'arrivée graduelle des formes étatiques que l'on peut qualifier de modernes. Ainsi, à

³⁴ Eric Dunning a été le disciple et l'un de ses principaux collaborateurs de Norbert Elias lors de son passage à l'Université de Leicester.

³⁵ Elias introduit le concept d'habitus bien avant que Pierre Bourdieu fasse de cette notion un référent central de sa sociologie *dispositionnelle*. Dans son livre *La société de cour* (Elias 1985), écrit pendant son séjour à l'université de Francfort dans les années 1930 (où il fut l'auxiliaire de Karl Mannheim), l'auteur constate que « ce qui se transforme dans le processus de l'aristocratisation et de la curialisation, ce ne sont pas les idées, mais l'habitus de l'homme » (Elias 1985: 278).

partir de l'étude de l'évolution des habitus de la noblesse – qui présenta à cette époque une différenciation fonctionnelle de plus en plus accentuée –, Elias analyse une série de phénomènes variés tels que la décentralisation du pouvoir royal et la sophistication des normes de courtoisie³⁶. Or, dans ce processus sociohistorique complexe, l'on observe d'abord la transformation des rapports structurels à la vie de Cour (raffinement des mœurs, standardisation et stabilisation des conduites de maîtrise des pulsions primaires), mais aussi l'extension rapide de ces habitus à l'ensemble de la population.

Force est de constater que, pour Elias, ces mutations constituent des exemples qui illustrent la force des interdépendances entre différentes strates sociales dans un monde en pleine évolution. Selon le sociologue allemand, les transformations majeures de la modernité ne sont pas le produit d'une poignée de grands penseurs éclairés ou d'un seul groupe ou classe sociale hégémonique, mais bel et bien d'un réseau élargi d'interrelations entre individus. En ce sens,

... le processus de la civilisation consiste en une modification de la sensibilité et du comportement humains dans un sens bien déterminé [...] rien dans l'histoire ne semble indiquer que cette modification ait été obtenue par un procédé « rationnel », par un effort d'éducation de quelques personnes isolées ou de groupes humains. Elle s'opère sans aucun plan; mais elle n'en ait pas moins soumise à un ordre spécifique (Elias 1975: 181, 182).

C'est précisément à travers l'idée de processus civilisationnel que découle l'intérêt de la sociologie éliásienne pour l'étude des pratiques sportives. Au sein de l'approche configurationnelle (Elias et Dunning 1986; Dunning 1991), le sport n'est pas défini en tant que simple passe-temps physique, mais il est directement articulé à l'arrivée du nouvel ordre civilisationnel que je viens de décrire. Par ailleurs, Elias et Dunning, soutiennent que les jeux de l'Antiquité, de même que les tournois

³⁶ Selon Elias, les rituels de la Cour se diversifient en s'éloignant de plus en plus de la seule figure du roi. Les chevaliers/guerriers du Moyen-âge perdent ainsi leur prépondérance au profit des nobles « distingués » (Elias 1973; 1975; 1985).

médiévaux, ne correspondent pas à des réalités que l'on peut analyser à l'aide du concept moderne de « sport ». Pour ces deux pionniers de la sociologie configurationnelle du sport, les formes anciennes de pratique de loisir physique peuvent être considérées soit comme des « jeux », soit comme des « épreuves », mais non comme des « sports » à proprement parler.

Selon Elias et Dunning, la principale différence entre les manifestations prémodernes issues d'une culture physique et le sport dans son acception moderne réside dans le fait que ce dernier est déjà tributaire d'une mouvance civilisationnelle impliquant (surtout au XIX^e siècle) la réglementation et la standardisation de disciplines jusque-là pratiquées d'une manière informelle et dérégulée. Ce fut en particulier le cas des sports comme le football (*soccer*), le cricket, le rugby, la lutte et la boxe (Elias et Dunning 1986).

Comme conséquence de cette mouvance civilisationnelle, le terme « sport » est défini d'un point de vue configurationnel comme « a groupe of competitive physical activities which are specifically modern in key respects and which first began to emerge in Britain and Ireland, above all in England, in the eighteenth and nineteenth centuries » (Dunning 2002: 220). C'est ainsi que les sociologues liés à cette perspective théorique (par exemple, Dunning 1992; 2002; Malcolm 2002; Murphy et al. 1990, Sheard 2004) ont développé un intérêt particulier pour l'étude de la professionnalisation et de l'expansion accélérées des habitus sportifs (voir particulièrement Maguire 2011a; 2011b). Mais quel est le fil conducteur des travaux configurationnels sur le sport ? Comment définir le type de configurations induites par la modernité ? Dans ce qui suit, je tenterai de préciser la spécificité de l'approche éliásienne en comparaison à d'autres interprétations portant sur l'arrivée des sports modernes comme celle du courant marxiste ou celle d'une sociologie d'inspiration foucauldienne.

3.2.2. L'ORIGINALITÉ DE LA PERSPECTIVE CONFIGURATIONNELLE EN SOCIOLOGIE DU SPORT PAR RAPPORT AUX THÉORIES MARXISTE ET FOUCALDIENNE

La naissance du capitalisme industriel et des loisirs qui l'accompagnent a été interprétée de manière très différente par au moins trois des grandes écoles de pensée sociale : la tradition marxiste, l'école foucaldienne et la sociologie éliásienne. Je citerai ici, très succinctement et en guise de mise en contexte, les principaux postulats des deux premières, pour ensuite traiter plus scrupuleusement de la perspective éliásienne.

Dans la tradition marxiste, le sport, et plus généralement, le loisir, relève d'une superstructure idéologique qui dépend, quant à elle, du clivage structurel capital/travail. Selon Marx, le temps consacré au loisir aurait comme principale fonction de créer dans l'imaginaire des travailleurs l'impression d'échapper pour quelques instants à la logique du capital. Les pratiques de détente sont ainsi envisagées comme un refuge, un exutoire, pour l'ouvrier face à la monotonie du travail industriel³⁷. Selon ce cadre d'analyse, « l'ouvrier ne se sent lui-même qu'en dehors du travail et dans le travail il se sent extérieur à lui-même. Il est à l'aise quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas à l'aise » (Marx 1996 [1844]: 112).

Marx soutenait par conséquent que, bien que le travailleur de l'usine ait effectivement besoin de récupérer sa condition humaine par le biais du temps récréatif, cette impression ne serait qu'une illusion passagère (fausse conscience), puisque le lendemain d'une période de loisir, il doit retourner à son statut d'être exploité et le capitaliste continue à profiter du fruit de son travail (Marx 1996 [1844]). En bref, selon ce cadre théorique, le sport constitue, avant tout, un outil de

³⁷ Voir particulièrement (Marx 1996 [1844]).

domination et de distraction, dont le capital se servirait pour occulter son « vrai » visage d'exploitation et d'aliénation³⁸.

Pour sa part, la grille d'analyse utilisée par la sociologie du sport d'inspiration foucauldienne a comme axe principal la notion de « biopouvoir ». Selon cette deuxième perspective, l'émergence d'un éthos sportif au XIX^e siècle constitue l'une des illustrations des effets du discours social moderne sur la mise en œuvre d'un « corps discipliné ». La théorie foucauldienne présuppose la description de dispositifs disciplinaires utilisés par l'État moderne pour s'assurer du contrôle sur la vie des individus. Il en découle une théorisation du corps (social et physique) qui met au premier plan la mise en œuvre d'instances de « biopouvoir » c'est-à-dire « un pouvoir qui s'exerce positivement sur la vie, qui entreprend de la gérer, de la majorer, de la multiplier, d'exercer sur elle des contrôles précis et des régulations d'ensemble » (Foucault 1976: 180).

En somme, d'un point de vue foucauldien, la modernité n'est pas (comme le prétend la théorie marxiste) le résultat de l'appropriation par la bourgeoisie des moyens de production industriels aux dépens de la classe ouvrière. Le grand changement amené par la Renaissance a plutôt trait à la mise en place graduelle d'instances de contrôle social liées à l'implantation d'une rationalité institutionnelle centrée sur la surveillance, le dressement et le châtement du corps³⁹. Solliciter

³⁸ Dans le domaine des études sur les sports, cette conception de l'activité hors-travail a plus récemment influencé l'œuvre des auteurs comme Jean-Marie Brohm (Brohm 1975, 1992, 2006) ou Paul Yonnet (Yonnet 1998, 2004). Brohm reprend la dichotomie classique marxienne structure/superstructure, et présente le Sport (avec un grand « s ») comme une analogie de l'économie marchande de la société capitaliste. Dans *La tyrannie sportive* (2006), il fait référence à la condition aliénante qui, à son avis, se cache derrière la logique des sports compétitifs. Selon cet auteur, « la barbarie capitaliste est d'abord cet impératif catégorique de la compétition pour la compétition : marche ou crève, avec l'injonction normative de dépassement de soi et des autres, le forcing de la rentabilité et le stress du « fighting spirit » [...] L'idéologie dominante – qui n'est autre que l'idéologie libérale de la compétition – s'est ainsi métamorphosée en « barbarie intérieure » (Brohm 2006: 173, 174).

³⁹ En sociologie du sport, la théorie foucauldienne de la société disciplinaire a eu un grand impact sur un nombre considérable d'auteurs contemporains (Vigarello 2004; Vigarello et al. 2005; Defrance 1995; Camy 1980; Queval 2004) qui se sont intéressés à la manière dont les

l'approche foucauldienne pour analyser le sport implique donc de prendre en considération les effets de la consolidation du discours disciplinaire dans la production sociale d'un corps dressé selon les normes hégémoniques de la modernité. Les techniques d'entraînement, la mise en compétition, les instruments technologiques de mesure du temps, le développement de règlements sévères, des appareils d'entraînement consacrés au modelage physique du corps, etc., sont ainsi analysés comme des manifestations d'une rationalité institutionnelle qui touche non seulement les pratiquants du sport, mais l'ensemble de la société.

C'est en référence à ces deux schèmes d'intelligibilité, qui problématisent chacun de manière différente la relation entre sport et modernité, que je vois la pertinence de faire appel à la théorie éliásienne pour une meilleure compréhension du processus historique d'apparition du « fait sportif ». Je voudrais maintenant tenter de montrer l'originalité de l'approche configurationnelle dans la description et l'analyse du sport moderne, tout en mettant l'accent sur les « angles morts » des deux perspectives préalablement évoquées.

Une des différences majeures de l'approche configurationnelle vis-à-vis de ses contreparties marxiste et foucauldienne consiste dans la place importante qu'Elias et Dunning accordent à la description historique des mécanismes d'interdépendance entre individus et entre institutions. En vertu de cette dimension relationnelle, la grille d'analyse utilisée par les sociologues configurationnistes échappe à une vision manichéenne dans laquelle la principale fonction du sport serait de perpétuer les structures de domination d'une classe ou d'une élite au pouvoir. En d'autres mots, bien que, à l'instar de Marx et Foucault, pour Elias et Dunning l'apparition du sport s'explique par la montée de la modernité bourgeoise en Europe qui se traduit par la

sports ont été associés, au cours des deux derniers siècles, au développement de différentes pédagogies du corps.

fin des aristocraties absolutistes, cette transition se déroule à leurs yeux dans une relative continuité avec les changements initiés dans la Cour prémoderne. La sociologie configurationnelle permet ainsi de mettre en lumière non seulement les ruptures, mais aussi les liens entre les époques. Par ailleurs, le fait que les disciplines sportives créées dans les écoles d'élite anglaises (Eton, Oxford, Cambridge) se transposent très rapidement aux classes populaires constitue pour les auteurs configurationnistes une preuve de la force des liens d'interdépendance et non seulement de la domination de classe⁴⁰.

En somme, l'expansion des mœurs bourgeoises ne représente pas selon Elias et Dunning une rupture radicale avec le passé, mais bel et bien une évolution civilisationnelle dans laquelle les besoins de distinction et de spécialisation d'un ensemble large de groupes sociaux s'expriment dans l'institutionnalisation et surtout dans la réception de plusieurs pratiques sportives. En bref, pour les sociologues d'inspiration éliásienne, le sport ne peut pas être défini uniquement comme le résultat d'une opposition dichotomique entre deux classes antagonistes, mais plutôt comme un lent processus qui lie l'évolution des habitus à la spécialisation fonctionnelle de l'État.

Mais peut-être le trait distinctif des études éliásiennes en sociologie du sport réside-t-il dans leur intérêt pour la maîtrise de la violence physique et symbolique comme trame narrative qui permet de comprendre le processus de civilisation sportive. Cet aspect du cadre théorique configurationnel vise à lier les travaux de Norbert Elias sur la civilisation (Elias 1973; 1975; 1985) au traitement théorique de la formalisation et de la standardisation des sports modernes survenues sur un temps long. D'après la sociologie éliásienne du sport, bien que la création et

⁴⁰ Elias et Dunning lient ainsi l'apparition des sports tels que le football (soccer) à des transformations des styles de vie du monde industriel. Dunning explique ce lien sociohistorique entre sport et modernité industrielle de la manière suivante : « During the 1840s, newer forms of football, more appropriate to the emergent social conditions of an urbanising and industrialising society in which state formation and civilisation were advancing, began to develop in public schools » (Dunning 2002: 224).

l'institutionnalisation des sports modernes tels que le football (*soccer*) (Dunning 2002) ou le rugby (Dunning et Sheard 1989) aient été relativement rapides (elles se déroulent sur environ un siècle), ce processus est néanmoins tributaire des changements des mœurs entamés bien avant le XIX^e siècle. Dans cette optique, il convient d'analyser cette évolution à partir de l'étude d'une tendance relativement lente, dont l'objectivation première est le refoulement dans la compétition sportive des pulsions violentes (*civilizing spurt*). Elias explique ainsi comment, au cours de la Renaissance, les hommes prémodernes ont peu à peu développé une certaine aversion à l'égard de l'exposition directe à des activités comportant un haut degré de violence physique (ce qui n'était pas le cas des jeux agonistiques de l'Antiquité, ni des jeux populaires [*folk games*] du Moyen-âge) (Elias et Dunning 1986; Dunning 2002). Or, ce changement civilisationnel n'est pas étudié par la perspective configurationnelle en tant que fait isolé, mais plutôt dans son articulation avec la solidification des fonctions de pacification entreprises par l'État moderne.

En résumé, loin d'être l'expression d'une pure volonté de domination de classe qui cacherait les « véritables conditions d'existence » des hommes modernes, l'avènement du sport comme un champ relativement autonome constitue pour la sociologie configurationnelle un indicateur d'une tendance sociohistorique de longue durée dans laquelle l'espace-temps du loisir se lie à l'air du temps de l'ère moderne. Or, contrairement aux schèmes d'intelligibilité marxistes et foucaaldiens, l'avantage heuristique de l'approche configurationnelle relève à mon avis du fait que le sport n'est pas uniquement envisagé comme une forme de domination ou de contrôle social sur le corps (ce qui n'exclut pas l'analyse des formes de distribution du pouvoir), mais aussi comme une pièce importante dans l'explication des diverses formes d'interrelation entre acteurs et institutions, notamment celles qui concernent la formation des « zones civilisationnelles de prestige » (Maguire 2011a). Cela étant dit, le développement de cette perspective théorique est relativement récent et il n'est pas exempt de controverses au sein de la sociologie du sport. Dans ce qui suit, j'aborderai le débat entre R. Stokvis et D. Malcolm autour de la centralité de l'étude de la

violence dans la théorie du sport éliásienne. L'analyse de ce débat me servira à souligner d'autres apports de cette approche conceptuelle en sociologie du sport.

3.2.3. QU'EST-CE QUE LE DÉBAT STOKVIS VS MALCOLM NOUS APPREND SUR LES CONFIGURATIONS SOCIALES DU SPORT MODERNE?

Si la plupart des sociologues appartenant au courant configurationnel (Malcolm 1997; 2002; 2004; Dunning 1992; 2002; Murphy et al. 1990; Sheard 2004; Maguire 2011a; 2011b) s'accordent sur la valeur heuristique de la sociologie éliásienne, particulièrement en ce qui concerne la mise en valeur historique du processus de « sportisation des passe-temps » (*sportization of pastimes*), il n'en demeure pas moins que dans le cadre plus large de la sociologie du sport contemporaine, l'éclatement des thématiques telles que les rapports de genre (Mennesson 2000; Wheaton 2004b; Kay et Laberge 2004; MacKay et Dallaire 2013), les différents formes de capital sportif (Stempel 2005; Pociello 1999), la question ethnique (Kusz 2003; Maguire 2011a) tend à s'accompagner de la remise en cause de la centralité de la violence maîtrisée comme noyau de l'analyse des faits sportifs.

Une des critiques les plus incisives à ce sujet a été esquissée par le sociologue néerlandais Ruud Stokvis (1992; 2005). Cet auteur prend le cas du cricket pour illustrer la manière dont certaines pratiques physiques prémodernes (donc pré-sportives selon Elias et Dunning), qui n'étaient pas dans leurs origines particulièrement violentes se sont développées en tant que sports institutionnalisés sans que cela ne suppose un quelconque processus de « curialisation » (voir section 3.2.1.). Stokvis résume sa critique de la manière suivante :

I do not believe this view of modern sport [la sociologie configurationnelle] to be totally wrong but I should like to demonstrate that it is too limited, and because of this, it leads sociological research on sports too often to matters of violence and its control, whereas more important areas for research, such as its formal organization and standardization, its diffusion in national societies and throughout the world, its professionalization and commercialization, remain beyond its scope (Stokvis 1992: 121).

C'est Dominic Malcolm, sociologue configurationnel particulièrement intéressé par la sociohistoire du cricket, qui a tenté le plus rigoureusement de répondre aux objections énoncées par Stokvis. Ainsi, dans un article paru en 2002 dans l'*International Review for the Sociology of Sport*, Malcolm part du cas cité en exemple par Stokvis (la formalisation du cricket) pour défendre le type d'analyse civilisationnel. Il suggère en particulier que le sociologue néerlandais a une vision quelque peu romantique de l'histoire du cricket (Malcolm 2002). Selon Malcolm, dans sa pratique prémoderne, le cricket n'était pas à l'abri de multiples situations qui pouvaient facilement dégénérer en émeutes (sur le terrain et à l'extérieur de celui-ci). Ainsi, non seulement les bagarres et les blessures dues à des jeux dangereux étaient très communes, et ce même avant la formalisation des règles du jeu, mais aussi la relation spectateurs/joueurs et celle spectateurs/spectateurs (cette dernière surtout à cause des paris) suscitaient de multiples tensions qui débouchaient très souvent sur des actes de violence (Malcolm 2002: 44). Cette interprétation vient mettre en question la thèse avancée par Stokvis selon laquelle seuls les sports de contact auraient une logique liée directement à la violence.

Dans sa réponse aux critiques formulées par Stokvis, Malcolm souligne ainsi l'importance de la « codification parlementaire » (*Parliamentarization*) consistant dans la création de dispositifs de régulation du jeu (règlements, normes standardisées, etc.). Ces dispositifs régulateurs ont permis à des disciplines comme le cricket non seulement de se standardiser, mais aussi de veiller à garder des relations courtoises entre joueurs⁴¹. De surcroît, les règles du jeu n'étaient pas selon Malcolm une source de « biopouvoir », comme le prétend la théorie foucaldienne, mais plutôt une manière

⁴¹ Une chose similaire s'est produite dans la séparation entre le rugby et le football. Ce processus opposa deux écoles publiques anglaises de la haute bourgeoisie (Rugby et Eton). Tandis que le premier de ces deux sports a incorporé dans ses règlements d'anciens éléments considérés comme « barbares » (comme le fait de prendre le ballon avec les mains), le second a évolué selon une culture des « gentlemen ». Toutefois, le football a pris une expansion plus rapide au sein des classes populaires (par la Coupe de Football Association) tandis que le rugby est resté plus longtemps réservé à une certaine élite de prestige. Cela fait dire à Dunning que « le football est "un jeu de gentilshommes pratiqué par des hooligans" et le rugby un "jeu de hooligans pratiqué par des gentilshommes" » (Dunning 2012: 381).

de rendre le sport acceptable selon des critères de distinction développés par la bourgeoisie montante.

Par ailleurs, la « codification parlementaire » a produit des règles de plus en plus précises qui visaient à protéger l'intégrité physique des joueurs⁴², et ce même dans des disciplines qui supposaient un grand niveau de violence physique comme la boxe (Sheard 2004). L'analyse des rapports médicaux et des journaux du XIX^e siècle a ainsi permis à la sociologie configurationnelle de justifier l'importance civilisationnelle du contrôle de la violence dans une palette très variée de sports, y compris des sports de combat. Mais plus important encore, l'approche civilisationnelle de Norbert Elias reconnaît des phases de civilisation/dé-civilisation (Murphy et al. 1980) dans lesquelles des étapes de maîtrise de la violence succèdent à des étapes d'éclatement de celle-ci (ce qui explique entre autres l'apparition des groupes de *hooligans* qui manifestent jusqu'à nos jours des conduites violentes sur les gradins).

Je reviendrais dans la troisième partie de la thèse sur l'importance de la « codification parlementaire » dans l'analyse des rapports entre joueurs d'*Ultimate*, sport qui a particulièrement retenu mon attention dans la présente étude et que j'associe à l'émergence de l'ère hypermoderne.

Pour l'instant, je voudrais exposer brièvement un deuxième élément d'analyse amené par Malcolm (2004), Maguire (2011a; 2011b) et Sheard (2004), en réponse à une autre critique adressée à l'approche d'Elias et Dunning concernant les relations de domination au sein des sports modernes. Cette objection provient des travaux des sociologues du sport marxistes tels que Richard Gruneau pour qui « power is discussed in various ways in Elias and Dunning's work, but it is rarely connected

⁴² Dans le cas du rugby, on a interdit entre autres l'utilisation des *navvies* (chaussures à bouts métalliques souvent utilisés jusque-là comme de véritables armes pour blesser les joueurs adverses), et dans le cas du football on a interdit aux joueurs (à l'exception du gardien) de prendre le ballon avec les mains ou à donner des coups sur les chevilles des adverses (Dunning 2012: 378-381).

directly to a broader theory and critique of domination in social life » (Gruneau 1999: 120 cité dans Maguire 2011a: 1014).

Selon Maguire (2011a), on ne peut comprendre l'ampleur véritable de l'apport éliasiens à la sociologie du sport que si nous étudions les rapports de pouvoir comme des relations à double contrainte de type distance/rapprochement et homogénéisation/différenciation. Cela vaut autant pour les relations entre individus que pour les relations entre groupes. Ces rapports à double contrainte (*double bind*) évoluent d'une telle manière que les « établis » peuvent à un moment donné se retrouver « outsiders », et inversement (voir à ce sujet les sections 1.4.2. et 1.5). Cela fait aussi en sorte que, dans le contexte de la mondialisation (Maguire 1999), les sports symbolisent à la fois les différences entre cultures et l'homogénéisation du marché sportif, des dominations impérialistes et des mouvances d'affirmation locale.

En réaction aux objections d'inspiration marxiste, certains tenants de la perspective configurationnelle sur le loisir moderne ont donc argué que, en définissant le sport comme un système idéologique relativement homogène, le marxisme présente le défaut de ne prendre en considération ni la diversité des interrelations entre les acteurs, ni l'organisation institutionnelle de chaque sport, et, encore moins, le sens que les pratiquants donnent à leurs expériences.

En conclusion, tout en reconnaissant une valeur heuristique aux théories marxistes, surtout quant à l'importance qu'elles accordent aux appareils idéologiques, la sociologie du sport configurationnelle montre à mon avis d'une manière plus adéquate la pluralité et la complexité de relations qui caractérisent les pratiques corporelles sportives. En réduisant le sport à la condition de « superstructure » ou d'« instrument de biopouvoir », nous risquons ainsi de perdre de vue les composantes non seulement structurelles, mais aussi relationnelles issues du champ sportif. C'est parce qu'il me semble permettre de faire état de ces différents éléments que j'ai choisi d'adopter un point de vue configurationnel dans cette étude.

3.3. COMMENT REPENSER LE SPORT DANS LE CADRE DE L'HYPERMODERNITÉ?

...le sport de compétition, mieux encore que les figures idéalisées des chefs d'entreprise, reste le grand théâtre social qui donne à voir les dieux, demi-dieux et héros modernes. Si le culte du sport date du début du XXe siècle et s'il s'est révélé parfaitement compatible avec le fascisme et le soviétisme comme avec le fordisme, il a connu une inflexion majeure quand il a pénétré de l'intérieur les pratiques les plus diverses, non seulement par l'emprunt d'un lexique, mais, plus décisivement, par la logique de la performance qui en transforme la signification subjective (Dardot et Laval 2009: 434).

Les particularités des modèles éliasiens, marxistes et foucauldien en sociologie du sport ayant été brièvement énoncées, il me paraît important, afin d'avancer vers une première ébauche de définition du sport hypermoderne, de revenir très succinctement sur les acquis et les limites des courants dont il a été question dans la section précédente.

Un aspect sur lequel je prendrai mes distances par rapport à l'approche marxiste en sociologie du sport est le fait que, contrairement à ce genre d'interprétations, dans l'analyse des sports pratiqués par les JPH que je proposerai dans la troisième partie de la thèse, j'essaierai de ne pas réduire le champ sportif à la seule critique de la mainmise du marché sur les activités de loisir. Ce faisant, je ne prétends pas nier le rapport existant entre, par exemple, l'évolution des relations professionnelles et leurs effets d'adéquation sur le domaine des sports. Le sport ne peut certainement pas être complètement séparé de l'évolution de la société capitaliste en Occident, elle demeure son référent primordial. Je me donne néanmoins comme objectif d'analyser ces pratiques de loisir sportif dans leur complexité et leurs interdépendances sur un temps long, en les mettant ainsi en relation avec la tradition socio-anthropologique d'inspiration maussienne et avec l'idée foucauldienne de corps « dressé ».

Je tenterai ainsi de décrire les activités sportives hypermodernes comme le produit à la fois de l'adéquation des individus aux normes et aux institutions sociales de l'hypermodernité – en considérant le sport comme une technique du corps (Mauss 1960) – et du contrôle social exercé par la société sur le corps – suivant la perspective foucaldienne qui met en avant le modelage disciplinaire de ce dernier. Ces deux manières de problématiser les faits sportifs ont par ailleurs l'avantage d'associer les pratiques à des manières de vivre propres à des milieux socialement différenciés.

Or, bien que je m'intéresse à l'interrelation entre les manifestations culturelles du nouvel esprit du capitalisme (voir chapitre 2) et l'apparition de nouveaux sports que je qualifierai d'« hypermodernes », j'associerai cette émergence à une transformation profonde de la relation loisir/travail dans les sociétés post-industrielles survenue au cours des trente dernières années. Par ailleurs, j'essayerai de montrer la nécessité d'étudier les pratiques sportives sous plusieurs angles analytiques tels que leur historicité (Elias et Dunning 1986; Corbin 2001), leurs enjeux structurels (Pociello 1999), leur fonction de transmission de valeurs (Bourdieu 1980a; Le Breton 1991; Baudry 1991; Kay et Laberge 2002a; Wacquant 2002; Mauss 1960).

Devant cette pluralité de manières de traiter théoriquement du fait sportif, je soutiens la nécessité d'adopter une approche relationnelle dans laquelle le sport soit entendu comme une activité sociale d'apprentissage social qui produit de contraintes spécifiques à son fonctionnement. Il s'agit donc d'un espace social de transmission de normes et de pratiques corporelles, mais à la différence d'autres pratiques de dressement corporel, la logique qui prévaut dans le fait sportif est celle de l'apprentissage par le corps compétitif. Bref, le sport est composé d'un ensemble de techniques du corps lié d'une manière intime et paradoxale à un principe de mise en compétition autant qu'à une logique de divertissement. Cette spécificité du fait sportif ne l'empêche pas pour autant d'entrer en contact avec d'autres espaces sociaux comme la famille, le travail, etc. Nonobstant, je soutiendrais que malgré ces multiples

liens avec d'autres espaces sociaux, le sport ne se résume pas à un de ces derniers, gardant ainsi une spécificité fonctionnelle.

Or, de nos jours, le sport est aussi un lieu d'objectivation des inégalités sociales. L'analyse de la transformation des techniques du corps sportives nous permet donc d'aborder la question des nouveaux clivages sociaux présents dans notre époque hypermoderne. Le sport est en ce sens un espace qui crée une situation paradoxale dans lequel il y a toujours des inclus et des exclus, des individus « par défaut » et des « individus hypermodernes ».

En ayant cette conception particulière du fait sportif, j'espère être mieux disposé à explorer le champ des pratiques sportives amateurs dans sa complexité configurationnelle et à le penser à travers l'émergence lente d'un éthos du loisir hypermoderne. Mon objectif principal demeure, en accord avec le projet de sociologie historique de Norbert Elias, de faire la description d'une partie significative de l'« air du temps » actuel, à partir de l'analyse de l'évolution des styles de vie des individus hypermodernes.

3.3.1. VERS UNE APPROCHE HYPERMODERNE DES FAITS SPORTIFS

En juin 1995, un nouveau type de compétition est apparu sur la scène des sports non institutionnels. Il s'agit des dénommés « Xtreme-Games ». Pour la première fois, de par leur diffusion sur la chaîne de télévision spécialisée ESPN-2⁴³, des disciplines comme le patin à roues alignées, le vélo acrobatique (BMX), la planche à roulettes, entre autres, ont été suivis par des téléspectateurs de partout à travers le monde. Depuis, ce genre de compétition a beaucoup évolué, quelques épreuves ont disparu et d'autres se sont rajoutées. De l'appellation d'« eXtreme Games » on est passé à celle de « X- Games » (1996) sous laquelle on les connaît actuellement et qui fait allusion

⁴³ Les premiers Xtreme Games se sont déroulés à Newport, Rhode Island, ils ont eu une durée de 25 heures et ils comprenaient des épreuves de planche à roulettes, de saut en élastique, de vélideltisme, de patins à roues alignées, entre autres (Rinehart 2003; Mawson 2002).

non seulement à un type d'activité sportive à risque, mais aussi à un lien entre la pratique amateur des sports dits « alternatifs » et une culture de loisir que l'on associe à la « génération X », composée de ces jeunes des années 1980-90 – donc, nés entre 1961 et 1981 – qui ont suivi à la génération du « baby-boom ».

Au fil des années, d'autres médias télévisuels comme NBC et ses « Gravity Games » ou Discovery Channel avec son « Eco-challenge » (raids aventure), ainsi que des compagnies comme le fabricant de boissons énergétiques « Red Bull » (parapente, delta acrobatique, sauts en élastique) sont entrés en scène pour tirer profit du succès de ce type de compétition. Ces compagnies ont fortement contribué à la diffusion de la culture des « expériences limites » en rendant plus télégéniques les conduites sportives comportant une importante dose de danger (Loret 1995; Mawson 2002).

S'il convient de faire allusion ici à cette diffusion médiatique des « X games » c'est pour souligner comment, au cours des années 1980-90, il y a eu une récupération par la culture de masse d'un phénomène associé auparavant à un style de vie des jeunes des années 1960-70, style de vie qualifié dans le langage de sens commun d'« alternatif ». La génération des jeunes des années 1980 revendiquait des styles de vie plus « aventuriers » par rapport aux classes moyennes qui avaient vécu leur jeunesse dans les trois décennies qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre: « Extreme sports were gaining popularity. These sports, thought in earlier manifestations fuelled by larger political opposition, have most recently been described as sports that either ideologically or practically provide alternatives to mainstream sports and their values » (Kay et Laberge 2002a: 31).

C'est dans ce contexte que l'on assiste à un point tournant pour la pratique sportive amateur, qui consiste en un goût accentué de la part des amateurs de ces activités – majoritairement adolescents et jeunes adultes – pour les pratiques sortant des circuits traditionnels de production et de distribution des biens sportifs. Or, ce virage vers des pratiques « alternatives » survient une fois que le projet de « société

du loisir », prôné par la génération du « baby-boom », avait commencé à subir une remise en question.

Les tenants de l'idée de « société du loisir » des années 1960-70 prêchaient l'accès de plus en plus grand en Occident au temps social pouvant être consacré aux activités de détente et de loisir (Dumazedier 1962). Face à ces thèses, les jeunes des années 1980 commencent à être moins optimistes que les « baby-boomers » par rapport à la possibilité de maintenir le rythme de consommation culturelle de leurs prédécesseurs immédiats qui avaient vécu leurs années de jeunesse pendant les *Trente glorieuses*.

Si les « baby-boomers » ont connu l'essor de la consommation de biens culturels de masse tels que la télévision, les centres sportifs, les clubs sociaux et les voyages de détente, etc., la génération X, de son côté, a fait face à la précarisation du marché de l'emploi, résultat de la crise pétrolière du début des années 1980.

C'est ainsi que les thèses défendues par une partie de la sociologie du travail vont transiter du crédo post-matérialiste – qui prônait la démocratisation d'une société consacrée majoritairement au temps libre – à un retour des inquiétudes matérialistes, comme résultat du rétrécissement du marché de l'emploi, particulièrement pour les jeunes, qui étaient plus fortement exposés à des formes de travail précaires et/ou atypiques (Mercure *et al.* 2012; Bernier 2007).

DEUX THÈSES SUR LE RAPPORT DES GENS AU TRAVAIL
DEPUIS LES ANNÉES D'APRÈS SECONDE GUERRE :

- 1) La thèse postmatérialiste : Énoncée par R. Inglehart* et plusieurs fois réaffirmée par la suite (notamment par J.F. Tchernia, J.F. Helliwell et N. Nevitte), la thèse postmatérialiste suggère que les années de prospérité économique qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ont favorisé le développement des valeurs postmatérialistes, telles l'épanouissement personnel, le sens de la communauté et la qualité de vie).
- 2) La thèse matérialiste (ou néo-matérialiste) : Défendue par R.A. Easterlin et E.M. Crimmins*. Cette thèse soutient que les difficultés économiques des dernières décennies ont provoqué un retour des valeurs matérialistes liées aux besoins matériels et de sécurité. Suivant cette perspective, les individus n'aspirent plus prioritairement à un emploi épanouissant; ils préfèrent les emplois rémunérateurs et sécurisants.

(Mercure et Vultur 2010)

C'est dans le cadre de cette période de coexistence entre le discours postmatérialiste et celui d'un « néo-matérialisme » que la classe créative (voir chapitre 2) fait son apparition dans le décor des emplois d'élite. Cette classe de JPH s'érige rapidement en archétypique d'une jeunesse professionnelle hautement scolarisée, pour laquelle le temps de loisir devient un élément tout aussi important que le temps de travail.

Cette « classe créative », dont j'ai brièvement parlé dans le chapitre précédent, aura la particularité de s'intéresser à la contre-culture sportive des « sports-aventure » et de l'adopter non seulement comme une forme de plaisir occasionnel, mais surtout comme une composante déterminante de son style de vie.

Dans la logique de l'hypermodernité, il ne suffit pas pour ces jeunes adultes diplômés de revendiquer à la manière des « baby-boomers » leur droit au temps libre. Dorénavant, les jeunes vont affirmer un type tout à fait particulier de loisir qui correspond aux nouvelles valeurs sociales telles que la réflexivité, la performance, l'efficacité et le risque :

Members of the Creative Class prefer more active, authentic and participatory experiences, which they can have a hand in structuring. In practical everyday terms, this means running, rock climbing or cycling rather than watching a game on TV; it means travel to interesting locations that engage one physically or intellectually; it means the purchase of unique antique pieces or original “mid-century modern” furniture as opposed to just buying something to sit on (Florida 2004: 167).

Si l'on veut comprendre l'articulation entre le modèle d'individuation des sociétés post-industrielles, le discours managérial de l'entreprise de troisième type et la dynamique propre à certaines pratiques sportives hypermodernes, l'on ne peut pas, à mon avis, partir du présupposé que les sports sont de simples entités subordonnées aux structures appartenant au champ de l'économie⁴⁴. Autrement dit, je soutiens que les pratiques sportives font partie des relations sociales multidimensionnelles et qu'elles ne sont pas que le résultat d'une distorsion idéologique, mais bel et bien des expressions de l'« air du temps » d'une société hypermoderne – dans ce tiraillement entre le post-matériel et le matériel. L'adoption d'une telle perspective nous aide à sortir des visions totalisantes qui réduisent les faits sportifs à des résultats d'une seule et unique rationalité, fût-elle d'ordre économique, culturel ou biologique.

L'une des principales ruptures vis-à-vis des théories classiques sur le sport consiste ainsi dans la mise en question de la notion même de *temps libre*. Nous retrouvons un exemple de cette rupture dans les travaux de Stebbins (1982, 2003, 1997). Ce dernier a montré comment les loisirs à l'heure actuelle ne correspondent plus au domaine du « hors-travail » comme le prétendaient les interprétations marxistes sur l'aliénation. Cet auteur propose plutôt une théorie des loisirs qui

⁴⁴ Nous avons dans la théorie anthropologique du corps « surmoderne » de Georges Balandier, une autre perspective qui, bien qu'inspirée par le cadre théorique marxiste notamment en ce qui a trait au lien établi entre la modernité capitaliste et l'évolution du champ sportif essaye tout de même de sortir de la dichotomie structure/superstructure en déplaçant son centre d'intérêt vers la société de performance et le culte des situations de risque. Balandier considère ainsi que « le corps[...]est valorisé par la culture du risque, il est poussé à l'extrême, conduit à la conquête des records, performant il apporte à l'individu une sorte de plus-value dans les sociétés régies par la surmodernité concurrentielle » (Balandier 2004).

souligne la prégnance des activités de loisir comme moyen privilégié pour rendre compte des changements issus de la période correspondant à l'hypermodernité.

Stebbins divise à des fins analytiques les loisirs en deux grandes catégories: les loisirs « occasionnels » (*casual leisure*) et les loisirs « sérieux » (*serious leisure*). La première catégorie correspond aux activités qui ont pour principal but l'évasion ou la détente: on parle ici autant d'aller au cinéma, de faire un voyage, de regarder la télévision en rentrant chez soi, d'assister quelques fois par année à un concert, de se rassembler occasionnellement avec des collègues de travail pour faire un sport ou d'aller dans un stade pour regarder un match. Ce type d'activité ne requiert pratiquement aucune préparation et ne fait pas partie d'un projet personnel à long terme (Stebbins 1997).

Au contraire, lorsqu'il sollicite la catégorie de loisir « sérieux », Stebbins entend désigner des pratiques qui remplissent une fonction significative dans la construction de l'identité des agents sociaux. Bien que les personnes qui s'impliquent dans ce type de loisir n'effectuent pas ces activités de manière professionnelle – puisqu'ils ne sont pas rémunérés pour le faire –, ils considèrent néanmoins leur implication au même titre – ou presque – que leur carrière :

This leisure is deeply satisfying and does offer a full existence. “Serious leisure” is the steady pursuit of an amateur, hobbyist, or career volunteer activity that captivates its participants with its complexity and many challenges. It is profound, long-lasting, and invariably based on substantial skill, knowledge, or experience, if not on a combination of these three [...] amateurs, hobbyist, and volunteers get the sense that they are pursuing a career, not unlike the ones pursued in the more evolved, high-level occupations. But, there is no significant remuneration – in fact, there is usually no remuneration at all (Stebbins 2001: 57)

L'on peut tirer comme conclusion de ce dernier constat que les acteurs sociaux développent des dispositions hétérogènes dépendamment de la nature des activités qu'ils choisissent comme loisir, ainsi que de leur propre degré d'implication dans ces pratiques. Cette perspective nous aide aussi à comprendre pourquoi des textes portant

sur l'émergence des nouvelles pratiques sportives de l'hypermodernité, notamment les dénommés « sports extrêmes », interprètent l'attrance contemporaine vers des disciplines comme le ski extrême, le parapente, le saut en élastique, le *base jumping*, parmi plusieurs autres, comme l'expression d'une véritable passion. C'est particulièrement le cas des travaux socio-anthropologiques de David Le Breton (Le Breton 1991) et de Patrick Baudry (Baudry 1991).

Ces deux auteurs s'intéressent au rapport de l'homme hypermoderne à une culture post-matérielle. La quête de sens des individus dans l'Occident contemporain se traduit, à leurs yeux, par le goût de l'aventure, du risque. La thèse de ces auteurs est que, devant une existence professionnelle et familiale vidée d'émotions quotidiennes, dans laquelle le travail de bureau se fait de plus en plus monotone et où l'incertitude est constante, l'individu refoulerait son ennui et son anxiété dans ses activités de loisir. Nous serions ainsi confrontés selon ces auteurs à un des paradoxes que Vincent de Gaulejac associait à l'avènement de l'hypermodernité (voir chapitres 1 et 2), à savoir, que la société occidentale de notre époque produirait à la fois des cadres de normativité sociale très sévères et aussi, des moyens de sentir que l'on peut échapper à une société trop centrée sur l'ordre et la maîtrise de soi: « Le sentiment est alors unanime de vivre dans une société où nulle aventure n'est plus possible. Tout a été conquis, découvert, exploré en tous sens. Aucune terre en friche qui n'ait été mille fois parcourue et balisée » (Le Breton 1991: 130).

Selon la théorie de David Le Breton, dans l'Occident contemporain, la quête des sensations de vertige deviendrait un symbole d'un certain malaise vis-à-vis de l'ordre et de la discipline imposés par la société industrielle. Il voit ainsi dans l'attrance contemporaine pour les activités « extrêmes », une métaphore de l'« ordalie » antique. Pour lui, il y a un aspect commun entre la pratique des nouveaux sports alternatifs et les rituels divins de contact avec la mort. Si la mort attire autant, c'est parce que la vie contemporaine manquerait de mythes. Le Breton arrive ainsi à la conclusion que les pratiquants des « sports extrêmes », à l'image des toxicomanes ayant des pratiques « téméraires » ou de certain type de délinquants, frôlent la mort

non pas parce qu'ils veulent disparaître du monde, mais plutôt parce qu'ils pensent qu'en allant chercher le danger corporel dans l'espace du loisir, ils contestent d'une certaine façon une société individualiste et anémique qui produit de l'ennui⁴⁵.

Pour sa part, Patrick Baudry soutient que ces activités sont l'expression d'un type particulier de rapport des hommes avec leurs corps. D'après cet auteur, les acteurs de l'hypermodernité développent depuis plusieurs décennies une relation ambivalente vis-à-vis de la dégénérescence du corps et, éventuellement, vis-à-vis de l'expérience de la mort. Il soutient ainsi que, d'un côté, le monde contemporain a vu apparaître une série de pratiques qui visent à préserver la jeunesse et la beauté du corps (entraînement physique, traitements cosmétiques, surveillance du régime alimentaire, chirurgie, etc.) et de l'autre côté, on assiste à un essor de rituels à tendance dégénérative – pratiques sexuelles à risque, scarification, anorexie, etc. Par conséquent, le corps transiterait continuellement dans un va-et-vient entre le plaisir hédoniste et l'autosuppression :

Le corps sportif n'est pas qu'une catégorie qu'on pourrait dire « à part » de la corporéité moderne. Il en révèle la logique profonde : celle d'une « mise en forme » qui, relevant du déni de la mort et du sexe, altérée et sans rapport à l'altérité, « délivré » de la limite de l'autre, procède d'un système mortifère [...] là où je suis le plus « en vie », c'est à courir le risque de me tuer [...] le suicide devient alors logiquement la forme même de l'exploit sportif (Baudry 1991: 84, 88).

Contrairement aux interprétations holistes comme celle de Jean-Marie Brohm, les travaux de Le Breton et de Baudry font une distinction entre les sports compétitifs – que j'appelle ici, « sports modernes » – et les sports « style de vie » (*lifestyle sports*) ou « extrêmes » – que j'appelle ici « sports hypermodernes ». Or, pour ces deux auteurs, c'est dans la logique des activités contre-culturelles, et non pas dans celle des sports institutionnels, que l'on trouve cette quête particulière de sens chez les individus de notre époque. De plus, autant Le Breton que Baudry tentent d'expliquer

⁴⁵ Pour avoir une idée des répercussions de l'explication de Le Breton voir (Laberge et Albert 1996)

la relation entre l'apparition des « sports hypermodernes » et l'émergence d'un nouveau type de gestionnaire.

Selon l'approche de Baudry, la culture du risque et de l'aventure est intimement liée à l'émergence d'une mentalité technocratique qui remet en question les valeurs « paternalistes » de l'État-providence:

C'est bien la même société qui produit la rentabilité sportive ou professionnelle. Et l'idéologie du sport, qui paraît procéder d'une bienveillante et généreuse neutralité, est sans doute celle qui peut habiller le mieux le discours technocratique : lui donner la sonorité agréable d'une parole de réconciliation, de consensus, d'unanimité. L'idéologie de l'émulation et de l'esprit d'équipe succède à la répression brutale ou au paternalisme grossier. C'est dans la joie qu'il faut se « défoncer pour la boîte ». Il faut pour cela un « entraînement ». Il s'est mis au point aux Etats-Unis, et se diffuse en France. Il s'agit d'acquérir un esprit d'aventurier (Baudry 1991: 95).

Pour sa part, et bien que de manière succincte, Le Breton aborde la question de l'habitus gestionnaire associé aux nouvelles pratiques sportives. À ce sujet, il fait référence dans ses *Passions du risque* (1991) aux « stages-aventures » qui sont offerts aux cadres de plusieurs firmes. Il ne s'agit pas pour ce type d'employés d'élite de vaincre l'ennui, puisqu'ils sont voués à avoir des vies professionnelles dynamiques, mais plutôt de s'habituer quotidiennement au vertige, autant dans la vie privée que dans le travail.

Selon Le Breton, ce type de formation pratique relève ainsi des nouvelles attentes créées par les entreprises et les corporations du nouveau capitalisme financier. Dans le milieu de travail des JPH, où le dépassement de soi et la performance s'érigent en tant que valeurs dominantes, « les entreprises retrouvent et systématisent une structure anthropologique aux effets immédiatement repérables dans la pratique. Le choix du vertige est le meilleur moyen de vaincre le vertige » (Le Breton 1991: 27).

Stephen Lyng, sociologue et spécialiste de l'étude des « activités à risque » propose une troisième interprétation de la montée des sports « alternatifs » sur

laquelle je veux retenir l'attention du lecteur. Bien que les travaux de cet auteur recourent à plusieurs égards les thèses de Le Breton, en particulier en ce qui concerne la volonté de mettre en relation le risque dans les sports et celui que l'on peut trouver dans d'autres pratiques sociales, Lyng ajoutera quelques aspects à l'identification des sources du goût contemporain pour le risque. Il suggère un néologisme pour rendre compte de ce type de comportement : la notion d'« activité-limite » (*edgework*). Ce concept lui permet d'établir une analogie entre le monde des affaires propre au capitalisme financier et certains sports dits d'« aventure » comme le parachutisme, l'escalade, le parapente, etc. (Lyng 1990, 2005). Le sociologue américain considère que, à l'image de l'entreprise de troisième type, dans les « activités-limite », les sujets sont socialisés au danger, développant par le fait même un éthos centré sur le principe d'autoréalisation, d'autodétermination et d'aventure : « Having survived the challenge, one feels capable of dealing with any threatening situation. This no doubt contributes to the elitest orientation of some edgework groups » (Lyng 1990: 860).

Un des principaux avantages heuristiques de la notion d'« *edgework* » relève du fait qu'elle nous permet de nous concentrer sur l'analyse du loisir dans son articulation avec les valeurs transmises par un marché du travail en pleine transformation. Selon cette perspective, il est question d'expliquer l'interpénétration du travail et du temps libre et non de les opposer.

Néanmoins, il demeure que ce type d'études ne nous propose pas une typologie de la multiplicité des pratiques faisant partie du domaine des « sports hypermodernes ». Par ailleurs, en insistant sur le fait que le sport est une forme d'idéologie, on ne sort pas complètement d'un type d'interprétation agglutinante⁴⁶. Autrement dit, malgré la division qu'ils font entre « sports institutionnels » et « sports

⁴⁶ Chez Kyle Kusz, on trouve un autre exemple d'une approche théorique qui associe les « sports extrêmes » à la montée d'une idéologie dominante. À son avis, l'essor contemporain des sports alternatifs doit être interprété comme une revalorisation d'une culture masculine « blanche », dans une époque où les sportifs, surtout aux États-Unis, sont issus de la communauté afro-américaine (basketball, football) ou d'autres origines ethniques (ex. : les Latino-américains dans le baseball). (Kusz 2004, 2003)

alternatifs », ils n'élaborent pas une catégorisation des différents habitus qui sont à la base des identités sociales des pratiquants des nouvelles activités sportives. De plus, au moyen de l'idée d'« extrême » on n'arrive pas non plus à déterminer avec précision quelles sont les pratiques qui se trouvent davantage en relation avec la nouvelle culture de l'hypermodernité.

C'est pour remédier à ces difficultés que, au cours des dix dernières années, une nouvelle vague d'études a porté sur les enjeux qui se trouvent à la base de la pratique des nouvelles formes de loisir sportif. Je regrouperai ici ce nouveau schème d'intelligibilité sous la catégorie de « sports hypermodernes ». On a vu ainsi apparaître de nouvelles manières d'établir des liens entre l'évolution du champ sportif et les changements emmenés par la phase post-industrielle du capitalisme avancé.

L'une des conclusions que l'on peut tirer des travaux de cette nouvelle vague en sociologie du sport (Barthélémy 2002; Wheaton 2004b; Robinson 2004; Rinehart 2003) est la nécessité de faire une taxinomie plus rigoureuse des activités regroupées dans le langage de sens commun sous les termes d'« extrêmes » ou d'« alternatives ». Dès lors, l'un des principaux objectifs que je me suis donné dans cette thèse est de commencer à délimiter la morphologie du champ sportif de ces jeunes adultes professionnels hypermodernes dont j'ai parlé dans les deux premiers chapitres. Je cherche ainsi à déterminer quelles sont les caractéristiques structurelles et symboliques d'un champ qui est encore relativement vierge pour les études en sciences sociales.

Les plus récentes études sur les « raids aventure » (Bell 2003; Kay et Laberge 2002a, 2002c), la contre-culture et les sports alternatifs (Rinehart 1999; Kusz 2003; Skille 2005), la médiatisation des sports (Rinehart 1998; Loret 1995; Mawson 2002), ou le rapport homme-femme à l'intérieur des pratiques sportives à risque (Robinson 2004; Kay et Laberge 2004; Bartram 2001) témoignent d'une grande diversité d'objets de recherche dans le domaine des sports appartenant à la culture de la modernité avancée. Dans la plupart de ces analyses, l'on trouve, d'une manière ou

d'une autre, une volonté de décrire les dispositions et les interactions propres à chacune de ces pratiques. Toutefois, ces études n'arrivent pas à mon avis à articuler une description des pratiques sportives avec des théories de l'individuation hypermoderne.

Puisque je veux rendre compte du rapport entre les « sports hypermodernes » et la culture organisationnelle concernant les JPH, je vais uniquement faire mention de certains aspects soulevés par ces récents travaux en sociologie du sport qui nous permettent de penser à de nouvelles manières d'envisager les pratiques sportives dans l'Occident contemporain.

D'une part, je voudrais revenir sur la distinction entre les loisirs « occasionnels » et les loisirs « professionnels » (voir Stebbins 1982, cité plus haut). Il me paraît ainsi essentiel de décrire les différents degrés d'implication sportive de la « classe créative ». Dès lors, les projets sportifs des JPH seront analysés à la lumière de la passion que ces activités suscitent chez leurs pratiquants et de l'impact que ces pratiques ont sur les emplois du temps et les styles de vie.

D'autre part, j'envisage les pratiques sportives hypermodernes comme une scène sur laquelle se déroule une gamme complexe d'interrelations entre les différents domaines qui composent la vie sociale des individus. Pour les JPH, les loisirs sont de plus en plus présents dans l'élaboration des projets réflexifs, mais cette prégnance du temps libre correspond à une couche d'employés qui détient un niveau important de capital sportif et social et qui est dans une position privilégiée sur l'échelle de la hiérarchie socio-professionnelle contemporaine.

À partir de ces éléments, je m'intéresse à la manière dont se développe, chez les *passionnés* des « sports hypermodernes », une identité socioprofessionnelle dans laquelle le sens d'appartenance passe autant par le temps de travail que par le temps de loisir. Néanmoins, ce sentiment d'appartenance ne prétend pas occulter le fait que

l'on trouve aussi chez les jeunes dynamiques et sportifs, des tensions, des jeux stratégiques et des points de désaccord.

3.3.2. UN PREMIER ESSAI DE DÉFINITION DES SPORTS HYPERMODERNES

Si l'on veut comprendre pourquoi de grandes entreprises multinationales se sont engagées dans la promotion de la culture de l'aventure liée aux activités de loisir, il faut considérer à la fois l'évolution de la culture managériale – dont le discours est axé sur l'esprit de compétition et le développement de soi (voir chapitre 2) – et aussi l'apparition des techniques du corps associées à des pratiques sportives à risque.

Dans ce contexte, des auteurs comme R. Rinehart (1999), C. Palmer (2004), M. Barthélémy (2002) S. Bartam (Bartram 2001) soutiennent qu'à la fin des années 1990 et les premières années de la décennie 2000 nous avons vu apparaître une confrontation entre les pratiquants d'un style de vie de contre-culture (*Grass Roots*) et les simples consommateurs d'émotions fortes (*mainstreamers*) (Stebbins 1996; Palmer 2004). Tandis que les premiers constituent l'idéaltype des *amateurs-professionnels*⁴⁷, les deuxièmes conçoivent les « sports extrêmes » comme un produit de consommation de masse (Rinehart 1999; Loret 1995).

Par ailleurs, non seulement à travers les « stages aventures » et d'autres types de formation pratique, mais aussi à partir de l'émergence des agences de voyage spécialisés – adressées particulièrement aux jeunes cadres (Kane et Zink 2004) –, les JPH partout à travers le monde ont été de plus en plus amenés à développer une culture de *loisir/adrenaline* qui était antérieurement le monopole d'une poignée d'iconoclastes qui s'opposaient à la logique des loisirs institutionnels⁴⁸. Par ailleurs,

⁴⁷ Je fais toujours allusion à la théorie de Stebbins, qui qualifie de « hobbyists » le type de pratiquants de loisirs professionnels. (Stebbins 1982)

⁴⁸ Malgré le marketing développé autour des « X-Games », R. Rinehart distingue, néanmoins, une volonté de la part des jeunes appartenant à la culture du « skateboard » de se définir encore comme étant des « outsiders », cet élément l'amène à la conclusion que, malgré la cooptation de certains parmi eux, plusieurs jeunes amateurs conservent le sentiment de faire ce genre de

le sport de l'hypermodernité n'est plus uniquement de type urbain et contre-culturel –comme c'était le cas des jeunes pratiquants de la planche à roulettes ou du patin à roues alignées des années 1980. Dorénavant l' « alternatif » se trouve partout : dans le désert (marathon des sables) (Barthélémy 2002), dans l'eau (surf, plongée sous-marine) (Mounet et Chifflet 2003; Wheaton 2003), dans la neige (planche à neige, ski extrême) (Humphreys 2003), etc.

LES X-GAMES D'HIVER ET LA DIVERSIFICATION DES SPORTS ALTERNATIFS

En 2002, les « Winter X Games » (2002) ont vu le jour, ce qui a grandement favorisé la massification de la culture de la planche à neige et du ski acrobatique et hors-piste qui étaient jusque-là pratiqués par une minorité d' « experts ». De nos jours, les événements concernant les sports alternatifs (c'est-à-dire, ces sports dont les circuits de compétition et de diffusion sont en dehors du *mainstream* des sports olympiques ou des sports qui caractérisaient la phase industrielle de la modernité) se font sur l'année longue et dans plusieurs pays comme la Thaïlande, le Brésil, le Japon, l'Espagne, l'Australie, entre autres.

(Mawson 2002)

Jusqu'ici, j'ai mis l'accent sur le sentiment d'aventure pour définir les « sports hypermodernes ». J'ai ainsi mis en avant le goût contemporain des jeunes adultes pour le risque. Mais les questions qui se posent à ce stade-ci de notre réflexion sont les suivantes : est-ce que le « sport hypermoderne » se résume uniquement à des pratiques corporelles à risque ? Est-ce qu'on peut trouver de nouvelles techniques du corps hypermodernes chez les pratiquants de sports plus « traditionnels » (sports modernes)? Comment associer un type déterminé de technique sportive du corps à une catégorie socio-professionnelle déterminée sans tomber dans le même

sports de par son caractère alternatif : « outsiders, in relation to the mainstream, create their own sense of insider worth » (Rinehart 1998)

réductionnisme – que j’ai critiqué – caractéristique des approches « holistes » sur le sport?

Pour répondre à ces questions, j’aimerais d’abord revenir sur l’avènement de la culture managériale dont il a été question dans le chapitre précédent. Se servir de la notion de « sport hypermoderne » constitue pour moi une manière de mieux comprendre l’articulation entre l’évolution des *habitus* socioprofessionnels d’un marché du travail qui a vu l’émergence d’une « classe créative », et l’évolution graduelle de la symbolique du sport dans le monde occidental contemporain.

En ce sens, ce que je qualifie de « sport hypermoderne » est un ensemble hétérogène de pratiques de loisir corporel dans lequel les jeunes professionnels de la *Nouvelle culture d’entreprise* développent des styles de vie dynamiques en accord avec leurs *habitus* professionnels. Le loisir sportif devient ainsi une composante importante du modèle normatif de la modernité avancée qui peut aussi être transposée à une vaste gamme d’espaces sociaux – professionnels et familiaux – par le biais de la mise en œuvre de normes sociales et de valeurs issus des apprentissages pratiques.

Les jeunes adultes diplômés, population sur laquelle je m’attarde dans cette étude, sont, dans certains cas, des pratiquants passionnés (*grass roots*) et dans d’autres circonstances, ils demeurent des acteurs secondaires, des pratiquants occasionnels. Toutefois, ce qui constitue mon principal objectif est d’analyser comment, autant les uns que les autres sont également exposés à un discours d’une société post-matérielle au sein de laquelle la mise en forme et le culte du corps athlétique et performant sont des éléments constitutifs d’un éthos social hégémonique qui s’érige ainsi en valeur sociale prédominante dans le cadre de l’hypermodernité.

Or, bien que l’on puisse caractériser le sport hypermoderne par des éléments comme la passion et le risque, la partie empirique de mon étude – composée essentiellement de récits biographiques et d’observations sur le terrain avec des JPH

sportifs – doit me permettre de mettre en évidence comment l'adoption des pratiques et des discours sportifs passe par différentes objectivations sociales.

Tandis que pour certains, le « sport aventure » constitue l'expression d'un style de vie ou d'une ferveur, pour d'autres, il constitue un simple entraînement pour être en mesure d'affronter les exigences des différentes sphères de la vie sociale propre à la modernité avancée (Beal et Weidman 2003). Autrement dit, il y a de jeunes adultes qui pratiquent ces sports dans le but de vivre un moment d'extase (Barthélémy 2002) ou d'apprendre à être performants sur le marché du travail, mais il y en a d'autres qui vont jusqu'à orienter leurs carrières professionnelles afin de participer aux circuits locaux, nationaux ou internationaux des compétition sportive (Kay et Laberge 2002b). On trouve un bon exemple de cette double attitude vis-à-vis des cultures sportives (qui résume bien la dichotomie entre le « loisir professionnel » et le « loisir occasionnel » dont R. Stebbins nous parle) chez les escaladeurs en rocher que nous avons interviewés.

LE DANGER EN MONTAGNE : LE CAS DES HABITUS SPORTIFS DES « GRIMPEURS ».

Victoria Robinson (2004), qui a réalisé des observations participantes avec des « grimpeurs », soutient que la plupart des accidents graves ou mortels sont vus par les athlètes expérimentés comme le résultat d'un manque de qualification de la part des pratiquants improvisés : « for the 'élite' climbers, other climbers who 'only climbed at weekends' or whose level of climbing skill was perceived to be lower than their own were classed as 'bomblies' ». Elle voit ainsi une corrélation entre l'offre de forfaits touristiques d'aventure et la montée des accidents en montagne. Selon son analyse, cela démontre que l'hyper-commercialisation de l'extrême, voire sa massification, se heurte contre le style de vie des professionnels du risque. Si les sauts en élastique ou certaines formes de parachutisme donnent l'impression aux amateurs occasionnels que les « sports extrêmes » ne requièrent aucune formation spécialisée, ce n'est pas le cas des sports d'élite comme l'alpinisme libre (sans corde), le kayak d'eaux vives, l'escalade de rocher ou les « raids aventure », qui nécessitent tous une préparation technique poussée. Dès lors, contrairement à la croyance populaire, les pratiquants des loisirs à risque « professionnels », bien qu'ils soient plus prêts à s'engager dans des pratiques qui requièrent plus d'expertise que les pratiquants « occasionnels », ils courent néanmoins moins de risques de blessure ou d'accidents graves, car leur formation technique leur permet de mieux gérer les situations de danger.

(Robinson 2004)

Un autre aspect que l'on peut dégager des travaux récents sur la pratique amateur des « sports aventure », et qui peut nous aider à mieux identifier les enjeux propres au domaine des « sports hypermodernes » que je veux définir lors de cette étude, c'est la question des représentations socio-symboliques que les pratiquants de ces activités se font par rapport à leurs relations avec leurs coéquipiers – ou co-pratiquants. Cette relation se traduit souvent par des relations centrées sur l'esprit de compétition. Tel que le travail de Pascal Duret le met en évidence (Duret 2009), les sports de l'hypermodernité n'échappent pas à des formes d'agir et de sentir dans lesquelles la compétition est ancrée comme une valeur sociale qui se transmet et qui s'apprend. En ce sens, le sport serait l'un des champs sociaux dans lesquels l'éthique de compétition apparaît d'une manière très marquée. Un exemple de cet éthos de compétition au sein des pratiques sportives hypermodernes est les rapports sociaux de genre dans les « sports alternatifs ». Ainsi, les travaux portant sur les « raids aventure » (Kay et

Laberge 2004; Little 2002), l'escalade (Robinson 2004), le kayak d'eaux vives (Bartram 2001), la planche à voile (Wheaton 2004b), entre autres, ont montré comment les rapports homme/femme à l'intérieur de chacune de ces pratiques supposent une traduction dans la logique propre au genre, d'une forme d'individuation basée sur le principe de la compétition. Ces représentations symboliques jouent un rôle fondamental dans l'interaction sociale lors de la pratique des sports, indépendamment du fait qu'il s'agisse de pratiques sportives à risque ou non.

L'exemple de l'*Éco-challenge* est à ce sujet très significatif. Dans ce type d'épreuve, les athlètes sont obligés de faire des équipes mixtes. Cependant, non seulement le ratio des compétitrices/compétiteurs est inégale – la plupart des équipes de quatre personnes comptent une seule femme pour trois hommes –, mais aussi les valeurs associées aux compétiteurs (force, résistance) sont vues comme étant plus déterminantes pour le succès d'une équipe, que les valeurs associées aux compétitrices (esprit d'équipe, organisation). Même si plusieurs participantes de l'*Eco-challenge* considèrent que le seul fait de pouvoir faire partie des « raids aventure » constitue déjà une preuve d'une rupture face à l'image traditionnelle de la femme, elles signalent que, pour une partie importante de leurs homologues masculins, le rôle de la femme dans la compétition est secondaire. Il existe donc un décalage entre le discours égalitaire tenu par les organisateurs et les commanditaires et les pratiques sociales qui se créent au cours de la compétition. L'*Eco-challenge* constitue ainsi un des multiples exemples qui montrent comment les rapports sociaux associés à la pratique sportive amateur sont de plus en plus complexes. Ces rapports relèvent d'un ensemble de configurations sociales qu'il faut analyser de manière approfondie.

TABLEAU IV : COMPARAISON ENTRE LES SPORTS MODERNES ET LES SPORTS HYPERMODERNES

Sports modernes (sports olympiques, sports d'équipe)	Sports hypermodernes (sports-aventure, sports <i>style de vie</i> (SSV) ou « alternatifs »)
Activités hautement régulées (mesures strictes de temps et d'espace)	Absence des cadres rigides (sports pratiqués en plein air, ou sans arbitres)
Travail à la chaîne : Fordisme et Taylorisme	Travail en petites équipes : Société managériale
Valeur centrale : discipline	Valeur centrale : aventure

En résumé, j'ai voulu montrer dans cette dernière partie de la présentation du cadre théorique comment la culture du capitalisme avancé est en lien étroit avec le développement des nouvelles pratiques du sport amateur. En s'arrêtant sur le cas des activités corporelles de loisir propres à la « classe créative », je veux brosser un portrait des transformations survenues dans la relation travail/loisir propres à une tranche de jeunes travailleurs d'élite qui incarnent l'idée de l'apparition d'une forme réflexive d'individuation au cours des trente dernières années. Les données qualitatives construites à partir de l'observation empirique du loisir sportif des JPH nous serviront ainsi pour avancer sur des nouvelles voies d'explication sociologique (théoriques et épistémologiques) centrées sur la constitution des styles de vie hypermodernes. Dans la deuxième partie de la thèse il sera donc question de l'articulation entre les approches passées en revue lors de ces trois premiers chapitres et l'analyse de l'enquête faite sur le terrain à partir des observations et des entretiens qualitatifs avec des JPH amateurs de sport. Je vais ainsi, à la fin de mon analyse des données, préciser de plus en plus les diverses configurations qui caractérisent les sports hypermodernes. Les données empiriques me permettront ainsi de problématiser de manière sociologique le lien existant entre les discours sociaux de l'individuation post-industrielle et l'apparition des nouvelles techniques du corps.

DEUXIÈME PARTIE

La méthodologie

« Le jeune ethnographe qui part sur le terrain doit savoir ce qu'il sait déjà, afin d'amener à la surface ce qu'on ne sait pas encore. »

Mauss, M. (1926), *Manuel d'ethnographie*.

« L'histoire des sciences sociales n'est pas seulement celle de « théories » ou de « paradigmes » successifs, mais aussi celle de la conquête et de l'élaboration simultanées d'objets d'études et de méthodes de documentation. »

Jean-Michel Chapoulie (1984) « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie ».

4. LES RÉCITS BIOGRAPHIQUES DES JPH : UNE OUVERTURE SUR LES PRATIQUES ORDINAIRES DES GENS PAS SI ORDINAIRES

Dans ce premier chapitre méthodologique, je vais traiter de l'approche biographique et de son usage spécifique dans ma recherche. Je commencerai par un survol de quelques fondements épistémologiques associés à cette méthode qui me semblent importants pour la justification de mon choix méthodologique. Je discuterai ensuite des qualités de cette approche, ainsi que des difficultés qui lui sont sous-jacentes.

S'il m'a paru important de revenir sur l'histoire des données biographiques en sociologie, c'est pour mieux identifier la compatibilité d'une telle démarche empirique avec un cadre théorique configurationnel. Il sera ainsi question de reconnaître, dans le développement de l'approche biographique, une ouverture particulière à l'étude de l'expérience sociale des individus « ordinaires ».

En ce sens, je veux montrer dans ce chapitre comment le travail d'entrevue biographique avec des individus hypermodernes dévoile un aspect paradoxal de la construction de ce type de données. Ce paradoxe relève du fait que pour le chercheur qui s'intéresse à la vie quotidienne et aux processus de longue durée, les gens extraordinaires – c'est-à-dire les membres d'une élite – sont aussi des gens ordinaires.

Les récits des JPH m'ont ainsi permis de décrire un style de vie, une manière de tisser des relations. Les jeunes adultes interviewés constituaient pour moi des informateurs privilégiés parce que leurs récits de vie nous renseignaient sur les configurations issues d'une expérience sociale particulière. À travers chacune des expériences racontées en entrevue, j'ai pu avoir accès à une partie de l'air de notre temps que je veux décrire dans cette recherche.

Cela étant dit, commençons notre réflexion méthodologique par un survol de l'évolution de la démarche biographique en sociologie. Ce survol permettra au lecteur de mieux comprendre les avantages et les inconvénients d'une démarche qualitative par entrevues biographiques.

4.1. QU'EST-CE L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE? UNE QUESTION DE REDÉFINITION DE L'OBJET MÉTHODOLOGIQUE

« L'approche biographique n'est pas une panacée, elle pose bien des problèmes à son utilisateur, presque autant qu'elle n'en résout » (Grell 1986 : 154).

Tel que plusieurs auteurs l'ont signalé (Siméoni 1988; Grell 1986; Bertaux 1980, entre autres), l'une des difficultés pour choisir un terme qui rende compte adéquatement de la méthode biographique dans la sociologie de langue française relève du fait que, dans cette langue, le terme « histoire » exprime ce qui, en langue anglaise, correspond à deux termes différents : « story » et « history ». Si jusqu'aux années 1970 cette situation constituait une pure nuance lexicale, à partir des années 1980, elle a donné lieu à un vif débat d'ordre épistémologique. Dès lors, les travaux en sociologie qualitative se servant des méthodes biographiques ont de plus en plus recouru au mot « récit » comme équivalent de « story », et à « histoire » pour signifier « history ».

À cette difficulté définitionnelle s'ajoute l'apparition du concept de « récit de pratique » proposé pour la première fois par Daniel et Isabelle Bertaux dans leurs études sur la boulangerie artisanale en France (Bertaux et Bertaux-Wiame 1980). Ce dernier terme, associé à la trajectoire professionnelle des individus, concerne l'analyse d'une partie localisée de la vie d'un individu : de son entrée en fonction à sa retraite. Il se concentre donc sur les éléments qui composent l'habitus professionnel inhérent à un métier déterminé.

Sans trop m'attarder sur le thème des différentes manières de nommer les données biographiques en sociologie, je tiens à faire une très brève clarification des concepts utilisés, d'autant plus que la distinction entre histoire et récit de vie a alimenté une partie des discussions à propos des différents usages de ce type d'approches méthodologiques⁴⁹.

Le premier critère de distinction entre histoire et récit de vie provient des travaux issus de la linguistique. Il fait écho de la distinction que l'on peut faire en sémiologie entre *signifiant* et *réfèrent*⁵⁰. Selon D. Bertaux, le récit se trouve dans le premier de ces deux niveaux puisqu'il fait allusion au « discours raconté par quelqu'un » (Bertaux 1986). L'usage de ce type de matériau relèverait selon l'auteur de l'herméneutique, c'est-à-dire d'un intérêt pour accéder aux « significations que cherchent à transmettre les personnes qui racontent leur vie » (Bertaux 1986: 20).

De son côté, l'histoire de vie correspondrait au *réfèrent*. Autrement dit, il ne s'agit pas de faire une interprétation du sens que les gens donnent à leurs propres actions, mais il est plutôt question d'une analyse *ethnosociologique* à travers laquelle le sociologue cherche à découvrir les différents composants sous-tendus dans la trame de l'expérience d'un individu : les structures, les normes ou les processus. Bref, nous pouvons affirmer d'une manière très générale que si l'on privilégie une approche herméneutique, on se situe davantage sur le plan du *vécu personnel*, tandis que si l'on adopte un point de vue ethnosociologique, on s'intéresse plus aux *relations sociales*, aux configurations.

⁴⁹ Je veux ici attirer l'attention du lecteur sur le fait que deux des principales monographies de type « reader » en français consacrées à la méthode biographique s'intitulent « Les récits de vie » (Bertaux 1997) et « Les histoires de vie » (Pineau et Le Grand 1996).

⁵⁰ L'exemple type cité par Bertaux pour illustrer la différence entre ces dimensions est le *chien*, qui aurait un équivalent dans toutes les langues où cet animal est connu. Dans cet exemple, la série de sons et des lettres C-H-I-E-N (le *signifiant*) correspond à une idée que l'on associe à ce mot (le *signifié*), tandis que ses composants (mammifère, quatre pattes, poilu, etc.) seraient le *réfèrent*. (Bertaux 1986)

Toujours selon D. Bertaux, lorsqu'on parle des récits de vie on fait allusion aux approches de type « culturaliste » – très courantes en phénoménologie et en sémiotique. En revanche, lorsqu'on parle des histoires de vie, on est plutôt devant une logique proprement socio-structurelle, où il sera question de dégager, par le biais de l'expérience des acteurs interviewés mise en forme dans un récit, les événements et les formes de la vie sociale présentes dans une trajectoire sociale (Chalifoux 1987; Grell 1986; Bertaux 1986; Thompson 1980).

Pour illustrer cette distinction, nous pourrions citer deux des travaux canoniques réalisés à partir des données biographiques : d'un côté, le récit de Suzane Mazé mis en forme par M. Catani, *Tante Suzanne* (Catani et Mazé 1982) constitue un bon exemple de l'approche culturaliste, tandis que, de l'autre côté, la recherche de Bertaux et Bertaux-Wiame sur la boulangerie artisanale (Bertaux et Bertaux-Wiame 1980) correspondrait plutôt à une démarche socio-structurelle.

Une autre manière de se représenter la dyade *histoire de vie/récit de vie* est de référer à la relation dialectique liant le « contenant » et le « contenu ». Cette dichotomie nous amène à considérer l'histoire comme un système complexe dont le récit ne constitue que l'expression narrative: « Qu'il s'agisse d'histoire de vie ou de récit de pratique, il s'agit bien dans tous les cas d'une histoire. Elle n'est certes jamais la même, mais se donne toujours sous la même forme d'une connaissance historique: celle du récit » (Houle 1997: 296). Selon cette perspective, le récit ne serait qu'une objectivation, un moyen dont nous disposons pour rendre compte des rapports sociaux présents – et mutuellement imbriqués les uns dans les autres – dans une histoire. Toutefois, cette histoire est quelque chose d'indéterminé. Il faut donc rassembler une série de pièces, mais surtout, les penser de manière relationnelle, pour éventuellement construire des explications sur les configurations sociales que l'on se donne pour tâche d'expliquer. La méthode biographique est, de ce point de vue, une méthode heuristique « car elle peut partir des faits pour remonter vers l'élaboration analytique et théorique » (Chalifoux 1987: 285).

Suivant cette logique, plutôt que d'opposer le socio-structurel au socio-symbolique, je les considère comme deux côtés d'un même phénomène : l'expérience sociale mise en forme par le récit. Autrement dit, si le travail sociologique avec des données biographiques a une valeur, c'est parce que les rapports sociaux sont à la fois des faits sociaux – à la manière de Durkheim – et des interprétations du monde (Houle 2000).

Par conséquent, pour certains auteurs (Chanfrault-Duchet 1988; Bertaux 1986, 1980) il n'y a pas d'intérêt à séparer le niveau narratif du niveau proprement social du vécu. Autrement dit, même les recherches dans lesquelles l'acteur fait des évaluations *a posteriori* sur son expérience de vie, interprétant à sa manière son propre récit, sont susceptibles d'être considérées comme un matériau valable pour la sociologie :

Il n'est pas nécessaire de chercher à embrasser la totalité des existences. Si par contre, c'est tel ou tel type de rapports sociosymboliques qui fait l'objet de la recherche, il peut devenir essentiel de connaître la totalité de l'existence (c'est le point de vue de Catani, 1980). Mais précisément, ce qui intéresse le sociologue dans ce cas, ce n'est pas la vie comme totalité concrète, mais la signification qui lui est donnée après coup (Bertaux 1980: 213)

D. Bertaux suggère ainsi un concept-synthèse qui a pour effet de briser la dichotomie entre histoire et récit de vie : l'« approche biographique » (Bertaux 1980). Penser la méthode d'histoire de vie en terme d'approche biographique revient donc à considérer la relation dialectique subjectif/objectif comme une préoccupation importante des méthodes qualitatives en sociologie, et ce sans tomber ni dans l'objectivisme rationaliste des années 1940-1970, ni dans l'illusion subjectiviste tant dénoncée par P. Bourdieu. Cette *troisième voie* de la méthode biographique peut être définie de la manière suivante : « L'expression d'approche biographique constitue un pari sur l'avenir [...] une nouvelle *approche* qui, entre autres caractéristiques, permettrait pour une fois de réconcilier l'observation et la réflexion » (Bertaux 1980: 201). On pourrait même affirmer que ladite réconciliation suppose avant tout la reconnaissance du fait qu'autant la phase empirique que la phase proprement

théorique des enquêtes biographiques sont relatives à une même configuration sociale qu'il faut décrire et analyser.

Une autre réponse possible à la critique bourdieusienne d'*illusion biographique* provient du travail de P. Grell. Ce dernier considère que « si le sociologisme est à exclure, le psychologisme l'est également [...] le problème des médiations entre l'individu et le social est un problème de méthode d'analyse, de transversalité et d'oscillation » (Grell 1986: 156). Par ailleurs, le fait que l'auteur d'un récit de vie se serve de la première personne du singulier ne signifie pas, selon P. Grell, que son discours doit être considéré comme unique et personnel. À ce sujet, l'épistémologie de l'étude de cas (Sabourin 1993; Hamel 1997) a montré que même dans les contextes qui nous semblent être strictement individuels, il y a des processus sociohistoriques qui se mettent en place, des médiations, des liens. C'est la raison pour laquelle G. Houle affirme que :

Le récit ou histoire d'une vie ne renvoie pas qu'au vécu d'un sujet, il est aussi et dans le même temps le récit ou l'histoire de la vie en société [...] il s'agit bel et bien de la mise en forme d'une expérience de la vie en société, dont le récit constitue une base de données qu'il reste à analyser (Houle 2000: 62, 68)

Finalement, afin de résumer nos réflexions sur le statut particulier de l'approche biographique, nous avons retenu une des définitions qui nous semble contenir plusieurs des principaux aspects dont il a été question ici :

L'histoire de vie peut être définie comme étant un récit qui raconte l'expérience de vie d'une personne. Il s'agit d'une œuvre personnelle et autobiographique stimulée par un chercheur de façon à ce que le contenu du récit exprime le point de vue de l'auteur face à ce qu'il se remémore des différentes situations qu'il a vécues (Chalifoux 1987: 280).

Dans cette définition, les tenants d'une microsociologie de la vie quotidienne retiendront l'accent mis sur le « point de vue » – sens subjectif donné à l'action –, tandis que les partisans des théories explicatives remarqueront que la reconnaissance des « différentes situations » sur lesquelles on peut construire une connaissance

sociologique laisse entendre la possibilité d'intégrer la méthode biographique à une approche de type ethnosociologique.

À partir de cette dernière définition de la méthode biographique, on peut arriver à la conclusion que, par-delà le choix du terme que l'on décide d'employer – après tout, la plupart des sociologues qui se servent de ce type de données continuent de les utiliser indistinctement – ce qui, à mon avis, s'avère plus important pour la construction et l'analyse de ce type de données, c'est la prise de conscience de l'existence de différentes postures théorico-méthodologiques dont on peut se servir pour analyser un récit biographique.

En somme, sans vouloir épuiser la question de la dénomination à utiliser lorsque nous faisons appel à l'approche biographique par entrevue non directive, il est néanmoins nécessaire de prendre la mesure des implications théorico-méthodologiques des différentes perspectives à partir desquelles on peut traiter sociologiquement des données biographiques.

4.2. POURQUOI FAIRE APPEL AUX DONNÉES BIOGRAPHIQUES EN SOCIOLOGIE? ENTRE CONSCIENCE RÉFLEXIVE ET SAVOIR SOCIO-HISTORIQUE

« Et si le sujet figurait réellement, ce seul point d'ouvrage possible pour reconstruire l'avenir d'une pensée collective, déjà dentelée de trous noirs, ou ce qu'il reste encore, de notre mémoire post-moderne? » (Xiberas 1988)

« Tout témoignage porte sa propre vérité : le subjectif est un fait sociologiquement objectif » (Poirier et al. 1993).

Malgré les critiques exprimées par Bourdieu⁵¹ à l'égard de la méthode d'histoire de vie en la qualifiant d'*illusion biographique*, ce type d'approche est loin d'être tombé dans l'oubli. Au contraire, nous pouvons remarquer au cours des décennies qui ont suivi le « retour de l'acteur » un regain d'intérêt pour la méthode biographique. À cet égard, force est de constater que l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie ont inspiré un renouvellement de l'intérêt des sociologues pour les expériences de vie des « gens ordinaires ». Le vécu est dorénavant considéré comme source importante de réflexion pour problématiser toute une panoplie de rapports sociaux (Becker 1985).

Le « retour de l'acteur » des années 1970 a aussi conduit certains sociologues à s'intéresser davantage aux connaissances issues des microsituations de la vie quotidienne. Cet ensemble de sociologues (Ferrarotti 1980; Lazega et Modak 1983; Kellerhals et al. 1983; Lalive D'Epinau 1983; Becker 1985, 2002; Kaufmann et

⁵¹ Il faut à mon avis faire la distinction entre une première étape dans les réflexions épistémologiques de P. Bourdieu dans laquelle il se concentre sur le sujet des « faiblesses » de la méthode d'histoire de vie, en particulier en relation à l'idée d'*illusion biographique*, et une deuxième étape, où il reconnaît la qualité sociologique des témoignages autobiographiques, tout en gardant une position critique face à la « sociologie spontanée ». Pour cette deuxième étape voir particulièrement (Bourdieu 1993).

Singly 2011) reconnaissent ainsi la pertinence descriptive et analytique de l'étude en profondeur des expériences de vie – routines, pratiques, etc. – des gens ordinaires.

Dans cette mouvance, les histoires de vie acquièrent une importance majeure, surtout si l'on considère qu'à partir des témoignages biographiques on a pu avoir accès à un type de savoir fondé sur les ruptures et les répétitions qui se présentent dans la vie de tous les jours. Le sociologue a un accès privilégié à ces processus et à leur configuration à partir de la mise en forme des récits des acteurs.

La méthode biographique nous rappelle ainsi que, dans le travail scientifique qui s'étaye sur ce type de données, il ne s'agit plus de trouver dans le personnage exceptionnel l'informateur *idéal*. Contrairement à un type de savoir historique ou journalistique basé sur les témoignages des « grands hommes », nous constatons que dans l'expérience sociale des gens ordinaires nous pouvons avoir accès à une information très riche sur les aspects sociaux sous-jacents à un processus de longue durée. Autrement dit, les témoignages biographiques, obtenus par entrevue non directive, nous offrent un accès privilégié à l'étude des liens entre individus. En somme, « le retour des études d'histoires de vie provient de critiques à l'endroit d'une certaine approche désincarnée qui dépouille les personnes de leur signification en tant que sujets » (Chalifoux 1987: 280).

Or, dans le cas spécifique de ma recherche, j'ai sollicité des JPH dans le but d'obtenir des récits portant sur l'interface entre le loisir sportif et les activités professionnelles de cette population. Je prenais ainsi une distance significative par rapport à une utilisation purement événementielle des récits de vie qui reposerait sur les grands gestes des gens importants. Pour moi, le milieu des JPH était un milieu d'observation des faits sociaux aussi complexe et aussi riche que n'importe quel autre milieu. Je ne cherchais donc pas à trouver dans les actions exceptionnelles les configurations sociales propres à leur style de vie. Je voulais avoir accès au quotidien de ces hommes et de ces femmes, à cette partie de leur biographie qui échappe aux récits des grands exploits. Je me concentrai alors sur leur expérience ordinaire, sur

leurs habitudes et leurs habitus, sur ce temps social qui a son propre rythme et ses répétitions.

En outre, les récits biographiques des JPH n'ont pas toujours été faciles à obtenir, notamment parce que certaines personnes n'arrivaient pas à comprendre en quoi leurs témoignages pourraient être significatifs pour une recherche universitaire en sociologie. D'aucuns, habitués à des entrevues journalistiques, nous ont recommandés à des gens qui disposaient d'une plus grande réputation – autant en regard de leurs responsabilités professionnelles que de leur performance dans leurs sports. D'autres, habitués dans leur exercice professionnel à véhiculer le point de vue de leurs organisations, avaient tendance à adopter un langage officiel dans les entrevues. Il a fallu, après quelques premières expériences de cet ordre, que je consacre plus de temps à leur expliquer, dès la prise de contact, le fait que je m'intéressais à eux non pour leurs prouesses, mais pour leur quotidien.

Dans certains cas, et malgré ces explications sur les objectifs de la recherche, les informateurs n'arrivaient à se détendre qu'une fois l'entrevue déjà bien entamée, d'où l'importance de la période d'amorce dans laquelle il était moins important d'obtenir des informations ponctuelles que d'instaurer un état d'esprit propice à l'ouverture du discours.

Force est d'admettre que, même dans le cas où les formes protocolaires étaient maintenues tout le long de l'entrevue, cette attitude de la part des informateurs me permettait de comprendre l'importance symbolique des codes de comportement à travers lesquels ces individus sont socialisés. En ce sens, la période d'entrevue biographique était aussi un moment au cours duquel j'ai pu observer la prégnance des habitus, de l'hexis corporelle et du méta-narratif propre à ce groupe social.

4.2.1. L'AVANTAGE DE TRAVAILLER AVEC UN « OBJET QUI PARLE »

Si l'expérience d'une personne – racontée dans le cadre d'une interaction avec un chercheur – est significative pour le chercheur, c'est en bonne partie parce qu'elle

n'est pas uniquement le résultat d'une interprétation singulière – endogène –, mais surtout parce qu'en tant qu'expérience sociale, elle est aussi un objet d'intérêt sociologique. C'est en ce sens que Paul Grell (1986) ébauche l'une des réponses que l'on peut adresser à Bourdieu par rapport à sa critique de la cohérence « artificielle » de ce type de matériau:

La tentation de l'empirisme radical en sociologie est constamment (et heureusement) contrecarrée par le fait que nous avons affaire à un objet qui parle. Pourquoi vouloir le nier et réduire le champ d'investigation aux faits qui ne parlent pas, quitte à leur interdire la parole, pour conjurer le soi-disant maléfice que semble regretter Bourdieu [...] réifier la réalité en rendant l'individu muet (sous prétexte d'objectivité) (Grell 1986: 155).

Si une partie significative du vécu des individus peut être appréhendée par le biais de l'analyse de leurs expériences biographiques, cela ne veut pas pour autant dire que l'approche biographique est une démarche exclusivement micro-sociale (Rios 2005; Bertaux 1997). Au contraire, l'un des avantages de la méthode biographique est de dépasser une vision réductionniste qui oppose l'individu à la société et qui viendrait ainsi limiter les possibilités heuristiques d'une étude de cas. C'est sur cet aspect que la méthode biographique s'apparente le plus à la perspective théorique configurationnelle qui repose sur l'étude des liens d'interdépendance entre individus et groupes sociaux. De ce fait, je peux affirmer que chaque récit de vie produit au cours de ma recherche m'a permis de mieux identifier les ruptures et les continuités présentes dans les styles de vie contemporains à partir des tissus d'interrelations que j'ai pu dégager de l'analyse des récits biographiques des JPH. Selon un point de vue théorique basé sur le temps long, le temps biographique s'articule au temps long des configurations sociales.

En conclusion, la réponse à l'*illusion biographique* ne devrait pas être fondée, à mon avis, sur une survalorisation des savoirs endogènes en dépit des objectifs d'une analyse de type scientifique. Je considère, dès lors, que tout en se dotant des instruments nécessaires pour susciter la remémoration d'une expérience de vie – dont le témoignage nous intéresse à des fins de description et d'analyse –, il convient de

garder une distance critique vis-à-vis des matériaux de recherche. Il faudrait ainsi reconnaître, d'une part, que le récit biographique constitue une forme d'objectivation de l'expérience qui permet au sociologue de construire des critères objectifs – des données – en vue d'analyser l'historicité de l'expérience humaine (Hoerning 1988) et, d'autre part, que ces matériaux doivent être analysés à l'aide de théories sociologiques.

4.2.2. LES RÉCITS BIOGRAPHIQUES DES JPH ONT-ILS UNE FONCTION AUTOPOÏÉTIQUE?

Si les formes d'objectivation des récits de vie ont soulevé de nombreuses discussions méthodologiques, l'usage clinique ou réflexif des matériaux biographiques est un autre aspect qui s'est souvent retrouvé parmi les préoccupations des sociologues se servant de cette méthode. Nombreux sociologues qui travaillent avec des récits biographiques ont mis de l'avant les multiples possibilités d'utilisation des données biographiques, notamment les possibilités autoréflexives issues de l'exercice consistant à « se livrer » à un intervieweur (de Gaulejac 1988; Grell 1986; Pineau et Marie-Michèle 1983; Kellerhals *et al.* 1983). Toutefois, et malgré la recrudescence de l'utilisation des récits de vie comme outil d'intervention psychosociologique, c'est avec cet aspect thérapeutique que mon étude cherche à rompre.

Les auteurs cliniciens comme Vincent de Gaulejac (de Gaulejac et Roy 1993; de Gaulejac 1999), Paul Grell (Grell 1986) ou Gaston Pineau (Pineau 1980, 1986; Pineau et Marie-Michèle 1983) se sont intéressés, à l'instar des sociologues de la modernité avancée, à la condition de l'autoproduction du récit biographique comme forme d'expression d'un « projet réflexif de soi » (Giddens 1991a; Bauman et Vecchi 2004). La sociologie d'inspiration clinique reprend ainsi l'idée de *récurtivité* de l'action pour montrer comment les individus sont à la fois des producteurs et des reproducteurs d'expérience sociale : ils vivent dans un monde déjà structuré, mais qu'ils contribuent aussi à transformer. La *récurtivité* fait ainsi partie d'une

préoccupation sociologique plus large sur l'individuation réflexive, sur laquelle j'ai réfléchi dans le chapitre 1. Rappelons-nous que, pour les tenants des théories sur l'individuation réflexive, les agents sociaux remplissent un rôle actif dans la constitution de leur propre sécurité ontologique (Giddens 1991a).

C'est justement l'idée d'un acteur à la fois créateur et reproducteur qui intéresse particulièrement les sociologues cliniciens. Par ailleurs, selon ce groupe d'auteurs, la *récurtivité* dans un récit de vie s'exprime aussi dans l'interpénétration entre les niveaux psychique, biologique et social d'une expérience de vie (Pineau et Le Grand 1996).

Le fait de considérer le discours autobiographique comme une activité réflexive par excellence soulève ainsi la question de l'utilisation autoréférentielle des récits de vie (Pineau et Le Grand 1996). Selon une perspective clinique classique, la réflexivité propre à l'histoire de vie joue un rôle important dans la prise de conscience par l'acteur/narrateur de sa propre expérience dans le monde : « Devenir auteur de sa vie, devenir système autopoïétique représente une émancipation biocognitive qui doit composer avec les places, les ressources et les intérêts des interlocuteurs en présence » (Pineau et Le Grand 1996: 99).

L'approche clinique des récits de vie met ainsi l'accent sur le fait que plusieurs individus acceptent de raconter leur vie – même en sachant que leur discours sera objet d'une interprétation exogène – puisqu'ils espèrent apprendre de leurs propres expériences. Lazega et Modak, qui ont travaillé auprès des personnes âgées, décrivent comme suit cette fonction autopoïétique des données biographiques :

Certaines personnes avaient un grand besoin de “parler à quelqu'un”, d'exprimer leurs difficultés, leurs craintes, leur isolement ou leur ennui, et elles le faisaient d'autant plus facilement que leur interlocuteur était un(e) inconnu(e), sachant que leur anonymat serait garanti, que tout ce qui serait dit resterait sans effet, que rien ne s'ensuivrait (Lazega et Modak 1983: 138-139).

Une des conséquences importantes de cette position épistémologique réside dans le fait que l'énonciation et l'interprétation des témoignages oraux sont envisagées comme des activités de coproduction de sens entre le scientifique et l'acteur social. Ainsi, une des principales prémisses de ce type d'approche est la coexistence d'une fonction active – agir sur le monde – et d'une fonction interprétative – comprendre le monde. Autrement dit, selon la perspective clinique, les protagonistes/narrateurs d'une histoire de vie tireraient profit d'un exercice de co-construction de sens qui est le produit de leur interaction avec des chercheurs. Selon les sociologues cliniciens, cet exercice amène les personnes impliquées dans cette relation sociale d'enquête à comprendre les différents rapports socio-psychiques présents dans une histoire de vie.

Cela étant dit, le fait de travailler avec une population qui ne se conçoit pas comme un groupe social « à problèmes » m'a permis de nuancer cette fonction thérapeutique des récits de vie tant prônée par les sociologues cliniciens. Dans mon étude, cette fonction était très peu mise de l'avant par les personnes interviewées du fait que, dans leur condition d'individus hypermodernes, le rôle autopoïétique du récit était pour eux, au moins en apparence, moins important que pour d'autres groupes sociaux. En effet, le fait de constituer une classe qui a une forte estime de soi et d'identifier le sociologue – à tort ou à raison – comme un « chasseur de problèmes sociaux » leur donnait l'impression que les données produites en entrevue étaient surtout intéressantes pour moi et non pour eux.

Les jeunes adultes interviewés étaient certes préoccupés par l'usage que j'allais faire de leurs récits, surtout quant au respect de l'anonymat de leurs témoignages, mais une fois que j'expliquais en détail les objectifs de mon travail, ils exprimaient peu d'intérêt à obtenir un quelconque apprentissage personnel issu de mon étude et ils ne m'ont que très rarement manifesté une volonté de connaître les résultats de ma recherche une fois qu'elle serait terminée.

Malgré ce détachement vis-à-vis des résultats de l'enquête, il serait important de ne pas surinterpréter cet apparent manque d'intérêt pour les possibilités réflexives que

les JPH auraient pu tirer de leur propre récit. Tout au moins, il conviendrait de réfléchir aux sources de cette attitude. Force est toutefois de reconnaître qu'il y a eu quelques participants à cette étude qui m'ont dit qu'ils ont trouvé l'exercice biographique tantôt stimulant – surtout quant à la possibilité de remémoration d'expériences vécues dans le passé –, tantôt éprouvant, puisqu'il les forçait à se mettre « à nu » sur un plan psychique.

Mais au-delà de ces possibles exceptions, ce qui est à mon avis plus significatif est le fait qu'à travers ce détachement, j'ai pu constater comment cette population construit des représentations sociales qui lui sont particulières.

4.3. LA MÉTHODE BIOGRAPHIQUE COMME ENTREPRISE HEURISTIQUE

Au sujet de la représentativité du matériau biographique, l'un des auteurs les plus impliqués dans ces batailles épistémologiques au cours des quarante dernières années a sans doute été Daniel Bertaux. Dans ces travaux sur la boulangerie artisanale, il prône une recherche qui articule l'ethnosociologie et l'herméneutique, description scientifique et récit narratif. L'approche biographique s'oppose, selon lui, aux modèles méthodologiques de type hypothético-déductif. En d'autres mots, si l'on choisit la méthode biographique, c'est pour appréhender les représentations sociales présentes dans le récit de l'expérience sociale d'un individu. Bertaux affirme ainsi qu'il n'est pas question de construire un corpus d'hypothèses et, si hypothèses il y a, celles-ci sont à caractère plausible, c'est-à-dire qu'elles prennent forme progressivement au fur et à mesure que la recherche avance (Bertaux 1997).

Ce point de vue est partagé par la plupart des sociologues qui travaillent de nos jours à partir de la méthode biographique. Se servir des récits de manière configurationnelle veut ainsi dire que plutôt que de vouloir construire un échantillon de parfaite taille, il faudrait plutôt s'assurer que les récits soient sociologiquement représentatifs des phénomènes étudiés.

4.3.1. LA QUESTION DE LA TAILLE DE L'ÉCHANTILLON

Dans l'enquête qualitative par récit biographique, le nombre d'entrevues à réaliser n'est pas décidé en tenant compte de la possibilité d'atteindre une représentativité statistique, mais il se construit en se basant sur le critère d'adéquation heuristique entre données empiriques et présupposés théoriques (Bertaux 1997; de Gaulejac et Roy 1993; Pineau et Le Grand 1996; Sabourin 1993). Le recours à des données biographiques pour rendre compte des configurations sociales suppose donc que chaque entrevue est un espace d'interférence entre diverses relations sociales et que c'est à partir de ces maillages de relations que nous pouvons identifier les formes sociales correspondantes aux liens flexibles entre individus.

Une autre contribution des travaux de Daniel Bertaux et d'Isabelle Bertaux-Waime (1980) consiste ainsi dans le fait qu'ils ont permis à la sociologie se servant des données biographiques de remettre en question les critiques positivistes centrées sur la quantité de témoignages nécessaires dans le cadre d'une seule recherche pour rendre compte des rapports sociaux propres à un groupe social. À ce sujet, Paul Grell affirme que,

... aucune quantification à priori n'est possible : on ne se rapproche pas du point de saturation à partir d'un échantillon à priori. La question de la taille optimum de l'échantillon, ici, n'a pas de sens, car on s'engage dans une démarche d'un autre ordre qui consiste à « se laisser prendre par la vague » (Grell 1986: 170).

La représentativité sociologique est, de telle sorte, le critère communément employé pour déterminer si le chercheur doit continuer à faire des entrevues, ou bien, s'il a atteint un point où il ne trouve plus de nouvelles informations susceptibles d'être utilisées dans la description et/ou l'analyse de son objet. Par ailleurs, l'expérience des chercheurs qui s'appuient sur l'approche biographique a montré que, dans plusieurs cas, le fait de chercher des *cas négatifs* – c'est-à-dire des cas qui s'éloignent des traits les plus récurrents de notre objet d'étude – peut nous aider dans le processus d'élaboration des matériaux : « On ne peut être assuré d'avoir atteint la

saturation que dans la mesure où on suit la consigne de recherche assidue de "cas négatifs" remettant en question les représentations partielles que se fait le chercheur ou l'équipe de recherche sur la base des entretiens recueillis jusque-là » (Grell 1986: 169).

Dans ma recherche, lorsque j'ai vu que les récits comportaient un bon nombre de réflexions similaires, j'ai conduit quelques entrevues de contrôle avec l'objectif de contraster les données déjà construites. Mes cas « négatifs » ont pris différentes formes. En ce sens, une couple d'entrevues ont été conduites auprès des JPH pratiquants un sport « moderne » tels la marche en montagne (*trekking*) ou le vélo de route ou d'un sport d'équipe comme le baseball. Ces entrevues m'ont permis de mieux déterminer les spécificités de la culture et des techniques du corps propres aux sports que j'avais identifiés comme des cas représentatifs des formes d'individuation hypermodernes (sports de montagne et de plein air et *Ultimate*). Mais la recherche de cas négatifs n'a pas uniquement concerné le choix de loisir sportif à analyser, mais aussi le type d'emploi exercé par les JPH interviewés. Ainsi, une première rencontre avec Arianne – une enseignante dans une école primaire – faite en plein milieu de ma construction de données m'a ainsi été très utile, puisque son récit biographique m'a permis de nuancer certains présupposés liés à la prégnance d'une culture gestionnaire associée aux valeurs sportives comme le dépassement de soi ou la compétition. Toutefois, ce cas particulier a été doublement significatif, puisque j'ai eu l'occasion de l'interviewer trois ans plus tard et ainsi constater son évolution professionnelle. Lors de la deuxième entrevue, réalisée cette fois-ci à la toute fin de l'enquête, elle était devenue une cadre dans une autre école, ce qui est venu m'indiquer une certaine saturation de mes données au sujet de la culture gestionnaire que je voulais analyser.

Nonobstant ses nombreux avantages, il faut aussi reconnaître qu'une des difficultés de ce type de procédés sur le terrain est que cette manière de faire ne nous permet pas de répondre avec précision à la question que Gilles Houle posait en faisant directement allusion aux travaux de Bertaux, à savoir, « un seul boulanger est-il représentatif de la boulangerie, sinon combien en faut-il? » (Houle 1997: 295).

Autrement dit, si l'on décide, à un moment donné d'une enquête empirique, que l'on est arrivé au point de saturation, comment pouvoir être sûr qu'effectivement avec la quantité d'information dont nous disposons jusque-là, nous sommes en mesure de faire une description sociologique adéquate pour un objet déterminé? ; la saturation est-elle une caractéristique de l'objet d'étude ou plutôt de l'habileté – voire de la créativité du chercheur – à trouver des explications sociologiques qui se tiennent? J'ai alors eu l'impression, à plusieurs moments de ma démarche de terrain, que si je continuais à obtenir d'autres récits biographiques je pouvais continuer à incorporer de nouveaux éléments à mon analyse des styles de vie sportifs des JPH. Toutefois, après trois ans de travail avec des récits biographiques, j'ai fini par considérer que les données construites me permettaient déjà de m'aventurer dans la description de ce que j'appelais les « sports hypermodernes ». Pour prendre la décision de boucler le travail de terrain à partir de récits biographiques, je me suis encore inspiré d'une réflexion de Gilles Houle pour qui l'exemple-type de la pomme de Newton illustre bien la possibilité de réaliser des généralisations à partir d'un nombre limité de cas qui s'avèrent pertinents. Dans l'événement qui a donné lieu à la théorie newtonienne de la gravitation universelle, « il n'y avait pas d'échantillonnage qui soit nécessaire, ni de saturation obligée; la valeur de l'explication était théorique et méthodologique » (Houle 1986: 43).

Les débats au sujet de la taille de l'échantillon peuvent se poursuivre *ad infinitum*. Les nombreuses monographies documentées à partir des histoires de vie en sont la preuve. Mon intérêt ici n'est pas de donner une réponse définitive sur la pertinence du critère de saturation et de la « taille parfaite » de la population interviewée. Je voudrais, néanmoins, souligner que la prémisse de fond cachée derrière cette question est la suivante : devons-nous envisager le récit comme un événement singulier, ou bien comme une illustration d'un aspect localisé de la vie sociale?

En somme, la construction progressive de l'échantillon constitue ainsi une arme à double tranchant. D'une part, elle nous évite de nous attarder sur la justification du

nombre des récits à faire, mais d'autre part, elle nous oblige à être encore plus attentifs aux différentes utilisations théoriques de notre matériau.

4.4. COMMENT PENSER LA MÉTHODE BIOGRAPHIQUE D'UN POINT DE VUE CONFIGURATIONNEL?

« Malgré des difficultés méthodologiques dans le recueil et l'analyse, les récits de vie constituent un outil incomparable d'accès au vécu subjectif; et la richesse de leurs contenus est une source d'hypothèses inépuisable » (D. Bertaux, 1980).

« Un homme n'est jamais un individu; il vaudrait mieux le nommer un univers singulier » (F. Ferrarotti, 1983).

Au cours des trente dernières années, la sociologie faite à partir de la méthode biographique s'est beaucoup concentrée sur les possibilités d'analyse que l'on peut tirer de l'étude de l'expérience sociale d'un individu qui se raconte à un interlocuteur scientifique lors d'une entrevue non directive. Les décennies qui ont suivi le *retour de l'acteur* des années 1970 ont été à cet effet particulièrement marquantes, surtout en ce qui concerne la discussion épistémologico-méthodologique sur les avantages et les inconvénients de l'usage des données biographiques en sociologie.

Par ailleurs, l'évolution des disciplines connexes, comme l'histoire, la psychologie sociale ou l'anthropologie, a apporté à notre discipline une série de réflexions qui sont venues enrichir le débat autour de l'usage des histoires de vie comme matériaux de recherche. Parmi ces réflexions venant d'autres savoirs disciplinaires, j'ai voulu m'arrêter dans ce chapitre sur le débat autour de la possibilité de description et d'analyse sociologique tirée des matériaux biographiques, ainsi que sur d'autres aspects tels la temporalité et le rôle de la mémoire sociale dans la construction du récit biographique, les innovations techniques ou procédurales des entretiens, l'interaction sociale dans la relation témoin/chercheur.

Parallèlement à ces influences en provenance d'autres savoirs disciplinaires, on a aussi assisté, dans la même période, à une prise de position des sociologues – particulièrement ceux intéressés par les méthodes qualitatives – par rapport à certaines critiques endogènes adressées à la méthode biographique. Parmi ces dernières, la notion d'*illusion biographique* énoncée par Bourdieu a occupé une place importante.

Cela étant dit, comme tous les autres ensembles de procédés de recherche, la méthode biographique continue à subir des transformations qui permettent d'alimenter les débats techniques et méthodologiques autant à l'intérieur de la discipline sociologie que dans la relation de celle-ci avec d'autres savoirs disciplinaires. Mais par-delà ces débats, nous pouvons désormais affirmer que les années 1970 ont contribué à produire une certaine institutionnalisation de la méthode biographique, ce qui a amené un renouvellement de l'intérêt des sociologues pour cette approche.

Dorénavant, il n'est pas exclusivement question de défendre la validité des témoignages biographiques en relation avec d'autres méthodes d'enquête sociologique, mais aussi de faire avancer le débat sur les avantages heuristiques que l'on peut tirer de l'expérience sociale des individus dont nous analysons le récit.

De ce fait, lors de la réflexion historico-épistémologique sur cette méthode, j'ai voulu montrer l'hétérogénéité des postures portant sur les avantages et les difficultés qui accompagnent l'usage des histoires de vie. Pour ce faire, je me suis concentré tout particulièrement sur les perspectives que nous pouvons associer au dénommé « retour de l'acteur ».

Des approches à influence herméneutique, je retiendrai l'importance du vécu en tant que quête de sens subjectif; des approches sociohistoriques (F. Ferrotti, P. Ricoeur, E. Thompson, entre autres) j'ai repris l'intérêt pour les différents temps du récit, c'est-à-dire pour le temps biographique qui s'imbrique dans le temps

chronologique; je me suis aussi intéressé aux apports méthodologiques de la perspective ethnosociologie (Bertaux et Bertaux-Wiame 1980) qui s'appuie sur l'importance de la relation entre les institutions et les individus; finalement, de la sociologie clinique (de Gaulejac, Grell, Pineau) j'ai voulu souligner l'intérêt pour la vie des « gens ordinaires ».

Toutes ces différentes traditions témoignent de la grande pluralité de points de vue à travers lesquels nous pouvons actuellement faire appel à la méthode biographique en sociologie. Ainsi, avant de traiter plus en détail de l'usage précis que j'ai fait de cette approche, j'aimerais poser au lecteur la question suivante : comment traiter de l'expérience sociale d'un individu, objectivée dans le récit de son expérience de vie, sans perdre de vue les liens sociaux d'interdépendance sous-jacents dans l'expérience singulière ? Pour commencer à y réfléchir, je reviendrai sur le projet sociologique de Norbert Elias pour proposer au lecteur un usage de l'histoire de vie en accord avec une sociologie *configurationnelle*.

4.4.1. DIFFÉRENCE ENTRE UN USAGE RÉFLEXIF ET UN USAGE CONFIGURATIONNEL DES RÉCITS BIOGRAPHIQUES

Contrairement à l'usage réflexif des récits de vie, dont on a traité plus tôt dans ce chapitre, je fais appel à l'approche biographique dans l'objectif de mobiliser des procédés empiriques compatibles avec un cadre théorique éliasien pour lequel toute configuration sociale est l'expression des relations de dépendance réciproque (Delmotte 2012: 64). Autrement dit, je veux dépasser la simple corrélation entre psyché et société qui est caractéristique de l'utilisation classique de la méthode biographique. Construire et analyser des données biographiques selon un modèle *configurationnel* veut dire en ce sens que :

Les individus entrent toujours dans des configurations, et ces configurations d'individus sont irréductibles [...] Dire que les configurations sont irréductibles, c'est dire qu'on ne saurait les expliquer ni en des termes supposant qu'elles existent, d'une certaine façon,

indépendamment des individus ni en des termes impliquant que les individus existent en dehors d'elles (Elias et Scotson 1997: 311).

Mon objectif en évoquant ici la notion de configuration n'est pas de m'attarder longuement sur les différentes techniques de construction et d'analyse des témoignages biographiques⁵². Je veux plutôt inviter le lecteur à réfléchir sur certains aspects de l'usage particulier des récits biographiques qui découlent de l'articulation entre une théorie de type relationnel et une démarche méthodologique par récit de vie.

Bien que j'aie voulu m'éloigner d'un usage clinique des récits de vie, je me suis néanmoins inspiré de certains éléments techniques de la sociologie clinique que j'ai jugés importants pour l'élaboration et l'analyse de mes données.

La plus grande influence de l'approche clinique pour ma recherche réside moins dans les possibilités d'intervention à partir de l'élaboration des récits de vie que dans l'importance que ce courant accorde à l'écoute active – ou écoute complexe – de la part des personnes impliquées dans la relation sociale d'entretien.

J'ai voulu, avant tout, conduire des entrevues dans lesquelles les personnes interviewées puissent développer exhaustivement leur propos autour des représentations sociales qui concernent tantôt leurs carrières professionnelles, tantôt la pratique de certains loisirs sportifs.

Cela étant dit, la différence majeure entre le point de vue configurationnel que j'ai voulu adopter et une utilisation clinique des récits de vie consiste dans l'intérêt porté par l'analyse des styles de vie pour ainsi arriver à analyser les différents liens entre individus et groupes sociaux. Autrement dit, je n'ai pas voulu produire des récits de vie dans le but d'aider les informateurs à mieux se connaître.

⁵² Pour les lecteurs intéressés aux différents techniques employées en sociologie pour susciter le discours biographique on recommande la lecture de (Blanchet 1987; Le tordu 1995; Bourdieu 1993; Cornwell et Gearing 1989; Marshall et Rossman 1989; Becker 2002; Poirier *et al.* 1993).

À travers le travail sociographique fait avec les récits biographiques, je m'intéresse à l'étude d'un individu relationnel pour lequel « le « personnel » se décante pour laisser apparaître des processus généraux qui sont à l'œuvre dans chaque histoire individuelle et qui en structurent le déroulement (de Gaulejac 1993 :324).

En ce sens, pour être cohérent avec l'approche théorique à partir de laquelle j'ai voulu travailler, je considère qu'il est important de prendre en considération le fait qu'un récit correspond bel et bien à une objectivation dont nous nous servons pour analyser une ou plusieurs *configurations* sociales. Autrement dit, « entre les expériences vécues par un sujet et leur mise en récit s'interposent nécessairement un grand nombre de médiations » (Bertaux 1997: 40). Cela suppose que les sociologues ne chercheront pas la *véracité* du récit, mais plutôt la manière dont le discours des informateurs est révélateur des connexions entre l'expérience vécue et les transformations d'une société dans un processus de longue durée. De cette réflexion découle le fait que les éléments qui composent un récit ne sont ni vrais ni faux, ils sont simplement significatifs (Canto-Klein et Ramognino 1974). Néanmoins, ce sens n'est pas purement endogène. Il s'agit d'un sens que l'on devra mettre en relation avec d'autres formes de connaissance pour comprendre les interdépendances entre individus.

Ainsi, pour le sociologue qui travaille avec la méthode biographique dans une telle perspective, l'objectif n'est pas d'aller au fond de l'identité d'un individu – comme le ferait par exemple un chercheur clinicien –, mais de voir comment des aspects que l'on identifie comme étant réductibles à une trajectoire singulière peuvent plutôt être considérés comme la trace des relations sociales d'*interdépendance fonctionnelle*. Cette reconnaissance permet aux acteurs investis dans la relation d'enquête d'aller au-delà de l'expérience individuelle, tout en ramenant l'analyse sur un plan sociologique.

Autrement dit, se servir de l'approche biographique selon une sociologie de configurations sociales suppose que, au-delà d'un usage herméneutique des récits, le niveau socio-structurel est tout aussi fondamental dans la construction des connaissances sociologiques.

Or, si la sociologie qualitative des quatre dernières décennies a souligné la valeur de la relation en *face à face* – indissociable de l'interactionnisme symbolique des années 1960-70 –, elle a aussi mis en évidence certaines de ses limites. En effet, malgré les avantages méthodologiques de la coproduction de sens, il demeure que raconter sa propre vie est un exercice complexe. Cet exercice réflexif demande, de la part du narrateur profane, de développer une certaine lucidité narrative (Bruner 2002) et, de la part du chercheur, d'avoir une préparation préalable pour être en mesure d'établir des relations entre le récit et les théories sociologiques pertinentes.

Par ailleurs, l'un des grands défis d'une méthode dans laquelle le chercheur et l'acteur établissent une relation sociale basée sur la confiance mutuelle est de créer « un double mouvement de distanciation et d'implication à chaque étape du travail » (de Gaulejac 1993 :324).

À ce sujet, la perspective éliásienne nous permet aussi de réfléchir sur le besoin de distanciation dans le rapport du chercheur avec ses données. Pour Elias « ce qui distingue l'attitude scientifique des attitudes présocratiques, donc moins distanciées, concerne les proportions relatives des tendances à la distanciation et à l'engagement ainsi que les modalités de leur fusion » (Elias 1993: 12). Bref, pour que les sociologues puissent tirer profit de l'expérience de recherche, il faut qu'ils soient en mesure de gérer leur propre participation, chose qui n'est pas toujours facile à faire.

4.5. DESCRIPTION DES PROCÉDÉS D'ENQUÊTE PAR ENTREVUE BIOGRAPHIQUE

« L'étude ne peut porter que sur la relation du sociologue et de son objet, jamais sur cet objet seul » (A.Touraine, cité par Grell, 1988).

Avant de passer à la description des procédés techniques dont je me suis servi dans la construction et l'analyse des données biographiques, j'évoquerai la pensée d'un des principaux représentants de cette méthode, Gaston Pineau. Ce dernier s'est grandement intéressé à la relation chercheur/acteur dans ce type de démarche méthodologique. Pour lui...

[l]'approche des histoires de vie représente, parmi les autres approches scientifiques, une situation exceptionnelle de communication et de confrontation entre ces différents porteurs de sens, courants et savants [...] En même temps donc qu'une démocratisation de la recherche et des sciences sociales, l'exploitation de cette dialectique relationnelle et communicative par une interaction étroite acteur/chercheur, nous paraît un point de méthode aussi important et heuristique que l'utilisation du transfert et contre-transfert en psychanalyse (Pineau 1986: 136).

Comme résultat de cette volonté de « démocratisation » du savoir sociologique, les auteurs influencés par l'interactionnisme symbolique des années 1960-70 se sont beaucoup intéressés à la question de la violence symbolique exercée par le chercheur dans sa relation d'enquête avec l'acteur social (Bourdieu 1994; Becker 2002). Toutefois, des expériences de recherche avec des récits de vie (Brassard 2004) ont montré que, bien que l'asymétrie de capital culturel soit un élément à prendre en considération au moment d'évaluer les limites techniques des instruments de construction de données, elle ne s'avère pas pour autant un obstacle insurmontable (Bezille 1985; Brassard 2004). Bien au contraire, dans certains cas, les sociologues ont pu constater que les interviewés se sont sentis valorisés dans l'acte de recherche, puisqu'ils ont pris conscience de leur rôle de « témoins privilégiés ».

Dans le cas spécifique de mon étude, ce sentiment de « mise en valeur » était certes moins fort que cela pourrait l'être pour des populations moins bien nanties. Mais en règle générale, une fois l'entrevue terminée, les informateurs ont pu s'apercevoir du fait que leur vie, fût-elle banale en apparence, était tout aussi extraordinaire pour un sociologue que l'expérience de n'importe quel autre groupe social.

Un des grands apports de la méthode biographique repose ainsi sur une certaine démocratisation de la recherche. Or, contrairement aux biographes historiens, la méthode biographique en sociologie nous invite à interviewer les hommes ordinaires plutôt que les figures consacrées. Autrement dit, l'acteur profane a un rôle d'informateur de premier ordre auquel le chercheur fait appel puisque son histoire est sociologiquement pertinente. On peut ainsi dire que, dans une enquête biographique, l'acteur peut prendre conscience de l'importance de son témoignage pour son interlocuteur savant.

Cet aspect de la relation entre chercheur et acteur vient briser – au moins en partie – la violence symbolique qui accompagne le fait de demander à quelqu'un de raconter sa vie, de se livrer devant un inconnu qui détient une position de pouvoir. Ainsi, « l'ignorance qui est la condition même du chercheur contredit son statut et son rôle dominant; la connaissance que détient par définition l'informateur s'oppose à sa position subalterne, passive, face aux savoirs officiels » (Grell 1986: 167). Bien que la plupart des JPH interviewés fassent partie d'une classe qui détient un fort capital culturel et social, ce dernier constat n'est pas pour autant moins vrai dans le cadre de ma recherche. En effet, la plupart des personnes interviewées se sont accordées pour dire que les récits biographiques leur ont permis de voir comment ces aspects qu'ils considéraient comme banals pouvaient susciter l'intérêt du sociologue. En ce sens, ils se rendaient compte, au fur et à mesure que l'entrevue se poursuivait, que leur témoignage était d'une valeur essentielle pour l'entreprise scientifique que je m'étais donnée pour tâche de réaliser.

Parallèlement à ce débat sur le rôle du chercheur comme « figure de pouvoir », il y a plusieurs chercheurs (Kellerhals *et al.* 1983; Hoerning 1988; Lazega et Modak 1983; Becker 2002; Pinçon et Pinçon-Charlot 2002) qui défendent la nécessité d'établir un « contrat » informel entre le scientifique et ses informateurs afin de faciliter l'interaction entre les deux (Bourdieu 1993; Blanchet 1987). Ce contrat consiste *grosso modo* à expliquer les grandes lignes et les objectifs de la démarche d'entrevue biographique à l'interlocuteur non scientifique. Il permet aussi de se mettre d'accord avec la personne interviewée sur le cadre à l'intérieur duquel le discours va être énoncé et analysé. Toutefois, ce cadre n'est jamais définitif, il peut se modifier au cours de l'entrevue à structuration ouverte par la découverte commune d'aspects de l'expérience sociale relatifs à l'objet.

En d'autres termes, dans la construction de mes données j'étais conscient du fait que la réussite des entrevues biographiques dépendait au moins partiellement de ma capacité à instaurer un climat d'interaction propice pour la narration et la remémoration (Chanfrault-Duchet 1988). Par ailleurs, il ne suffisait pas pour moi d'amorcer le discours ou de *laisser parler* les gens. Il a fallu que je les encourage, les rassure, et même que je leur demande des précisions. De ce climat de coopération dépend grandement l'« ouverture » de l'acteur face à son partenaire scientifique ; cette confiance est cependant toujours fragile, spécialement si le contrat de recherche n'est pas suffisamment clair (Blanchet 1987).

Si le moment d'élocution du discours – le *face à face* – est fondamental pour mener la recherche biographique à bon terme, le moment de son analyse n'est pas moins important. Un des apports de l'interactionnisme à la méthode de l'histoire de vie est qu'il a montré que ces deux moments (construction et analyse des données) s'articulent tout au long du processus de recherche sociologique. À ce sujet, Daniel Bertaux affirme que la reconnaissance d'une différence entre une utilisation extensive du récit de vie – phase exploratoire – et une utilisation intensive – phase analytique – ne devrait pas pour autant nous mener à voir les deux moments comme étant radicalement opposés (Bertaux 1986). Dès lors, s'il y a un aspect que j'ai voulu

mettre particulièrement de l'avant dans l'élaboration et le traitement de mes données empiriques, c'est la possibilité de faire une rétroaction à la fin de chaque entrevue. Ce moment de préanalyse permet d'identifier peu à peu les configurations qu'on peut dégager au fur et à mesure en travaillant à partir des récits.

En somme, au-delà de l'importance du *face à face* dans l'élaboration des matériaux de recherche, le moment d'analyse des données est tout aussi important. Je soutiendrai, en ce sens, que ce qui s'impose pour mener à bien le travail empirique fait à partir de la méthode biographique passe autant par une relation chercheur/acteur dans laquelle on évite tout « impérialisme universitaire » (Michelat 1975; Lieberherr 1983) que par un va-et-vient entre terrain et théorie. Il faut ainsi qu'on tienne compte autant des effets de distorsion propres à la relation interpersonnelle que de la nécessité de confronter nos données à un cadre conceptuel qui nous aide à interpréter nos données (Grell 1986).

4.5.1. AVANTAGES ET DIFFICULTÉS DU TERRAIN CHOISI

Pour terminer, j'aimerais montrer comment la recherche biographique m'a permis de mettre l'accent sur la valeur heuristique du processus de recherche empirique. Je voudrais ainsi consacrer ces dernières pages du présent chapitre à une description plus approfondie des procédés d'élaboration des matériaux. J'aimerais, en particulier, mettre l'accent sur les difficultés qui se sont présentées en cours de route et sur les stratégies adoptées pour y faire face.

Une des premières particularités méthodologiques de mon travail de terrain a trait directement au groupe social auprès duquel les entrevues biographiques ont été menées. Interviewer des individus qui détiennent un grand capital scolaire et social représente pour le sociologue un défi important. Dans cette relation asymétrique, le scientifique qui s'intéresse aux élites est contraint de sortir de sa « zone de confort ». Cette asymétrie fait dire à Élie Cohen que « l'interview des élites est un exercice qui n'est pas sans risques. Les dirigeants disent ce qu'ils veulent dire, à partir des

souvenirs reconstruits et sur des sujets dont ils ont souvent une maîtrise exclusive » (Cohen 1999). Par conséquent, dans les entrevues faites auprès des jeunes adultes diplômés (apprentis-cadres), l'asymétrie de la relation d'enquête est de force inverse à celle d'un grand nombre de recherches sociologiques qui portent sur des populations en situation de précarité sociale, économique ou symbolique. En d'autres mots, le sociologue est en règle générale plus habitué à enquêter sur des individus ou des groupes considérés « à problèmes »⁵³. Ainsi, ce n'est que très rarement que le sociologue-enquêteur se retrouve dans une position symbolique différente vis-à-vis de ses interlocuteurs non scientifiques.

Dès l'étape de mise en contact, ce différentiel de statut social s'est fait sentir. Il n'était pas rare de me faire poser plusieurs questions, de recevoir plusieurs courriers électroniques, avant de finalement réussir à fixer des rendez-vous pour la tenue des entrevues. Par ailleurs, les personnes contactées travaillaient pour la plupart dans des milieux professionnels dans lesquels les protocoles, les manières et les normes de conduite sociale – y compris l'hexis corporelle – sont très codifiés. Je devais alors composer avec des difficultés propres à toute enquête auprès d'une élite qui a une forte estime de soi et qui est habituée à suivre un code de comportement qui impose une présentation de soi très soignée et un haut niveau de discrétion.

Comme Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot l'ont souligné à plusieurs reprises dans leurs travaux (Pinçon et Pinçon-Charlot 1989, 2002, 2003), travailler avec des classes bourgeoises met le sociologue au défi de se retrouver dans une position avec laquelle il est rarement confronté : l'infériorité sur l'échelle sociale (Chamboredon et al. 1994; Pinçon et Pinçon-Charlot 2002; Zuckerman 1972).

⁵³ Lorsque j'évoque ici le terme « à problèmes », je fais allusion aux « problèmes sociaux » qui concernent essentiellement les institutions qui commandent la recherche et non aux « problèmes sociologiques » qui découlent de l'articulation entre les théories et les terrains des sociologues. Sur cette question, voir (Gotman 2010; Paugam 2008; De Singly 2010).

Lorsque j'ai été convoqué dans un bureau ou dans un café par des apprentis-cadres, j'ai été amené à composer avec des manières de faire et des coutumes dont il a fallu tenir compte afin de créer une situation propice à l'échange et à la production d'un récit biographique. Dans ce contexte, « tact et contrôle du lexique utilisé sont des éléments décisifs » (Pinçon et Pinçon-Charlot 2002: 35).

Cet apprentissage s'est fait néanmoins de manière progressive et non sans quelques échecs et frustrations. J'aimerais évoquer ici un épisode qui sert d'exemple du type de problèmes qui se sont présentés lors de l'enquête. Une des principales « maladroites » a eu lieu dès le début de mon enquête et elle a trait à la méthode de prise de contact pour recruter des JPH disposés à être interviewés. J'avais, dans un premier temps, préparé des affiches de recrutement que j'avais diffusées sur plusieurs listes d'envoi adressées aux jeunes amateurs de sports – surtout à travers les associations sportives récréatives de jeunes adultes. Je me suis rapidement trouvé confronté au fait que les réponses obtenues par cette première approche n'ont pas été nombreuses ce qui m'a rapidement obligé à changer de stratégie en raison de ce manque de réponse.

Le recrutement n'a pu commencer à donner fruits qu'à partir du moment où j'ai obtenu quelques premières entrevues par l'entremise de mon propre réseau d'interconnaissance. Ce ne fut que lorsque ces premiers individus interviewés ont commencé à parler de ma recherche auprès de leurs contacts que ce processus a pu débloquer.

4.5.2. LIMITES ET POSSIBILITÉS DE L'ÉCHANTILLONNAGE PAR « BOULE DE NEIGE »

La méthode d'échantillonnage qualitatif par « boule de neige » a ainsi été de grande utilité pour faire face à ce premier manque de participants. Par ailleurs, un échec m'a permis d'arriver à un constat qui s'est avéré essentiel pour comprendre les habitudes et comportements de ce type de milieux : dans ces milieux professionnels de la « classe créative » le fait d'être référé par un pair donne une crédibilité à une

entreprise comme la mienne qui est difficile à obtenir par d'autres moyens (Noy 2008).

Je peux maintenant *a posteriori* attribuer l'échec de ma première méthode de recrutement à ma relative méconnaissance des us et coutumes d'un groupe social pour qui, les moyens que j'utilisais au début n'étaient pas les plus appropriés pour les inviter à participer à une entrevue biographique. En changeant mes procédures vers un type de recrutement par « boule de neige », j'ai pu donc profiter des réseaux d'interrelations déjà existants. Ce premier épisode problématique s'avéra d'une importance majeure pour la suite de ma recherche, entre autres parce qu'il m'a permis de faire une rétroaction sur mes propres préjugés auprès de la population que je voulais observer, mais aussi parce qu'à travers l'analyse de ces premières difficultés, j'ai pu comprendre l'importance du réseau d'interrelations propres au groupe social que je voulais étudier dans la thèse.

Faire appel à une technique de prise de contact basée sur le « bouche-à-oreille » m'a donc permis de rejoindre des individus qui se connaissent mutuellement. Dans le cas de mes entrevues biographiques, la méthode de « boule de neige » me permettait aussi de cibler des gens qui se définissaient eux-mêmes comme « sportifs » et qui partageaient le profil professionnel ciblé : ils étaient tous de jeunes professionnels diplômés en début de carrière. Les ouvertures obtenues grâce à la référence d'un collègue de travail ou d'un partenaire de sport m'ont ainsi permis de vérifier l'importance des « liens faibles » à laquelle Mark Granovetter faisait allusion dans son célèbre article portant sur ce type spécifique de relation sociale (Granovetter 1983).

Malgré ses indéniables vertus, l'échantillonnage par « boule de neige » n'est pas non plus une panacée. Ma recherche m'a montré que ce type d'échantillonnage doit être utilisé avec précaution, afin de bien identifier les avantages heuristiques des témoignages obtenus. Il ne faut pas oublier qu'avant tout ces récits nous intéressent parce qu'ils nous permettent de rendre compte des configurations appartenant aux

styles de vie hypermodernes. On peut dès lors affirmer que l'un des inconvénients du recrutement par « boule de neige » réside dans le risque de considérer un réseau limité de contacts comme étant sociologiquement pertinent (Coyne 1997). Ce constat s'est avéré particulièrement important dans les entrevues d'escalade et d'*Ultimate*, puisque l'accès à une seule équipe ou à un seul petit réseau de pratiquants risquait de limiter les phénomènes observables à des relations spécifiques à une seule expression de la pratique de ces sports. C'est pourquoi, malgré la possibilité d'obtenir plus de récits d'un même réseau, j'ai préféré continuer à chercher des ouvertures dans plusieurs groupes de pratiquants.

En somme, pour pallier le risque d'une fausse homogénéité des données j'ai essayé de diversifier les milieux auprès desquels je faisais mes entrevues, de suivre plusieurs pistes. Une fois le processus de « boule de neige » déclenché, il s'est avéré important de réfléchir en permanence aux raisons pour lesquelles je faisais appel à un informateur ou à un groupe et non seulement d'aller interviewer un individu parce que la recherche lui avait été référée par un proche.

Dans ce processus, il m'a semblé important d'élargir le plus possible les profils des personnes à interviewer, tout en restant dans le cadre général de l'univers d'étude que je voulais analyser. Par exemple, j'ai jugé nécessaire de contacter autant des gens très expérimentés dans la pratique de leur sport que des individus comptant à peine quelques années d'expérience. Dans la mesure du possible, j'ai aussi voulu avoir un même nombre d'informateurs hommes que de femmes. De même, il était essentiel d'avoir une vaste gamme d'orientations professionnelles, pour ainsi déterminer avec plus de précision les points en commun ainsi que les principales différences entre les trajectoires des individus étudiés dans ma recherche.

4.5.3. BRÈVE DESCRIPTION DE L'ÉCHANTILLON

Le constat selon lequel « toute entreprise scientifique s'efforce de découvrir quelque chose qui puisse s'appliquer à *toutes les choses* d'un certain type en en

étudiant *quelques* exemples » (Becker 2002: 118) m'a conduit à poursuivre la construction des données aussi longtemps que je continue à trouver de nouvelles configurations sociales qui rendent compte des formes d'individuation sportive des JPH.

J'ai fait un total de 33 entrevues biographiques avant d'atteindre la saturation des données⁵⁴. J'ai rencontré 17 hommes et 16 femmes qui étaient tous de jeunes professionnels avec au moins une année de pratique régulière – c'est-à-dire au moins deux fois par semaine – d'une activité sportive de loisir⁵⁵.

En fonction du type de sport pratiqué, j'ai divisé les entrevues en deux grandes familles. J'ai fait une première série d'entrevues biographiques – 10 hommes et 6 femmes – auprès des JPH amateurs des sports de plein air – particulièrement des sports de montagne (alpinisme et escalade), mais aussi d'autres activités sportives que l'on peut associer avec la culture des *sports aventure* (défis-aventure, plongée sous-marine, parachutisme, cyclisme de montagne).

⁵⁴ Une description des principales caractéristiques des informateurs cités se trouve en annexe 3.

⁵⁵ Mon intérêt théorique étant la description des styles de vie sportifs des jeunes professionnels de la « classe créative » et non le traitement des carrières sportives d'élite, le recrutement des participants s'est effectué à partir de leur profil socio-professionnel : toutes les personnes enquêtées avaient terminé des études universitaires depuis moins de dix ans. De plus, il était important de trouver des gens qui pratiquaient de manière assidue un sport récréatif hypermoderne (voir les caractéristiques de ce type d'activité dans les sections 3.3.1 et 3.3.2). Or, la pratique assidue d'un sport n'est pas, chez cette population, un critère qu'on peut facilement standardiser à l'aide d'un paramètre quantitatif fixe. En effet, l'assiduité ne peut être considérée comme une entité homogène, indépendante du sport pratiqué ou du temps libre dont chaque individu de la « classe créative » dispose. Ces JPH ont souvent des emplois du temps variés ou irréguliers qui diffèrent grandement les uns des autres. De plus, selon l'emploi et le type de loisir adopté, certains peuvent pratiquer une activité physique récréative de manière intensive pendant quelques mois, partant par exemple trois ou quatre mois en expédition. D'autres pratiquent un sport d'équipe deux fois par semaine (c'est le cas de plusieurs joueurs d'Ultimate), tout en participant à des tournois quelques fins de semaine par année. En somme, je me suis assuré que tous les informateurs orientaient fortement leurs projets de vie autour des activités sportives. Dans ma construction d'échantillon par « boule de neige », j'ai ainsi voulu prendre en compte toutes ces formes variées de distribution du temps, tout en gardant à l'esprit que je voulais recruter des individus qui se définissaient eux-mêmes comme particulièrement attirés par des loisirs de type sportif.

Le deuxième groupe – 7 hommes et 10 femmes – était composé de joueurs d'*Ultimate*⁵⁶. Ce sport, d'histoire relativement récente, m'a intéressé en raison de sa condition de sport d'équipe pratiqué majoritairement par de jeunes adultes hautement scolarisés. À la différence de la plupart des sports d'équipe de tradition anglaise, règlementés autour de la fin du XIX^e siècle, l'*Ultimate* est une pratique dont l'existence date à peine d'une quarantaine d'années (Zagoria et Leonardo 2005). La naissance de ce sport, en 1968 et en Amérique du Nord, est directement liée à l'émergence d'une culture de loisir sportif universitaire qui se développait depuis les années de post-Seconde guerre. Cette culture prôna les valeurs d'une société post-industrielle comme l'absence de régulation extérieure, le culte du corps athlétique et perfectionné par l'activité physique, la démocratie participative...

Sport mixte et autoarbitré, l'*Ultimate* m'a permis de caractériser l'implication des jeunes adultes professionnels dans des pratiques sportives récréatives qui combinent une série de principes issus des sports traditionnels – la division du travail, le respect des règles, la mesure du temps – avec des éléments issus des dénommés *sports-style de vie* (Wheaton 2004b) – l'autorégulation, l'innovation dans les formats des matchs, la mixité du jeu.

Ce deuxième groupe de données biographiques a été complété par une observation participante au sein d'une équipe appartenant à la ligue récréative de l'Association d'*Ultimate* de Montréal (AUM). Je traiterai plus en détail de cette observation participante dans mon prochain chapitre, qui sera consacré à l'approche ethnosociologique.

En ce qui concerne la mise en pratique des procédés d'entrevue biographique, il convient de dire que le format des entrevues non directives, qui requiert un temps d'interaction sociale entre intervieweur et interviewé particulièrement long, est

⁵⁶ Je vais décrire plus en détail les particularités de ce choix de sport lors du chapitre 5 qui porte sur les données ethnographiques, puisqu'il s'agit de l'activité sportive récréative dans laquelle j'ai réalisé une observation participante.

souvent un autre obstacle à surmonter. Nombreuses ont été les personnes qui se sont montrées intéressées, dans un premier temps, à participer à mon enquête et qui, après quelques tentatives pour fixer un rendez-vous, se sont désistées en considérant que l'exercice leur demanderait trop de temps. D'aucuns m'ont envoyé des courriels en me demandant de leur faire parvenir un questionnaire⁵⁷. Ce ne fut qu'après avoir expliqué que la méthode avec laquelle je voulais travailler exigeait de se rendre disponible pour une conversation d'environ deux heures, que certains décidaient que ce n'était plus possible de m'accorder un temps aussi long. D'autres acceptaient de me rencontrer pendant l'heure du dîner ou les vendredis soirs après avoir achevé leur semaine de travail et souvent avant de consacrer une bonne partie du week-end à la pratique d'un sport. Par ailleurs, ces dernières entrevues se sont avérées les plus difficiles à conduire, puisque les informateurs arrivaient mal à se concentrer sur une entrevue longue.

4.5.4. PARTICULARITÉS TECHNIQUES DE L'ENTREVUE NON DIRECTIVE ET AXES HEURISTIQUES DE L'ANALYSE DES RÉCITS BIOGRAPHIQUES DES JPH

Comme on le verra plus tard lors de l'analyse des données, le temps des JPH se fait précieux et leurs emplois du temps sont très remplis, et ce, autant pour les activités professionnelles que pour les activités de loisir. Parfois il a fallu faire des entrevues en plusieurs parties durant leurs « temps morts », ce qui a représenté autant un avantage qu'un inconvénient. Avantage, certes, puisque l'on pouvait mieux revenir dans une deuxième ou une troisième séance sur des aspects abordés dans les séances précédentes, mais aussi inconvénient, puisque parfois j'avais l'impression que la remémoration se faisait plus laborieuse si on perdait l'élan du discours (le tempo) ou si les conditions de l'environnement – physique et interpersonnel –

⁵⁷ Les termes « questionnaire » et « entrevue » sont souvent confondus dans le langage de sens commun. C'est la raison pour laquelle il était parfois difficile de déterminer si la sollicitation (ou : demande) d'un « questionnaire » de la part des interviewés provenait d'une connaissance quelconque de ce type d'outil d'enquête (auquel les personnes sollicitées seraient plus habituées) ou bien d'une simple confusion terminologique. Dans tous les cas, dans la négociation du contrat implicite d'entrevue biographique, j'ai dû expliquer à chaque participant le déroulement de l'entrevue ainsi que les objectifs de la recherche.

d'entrevue changeaient, par exemple, si une des séances se faisait dans un endroit plus bruyant dans lequel on ne pouvait profiter de l'intimité nécessaire pour ce type d'activité.

En ce qui concerne l'enregistrement des récits biographiques, j'ai voulu tenir compte de la difficulté du passage entre le discours oral et le discours écrit soulignée par plusieurs auteurs qui travaillent avec des données biographiques (Chalifoux 1987; Bertaux 1980). Même le chercheur le plus rigoureux perd dans la transcription une quantité importante de détails – le rythme, les silences, le non-verbal, les expressions inaudibles.

Néanmoins, une stratégie qui permet de contrôler et de minimiser cette perte est de réaliser la transcription le plus rapidement possible (Bertaux 1980) ou bien de travailler directement avec les enregistrements, à défaut de pouvoir filmer les entretiens – ce qui dans notre cas était difficile compte tenu de la discrétion que les personnes interviewées exigeaient de la part du chercheur. Les transcriptions et les enregistrements audio m'ont permis non seulement de revenir sur le témoignage « tel quel », mais aussi, dans la mesure du possible, d'interpréter les pauses, les silences et d'autres éléments du contexte (Siméoni 1988).

Par ailleurs, j'ai travaillé mon analyse à l'aide de *Stories matter*, logiciel libre développé par le Centre d'histoire orale de l'Université Concordia. Ce logiciel avait le grand avantage qu'il me permettait de coder, de rentrer des données biographiques et des notes sur les aspects métanarratifs des entrevues ainsi que de faire rapidement du montage audio en divisant l'entrevue en différents segments que je pouvais transcrire par après. J'ai pu ainsi analyser plusieurs récits – environ la moitié – directement sur l'enregistrement, ce qui m'a permis d'avoir un matériel plus proche de la situation d'entrevue que dans les cas des transcriptions. Ayant découvert cet outil dans une phase avancée de mon travail de terrain, je ne l'ai utilisé que pour la moitié des entrevues – l'autre moitié correspondait aux premières entrevues qui étaient déjà transcrites. Cette double méthode de travail m'a permis de comprendre

les avantages et les inconvénients des deux types de procédés. La transcription permet une lecture sémantique plus approfondie puisqu'on peut coder en liant plus clairement les différentes parties du récit, mais le travail avec l'enregistrement audio permet une fidélité plus grande par rapport à la situation d'entrevue. L'avantage du logiciel *Stories matter* est qu'il m'a permis de coder autant les entrevues transcrites que celles non transcrites et de dégager ainsi des éléments sémantiques des deux groupes (voir figures 1 et 2).

FIGURE 1 : INTERFACE STORIES MATTER 1/2

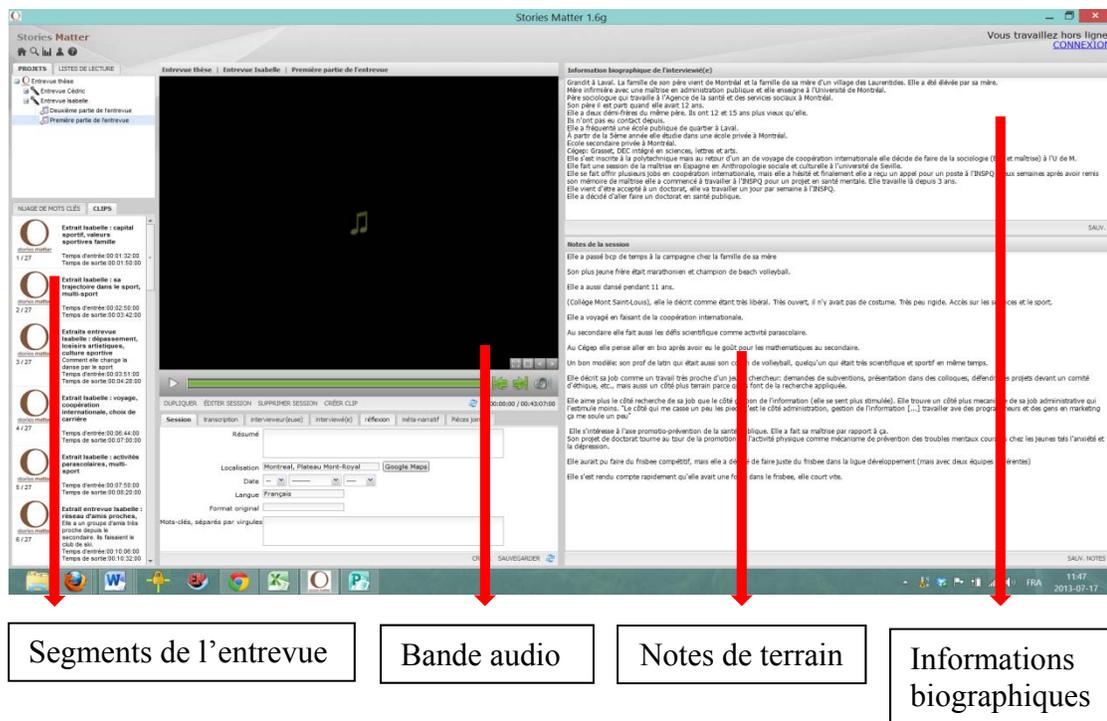
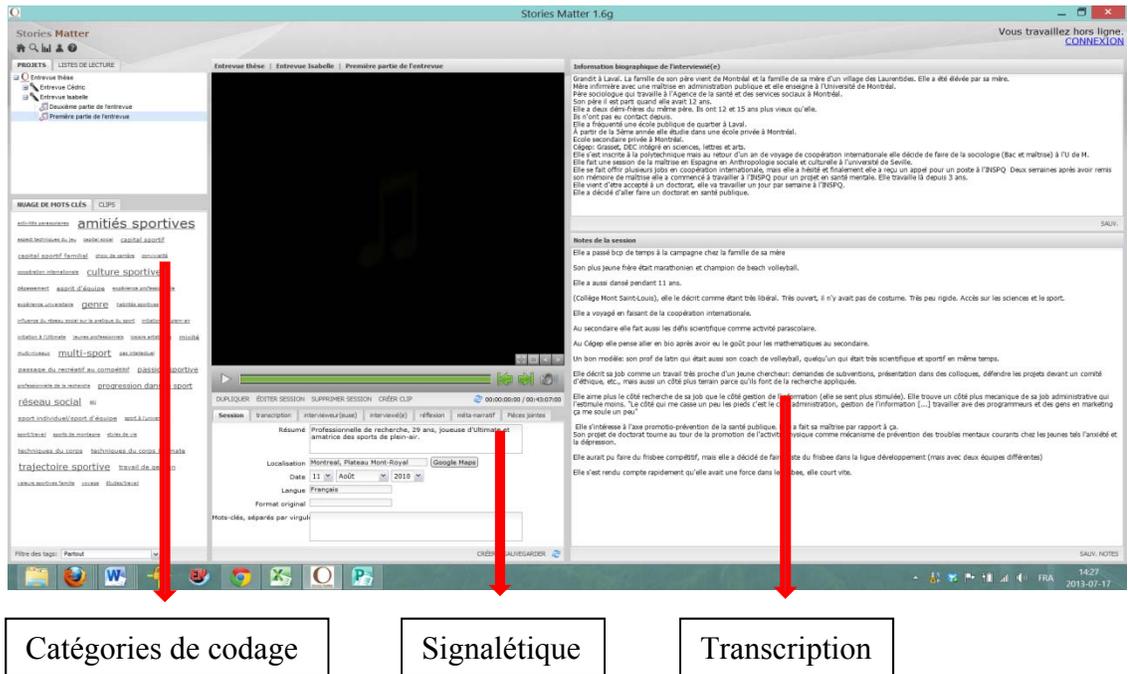


FIGURE 2 : INTERFACE STORIES MATTER 2/2



Il faut dire que l'analyse des données a été intimement liée à l'approche d'entrevue non directive utilisée dans ma construction de données biographiques. J'ai voulu guider le processus de remémoration des informateurs à partir d'un canevas d'entrevue composé de quelques grandes rubriques (voir annexe 1) qui, tout en étant le résultat d'une opérationnalisation du cadre théorique, m'offrait une grande liberté dans l'application de l'instrument de construction des données. Ce cadre théorique développait particulièrement les grandes dimensions relatives aux formes de connaissance et de pratique sociale du sport de la « classe créative ».

La non-directivité constitue une technique de travail sur le terrain dont la structuration des questions est encore plus ouverte que dans le cas des entrevues semi-directives. Dans le non directif (structuration ouverte), la priorité est de favoriser l'expression exhaustive d'un récit qui puisse rendre compte des représentations sociales contenues dans l'expérience d'un individu. Ces grandes rubriques contenues dans mon canevas d'entretien correspondaient à quatre axes de l'expérience de vie des JPH interviewés : l'expérience familiale, l'expérience

scolaire, la vie professionnelle et la trajectoire sportive. À travers ces quatre axes, j'ai voulu me concentrer spécialement sur le processus d'individuation des jeunes adultes diplômés à partir de leurs expériences de loisir et de travail (voir chapitres 1 et 2).

Bien qu'il s'agisse d'un procédé de construction des données dans lequel l'intervieweur scientifique se fait discret, il est important en tout temps de garder les objectifs de recherche en tête et d'être prêt à intervenir pour mieux susciter le discours de notre interlocuteur. J'ai donc voulu mettre l'accent, pendant la construction des données, sur l'écoute active et les relances comme conditions d'une bonne élaboration des matériaux biographiques (de Gaulejac 1988; Pineau 1986; Michelat 1975; Kaufmann et Singly 1996).

Le canevas, bien qu'important, a seulement servi de repère, de scénario. En d'autres mots, l'ordre des questions n'était pas fixé d'avance et indépendamment de la manière dont le récit se déroulait ; j'intervenais uniquement pour inviter mes interlocuteurs à développer certains aspects de leurs récits en relation avec les quatre axes mentionnés précédemment. En somme, recourir à une telle méthode d'entrevue veut dire que

... l'information atteinte par l'entretien non directif est considérée comme correspondant à des niveaux plus profonds, ceci parce qu'il semble bien qu'il existe une relation entre le degré de liberté laissé à l'enquêté et le niveau de profondeur des informations qu'il peut fournir. La liberté laissée à l'enquêté (la non-directivité étant toutefois relative) facilite la production d'informations symptomatiques qui risqueraient d'être censurées dans un autre type d'entretiens (Michelat 1975: 231).

Finalement, j'ai aussi voulu tenir compte de la *transversalité* du travail de construction de données selon une logique d'auto-analyse. Il était important pour moi de tenir en considération ma propre position sociale – en tant que jeune adulte, étudiant en sociologie, issu d'une famille de type intellectuel de la nouvelle bourgeoisie mexicaine, ayant immigré au Québec il y a dix ans – pour comprendre son articulation avec les expériences des acteurs enquêtés (Bourdieu 2004). Ces

éléments font partie de la localisation sociale de mes propres interprétations dans le travail de description et d'analyse des données.

Ma position sociale me donna ainsi un statut particulier quelque peu ambivalent vis-à-vis de mes interlocuteurs. J'étais à la fois considéré comme un proche – non seulement en termes de mon capital scolaire, mais aussi en raison de mon appartenance générationnelle –, mais j'étais aussi un étranger par ma condition d'étudiant en sciences sociales d'origine latino-américaine. Ce statut constitua un facteur à considérer autant dans mon travail par entrevue biographique que dans celui par observation participante.

Dans les pages qui suivent, je traiterai d'une deuxième série de procédés de recherche qualitative. Il sera ainsi question de la méthode ethnosociologique, approche qui constitue une deuxième phase de travail empirique. Les observations des pratiques de loisir sportif s'avéreront ainsi tout aussi importantes que les données biographiques pour décrire en profondeur les configurations sociales propres à l'interface entre le temps de travail et le temps de loisir des JPH. En d'autres mots, le travail ethno-sociologique m'a permis d'avoir accès à des éléments peu ou pas verbalisés qui sont observables à travers l'analyse des pratiques concrètes de loisir sportif de la « classe créative ».

5. MOBILISER L'ETHNOGRAPHIE POUR FAIRE RESSORTIR LES STYLES DE VIE SPORTIFS DES JPH

« [...] un récit de vie isolé, privé du support de l'enquête ethnographique, apparaît comme une coquille vide. Éclairée par d'autres entretiens menés auprès d'autres interlocuteurs, relayée par l'histoire économique et sociale du groupe, la biographie devient alors un instrument de connaissance de la société » (Zonabend 1980: 7).

« Si parmi les sciences sociales il y a une discipline particulièrement sensible aux questions de subjectivité, c'est bien l'ethnologie, car ses techniques de base visent à pénétrer la manière d'être des "autres"; et comment d'ailleurs comprendre quelque chose à autrui, sans une mise en relation et en comparaison avec une expérience de soi, de son propre mode d'être? » (Gutwirth 2003: 179).

Si en sociologie, l'approche ethnographique a été au cœur de plusieurs batailles d'ordre épistémologique sur la validité scientifique des matériaux construits à partir de l'observation directe des pratiques sociales, elle a, en revanche, toujours été centrale dans le développement disciplinaire de l'anthropologie. Il suffit de penser aux travaux classiques de B. Malinowski aux îles Trobriand (Malinowski 1963, 1933), à ceux d'E. Evans-Pritchard chez les Azande (Evans-Pritchard 1976), de M. Mauss chez les Eskimos (Mauss 1960) ou encore de C. Lévi-Strauss chez les Borobo (Lévi-Strauss 1955) pour s'apercevoir de l'importance accordée par les «grands maîtres» de l'ethnologie anthropologique au travail de construction des données à partir de l'observation *in situ* des différents groupes sociaux auxquels ils se sont intéressés.

Encore plus que d'autres méthodes d'élaboration des matériaux de recherche, l'observation ethnographique, faite sur des périodes relativement longues de présence du chercheur sur le terrain, a permis aux ethnologues de décrire en profondeur les différentes formes de structuration de la vie sociale des peuples étudiés. En anthropologie, cette méthode rendit possible la description détaillée de la morphologie des sociétés analysées, ainsi que de leurs principales composantes socio-structurelles et socio-symboliques (Sabourin 1997).

5.1. USAGE SPÉCIFIQUE DE LA MÉTHODE D'OBSERVATION PARTICIPANTE DANS CETTE RECHERCHE

« Anthropology is a foreign field when it comes to sport » (Carter 2011).

« Participant observation offers learning opportunities that cannot be duplicate by any other method » (Whyte et Whyte 1984).

Si j'ai décidé de faire appel à l'observation participante pour construire une deuxième partie de mes données empiriques dans une perspective sociologique, c'est en grande partie parce que l'un des principaux objectifs à l'origine de mon étude était d'examiner, de l'intérieur, le processus de construction de liens sociaux chez les JPH à partir de l'analyse des activités sportives de loisir. Je me rendais compte du besoin de mettre en relation mes données biographiques avec des approches ethnographiques du fait que « l'observation participante répétée facilite une compréhension en situation, des systèmes de dispositions qui caractérisent le milieu enquêté, parce que cette démarche d'enquête permet d'observer un habitus en acte avec la réalisation des dispositions qui le constituent » (Pinçon et Pinçon-Charlot 2002: 69). Par ailleurs, l'une des principales objectivations des habitus sportifs que je voulais observer à partir des données ethnographiques concernait les pratiques sociales de jeu et d'entraînement sportif.

Ainsi, tout en concentrant mon attention sur l'acquisition de certaines connaissances pratiques, transmises et incorporées sous la forme de techniques du corps, j'ai voulu analyser la manière dont les valeurs d'une société managériale hypermoderne se matérialisaient dans les activités corporelles appartenant au champ sportif.

Pour ce faire, il me semblait nécessaire, tel que Loïc Wacquant (2002) l'a fait dans un gymnase de boxe du ghetto de Woodlawn, à Chicago, de me prêter à l'« ethnopraxie » – que cet auteur qualifie aussi de « participation observante » (Wacquant 2002: 10) –, c'est-à-dire à cette « forme d'observation qui consiste à participer en temps et en situation réels avec les indigènes de sorte à acquérir, comme eux, par la routine, les savoirs tacites et les catégories de perception qui composent pour partie leur univers » (cité dans Pinçon et Pinçon-Charlot 2002: 74).

En ce sens, ma première tâche fut de repérer une pratique qui correspondrait au modèle de sport hypermoderne dont j'avais commencé à traiter empiriquement à partir des entretiens biographiques à structuration ouverte conduits lors de ma première phase d'enquête de terrain (voir chapitre précédent). Autrement dit, ces entretiens, qui portaient sur la relation entre l'activité corporelle de loisir et les valeurs véhiculées par la société managériale, me paraissaient encore insuffisants pour rendre compte des nouvelles techniques du corps associées aux formes d'individuation hypermodernes.

Par ailleurs, ces premières données biographiques, résultant des entrevues non directives menées auprès de jeunes adultes professionnels, reflétaient ma volonté de confronter ma première définition de « sport hypermoderne » (voir chapitre 3) avec des données empiriques qui viendraient ajouter des éléments importants à une notion à peine effleurée à la fin de mon cadre théorique. Pour ce faire, j'avais commencé la phase empirique de mon enquête en suivant une piste avancée par une partie de la littérature en sociologie du sport qui associe la préférence pour certains sports chez les jeunes adultes à l'avènement ou à la massification des pratiques dites

« alternatives » ou « extrêmes ». Je m'intéressais tout particulièrement aux systèmes de valeurs transmis par ces activités (Le Breton 1991; Baudry 1991; Laberge et Albert 1996).

Si mes premières entrevues biographiques auprès des JPH – en particulier les pratiquants de sports de plein air, dont l'escalade (voir chapitre 4) – étaient centrées sur des aspects comme l'esprit aventurier et la prise de risque, il me paraissait désormais nécessaire d'élargir le spectre des pratiques sportives susceptibles de recéler de nouvelles logiques d'individuation.

C'est ainsi que j'ai peu à peu abandonné le projet de recourir uniquement aux entretiens biographiques comme approche méthodologique dans le cadre de ma recherche.

Lorsque j'ai décidé de compléter mes entrevues avec un travail de type ethnographique, l'idée de proposer une réflexion sur l'apparition des formes sociales de sport « hypermoderne » commençait à peine à être envisagée et je commençais à m'apercevoir à quel point, suivant la vague des travaux sur les sports alternatifs des années 1980-90 (Rinehart 1999; Wheaton 2003; Kusz 2003), j'avais associé hâtivement la pratique du loisir sportif de la « classe créative » à un éthos caractérisé uniquement par l'individualisme, l'aventure et le risque. Ce schème d'intelligibilité me semblait dorénavant problématique, voire incomplet.

Ainsi, au fur et à mesure que les entrevues se poursuivaient, j'avais l'impression que, malgré le fait que ces données biographiques me renseignaient certes sur le processus de socialisation sportive des diplômés universitaires, il me paraissait de plus en plus nécessaire de comparer ces données avec d'autres formes de loisir sportif comportant une logique quelque peu différente. J'espérais que cette comparaison me permette de voir comment la nouvelle culture managériale pouvait s'objectiver, par exemple, dans des techniques du corps qui ne correspondaient pas nécessairement à une culture associée à la seule prise de risque corporel.

Il m'a donc semblé pertinent de me demander s'il y avait des formes d'individuation « hypermodernes » qui seraient inhérentes à d'autres activités plus proches de la logique des sports d'équipe – logique que j'avais associée dans un premier temps à la notion de « sport moderne ». Je voulais, dès lors, trouver un sport qui puisse me servir d'observatoire pour traiter des styles de vie post-matériels, mais qui serait dans le même temps en dehors de la culture du plein air. Je cherchais à étudier une activité dont l'existence daterait de la deuxième moitié du XX^e siècle, période d'émergence du capitalisme post-industriel, et qui ne serait pas nécessairement considérée comme un sport « extrême ». La question que je commençais à me poser à ce stade de la recherche empirique était donc la suivante : quelle pratique me permettrait d'observer l'évolution récente des formes d'individuation sportives en dehors de la culture du risque ? Autrement dit : comment trouver un sport dont la logique serait proche des « sports modernes », mais dont les valeurs transmises pourraient être déjà le résultat des nouveaux styles de vie propres à une culture « hypermoderne » ?

5.1.1. LA DÉCOUVERTE DE L'ULTIMATE COMME OBSERVATOIRE

La « clé de voûte » qui m'a permis de sortir de l'impasse dans laquelle je me trouvais se présenta à moi de manière quelque peu fortuite. Lors d'une des entrevues faites avec un « grimpeur » (adepte de l'escalade récréative), la personne interviewée m'a fait remarquer, pendant la phase d'amorce de l'entretien, que, si mon objectif était de trouver un sport pratiqué majoritairement par de jeunes adultes professionnels en début de carrière, je devais aller voir « ce qui se passait du côté des joueurs d'*Ultimate* » (entrevue avec Patrick, 29 ans, professionnel de la recherche et candidat au doctorat en sciences sociales, 2008).

C'est ainsi que j'ai entendu pour la première fois parler de ce sport dont le nom, ainsi que les principales propriétés, m'étaient encore inconnus. Par ailleurs, après avoir réalisé quelques recherches documentaires exploratoires, notamment sur les sites Web des associations d'amateurs d'*Ultimate* à travers le monde, j'ai commencé

à découvrir un univers qui s'est avéré un laboratoire d'observation très fertile pour rendre compte de nouvelles formes d'individuation sportive de la société managériale. Avant de commencer la description de cette expérience d'observation, j'aimerais donner un aperçu des principales caractéristiques de ce sport.

5.2.1.1. QU'EST-CE QUE L'ULTIMATE?

Aussi connu par ses adeptes à travers le monde sous le nom d'*Ultimate Frisbee*, l'*Ultimate* est un sport d'équipe qui a vu le jour en 1968 dans une école préuniversitaire (*Columbia Highschool*) à Maplewood, New Jersey (Zagoria et Leonardo 2005; Griggs 2009b; Malafronte 1998). Il a ses origines dans un camp d'été au Massachusetts, fréquenté par des enseignants-étudiants de la classe moyenne blanche de la côte Est étatsunienne parmi lesquels se trouvaient ses deux inventeurs : Jared Kass et Joel Silver. Pour développer ce nouveau sport, ils se sont servis, en guise de matériel, d'un disque en plastique appelé le « Frisbee » qui avait été commercialisé pour la première fois quelques années auparavant par la compagnie Wham-O, spécialisée dans la production de jouets pour enfants.

5.2.1.2. NAISSANCE ET PHILOSOPHIE DE L'ULTIMATE

L'*Ultimate* est né comme le produit d'une impulsion contre-culturelle de la jeunesse universitaire américaine appartenant à la classe moyenne. Dans ce contexte, l'invention de l'*Ultimate* peut être considérée comme l'expression d'une volonté de la part d'une nouvelle classe montante, composée de jeunes adultes scolarisés, de développer des formes de loisir en accord avec une éthique de liberté créative dans laquelle l'encadrement institutionnel serait moins rigide, sinon absent. H. Crocket décrit la naissance de ce sport de la manière suivante : « *Ultimate Frisbee (Ultimate)* is one of a number of alternative or lifestyle sports whose mythological origins in 1960s counter-culture imbue it with a reputation for being an anti-competitive alternative to traditional team sports » (Crocket 2013).

Une des anecdotes auxquels les auteurs intéressés par l'histoire de ce sport font référence, et qui explique pourquoi Crocket parle de la naissance de l'*Ultimate* comme un moment « mythologique », est le fait que Silver, l'un de ses fondateurs, raconte que le nom de ce nouveau sport lui est venu à la tête suite à un moment d'extase dans lequel il aurait pris conscience en plein jeu, après s'être lancé en l'air pour attraper un disque, du fait que cette nouvelle pratique constituait pour lui le sport « ultime » (Zagoria et Leonardo 2005). Pour ses fondateurs, l'*Ultimate* recélait toutes les qualités que l'on pouvait attribuer à d'autres sports d'équipe, et ce, tout en donnant l'impression à leurs adeptes qu'ils étaient en train de jouer à un jeu qui ne ressemblait à aucun autre (Griggs 2009b). Du basketball, l'*Ultimate* aurait pris les mouvements de pivot et la rapidité des déplacements ; du soccer son aspect fluide, peu coupé par les interventions d'un arbitre ; du football, sa configuration spatiale avec deux zones de buts à chaque bout du terrain de même que les changements de possession du disque ; du baseball, l'importance des lancements et des réceptions (Zagoria et Leonardo 2005).

Mais au-delà de l'enthousiasme qu'il a pu générer parmi ses premiers pratiquants, s'il y a deux aspects qui devraient être mis de l'avant pour définir la culture induite par ce nouveau sport, ce sont sans doute l'absence de mécanismes de régulation externe, qui se traduit par l'absence d'un arbitre qui surveille le respect des règles, ainsi que l'esprit de collégialité dans la résolution des controverses. Pour favoriser la fluidité du jeu, les joueurs sont tenus de suivre une étiquette qui permet de résoudre rapidement les possibles différends qui pourraient se présenter au cours d'une rencontre. De cette manière, pour garder une ambiance conviviale en absence d'un arbitre, les joueurs d'*Ultimate* sont invités à respecter une philosophie de jeu qu'on appelle le « *spirit* ». ⁵⁸ Cette notion, sur laquelle on reviendra plus en détail lors de

⁵⁸ Si je me sers ici du terme anglais « spirit » et non de sa traduction en français « esprit », c'est parce que chez les joueurs d'*Ultimate*, toutes appartenances linguistiques confondues, la notion de « spirit » est très ancrée dans le lexique courant du sport. Dans toute la période d'observation participante, la forme anglaise a été adoptée à chaque fois que quelqu'un a évoqué cet important principe du jeu.

notre analyse de données, est particulièrement complexe et donne lieu à plusieurs interprétations très différentes les unes des autres. Pour l'instant, ce qu'il faut retenir, c'est le fait qu'elle a accompagné le développement de l'*Ultimate* depuis sa création et qu'elle a permis la mise en place d'une certaine culture de la courtoisie et du respect d'autrui sur les terrains de jeu.

5.2.1.3. PRINCIPES RÉGLEMENTAIRES ET FORMAT DE JEU

Même si elles peuvent paraître de prime abord très simples à un néophyte, les règles de l'*Ultimate* sont néanmoins particulièrement sophistiquées, à tel point que G. Griggs, l'un des auteurs en sciences sociales qui ont étudié ce sport, considère que l'*Ultimate* est l'une des rares activités sportives récréatives dans laquelle même ses pratiquants assidus – y compris ses adeptes de niveau intermédiaire – ne connaissent que partiellement ses règles (Griggs 2011). En d'autres mots, bien que les principes réglementaires de base qui encadrent l'exercice de ce sport soient relativement simples, le fait qu'il soit autoarbitré se traduit, au moins partiellement, par une certaine complexité des règles du jeu. Cette complexité viserait à permettre aux joueurs sur le terrain de bien gérer les controverses qui pourraient se présenter sans devoir faire appel à un arbitre.

En outre, la sophistication technique du jeu a fait en sorte que la possibilité de commettre des fautes par inadvertance soit très élevée – par exemple, un mauvais blocage qui empêcherait un joueur en offensive d'aller chercher le disque. C'est pourquoi les règles ont été plusieurs fois retravaillées depuis l'invention du sport. Ces adaptations ont eu comme principal résultat d'enrichir/préciser considérablement les règlements.

À cette complexification du règlement s'ajoute le fait que, bien qu'il soit un sport de plus en plus global, l'*Ultimate*, contrairement à la plupart des sports d'équipe, a la particularité que chaque association nationale modifie certains détails des modalités du jeu, notamment celles qui ont trait au nombre de joueurs par équipe durant une

saison particulière, la composition de genre des équipes ou le type des substitutions de joueurs au cours d'un match. Cela étant dit, il faut reconnaître que malgré ces variations locales, la pratique institutionnalisée de ce sport répond, de manière générale, à des standards internationaux, ce qui permet aux équipes en compétition de participer à différents tournois aux niveaux local, national ou mondial.

Avec l'objectif de décrire les traits essentiels qui caractérisent la pratique de ce sport, je présente ici au lecteur une liste des principes réglementaires de base de l'*Ultimate*, en reprenant la présentation produite par l'Association d'*Ultimate* de Montréal :

- **L'esprit** – *Ultimate* croit au franc-jeu et à l'esprit sportif. Le jeu compétitif est encouragé, mais jamais au détriment du respect entre joueurs, le respect des règlements et le simple plaisir du jeu.
- **Le terrain** – Le terrain est formé d'une aire de jeu de 64 mètres par 37, complété à chaque extrémité par une zone de but de 23 mètres.
- **Le début du jeu** – Chaque point s'amorce lorsque chaque équipe est alignée sur la ligne devant la zone de but qu'elle défend. L'équipe en défensive lance (engage) le disque à l'équipe offensive. Une partie réglementaire se joue à 7 joueurs par équipe.
- **Marquer un point** – Chaque fois que l'équipe offensive attrape une passe dans la zone de but adverse, celle-ci marque un point. Le jeu recommence après chaque point.
- **Le passage du disque** – Le disque peut être lancé dans toutes les directions en complétant une passe à un équipier. Les joueurs ne peuvent courir lorsqu'ils ont la possession du disque. Le joueur en possession du disque (lanceur) a dix secondes pour lancer le disque. Le joueur défensif couvrant le lanceur (marqueur) compte alors le délai à haute voix.
- **Changement de possession** – Quand une passe n'est pas complétée (ex. le disque est hors limite, échappé, bloqué ou intercepté), l'équipe défensive prend possession du disque et devient alors l'équipe offensive.
- **Substitutions** – Les joueurs réservistes peuvent remplacer les joueurs sur le terrain seulement après un point ou lorsqu'il y a un temps mort pour blessure.
- **Sport sans contact** – Aucun contact physique n'est permis entre les joueurs. Les interférences et les blocages sont interdits. Une faute est commise quand un contact survient.
- **Les fautes** – Quand un joueur entre en contact avec un autre joueur, il y a une faute. Lorsque la faute affecte la possession du disque, le jeu reprend comme si la possession du disque avait été maintenue. Si le joueur commettant la faute conteste celle-ci en toute bonne foi, le jeu est repris.

- **Autoarbitrage** – Chaque joueur est responsable de l'appel des fautes et des « hors limite » dans lesquels il est impliqué. Les joueurs résolvent eux-mêmes leurs différends.

Source : <http://www.montrealUltimate.ca/fr/reglements>, page consultée le 30 mai 2012

Bien que ces critères soient respectés à la lettre dans la plupart des cas, il y a des dérogations à ces normes qui peuvent s'appliquer dans des situations exceptionnelles. Par exemple, les contacts entre joueurs qui ne sont pas cherchés délibérément sont tolérés s'il s'agit d'un mouvement « naturel » entre joueurs qui entrent en collision pendant la recherche simultanée d'un disque (Robbins 2004: 315). Une autre inflexion à ces principes de base se présente lorsque les terrains pour la pratique du sport sont plus petits en raison du grand nombre de matchs joués sur un seul site. Ceci vaut surtout pour la saison d'hiver, au cours de laquelle les matchs se jouent sur des terrains couverts en raison des conditions météorologiques de Montréal. Dans ce contexte, le remplacement de joueurs ne se fait pas à la fin d'un point marqué, mais plutôt sur la base de l'état de fatigue des joueurs sur le terrain. Le nombre de joueurs dans des terrains moins grands varie aussi. Ainsi, contrairement à l'été où le format du jeu est de 7 vs 7 joueurs, dans le reste de l'année le format est de 5 vs 5 joueurs.

Une dernière caractéristique importante de la pratique récréative de l'*Ultimate*, sur laquelle je reviendrai dans l'analyse des données, consiste dans le caractère mixte du jeu. Bien qu'au niveau compétitif les catégories masculine et féminine soient séparées, dans sa forme récréative l'*Ultimate* est un sport mixte. En règle générale, dans le format de 7 vs 7 les équipes sont composées de trois joueuses et de quatre joueurs et dans le format de 5 vs 5 de deux joueuses pour trois joueurs. La mixité des équipes est l'un des aspects du sport qui est souvent mis de l'avant, mais, comme on le verra dans la troisième partie de la thèse, elle est aussi une de ses caractéristiques les plus complexes à analyser en raison du type de relations de genre qui est propre à ce sport.

Cette description des règles du jeu ayant été réalisée, je vais consacrer la prochaine section du présent chapitre à la narration de mon expérience de terrain.

L'objectif des prochaines pages sera ainsi de décrire les étapes de mon observation ethnographique.

5.1.2. BRÈVE DESCRIPTION DE MON INITIATION À L'*ULTIMATE*

Une fois que j'ai terminé mes premières recherches documentaires sur les caractéristiques du sport auquel j'avais commencé à m'intéresser, j'ai décidé de démarrer mon travail d'observation. Dans un premier temps, j'ai voulu repérer les sites de pratique amateur de ce loisir à Montréal, ainsi que les principaux réseaux de joueurs. J'ai donc découvert l'existence d'une ligue d'*Ultimate* qui se trouvait dans ma ville de résidence : l'Association d'*Ultimate* de Montréal (AUM)⁵⁹. Mais à ce stade de ma recherche, mon seul contact avec ladite ligue consista à écrire quelques courriels à ses administrateurs afin d'obtenir des renseignements ponctuels et généraux sur leur structure organisationnelle et sur les activités qu'ils organisaient – ligue récréative, ligue compétitive, tournois.

Je me suis donc mis à la recherche d'une « ouverture » qui me permettrait éventuellement de trouver un terrain ethnographique pour faire une observation participante auprès des JPH adeptes d'*Ultimate*. Étant moi-même un étudiant/diplômé, j'ai décidé de commencer cette recherche d'un terrain d'observation possible parmi mes collègues d'université. J'ai donc commencé à chercher dans mon entourage professionnel des gens pratiquant ce sport ou ayant des contacts auprès de joueurs d'*Ultimate*.

5.2.2.1. UN PREMIER TERRAIN : LA PRATIQUE INFORMELLE DE L'*ULTIMATE* AU PARC JARRY

C'est ainsi qu'ayant communiqué mon intérêt de connaître de plus près cette pratique, une ancienne connaissance de mon entourage m'a parlé d'un groupe de ses amis – étant tous des jeunes adultes professionnels – qui se rencontrait chaque

⁵⁹ Afin de faciliter la lecture, j'utiliserai dorénavant les sigles AUM pour faire référence à cette association.

semaine au Parc Jarry de Montréal, pendant la période estivale, pour jouer des matchs d'*Ultimate*. Il faut dire que le fait de trouver un circuit de pratique dans ma ville de résidence facilita grandement le choix de mon terrain d'observation, puisque je pouvais m'organiser rapidement pour être le plus souvent possible sur le terrain.

Je me suis donc mis en contact avec les organisateurs de ces matchs informels en vue de commencer à jouer avec eux. Une fois la prise de contact faite, ils se sont tout de suite montrés ouverts à m'accueillir au sein du groupe habituel de joueurs, d'autant plus qu'il y avait juste un petit noyau d'une dizaine de personnes qui y assistaient régulièrement et que pour organiser des matchs ils avaient toujours besoin de nouveaux venus.

C'est ainsi que j'ai commencé une première phase d'observation participante, en raison d'une à deux fois par semaine, entre l'été 2009 et la fin de l'automne de la même année. Cette première étape de travail sur le terrain a été suivie d'une autre, à l'été 2010, d'environ trois mois, au sein du même groupe et sur le même site.

Ces premières phases d'observation m'ont permis d'avoir accès à un milieu d'interconnaissance dans lequel l'*Ultimate* était pratiqué comme un loisir occasionnel, c'est-à-dire comme un passe-temps – donc il n'était pas ici question d'une pratique de « loisir sérieux » selon la typologie de Stebbins évoquée dans le chapitre 3 (Stebbins 1982).

Bien que ces premiers aperçus de la pratique de cette activité de loisir ne m'aient que très partiellement permis d'observer l'habitus sportif de joueurs d'*Ultimate*, un aspect de la configuration sociale de ce milieu s'est néanmoins avéré significatif lors de ces premiers mois d'observation participante : j'ai pu examiner comment les activités de loisir sportif de la « classe créative » s'articulent avec certains styles de vie à partir desquels on peut distinguer une appartenance de classe.

En ce sens, le Parc Jarry, l'un des espaces aménagés pour le divertissement récréatif le plus fréquenté et connus du centre-nord de la ville de Montréal, fut un observatoire qui par sa localisation particulière – se situant entre deux quartiers aussi différents par rapport à leur composition sociodémographique tels que Villeray et Parc-Extension – me permit de regarder de près différentes formes de stratification sociale liées à la pratique sportive de loisir. En outre, ce site plurifonctionnel, où la pratique des différents sports tels le basketball, la course à pied, le soccer, le tennis, entre autres, me permettait d'avoir un milieu d'observation de composition socioéconomique hétérogène dans lequel la pratique des sports coexistait avec d'autres usages sociaux du temps de loisir liés à des activités de détente telles la promenade, les pique-niques, entre autres.

Du fait qu'il se trouve dans un carrefour entre, d'un côté, un quartier résidentiel de classe moyenne en plein processus de gentrification – Villeray (accès Est) – et, de l'autre côté, un milieu social pluriethnique, considéré comme étant l'un des quartiers les plus défavorisés du Canada – Parc-Extension (accès Ouest) –, les observations dans ce parc me permettaient d'avoir accès non seulement à un groupe d'interconnaissance composé de JPH joueurs d'*Ultimate*, mais aussi de pouvoir observer les possibles relations interclasses et intersports propres à ce type particulier de site plurifonctionnel⁶⁰.

⁶⁰ La difficulté d'analyser les données statistiques de ces deux quartiers repose sur le fait que, dans les enquêtes statistiques officielles, on les trouve regroupés dans un seul territoire dénommé *Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension*. Toutefois, et à défaut d'avoir des données plus récentes correspondant au recensement canadien de 2011, j'ai pu avoir accès à quelques données sociodémographiques comparatives de ces deux quartiers produites par l'organisme *Collectif quartier*. Ces données ont été tirées du recensement de 2006 (vous trouverez l'intégralité de cette comparaison en annexe 2). Cet exercice nous offre un portrait assez clair des clivages sociaux que j'ai pu constater *in situ* lors de mon expérience d'observation ethnographique. Voici une liste des principaux indicateurs sociodémographiques des deux quartiers. Villeray comptait en 2006 sur une population de 43 770 personnes, parmi lesquelles 11 122, soit 25,5% étaient considérées à faible revenu ; pour sa part, Parc-Extension, avec une population de 30 255 personnes, comptait sur 12 526 personnes à faible revenu, soit 41,4%. Le pourcentage d'immigrants à Villeray était de 27 % tandis qu'à Parc-Extension il était de 61,6%. Le pourcentage des minorités visibles à Villeray était de 21% contre 61% à Parc-Extension. Les ménages locataires consacrant 30% ou plus du revenu au logement comprenaient le 35,2% de

FIGURE 3 : DÉLIMITATION SPATIALE DES QUARTIERS PARC-EXTENSION ET VILLERAY



Source : http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/page/arrond_vsp_fr/media/documents/carte_arrondissement_vsp_2011.pdf

Les observations au Parc Jarry m’ont montré comment ce type de site de loisir, malgré le fait qu’il concentre une population de composition hétérogène – sur un plan économique, ethnique et même, linguistique – est pourtant loin d’être un espace de fusion entre groupes dans lequel les distances sociales se rétrécissent. À ce sujet, mes observations venaient confirmer l’hypothèse énoncée par Michel et Monique Pinçon (Pinçon et Pinçon-Charlot 2007) selon laquelle la proximité physique des individus issus des classes différentes ne contribue pas nécessairement à faire tomber le mur socio-symbolique qui les sépare.

ménages à Villeray contre le 41,1% à Parc-Extension. Villeray avait 29,5% de familles monoparentales à faible revenu et Parc-Extension 42%. (Source *Collectif quartier* [en ligne]).

Autrement dit, j'ai pu constater comment le clivage socioéconomique existant entre les populations des quartiers qui entourent le Parc Jarry se traduit aussi par une série de normes implicites de socialisation de classe dans les activités récréatives. On peut trouver un exemple de ce dernier phénomène dans l'appropriation des terrains de jeu par les différents groupes sociaux qui fréquentent le parc. Ainsi, plusieurs aires ouvertes, sans aucune clôture ou division apparente entre elles constituent de véritables barrières infranchissables qui dénotent la force des frontières symboliques de classe (Lamont 1992). L'appropriation des espaces de jeu, qui à première vue pourraient paraître comme des espaces vacants – puisqu'ils se trouvent entre deux terrains aménagés pour la pratique d'un sport en particulier – se fait d'une telle manière, que les gens se placent les uns par rapport aux autres en respectant les divisions ethniques ou de classe. J'ai pu donc apercevoir l'existence d'un véritable *melting pot* de loisirs sportifs à l'intérieur de ce microcosme urbain qui est le Parc Jarry.

J'ai ainsi observé, pendant ce premier terrain de quelques mois, comment même le choix d'une aire de jeu pour pratiquer un certain loisir sportif releva d'une configuration dans laquelle les places sont prises en fonction du respect des différences de statut sur l'échelle sociale. Ainsi, par exemple, la limite entre, d'un côté, les aires de jeu qui étaient prises par les jeunes professionnels, joueurs d'*Ultimate*, qui arrivaient au parc par les rues de Villeray et, de l'autre côté, l'espace contigu utilisé par des joueurs de cricket d'origine indo-pakistanaise qui arrivaient de Parc-Extension était très bien délimitée, même s'il n'y avait pas eu de négociation explicite pour arriver à cette distribution de l'espace.

Un autre aspect important issu de cette première expérience d'observation participante réside dans le fait que ce fut lors de ces matchs informels que j'ai commencé à me familiariser avec les mouvements corporels « de base » propres à la pratique de l'*Ultimate*. Ces mois d'observation au Parc Jarry ont ainsi été déterminants pour le développement des techniques du corps nécessaires à ma progression dans la pratique de ce sport. Ces techniques constituaient de véritables

formes d'apprentissage social inscrites dans le corps. Ce fut donc une étape d'apprentissage qui m'a permis d'appivoiser un savoir-faire corporel qui m'était jusque-là complètement étranger.

FIGURE 4 : LE PARC JARRY : PREMIER TERRAIN D'OBSERVATION



Source : <https://maps.google.ca/maps?q=villeray%20parc-extension&oe=utf8&rls=org>

Nonobstant l'importance de ce terrain qui m'a permis de vérifier l'appartenance de classe dans la pratique de l'*Ultimate*, ces observations m'ont semblé insuffisantes pour traiter d'autres aspects tout aussi importants de mon cadre théorique comme l'individuation managériale ou le sens de la compétition. Ainsi, malgré la pertinence heuristique de cette étape ethnographique qui m'a beaucoup renseigné sur les ressorts sociaux de la division de classe au sein des pratiques de loisir, le fait que, dans ce milieu, la pratique de l'*Ultimate* était informelle et qu'il y avait peu de joueurs qui connaissaient les règles et/ou les stratégies du jeu représenta, avec le temps, un obstacle de plus en plus grand qui m'empêchait d'approfondir mes réflexions sur la transmission de valeurs sociales par la socialisation sportive des JPH.

En conséquence, après quelques mois d'observation et quelques entrevues faites dans ce milieu il m'a paru nécessaire de vivre l'expérience de jouer dans un milieu plus formalisé et encadré institutionnellement. C'est pourquoi j'ai commencé à chercher une ouverture au sein de la ligue récréative de l'Association d'*Ultimate* de Montréal. Dans les pages qui suivent, je traiterai de cette deuxième expérience d'observation.

5.2.2.2. UN DEUXIÈME TERRAIN : LA PRATIQUE FORMELLE DE L'ULTIMATE AU SEIN DE L'AUM

Après mon passage par ce groupe que je pourrais qualifier d'« informel », il m'a ainsi paru nécessaire de faire un terrain au sein d'une équipe faisant partie de l'AUM. Cette nouvelle opportunité d'observation s'est présentée à la fin du printemps 2010, lorsque je suis tombé un peu par hasard sur une invitation diffusée à travers les réseaux sociaux, de la part d'un ancien copain d'université, récemment diplômé, et qui cherchait avec quelques-uns de ses collègues de bureau – des joueurs non expérimentés d'*Ultimate* – à former une nouvelle équipe dans la catégorie débutante (catégorie F) de la ligue récréative d'été de l'AUM.

Une des principales différences de la deuxième étape de terrain ethnographique par rapport à mon expérience au Parc Jarry est que l'observation au sein de ce nouveau milieu me permettait d'avoir accès à une gamme de joueurs beaucoup plus vaste – du fait que sur les sites réservés aux ligues de l'association, plusieurs matchs se jouaient de façon simultanée. Je pouvais sur un même site observer des équipes de toutes catégories confondues, aussi bien des débutants que des joueurs expérimentés de niveau compétitif.

En outre, cette expérience s'est imposée de plus en plus comme un besoin pour ma recherche du fait que, pour les passionnés d'*Ultimate* à Montréal, l'AUM constitue un cadre de référence important. Il est donc courant, même parmi les joueurs qui ne sont pas inscrits dans cette ligue, de savoir que c'est en faisant partie d'une de ses équipes qu'on devient de « vrais » joueurs d'*Ultimate*.

De plus, contrairement à d'autres sports d'équipe qui ont une structure organisationnelle plus diversifiée, c'est-à-dire un ensemble de mécanismes de gestion des ligues, d'endroits aménagés pour l'entraînement, etc., l'*Ultimate*, par sa relative nouveauté, ne dispose pas d'une telle gamme d'instances organisationnelles qui agissent en tant que structure d'encadrement formel. C'est la raison pour laquelle les ligues régionales appartenant à la Fédération d'*Ultimate* du Québec (FUQ), dont l'AUM fait partie, concentrent une bonne proportion des joueurs de ce sport au niveau provincial.

Une chose qui m'a paru significative au sujet de la symbolique de l'appartenance à l'AUM était le fait que plusieurs membres de notre groupe de pratiquants informels du parc Jarry⁶¹ ne se définissaient pas comme étant des joueurs d'*Ultimate*. Il n'était, en effet, pas rare d'entendre dans ce cadre informel des expressions telles : « on lance le disque », on va « jouer au frisbee ». Même le fait d'appeler le principal instrument de jeu en se servant des sobriquets comme « la galette », le « moule à tarte », etc., est significatif de cette représentation différenciée de la pratique informelle vis-à-vis de sa contrepartie formelle.

Avec l'équipe que j'ai suivie lors de ma deuxième phase d'observation, que j'appellerai ici pour des raisons de confidentialité les « singes volants », j'ai pu participer à quatre saisons de la ligue récréative de l'AUM : été 2010, automne 2010, hiver 2011, printemps 2011. La raison pour laquelle je mets l'accent sur ce découpage saisonnier – plutôt que de dire que j'ai joué pendant une année au complet – relève du fait que le changement de période de l'année comporte, tel qu'on l'a dit dans une section précédente (5.2.1.3.), des modifications aux formats de jeu. Le fait que l'hiver on joue sur des terrains couverts, ou bien le changement des variantes dans la

⁶¹ Je me réfère aux joueurs du Parc Jarry en tant que « groupe de pratiquants » et non en tant qu'équipe, puisque les matchs étaient organisés dans un format de « pick-up », c'est-à-dire que les équipes se formaient sur place et souvent avec des gens nouveaux. Il ne s'agissait donc pas d'équipes qui s'entraînaient et qui jouaient avec les mêmes personnes d'une semaine à l'autre. Il n'était pas rare de changer de coéquipiers même d'une partie à l'autre.

méthode utilisée pour faire des remplacements de joueurs au cours d'un match sont tous des aspects qui démontrent le haut niveau de formalisation de la pratique de l'*Ultimate* dans la ligue de l'AUM. Ces variations doivent être prises en considération afin de bien saisir les configurations sociales qui s'établissent entre coéquipiers et entre équipes adverses.

Dans les chapitres qui suivent, j'aurai l'occasion de décrire plus en profondeur les différentes relations entre individus et entre équipes. J'analyserai ces relations en termes de configurations sociales. Mais avant de passer à la partie consacrée aux résultats de ma recherche, je voudrais finir ma description méthodologique en fournissant au lecteur quelques pistes qui favorisent sa compréhension des grands traits qui ont guidé l'analyse des données ethnosociologiques.

5.2. DES DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES À L'ANALYSE DE CONFIGURATIONS

Bien que, dans cette dernière section du présent chapitre, je ne traite pas *in extenso* de l'analyse des données, il me paraît néanmoins nécessaire d'énoncer brièvement les principales catégories qui l'ont orientée. Ce faisant, je veux expliciter le lien entre les procédés d'observation et les préoccupations théoriques de la thèse.

À ce sujet, force est de constater que les données construites par observation participante ont été soumises à l'épreuve de la critique des théories passées en revue dans la première partie de la thèse, surtout de celles qui ont trait aux processus d'individuation réflexive de l'hypermodernité. Pour ce faire, le fait d'avoir un accès de premier ordre aux activités impliquant des techniques corporelles d'entraînement et de compétition m'a permis d'opérationnaliser la partie de mon cadre conceptuel portant sur la pratique sportive en tant que véritable observatoire sociologique à travers lequel on peut problématiser l'usage fait du temps de loisir sportif par la « classe créative ». Ainsi, le travail d'« ethnopraxie » m'a permis d'évaluer les particularités de l'incorporation des formes de connaissance pratique présentes dans

un sport tel l'*Ultimate*, qui recèle à plusieurs égards une individuation en accord avec ce que L. Boltanski et E. Chiapello (1999) nomment le *nouvel esprit du capitalisme*.

Le fait de pouvoir expérimenter « en chair et en os », et sur une base quotidienne, les formes de connaissance corporelle impliquées dans la pratique amateur de l'*Ultimate* a été pour moi une opportunité exceptionnelle pour avoir accès à une série de pratiques de socialisation entre jeunes adultes professionnels dans le cadre d'une activité de loisir sportif récréatif. Il me paraissait donc nécessaire de traiter des pratiques sportives en tant que formes d'apprentissage corporel et social.

Les différentes configurations sociales que j'ai pu identifier par le biais de ma propre implication dans la pratique de l'*Ultimate* sont ainsi le produit d'une acquisition graduelle de certaines techniques du corps. Mais elles sont aussi le résultat d'un processus heuristique dans lequel les théories auxquelles j'ai fait référence dans les trois premiers chapitres ont été soumises à l'épreuve du terrain.

Les données ethnosociologiques sont complémentaires de celles que j'ai construites par le biais des entrevues biographiques, dans la mesure où ces deux démarches méthodologiques engagent une réflexion sur les configurations sociales que l'on peut objectiver autant dans les discours (récits de vie) que dans les pratiques sociales (ethnographie). Il était pour moi essentiel de les articuler, puisque c'est dans cette interrelation que j'ai trouvé les principaux liens sociaux qui concernent les représentations d'une culture de loisir dans nos temps hypermodernes.

En somme, j'ai voulu analyser mon expérience d'observation ethnographique à partir de la relation entre, d'un côté, le discours social sur l'individu réflexif et autonome, et, de l'autre côté, l'expérience de socialisation de classe véhiculée par certains apprentissages corporels sportifs.

Tel que je l'ai souligné dans ces deux derniers chapitres, l'objectif de ma démarche méthodologique n'était pas de confirmer ou d'infirmer – partiellement ou

totalément –une quelconque hypothèse de travail, mais plutôt de construire de manière heuristique un nouveau regard sociologique sur les styles de vie sportifs des individus hypermodernes, et ce, à partir des expressions concrètes des formes d’individuation propres à ce groupe social. Dans la troisième et dernière partie de la thèse, je m’efforcerai ainsi d’analyser, une à une, les diverses configurations que j’ai pu identifier à partir de mon travail de terrain.

TROISIÈME PARTIE

Les résultats

« Depuis que tous font du sport, ils souhaitent aussi comprendre pourquoi ils le font. »

S. Kracauer (1927), *Rues de Berlin et d'ailleurs*.

TROISIÈME PARTIE : LES FORMES D'INDIVIDUATION HYPERMODERNES DE LA CLASSE CRÉATIVE

Cette troisième et dernière partie de la thèse, composée de quatre chapitres, concerne l'analyse des données construites par entrevue biographique et observation participante. Au fil des pages suivantes, je traiterai des éléments qui caractérisent les formes d'individuation hypermodernes de la « classe créative », et ce à partir de l'analyse qualitative des pratiques sociales du sport-loisir et de leur évolution récente.

Le chapitre 6 portera sur les voies à travers lesquelles le goût pour le sport-loisir s'est peu à peu développé chez les participants à mon étude. C'est dans ce premier chapitre d'analyse qu'il sera question de décortiquer les diverses expériences biographiques à partir desquelles les JPH ont acquis une culture de loisir hypermoderne qui les a tôt ou tard permis de s'identifier pleinement aux normes dictées par le capitalisme avancé. C'est ainsi que je ferai particulièrement allusion aux extraits des récits de ces jeunes diplômés qui concernent les diverses formes sociales de transmission et d'adoption d'un éthos sportif hypermoderne. Il s'agit d'un chapitre dans lequel je veux prendre en compte les trajectoires multiples par lesquelles les participants à mon enquête ont entré en contact, à divers stades de leur parcours de vie, avec un « savoir-vivre » post-matériel que l'on peut associer aux valeurs de la « classe créative ».

Le chapitre 7 constitue, quant à lui, l'un des chapitres centraux de la présente recherche, puisque c'est lors de ce chapitre que je traiterai des formes concrètes d'interaction que ces JPH établissent à travers les « loisirs sérieux » de type sportif. Dans cette partie de mon analyse, je m'attarderai sur l'analyse des maillages complexes d'interpénétration qui font en sorte que les jeunes adultes diplômés interagissent les uns avec les autres tantôt de manière solidaire, tantôt de manière compétitive. C'est aussi au sein de ce deuxième volet de mon analyse, que j'évoquerai autant mon expérience sociale « ethnopraxique » que les témoignages

obtenus par entrevue à structuration ouverte pour expliquer le caractère paradoxal des formes d'individuation concernant l'élite professionnelle autour de laquelle mes réflexions tournent. Il sera donc question d'expliquer comment autant le discours « autonomiste » sur la réflexivité contemporaine, que les perspectives « post-modernes » qui prônent la montée d'un égoïsme potentialisé, sont tous les deux des visions quelque peu caricaturales des individus contemporains, qui méritent d'être confrontées à des données empiriques nous permettant de repérer, de manière plus nuancée, la complexité inhérente aux nouvelles formes de lien social qui découlent de nos sociétés hypermodernes.

Un des caractères transversaux de mon analyse a donc été l'évocation en arrière-plan des clivages sociaux qui accompagnent la transformation du monde contemporain. Si l'analyse se centre, certes, sur les modes de vie de la « classe créative », c'est aussi pour décrire une société occidentale dans laquelle les contrastes entre des modèles d'individuation des élites et ceux des classes populaires se font de plus en plus grands.

Je poursuivrai mon analyse par un chapitre qui porte sur l'importance heuristique de certains « cas aberrants »⁶² ou hors-normes. Dans le chapitre 8, je citerai soit des récits qui sont en apparence en dehors du cadre général de la recherche, soit des extraits de certains récits où l'on peut observer une certaine dissonance biographique. Ces témoignages qui se trouvent en marge se sont toutefois avérés importants afin de compléter le portrait de l'individu hypermoderne que je me suis proposé de dresser par le biais de mon étude.

Finalement, le chapitre 9 correspond à la modélisation des configurations que j'ai pu dégager à travers mon enquête empirique. C'est dans ce dernier chapitre que je propose une vue d'ensemble des loisirs des JPH. Je considère ce processus de montée

⁶² J'utilise l'expression « cas aberrants » dans son sens purement méthodologique, c'est-à-dire des cas dont les propriétés diffèrent de la norme et que l'on considère donc comme exceptionnels.

de la « classe créative » comme un phénomène de longue durée et qui n'est pas exempt de ruptures et de divergences entre individus et entre sous-groupes au sein de la « classe créative ». Ces oppositions nous montrent comment cette nouvelle classe montante n'est aucunement monolithique. De plus, l'analyse des manières d'agir et de penser divergentes chez les JPH nous montre à quel point la culture managériale est contestée par certains secteurs de la « classe créative ». En somme, à partir d'un retour critique sur le cas évoqués dans les trois premiers chapitres de l'analyse des données, dans le dernier chapitre je concentrerai mon attention sur l'analyse des relations à double contrainte entre les « établis » et les « outsiders » de l'hypermodernité. Cet exercice de schématisation me permettra d'expliquer comment le processus de consolidation de la « culture managériale » est encore jeune, inachevé et en constante transformation.

6. COMMENT UN JPH DEVIENT-IL SPORTIF? RÉFLEXION SUR QUELQUES TRAJECTOIRES D'INDIVIDUATION

Un des principaux buts de mon étude étant d'analyser les processus d'individuation des JPH amateurs de sport, il me semble important d'identifier, dans un premier temps, les expériences et les épreuves qui ont mené les individus enquêtés à se penser en tant que « sportifs »⁶³. Dans plusieurs cas, cette identité se bâtit assez vite dans leur trajectoire sociale, prenant racine dans le milieu familial d'origine. Le sport constitue ainsi un ensemble d'apprentissages pratiques participant à la socialisation primaire des individus. Dans d'autres cas, cet éthos sportif s'est développé plus tard, à travers les instances de socialisation secondaire – voisinage, école, liens d'amitié, milieux professionnels.

Cela étant dit, l'initiation à une pratique corporelle récréative peut prendre une multiplicité de formes. Je veux ici en évoquer quelques-unes qui seront utiles à la compréhension de l'influence que les réseaux familial et social ont sur l'éveil d'un éthos sportif. Ce faisant, je ferai d'abord une description des formes d'individuation à partir des expériences de vie des personnes interviewées, avant d'examiner les principes de constitution de ces formes sociales. Je veux ainsi offrir au lecteur un premier portrait des aspects qui interviennent dans l'acquisition du goût pour une pratique sportive.

6.1. ÊTRE SPORTIF, UNE QUESTION D'HÉRITAGE? LA TRANSMISSION DIRECTE D'UNE CULTURE SPORTIVE DES PARENTS AUX ENFANTS

On trouve chez les JPH enquêtés une première forme d'acquisition d'un éthos sportif dans le processus par lequel les parents – ou d'autres membres de la famille (proche ou éloignée) – ont transmis à leur descendance leur propre goût pour un

⁶³ J'emploie ici le terme « sportif » dans le sens d'« amateur de sport » et non du « professionnel du sport ».

sport. Dans ce premier scénario de socialisation sportive, les parents qui pratiquent une activité corporelle de loisir valorisent grandement sa reconduction chez leurs enfants.

Voici un exemple-type de cette première forme de transmission « directe » d'un éthos sportif, tiré du récit d'Élisabeth, 29 ans, professionnelle de la recherche et étudiante au doctorat dans le domaine de la santé, amatrice des sports de plein air et d'*Ultimate*⁶⁴ :

« Mes parents étaient tous les deux très, très, très sportifs. Ma mère aimait beaucoup les activités de camping, ski alpin, des trucs comme ça. Mon père était directeur d'une importante compétition récréative de vélo à Montréal, donc même avant que j'arrive au monde, il faisait déjà beaucoup de vélo, du camping aussi. Les deux faisaient beaucoup de canot. On dirait que j'avais le sport dans le sang ».

Dans ce premier scénario d'initiation pratique à une culture sportive familiale, l'incorporation des techniques du corps se fait très tôt dans l'expérience de vie des individus. La famille apparaît ici comme l'institution qui se charge de la socialisation primaire. C'est ainsi que pour les JPH dont les parents étaient « mordus » d'une pratique sportive, la question de développer ou non un goût pour certaines activités corporelles de loisir ne s'est pratiquement jamais posée. Ces individus ont eu l'impression que l'acquisition des habitudes sportives à un jeune âge « allait de soi ».

Toutefois, dans les faits, cette acquisition du goût pour la pratique d'un sport n'est aucunement étrangère aux déterminations propres à l'espace social dans lesquels ces JPH ont grandi. L'héritage d'une culture sportive prend en effet un sens spécifique selon les différents groupes d'appartenance.

Si pour certains amateurs de sport issus des classes populaires, la transmission d'une pratique sportive est souvent interprétée comme une manière de permettre aux

⁶⁴ Par respect de l'anonymat des personnes qui ont participé à mon étude, je citerai des extraits d'entrevue en me servant de prénoms fictifs.

prochaines générations de « mieux s'en sortir », surtout dans la perspective d'une future carrière sportive des enfants, dans les cas des familles d'une certaine classe moyenne aisée, la transmission se fait d'une manière quelque peu différente.

De fait, chez les familles des JPH, les parents sportifs ne voient dans l'activité sportive qu'un simple moyen de préserver un mode de vie actif, basé sur l'idée d'un corps modulé par de « saines habitudes de vie », habitudes qu'ils tiennent par ailleurs à cultiver eux-mêmes. En ce sens, l'espace sportif ne serait pas étranger à la logique de l'acquisition d'une culture de classe dans lequel le sport-profession et le sport-loisir obéissent à deux logiques bien différenciées.

En somme, les entrevues biographiques réalisées auprès des JPH montrent comment les loisirs des parents des classes professionnelles sont évoqués en tant qu'exemples de « savoir-vivre » et non comme des dynamiques qui ont une incidence directe sur le développement professionnel subséquent.

Une deuxième variante de cette première forme de transmission de la culture sportive correspond à l'héritage des pratiques corporelles de loisir entendues comme des composantes d'une identité culturelle à préserver. C'est notamment le cas des enseignements sportifs que l'on retrouve dans certaines trajectoires d'immigration. Voici un exemple tiré du récit de Daniel, 34 ans, dont le père, immigrant syrien et joueur de football (soccer) réputé a voulu transmettre à ses quatre enfants son goût pour la pratique de ce sport :

« Mon père était une *star* du *foot*. Quand il était en Syrie, il jouait dans la ligue universitaire. Il était très bon au soccer. Moi, ce sont des sports européens que j'ai beaucoup pratiqués. J'ai joué au *foot*, donc très tôt, j'ai goûté aux sports collectifs. Je n'ai jamais vraiment pratiqué de sport individuel. J'ai joué au soccer de l'école primaire au Cégep, de 8 ans à 18 ans. »

Cet extrait montre comment les parents sportifs constituent une première forme (peut-être la plus immédiate) de transmission des techniques du corps qui se

traduisent dans plusieurs cas dans l'éveil d'un mode de vie actif. Mais qu'en est-il des enfants dont les parents ne sont pas eux-mêmes des adeptes pratiquants d'un sport? Pour donner des éléments de réponse à cette dernière question, j'aimerais traiter, dans la prochaine section, d'une autre forme de transmission d'une culture corporelle récréative qui n'implique pas la pratique préalable d'un sport de la part des membres de la famille proche.

6.2. LE SPORT COMME AMALGAME SOCIAL. LA FONCTION INTÉGRATRICE DE L'ACTIVITÉ PHYSIQUE EN BAS ÂGE

Si certains JPH ont suivi l'exemple des parents pour développer un goût pour le sport, dans d'autres cas, ce capital sportif constitue moins l'héritage d'une tradition familiale (qui serait bien ancrée dans les habitudes de vie), qu'un moyen utilisé par les parents ou d'autres membres de la famille proche pour véhiculer un ensemble de normes et de comportements sociaux chez la plus jeune génération. Cette deuxième forme de transmission suppose que, indépendamment de leur trajectoire sportive personnelle, certains membres d'une famille encouragent la pratique d'un sport chez les enfants, en faisant appel à la fonction formatrice de ce type de loisir corporel. Dans ces circonstances, le sport peut même être envisagé comme un outil pour bâtir (ou pour conserver) des liens sociaux entre les parents et les plus jeunes membres de la cellule familiale.

La transmission des habitudes de vie sportives est, dans ce deuxième scénario de socialisation sportive, intimement liée à l'importance que la famille accorde au processus d'acquisition de normes sociales telles que la discipline, l'entraide, mais aussi la performance, la compétition, le dépassement. Pour certaines des personnes interviewées lors de ma recherche, leur initiation à la pratique sportive relève ainsi d'une pédagogie du « savoir-vivre » qui prend forme dans les années d'enfance.

Cette éducation s'avère particulièrement significative dans les situations dans lesquelles les individus doivent faire face à des épreuves telles qu'un décès, un

divorce, etc. C'est le cas de Patrick, chargé de cours et doctorant de 30 ans, pour qui le divorce de ses parents lorsqu'il avait trois ans a signifié une période de reconfiguration de l'ensemble des activités familiales. Lors de cette période de transition, le sport constitua – particulièrement aux yeux de son père – une des manières de conserver une certaine régularité dans la vie de tous les jours.

Dans sa remémoration des années d'enfance, la pratique du hockey et du plein air est interprétée par Patrick comme un espace privilégié qui lui a permis de garder un lien de proximité affective avec son père. Dans l'extrait qui suit, tiré de son entrevue biographique, on trouve un exemple de ce type d'exposition précoce au sport récréatif :

« La séparation de mes parents... c'est sûr que ça m'a marqué, mais ça ne m'a pas... mais je ne peux pas dire que je m'en souviens si bien que ça non plus, j'avais trois ans... ça a fait partie de mon enfance. À travers le divorce de mes parents... c'est là que le hockey est devenu une activité importante. Suite à cet événement, mon père m'a inscrit à une ligue. Il venait me chercher toutes les fins de semaine pour qu'on joue au hockey, il venait chercher ma sœur pour qu'elle aille faire de la gymnastique. Le sport, ça a fait tout de suite partie de mon cheminement très, très jeune, et c'est même à travers ça que j'ai développé une relation avec mon père ... Il y a eu une année qu'on est allé par exemple faire du canot. Ça m'a marqué. C'est peut-être pour ça que je fais du canot aujourd'hui. On est allé faire du canot au Parc de la Mauricie. C'était vraiment le *fun*⁶⁵, j'ai aimé ça. On est allé faire [de] la pêche en Ontario [...] On avait été après ça dans un chalet proche des Grands Lacs. On a fait de la pêche, on avait loué un chalet... Une autre fois, on est allé faire du camping dans le parc de la Gatineau. On faisait du camping un peu partout [...] mon grand-père possédait un chalet dans un lac en Estrie et quand il est mort, mon père avait racheté le chalet. Il l'a vendu quand il y a eu une récession et il a perdu sa *job*, mais c'était vraiment le *fun* d'y aller. Il y a eu au moins deux étés qu'on allait au chalet toutes les fins de semaine, il y avait un lac, on faisait plein d'activités avec mon père ».

Sous cette deuxième forme de transmission, la pratique d'une activité sportive à un jeune âge est considérée comme un processus de pédagogie empirique. Les

⁶⁵ En anglais dans l'original.

familles de la classe moyenne de la génération des parents des JPH enquêtés voient dans le sport une activité formatrice qui peut être comparée à l'acquisition du goût pour l'art ou aux enseignements formels véhiculés par l'école.

Le sport serait ainsi associé, par ces milieux familiaux, à une forme de transmission des connaissances pratiques qui permettrait aux enfants d'acquérir certaines compétences sur un plan physique – à travers des techniques du corps – et social – puisqu'il permettrait aux jeunes d'établir des liens autant avec des adultes qu'avec leurs pairs. Sous cette conception de l'activité physique récréative, la famille agirait essentiellement en tant que vecteur de promotion d'une certaine « hygiène de vie » de même que comme instance d'encadrement des comportements sociaux chez les enfants.

On peut constater l'importance symbolique accordée par les familles à la transmission d'un mode de vie sportif dans certains des témoignages des JPH qui racontent dans leurs récits biographiques comment leurs réseaux de proches encourageaient la pratique d'un sport en la considérant comme un outil d'apprentissage social. Voici comment Sébastien, gestionnaire de 35 ans qui travaille pour une grande chaîne de supermarchés, joueur d'*Ultimate* depuis dix ans, traite de l'importance que son milieu familial accordait à la pratique d'un sport :

« Mes parents n'étaient pas de grands sportifs, mais ils ont toujours trouvé que je devais vivre une vie saine. Ils savaient qu'avec leurs salaires de professionnels, ils pouvaient se permettre de nous nourrir d'une manière adéquate et de nous apprendre de bonnes habitudes de vie. Le sport a toujours été une partie importante de nos activités en tant qu'enfants. Je me souviens qu'on nous amenait pratiquer des sports comme le hockey, mais aussi beaucoup de plein air. Je pense que dans la génération de mes parents ils ont commencé à être plus conscients des avantages de mener une vie équilibrée et saine, mais c'est sûr que ça venait avec un style de vie que nous partagions avec des gens de notre même condition socioéconomique ».

Le sport remplirait ainsi une fonction didactique qui a permis à la plus jeune génération des familles d'une classe professionnelle en ascension sociale d'acquérir

d'importantes compétences physiques, mais surtout de développer des comportements en accord avec les principes de vie de ces familles. Je reviendrai plus tard sur les implications de cette conception du sport dans le processus d'individuation des JPH. Pour l'instant, je tiens à signaler que la famille est certainement l'une des premières sources de l'éveil d'un éthos sportif qui continuera à se développer au long des trajectoires de vie de ces individus. Cela étant dit, j'aimerais évoquer une troisième forme d'acquisition sociale du goût pour le sport dans les années de jeunesse : les milieux de vie.

6.3. LA CHAÎNE D'INTERCONNAISSANCES PENDANT L'ENFANCE : QUAND LE GOÛT POUR LE SPORT NE RELÈVE PAS UNIQUEMENT DE LA FAMILLE

« La sociabilité est le fruit du loisir. »
(Sennett 1995)

Une autre façon d'expliquer la transmission précoce d'une culture sportive chez les membres de la « classe créative » interviewés consiste à mettre en lumière les réseaux d'interconnaissances présents dans les milieux de vie dans lesquelles certains JPH ont grandi. Pour illustrer cette troisième forme de transmission, je vais me servir encore une fois du récit de Daniel, biologiste de 34 ans, joueur d'*Ultimate* depuis une quinzaine d'années, employé d'une entreprise de bioanalyse de la rive nord de Montréal. Il a passé toute son enfance et adolescence dans une petite ville de la région de Lanaudière. Son père, un chirurgien syrien ayant immigré au Québec dans les années 1960, s'est installé dans cette ville où il a été embauché à l'hôpital où il a par ailleurs rencontré sa future femme, qui y travaillait comme infirmière. Daniel est le deuxième des quatre enfants du couple. Il est resté dans sa ville natale jusqu'à 18 ans, âge auquel il a quitté le foyer familial pour aller faire ses études universitaires à Montréal. Dans son récit d'enfance, il met l'accent sur le mode de vie propre à sa petite ville d'origine, milieu qui concentre une grande proportion de familles de classe moyenne composée essentiellement de cadres moyens. Il est convaincu que ce milieu homogène a favorisé la formation d'un noyau de copains qui partageaient avec

lui le goût pour une ample gamme d'activités sportives et culturelles. Voici ce qu'il dit dans son récit à ce sujet :

« On a été très tôt mis en relation avec des gens de familles un peu comme nous. C'était surtout des collègues de mes parents qui se rencontraient. On s'est ainsi fait beaucoup d'amis... des familles avec lesquelles on faisait des activités, des familles avec trois ou quatre enfants comme nous. On a fait beaucoup d'activités musicales, du sport, etc. Étant d'une famille nombreuse et ayant des amis d'une famille nombreuse, on avait tout le temps notre petite collectivité, on s'amusait ensemble. Ça m'a apporté le goût de me tenir en *gang* et de faire des activités sociales du fait qu'on avait beaucoup de sports d'équipe, beaucoup de musique, des groupes [...] on s'est beaucoup tenu. On a eu un noyau très solide. On était toujours entourés d'au moins dix personnes avec qui on a vécu toute la jeunesse, toute l'adolescence ».

Le réseau d'amis des parents et des « copains de quartier » constitue ainsi une troisième forme à travers laquelle certains de mes interviewés ont développé une culture du sport en bas âge. Bien que ces formes de socialisation « de rue » ne soient pas en soi le monopole d'une classe sociale – on les retrouve autant chez des secteurs populaires que chez des secteurs nantis –, il convient néanmoins d'identifier les particularités de cette interaction pour le groupe social étudié. Autrement dit, la socialisation de rue des enfants issus des classes moyennes professionnelles présente des particularités qu'il faudrait prendre en considération au moment d'analyser les trajectoires d'individuation sportive de ces individus.

Premièrement, chez les JPH enquêtés, les milieux de vie pendant l'enfance correspondent pour la plupart à des villes de petite ou de moyenne taille qui se situent pour la plupart dans les secteurs nantis des banlieues des métropoles. Ces villes ont été le résultat d'un développement urbain qui a eu lieu à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle au Québec et que L. Guay et P. Hamel décrivent de la manière suivante :

[...] les villes se sont diluées au fil des années qui ont suivi la dernière guerre à la faveur de l'étalement urbain. La forme urbaine s'est révélée de plus en plus diffuse avec une baisse importante des gradients de densité,

traduisant une diminution de l'attraction que représentait le centre des affaires jumelée à une prolifération du commerce de détail, de l'emploi et des services en banlieue (Guay et Hamel 2004: 428).

Dans ces milieux de vie banlieusards, la composition sociale demeure généralement homogène, avec une prédominance d'habitants de classe moyenne élevée. Le niveau de vie des familles qui s'y sont installées est donc relativement haut. On peut ainsi affirmer que les JPH interviewés ont grandi au rythme de la vie sociale d'une certaine élite économique entrepreneuriale ou professionnelle québécoise qui s'est installée dans les années 1970-80 dans les marges des grands centres urbains.

Habitant dans ces milieux excentrés, mais bien dotés de toutes sortes de commodités – épiceries, centres culturels et de loisirs, parcs, bibliothèques, boutiques, etc. – plusieurs de JPH enquêtés ont été socialisés à un mode de vie propre à une génération (celle de leurs parents) composée en grande partie d'individus qui cherchaient à garder le confort des grandes métropoles tout en s'installant en périphérie, c'est-à-dire à une distance qui leur permettait d'aller travailler le jour dans la grande ville et de revenir le soir dans un milieu qu'ils considéraient comme plus doté de services en accord avec leurs styles de vie. La génération de *baby-boomers* cherchait ainsi à s'installer dans un territoire plus étalé, propice à la vie familiale, rempli de grands espaces, mais tout de même à proximité des grandes villes qui continuaient à concentrer la majorité des emplois dans les secteurs des services et professionnels.

Un élément qu'il faut alors prendre en considération au moment de vouloir analyser les styles de vie des familles desquelles ces JPH sont issues a trait au type d'emploi exercé par leurs parents. Parmi ces derniers, plusieurs travaillaient dans les années 1970-80 en tant que jeunes professionnels ou jeunes entrepreneurs, disposant d'un niveau de vie considérablement plus élevé comparativement à la génération précédente. En d'autres mots, la plupart des parents des participants à ma recherche ont bénéficié d'une période de relative prospérité (les Trente glorieuses) dans laquelle

la classe moyenne québécoise a pu embrasser une éthique post-matérielle : « [L]a prospérité de l'après-guerre permettait alors autant à la classe moyenne qu'aux membres des professions libérales d'investir dans une maison unifamiliale et d'acheter une automobile pour faire la navette entre la banlieue et le centre » (Morin et al. 2000: 335).

Néanmoins, le fait d'avoir eu accès à des modes de vie en accord avec des travaux bien rémunérés se traduisait aussi par des emplois du temps saturés, avec des déplacements à faire au quotidien. En effet, le fait d'avoir quitté les grands centres urbains pour s'installer dans des plus petites villes signifiait aussi que ces jeunes adultes qui ont quitté les métropoles devaient aller travailler en voiture, puisque la plupart des emplois qualifiés se trouvaient encore dans les métropoles (Guay et Hamel 2004). Par ailleurs, la génération des jeunes adultes des années 1970-80 est l'une des premières au Québec pour laquelle les deux membres du couple se sont intégrés au marché professionnel (Pronovost 2012). Cela faisait en sorte qu'il y avait un important nombre des membres de ce groupe social qui partaient de la maison tôt le matin et qui revenaient à leurs lieux de résidence tard le soir.

Ce rythme de vie les rendait néanmoins dépendants des activités offertes aux enfants dans leurs villes de résidence. La disponibilité de ressources parascolaires et communautaires permettait ainsi à ces parents des couches professionnelles de mener une carrière, tout en s'assurant en même temps que les enfants puissent jouir des activités de formation académique extracurriculaires ainsi que des périodes réservées au loisir.

Les parents des JPH étudiés étaient toutefois loin de se trouver isolés ou repliés sur eux-mêmes. Ils disposaient pour la plupart – contrairement à la croyance qui voudrait voir dans les classes professionnelles des groupes complètement désaffiliés – d'un réseau important de collègues et/ou de voisins qui s'impliquaient directement dans l'organisation d'activités récréatives destinées aux enfants. Ces banlieues aisées ou ces petites et moyennes villes périphériques étaient ainsi des territoires propices à

un « vivre ensemble » dans lequel les voisins, les parents d'autres enfants, les bénévoles et les employés des centres de loisirs, entre autres, se sont avérés des médiateurs culturels importants, puisque ces personnes qui gravitaient autour des enfants prenaient souvent en charge l'organisation et le suivi d'un ensemble très varié d'activités récréatives.

Cette situation nous permet de discerner un autre paradoxe des temps hypermodernes : à l'évidence, ces jeunes adultes des années 1970-80, associés souvent à la montée d'une pensée égoïste ou individualiste dont *l'homo œconomicus* constituerait l'expression ultime (Lipovetsky 1983), n'ont pas nécessairement transmis à leurs enfants une culture du repli sur soi. Au contraire, ils ont tenu à garder des liens sociaux multiples en accord avec la transformation de leurs modes de vie. En ce sens, il n'est pas anodin que Daniel se réfère à ces familles en se servant de l'expression « des gens comme nous ».

Si ces formes de sociabilité ont été dans plusieurs cas éphémères (puisque le maintien des relations dépendait fortement de la disponibilité toujours changeante des personnes qui faisaient partie du réseau d'interconnaissance des parents), il n'en demeure pas moins que ces liens ont créé chez les JPH un certain sentiment de communauté. En ce sens, mes interviewés évoquent souvent leurs milieux de vie en tant que cadre de vie structuré (et structurant) qui leur a permis de se socialiser à partir des activités récréatives de loisir.

6.4. L'ÉCOLE N'EST PAS UNIQUEMENT UN ENDROIT POUR ALLER Étudier : LE SPORT, ENTRE ÉDUCATION PHYSIQUE ET APPRENTISSAGE DU LOISIR

« C'est pendant la jeunesse que l'enfant prend le goût et l'habitude de certaines activités, dont il gardera longtemps après l'école, le désir et le besoin [...] Tous les éducateurs doivent en être convaincus : le sport est un jeu pour l'enfant, mais il est aussi un remarquable moyen d'éducation...» (Jean Guimier, *l'Humanité* cité par Attali et Saint-Martin, 2007)

Passons maintenant à une troisième forme de transmission sociale d'un éthos sportif pendant la jeunesse : le sport à l'école. Dans l'expérience de vie des personnes enquêtées, le milieu scolaire est généralement évoqué comme une instance tout aussi importante que la famille et que les milieux de vie, en regard de la possibilité d'acquisition d'habitudes sportives⁶⁶. Dans les lignes qui suivent je me propose d'examiner brièvement les implications de l'expérience scolaire des JPH enquêtés, expérience qui représente une partie constituante des trajectoires d'individuation comportant une pédagogie centrée sur le travail corporel. Je ferai néanmoins une distinction entre l'école formatrice et l'école comme espace de socialisation. Cette distinction, sans être définitive, sera néanmoins importante dans mon analyse, puisqu'elle me permettra de repérer la différence entre un processus pédagogique formel (le sport lié à l'éducation physique) et le processus d'apprentissage pratique par la socialisation sportive (le sport en tant que culture de loisir).

⁶⁶ Je reconnais néanmoins qu'en raison des conditions qui ont orienté le recrutement de la population à observer (je m'intéressais d'emblée aux gens sportifs) je n'ai que très rarement eu accès aux récits des expériences scolaires ou familiales dans lesquelles les milieux de ces JPH auraient mis un frein à l'éthos sportif des enfants. Or, bien que dans cette section, je traite de l'école et de son influence sur les trajectoires de loisir corporel, je tiens à préciser que je ne veux pas pour autant laisser entendre que l'école produit mécaniquement des dispositions sportives. Mon objectif consiste plutôt à considérer l'expérience scolaire (particulièrement à travers le parascolaire) comme un des éléments parmi plusieurs autres qui peuvent jouer un rôle dans l'éveil d'un intérêt précoce pour le sport.

6.4.1. L'ENSEIGNEMENT FORMEL DE L'ACTIVITÉ PHYSIQUE À L'ÉCOLE : LE SPORT COMME INSTRUMENT PÉDAGOGIQUE

Bien que certains JPH traitent dans leurs récits des années d'école – principalement au niveau préscolaire, primaire et premières années du secondaire – comme une période dans laquelle ils ont pu s'intéresser aux activités corporelles de type sportif – surtout à travers les cours d'éducation physique –, ils ne voient généralement pas dans celles-ci un catalyseur qui les a conduits vers les pratiques qu'ils adopteront plus tard en tant que « loisir sérieux ».

En d'autres mots, dans le « sport scolaire », on est encore loin de la logique du « sport-style de vie », ce dernier faisant davantage partie des activités récréatives pratiquées par une couche de jeunes adultes ou par des cultures urbaines dites « alternatives » – et donc en dehors des institutions (Bennett 2004; Palmer 2004; Wheaton 2004a; Rinehart 2003).

Le sport à l'école a pour ces JPH une fonction essentiellement pédagogique. On peut ainsi l'associer à un ensemble de méthodes et d'outils d'enseignement spécialement conçus pour la mise en place de techniques de dressage du corps (Defrance 1995; Vigarello 2004). Dans son expression scolaire, le sport, par sa particulière grammaire ludique (Caillois 1967), sert ainsi à compléter un curriculum dans lequel corps et esprit sont socialement façonnés par l'institution scolaire.

La pédagogie formelle du sport scolaire suppose donc que les techniques du corps socialisées par l'éducation physique sont véhiculées comme un instrument d'acquisition de savoirs pratiques. Cette pédagogie s'intègre ainsi au reste du corpus d'apprentissages transmis à l'école. Sa principale fonction est d'instiller chez les enfants ce désir et ce besoin dont J. Guimier faisait mention dans le passage cité en exergue en début de section.

On peut affirmer, en somme, que le sport scolaire constitue un ensemble bien organisé et dûment encadré d'activités d'éducation physique ayant pour principal

objectif de transmettre une « éducation morale » par le biais d'un travail sur le corps. Il est ainsi utilisé par l'institution scolaire comme vecteur de développement psychosocial de l'individu moderne.

Sous cette modalité, le sport est un maillon d'un projet plus large de transmission des normes et des valeurs sociales. Autrement dit, il est incorporé à la mission socialisatrice de l'école moderne décrite par E. Durkheim. Selon le père fondateur de la sociologie française, l'école d'inspiration positiviste de la fin du XIX^e siècle constituait une rupture vis-à-vis du monopole que la famille avait autrefois dans la socialisation des enfants. D'après Durkheim, l'école moderne signifiait avant tout l'expression d'un sentiment collectif qui se trouvait à la base du « tempérament national » (Bédard 2003).

Bref, depuis la mise en place des systèmes scolaires modernes, l'éducation physique s'est établie comme une composante du projet pédagogique institutionnel de l'école en Occident. Elle s'est donc chargée essentiellement de traduire, dans la logique de l'hygiène de vie et du dressement du corps, des normes et des valeurs présentes dans les modèles pédagogiques hégémoniques à l'aube du XX^e siècle. Dans la rationalité positiviste de l'éducation physique, « le corps est le premier lieu où la main de l'adulte marque l'enfant, il est le premier espace où s'imposent les limites sociales et psychologiques données à sa conduite, il est l'emblème où la culture vient inscrire ses signes comme autant de blasons » (Vigarello 2004: 9).

Cela étant dit, l'éducation physique n'a pas été épargnée du processus de transformation des outils et des méthodes pédagogiques dans lequel l'école s'est engagée en Europe occidentale et en Amérique du Nord depuis les années 1960 (Attali et Saint-Martin 2007). À la fin du XX^e siècle, on assiste ainsi à une professionnalisation de plus en plus accrue du corps professoral, faisant en sorte que l'éducation physique s'ajuste aux nouvelles techniques d'enseignement en accord avec les paradigmes de l'école post-industrielle.

C'est à partir de ces réformes des systèmes éducatifs des années 1960-70 que l'enseignement de l'éducation physique, qui était jusque-là resté essentiellement généraliste, se transforme de manière importante. Tout d'abord, par la professionnalisation des enseignants : les éducateurs dispensant ces cours sont amenés à se spécialiser ainsi qu'à se « mettre à jour » dans leur exercice professionnel. Ensuite, c'est aussi à ce moment-là que la logique du sport-spectacle appartenant à une culture des masses vient remplacer peu à peu la pédagogie holistique basée essentiellement sur la rationalité disciplinaire industrielle. Une des principales conséquences de cette réforme pédagogique de la deuxième moitié du siècle dernier est le fait que les professeurs d'éducation physique devaient dorénavant maîtriser les développements techniques et technologiques du sport-spectacle afin de transmettre un enseignement plus pointu de cette matière.

Au Québec, l'émergence des nouvelles tendances en éducation physique coïncide avec une traduction progressive dans les programmes scolaires des principes dictés par l'économie du savoir. Parmi ces principes, on retrouve le culte de la performance, la rhétorique du « *leadership* », l'accent mis sur l'autoactualisation des enseignants, la responsabilisation sociale des élèves ainsi que l'intégration écologique de l'éducation physique aux enjeux propres à la globalisation du champ sportif (Banville et al. 2001).

Ces principes, bien qu'ils ne soient pas tous explicitement présents dans le discours des JPH, sont néanmoins des éléments que l'on ne peut pas laisser de côté au moment d'analyser l'incidence de l'école dans la configuration des apprentissages formels de ces individus.

Dans ce virage que l'on peut qualifier de « technoréformiste », les cadres normatifs de l'entreprise capitaliste contemporaine sont mis en avant au sein du système scolaire québécois. Ainsi, l'évaluation des performances physiques sur une courte période, faite à l'aide de dispositifs sophistiqués de mesure des compétences corporelles, aussi bien que la survalorisation du dépassement physique, ne sont que

quelques exemples parmi les nombreux référents normatifs que l'éducation physique a importé peu à peu de la logique de l'entreprise capitaliste de la nouvelle économie managériale.

En somme, on peut émettre l'hypothèse que la réforme des programmes d'éducation physique mise en œuvre au cours des trente dernières années a pu laisser une empreinte sur la représentation que les JPH ont développée à propos de leur propre implication à des activités sportives. Toutefois, cette empreinte demeure difficile à cerner avec précision ; elle devra être étudiée parallèlement à d'autres processus de transmission de la culture du sport récréatif.

6.4.2. LA PÉDAGOGIE INFORMELLE ET L'ÉTIQUETAGE DANS L'ACQUISITION D'UN ÉTHOS SPORTIF EN MILIEU SCOLAIRE

À partir de la fin du XIX^e siècle, les programmes d'éducation physique ont été conçus institutionnellement comme un projet d'amélioration physique et morale de l'homme moderne, s'inscrivant dès lors dans la logique d'un corps potentialisé par le développement technique et scientifique (Queval 2004). Ces réformes faites à la pédagogie du corps dans les systèmes d'éducation occidentaux ont certainement eu une influence sur l'évolution des représentations sociales de la pratique des loisirs sportifs. Il n'en demeure pas moins que même à l'école, l'éveil d'un éthos sportif a signifié aussi la mobilisation d'un amalgame complexe d'interactions informelles qui dépassent l'action des programmes scolaires mis en place dans l'objectif d'éduquer le corps en améliorant ses potentialités.

De surcroît, on peut aussi considérer le sport pratiqué dans les années de jeunesse comme un puissant marqueur identitaire. L'école est ainsi un milieu dans lequel les enfants/adolescents se présentent (et se représentent) souvent soit comme « sportifs », soit comme « non sportifs ». L'étiquetage social constitue donc le deuxième visage du sport scolaire sur lequel j'aimerais m'arrêter dans mon analyse des trajectoires de loisir des JPH durant la période scolaire.

Tout d'abord, il faut dire que l'école est une génératrice de liens d'interdépendance qui ont lieu dans le cadre des processus d'individuation. Ces liens se matérialisent à travers les interactions entre copains de classe ou entre élèves et professeurs. Si l'école se charge en grande mesure de la transmission de l'éducation physique, il y a aussi un maillage de comportements informels que l'on ne peut pas oublier au moment d'expliquer les configurations qui se bâtissent pendant la jeunesse des JPH. L'école est alors non seulement un endroit voué à l'enseignement formel, mais plus encore, elle est une scène sur laquelle on peut trouver une grande gamme de formes de reconnaissance qui se traduisent par des actions d'« étiquetage» (*labelling*)⁶⁷. Mais quel est le rapport existant entre cet étiquetage et l'adoption des modes de vie sportifs?

En premier lieu, il convient de souligner le fait que professeurs et élèves bâtissent des relations d'interdépendance dans lesquelles des étiquettes sociales sont façonnées. Les milieux scolaires sont en ce sens autant des lieux d'intégration sociale que des espaces de ségrégation symbolique. Les étiquettes à l'école sont modelées en fonction d'une représentation sociale des compétences intellectuelles et/ou physiques, mais aussi d'un « savoir-vivre » résultant des interactions elles-mêmes. À l'avenant, les étiquettes sont utilisées dans les rapports opposant les élèves les plus performants à ceux qui tirent de l'arrière (Dubet *et al.* 2010), ou pour le dire dans les termes de la sociologie de R. Castel, les « individus hypermodernes » aux « individus par défaut ».

⁶⁷ Bien que, en me servant de la notion d'étiquetage, je m'inspire des travaux sur la déviance sociale de Howard Becker (1985), je m'en sers sous un angle quelque peu différent de celui proposé par cet auteur. Ainsi, plutôt que de réduire l'étiquetage au seul jeu d'interactions entre individus dans le cadre de la vie quotidienne, je préfère le sens que N. Elias donne à ce phénomène en le considérant comme un processus de longue durée dans lequel les étiquettes ne sont pas uniquement utilisées afin d'exclure ou de stigmatiser un groupe minoritaire, mais constituent aussi des représentations mutuelles entre groupes différenciés. En ce sens, l'étiquette n'est pas seulement attribuée ou portée, mais elle est un véritable lien d'interdépendance et d'interreconnaissance.

En outre, en regardant de plus près les récits des expériences scolaires des JPH, on peut trouver des exemples de relations à double contrainte⁶⁸ à la base de ces processus d'étiquetage social. Je vais citer ici quelques exemples qui me permettront de traiter de la complexité de l'individuation contemporaine des « classes créatives ». Un premier cas, tiré du récit d'Arianne, enseignante et gestionnaire de 37 ans dans une école primaire. La situation de cette personne illustre bien les effets de l'étiquetage dans son versant négatif⁶⁹. Arianne est allée à un collège privé de la banlieue aisée de Montréal dans lequel la performance scolaire était très encouragée. Elle se rappelle de ce milieu en évoquant autant ses aspects formateurs que ses aspects contraignants :

« Au primaire, j'étais un enfant assez réservé. Pas de confiance en moi, ça a été très long [avant de l'acquérir]. Même au secondaire, pas de confiance du tout [...] Au secondaire, je suis allé dans un collège privé X [elle mentionne le nom de son école]. C'était un petit collège bourgeois, dans ma cohorte on n'était que 66 élèves [...] Ça a été difficile au niveau des attentes des gens envers moi. Je pense que le collège privé m'a donné d'excellentes méthodes de travail, mais ils ont pris tout le côté de la confiance qu'on peut transmettre à un enfant/adolescent. Moi, je n'avais pas confiance et il n'y a jamais personne qui m'a dit " C'est pas grave. Tu as des difficultés, mais ça n'enlève rien à tes capacités. On le sait que tu as des capacités ". Et moi, maintenant ça [la confiance en soi], j'en veux... c'est comme si tout le monde devait être avocat, juge, médecin. C'était ça qui était valorisé dans ce collège-là. Et puis, les gens qui étaient différents, les gens qui n'étaient pas aussi bons, on passait des commentaires comme "

⁶⁸ J'utilise ici le terme « double contrainte » dans l'usage que N.Elias en fait dans sa sociologie configurationnelle (voir chapitre 2).

⁶⁹ Pour obtenir le plus de détails possible sur sa trajectoire récente de loisirs sportifs, Arianne et moi nous sommes rencontrés à deux moments différents pour faire son entrevue biographique. Notre première rencontre a eu lieu en 2009. À cette époque-là, elle enseignait dans une école primaire dans un quartier pluriethnique considéré comme l'un des plus défavorisés à Montréal. La deuxième entrevue a été faite en 2013. Elle était alors devenue gestionnaire d'une autre école de classe moyenne aisée d'un quartier central de cette même ville. Son parcours de pratique de sport avait aussi évolué : en 2009 elle me parlait surtout de sa passion naissante pour le *trekking* en montagne, tandis qu'en 2013 elle avait incorporé à ses activités la course à pied et le triathlon et elle se préparait à participer à sa première compétition d'*Ironman*TM.

tu dois aller en animation pastorale ⁷⁰. Alors, je dirais que cette période-là au niveau scolaire a été difficile, autant que, quand j'ai commencé à jouer au volleyball, j'ai trouvé ça extrêmement difficile, mais c'est le volleyball qui a fait en sorte que j'ai pris une confiance en moi ».

Je reviendrai plus tard sur le récit d'Ariane, qui est particulièrement riche en détail par rapport à la quête de « dépassement ». Dans ce récit, on peut voir comment le fait d'avoir eu des expériences dévalorisantes d'étiquetage pendant ces années s'est traduit chez elle par une recherche de confiance en soi dans ses activités de loisir. Cette recherche jouera plus tard un rôle important dans une trajectoire sportive très diversifiée, allant du volleyball aux compétitions *Ironman*TM, en passant par le triathlon, la randonnée en montagne et la course à pied.

Bref, si je fais allusion ici à la pression sociale exercée par son entourage scolaire pour qu'elle atteigne un haut niveau de performance académique, c'est parce que ce type d'épreuve l'a ultérieurement menée à chercher dans le sport une manière de surmonter une image de soi détériorée. Par ailleurs, dans la partie de son récit dans laquelle elle traite de ses années d'école, le sport n'est pas évoqué en rapport avec l'éducation physique formelle, mais plutôt comme un exutoire qui lui a permis de faire face au surmenage académique imposé par la structure scolaire. Autrement dit, à travers son investissement dans l'activité physique, elle a trouvé une manière de compenser les attentes de performance créées par l'école même.

J'aimerais aborder maintenant une autre forme de division symbolique qui est tout aussi présente dans les récits des JPH, et qui me sera d'une grande utilité pour l'analyse des configurations sociales qui déterminent l'acquisition d'un éthos sportif. Il s'agit de l'opposition entre le « sportif » et l'« intellectuel ».

Avant de traiter de cette question, il faut toutefois préciser qu'en raison de mes objectifs de recherche, ainsi que des critères qui ont orienté le recrutement

⁷⁰ Dans son récit, elle raconte un épisode dans lequel l'orienteur du collège en dernière année du secondaire lui a conseillé de faire des études en animation pastorale considérant qu'elle n'avait pas les notes requises pour devenir enseignante tel qu'elle le souhaitait.

d'informateurs, les récits des JPH concernent d'emblée des individus qui se pensent comme « sportifs ». En conséquence, dans les témoignages obtenus, le sport-loisir prend évidemment une place plus importante par rapport à d'autres formes de loisirs tels que les arts ou le bénévolat. Cette orientation maîtresse doit certainement être prise en considération dans l'analyse des données d'enquête.

Ce constat d'ordre méthodologique ayant été fait, il est toutefois pertinent de constater le fait que les JPH interviewés tendent à valoriser grandement leur implication dans une activité sportive, en considérant le type d'apprentissage pratique corporel comme plus « formateur » que des savoirs théoriques ou spéculatifs. Voici un extrait du récit d'Élodie, nutritionniste de 28 ans, qui illustre ce type d'autoétiquetage des JPH en se définissant comme des personnes « sportives » :

« Je pense que je suis une personne curieuse, mais je ne suis pas du tout du type de *pro* des bibliothèques... J'étais curieuse et j'ai adoré mes études, mais je préfère faire des projets plus concrets, qui ne sont pas dans l'abstraction, ça rejoint plus mes intérêts et ça me semble plus stimulant que de juste lire des livres, je ne me considère pas comme quelqu'un d'intellectuel, j'ai toujours été plus sportive ».

Même si je reconnais le possible biais lié à mon propre choix d'objet d'étude, au moment de préparer ma grille d'entrevue, j'ai voulu tout de même faire parler ces JPH sur l'ensemble de leurs activités de loisir. De cette manière, et tout en sachant que mon échantillon avait été choisi de par leur inclination pour les sports, j'ai pu constater que dans les récits des années d'école, les loisirs sportifs sont souvent intégrés à une ample gamme de loisirs culturels. Les récits des JPH témoignent ainsi de l'importance symbolique chez cette population de la combinaison entre les activités comportant des apprentissages artistiques, scientifiques et sportifs.

Autrement dit, malgré cette reconnaissance généralisée d'une inclination vers les loisirs corporels ou pratiques, cela ne signifie pas que les étiquettes d'« intellectuel » et de « sportif » soient nécessairement remémorées comme un synonyme de « bons » ou des « mauvais » élèves. En ce sens, chez ces enfants/adolescents qui deviendront

plus tard des JPH, cette division symbolique, quoique présente, ne se traduit pas mécaniquement par une sélection scolaire nette à travers laquelle les meilleurs élèves seraient orientés, par exemple, vers les sciences, tandis que les moins performants trouveraient une compensation dans les sports, comme le laissent entendre certaines études sur les milieux populaires et leur consommation culturelle (Bourdieu 1979).

Les récits des JPH nous montrent en revanche que cette division symbolique est un phénomène beaucoup plus complexe qu'on peut le croire. Elle est essentiellement liée aux ressources – d'ordres matériel et non matériel – dont les individus disposent pour développer des modes de vie, fussent-ils sportifs ou artistiques.

Par ailleurs, bien que je reconnaisse la portée explicative d'une sociologie dispositionnelle qui met l'accent sur la reproduction de schèmes sportifs en fonction de l'acquisition des goûts de classe (Bourdieu 1980a, 1979, 1984; Boltanski 1971), je prends néanmoins mes distances avec l'un des aspects de ce cadre d'analyse, à savoir, contrairement à ce type d'explication, je constate que chez les membres de la « classe créative », la transmission sociale de la consommation culturelle ne relève pas d'une séparation radicale entre loisirs « sportifs » et loisirs « intellectuels ».

Chez les enfants et les adolescents des couches dominantes, la socialisation de classe par le loisir prend des formes diverses. Sport et art sont loin d'être pour ces individus des marqueurs de réussite ou d'échec scolaire. Toutefois, force est de reconnaître que les loisirs demeurent quand même des signes de distinction, d'autant plus que ce n'est pas tous les sports ou toutes les manifestations culturelles qui portent les mêmes valeurs et qui sont accessibles à tout le monde.

En somme, je soutiendrai ici que ces jeunes ont été exposés à des sports et à des pratiques artistiques qui découlent d'une symbolique bien précise correspondante à des valeurs de classe. Ces représentations des loisirs sont stimulées par la famille, l'école et les milieux de vie, qui s'interpénètrent de manière organique.

Pour expliquer de manière plus satisfaisante l'évolution de la représentation que ces individus hypermodernes ont de la pratique des loisirs, il conviendrait de mener des recherches plus approfondies non seulement sur les trajectoires scolaires ou professionnelles, mais encore sur l'ensemble de la socialisation de classe des secteurs dits « créatifs ». Je n'ai pas l'intention ici d'épuiser cette question, qui mériterait à mon avis qu'on lui consacre une ample gamme d'études dans l'avenir.

Je veux néanmoins fournir au lecteur quelques pistes de réflexion qui pourraient lui être utiles pour comprendre comment, à travers les comportements d'étiquetage à l'école, cette génération qui a grandi dans les années 1980-90 est porteuse de certaines valeurs que l'on peut associer aux « individus hypermodernes », archétypes des sociétés managériales de la fin du XX^e siècle et des premières décennies du XXI^e siècle.

Il ne faut pas oublier toutefois le fait que ces jeunes adultes interviewés ont pu, pendant leurs années de jeunesse, cumuler des formes de loisir artistique et sportif, entre autres, en raison du fait que, dans leurs milieux d'origine, les activités parascolaires étaient vues par leurs parents comme des moments importants de transmission d'un mode de vie. C'est sur cet aspect de l'expérience sociale de cette population que la division entre « individus hypermodernes » et « individus par défaut » prend un sens important, puisque la combinaison de loisirs artistiques et sportifs suppose en soi la possibilité de pouvoir investir beaucoup de temps et d'argent dans les activités de loisir.

L'exemple d'Élisabeth, où l'on trouve une combinaison de la pratique d'un loisir corporel de type artistique (la danse) et des loisirs sportifs, est particulièrement significatif en ce qui concerne l'approche particulière que les enfants des classes professionnelles au Québec ont développée dans les années 1980 par rapport à la combinaison des différents loisirs. Pour ces couches sociales nanties, le parascolaire correspond à un type d'activités qui, bien que structuré, se trouve toutefois à

l'extérieur des enseignements formels véhiculés par l'école. Voici comment elle décrit ce mélange entre sport et art dans le parascolaire :

« J'ai pris des cours de ballet pendant onze ans de ma vie. Plus jeune, je faisais moins de sport. J'étais plus du côté des arts. Je faisais un peu de ski alpin, mais sinon, je faisais de la danse. J'ai dansé énormément, je voulais même faire une carrière en tant que ballerine. Finalement, j'ai plus le corps d'une sportive que d'une ballerine, semblerait-il, parce que je voulais toujours aller plus loin dans la danse, mais je n'étais pas assez souple, ça ne marchait pas super bien et à un moment donné, rendue au secondaire, je me suis fâché et je me suis dit " c'est assez, j'arrête " et c'est là que j'ai commencé à faire plus de sport parce que j'avais plus de facilité dans les sports que dans la danse ».

Cet extrait illustre non seulement comment, pour une future JPH, art et sport ont pu se succéder facilement au cours d'une même expérience d'individuation, mais aussi comment, dans les deux cas, la performance et l'accomplissement – deux valeurs très présentes dans l'éthos des couches moyennes professionnelles – ont un poids important dans les valeurs adoptées par les JPH.

Dans l'analyse de cette tranche de la vie d'Élisabeth, on ne peut pas ignorer le fait que les activités qu'elle mentionne ont requis un investissement important de la part de sa famille. Autrement dit, ses cours de ballet et de ski font partie des dépenses que ses parents tenaient à faire pour que leur enfant puisse avoir accès à une panoplie d'apprentissages diversifiée. En ce sens, pour ces adolescents, futurs JPH, il a été moins question d'avoir à choisir entre l'art ou le sport que de vivre l'expérience d'une pratique récréative en accord avec des styles de vie propres aux milieux professionnels.

Cela dit, que ces dépenses aient pu affecter significativement ou non le budget du foyer, au sein de ces milieux il n'a pas été question de les sacrifier pour « faire des économies ». Cela s'explique, entre autres, par le fait que les loisirs remplissaient au moins deux fonctions importantes : ils contribuent à transmettre une culture en accord avec les aspirations de classe et ils sont considérés comme des moyens efficaces pour remplir des cases vides à l'intérieur des emplois du temps souvent surchargés. Ce

n'est donc pas anodin que ces activités s'incorporent de manière organique au rythme dicté par le milieu social d'appartenance.

En outre, l'extrait que je viens de citer est particulièrement révélateur en ce qui a trait à l'importance des techniques du corps véhiculées à travers des loisirs corporels. Ainsi, la danse, autant que les sports qu'elle pratique dans sa jeunesse, constitue pour Élisabeth une source des compétences corporelles pointues, compétences qui ont été valorisées dans son milieu d'origine. Le sport a été ainsi pour elle un bon moyen de poursuivre la pratique des loisirs qui supposent la mise en place de techniques du corps, et ce malgré le fait de ne pas avoir pu devenir performante dans la pratique de la danse. On est ici devant un exemple de transition entre un loisir artistique et un loisir sportif dans laquelle on peut repérer un mode d'étiquetage positif attribué au sport, puisque pour Élisabeth celui-ci est venu renforcer des aptitudes corporelles déjà acquises à travers sa pratique de danse.

Mais au-delà de la pure reproduction de valeurs de classe, il faut s'interroger sur la fonction du parascolaire dans la configuration d'une culture des « loisirs sérieux ». Je m'efforcerai dans la prochaine section d'expliquer en quoi ces derniers consistent.

6.5. LE PARASCOLAIRE À L'ADOLESCENCE : QUAND LES LOISIRS DEVIENNENT « SÉRIEUX »

Dans les témoignages de nos interviewés, il n'est pas rare de trouver des allusions à des pratiques sportives non liées à l'éducation physique, qu'elles soient organisées par l'école ou non, à travers lesquelles ces JPH ont été initiés au « sport-style de vie » (SSV). Ces expériences de loisir leur ont permis non seulement d'acquérir un important capital social et culturel, mais aussi de développer peu à peu des cadres de vie qui les accompagneront plus tard dans leurs diverses expériences de socialisation.

Or, si les activités parascolaires en bas âge ont été, dans la plupart des cas, choisies par les adultes, c'est-à-dire sans que les enfants aient à juger de la validité de ces choix, cette situation se transforme graduellement une fois l'adolescence arrivée.

L'entrée à l'école secondaire est ainsi remémorée, par plusieurs membres de la « classe créative » rencontrés lors de ma recherche, comme une période qui leur a permis de prendre en charge leurs propres expériences de loisir.

C'est à ce moment de leurs vies qu'un bon nombre des JPH interviewés ont pris la décision de commencer, de poursuivre ou d'abandonner une activité sportive. Cette possibilité de faire des choix par eux-mêmes leur a donné un sentiment d'acquisition d'une certaine autonomie dans la planification et l'exécution de leurs propres emplois du temps, bien qu'à ce stade ils soient encore financièrement dépendants de leurs parents, ce qui restreint leur indépendance dans l'exécution de leurs désirs.

Toujours est-il que, pour plusieurs de mes informateurs, le parascolaire au secondaire constitue cet espace privilégié de socialisation pendant les années d'adolescence à travers lequel ils commencent à bâtir des modes de vie qui resteront bien ancrés dans leurs trajectoires sociales. Il est ainsi significatif que, dans les récits biographiques, les épreuves purement académiques durant les années de secondaire passent souvent à un second plan, laissant la place au récit de leur implication dans certaines activités extracurriculaires.

Voici deux exemples qui illustrent bien la perception du parascolaire partagée par un bon nombre des JPH interviewés :

« Au secondaire, l'école en soi c'était le *fun*, mais le parascolaire était incroyable. Il y avait du théâtre, du volleyball, il y avait plein d'activités, plein de trucs. Ça, j'ai beaucoup aimé. Au Cégep, c'était la même chose, on avait trois entraînements de *flag* football par semaine, plus des matchs toutes les fins de semaine. Au secondaire et au Cégep, l'école a été beaucoup plus que l'école, j'ai passé énormément de temps dans des activités connexes, parascolaires. » (Élisabeth, professionnelle de la recherche et étudiante au doctorat, 29 ans).

« Au secondaire 4 et 5, il y avait une option plein air, c'était une ouverture vers d'autres activités parascolaires. L'option plein air remplaçait les cours d'éducation physique. C'était des activités du genre : camping, randonnées, ski de fond, raquette, cours de survie en forêt, du *hiking* en

montagne, camping d'hiver, c'est là que j'ai été initié à l'escalade parmi plein d'autres activités, en secondaire 4 et 5...Il y avait beaucoup d'activités comme du vélo... on est allé à Québec et à Ottawa en vélo. C'était presque toutes les fins de semaine. On a eu beaucoup, beaucoup, beaucoup de sorties de plein air avec ce groupe-là, en canot, en vélo, en randonnée, dans les montagnes l'été, en ski de fond l'hiver.» (Louis, chargé de cours et auxiliaire de recherche en sciences sociales, 27 ans).

Si pour certains, cette époque de prise d'autonomie signifie la découverte d'une passion pour l'activité physique récréative, pour d'autres, l'adolescence est au contraire la période au cours de laquelle ils abandonnent – ou ils mettent en veille – les sports pratiqués dans leur enfance. Par ailleurs, même parmi les plus assidus amateurs de sport à l'âge adulte, les années de secondaire et de Cégep ont signifié une transition dans les pratiques de loisir qui les a fait, dans certains cas, tourner le dos au sport et s'orienter vers d'autres formes de divertissement.

Or, ce phénomène indique surtout que le sport pratiqué jusqu'à l'adolescence est perçu par la majorité de mes enquêtés comme un cadre disciplinaire, régi selon des règles imposées par les adultes. De ce fait, en arrêtant la pratique d'une activité sportive, ils contestaient l'emprise de leurs milieux familiaux sur la planification du temps libre. Voici un récit qui témoigne de cette attitude :

« ...le hockey était devenu très compétitif, je savais que si je restais à X [le nom de sa ville de banlieue], c'était vu comme un échec au hockey. Je pense que mon père devait me pousser pas mal. Le hockey, soit que je continuais dans une ville plus grande, et là ça devenait compétitif, et je me faisais *écœurer* dans la chambre pour plein de raisons, ou bien sinon... c'est à ce moment-là que j'ai rencontré un cousin qui jouait de la guitare et ça m'a vraiment impressionné, il était *cool*, il fumait des joints. Je l'ai pris vraiment en exemple, je disais "wow! Il est *cool*, moi je veux ça". Alors, je me suis acheté une guitare [...] je n'avais pas suivi de cours de guitare ni rien. Quand j'ai décidé de lâcher le hockey je me souviens d'avoir eu une discussion où mon père me demandait ce que j'allais faire, "ok, tu lâches le hockey, mais qu'est-ce que tu vas faire de ta vie maintenant?" J'ai dit : "je vais jouer de la guitare", je me suis acheté une guitare à 16 ans. C'est là que les choses ont commencé à être plus intéressantes aussi parce que je sortais d'une espèce de carcan où je ne prenais pas de décisions par rapport à ma propre vie » (Patrick, chargé de cours et étudiant au doctorat en études urbaines, 30 ans).

Ce ne sera qu'à la fin de l'adolescence que ces interruptions cèderont leur place à une reprise graduelle des loisirs sportifs, mais cette fois-ci sous une autre forme : les « sports-styles de vie ». Cette nouvelle expression de l'éthos sportif m'occupera à partir de maintenant, puisqu'elle correspond à l'objectivation d'une culture socio-professionnelle que nous pouvons associer aux formes sociales prises par le loisir chez la « classe créative ». Passons maintenant à la description de cette transition.

6.6. L'ÉVEIL DES PASSIONS SPORTIVES ET L'ENTRÉE À L'ÂGE ADULTE. UNE RUPTURE DES JPH AVEC LEURS PRÉDÉCESSEURS

Bien que la majorité des personnes interviewées ait été socialisée à un style de vie sportif depuis un très jeune âge, il faut cependant reconnaître que ce n'est pas le cas de tout le monde. L'exemple des JPH qui ont acquis tardivement une culture sportive est ainsi particulièrement intéressant puisqu'il permet de nuancer la thèse selon laquelle le sport est nécessairement une question d'héritage d'une culture corporelle déjà bien établie depuis l'enfance.

Bien que la socialisation précoce des éthos sportifs soit une composante à considérer au moment d'analyser les trajectoires d'individuation, cela ne signifie pas qu'elle détermine à elle seule le processus d'acquisition des styles de vie sportifs. Au contraire, c'est plutôt au cours de la période postsecondaire que l'on peut véritablement parler d'un éveil des passions sportives liées à la culture hypermoderne, du fait que c'est à ce moment que les individus sont exposés à d'autres cadres de socialisation qui viendront s'ajouter à la socialisation primaire des individus.

Or, si pour les participants à ma recherche, le milieu familial a été, en règle générale, une source importante d'encouragement pour l'acquisition d'un mode de vie actif dans les années d'enfance et d'adolescence, le choix de rester sportif à l'âge adulte suscita pour certains un changement d'attitude de la part des familles à l'égard de la pratique intensive d'une activité de loisir.

C'était le cas de Mathieu, escaladeur et guide de montagne de 35 ans, qui a commencé à pratiquer les sports de montagne – alpinisme, escalade, randonnées pédestres – à l'âge de 18 ans, c'est-à-dire lors de sa période préuniversitaire (Cégep). Il a dû à ce moment faire face au jugement sévère de ses parents sur sa nouvelle passion pour ce type d'activité de loisir. Pourtant, c'était ses parents qui, dans l'enfance, l'avaient encouragé à s'investir dans des activités parascolaires comme le hockey, sport qu'il a pratiqué de manière régulière pendant toute son enfance et une bonne partie de son adolescence.

Dans le passage qui suit, il décrit comment, lorsqu'au Cégep il découvre une passion pour les sports de montagne, ses êtres proches – particulièrement son père – ont eu beaucoup de difficulté à comprendre comment le plein air pouvait prendre une place aussi importante dans sa vie. Voici comment Mathieu décrit cette période de sa vie :

« Dans mon réseau familial, ce n'était pas clair [le goût pour le plein air et les expéditions en montagne]. Ce n'était pas des gens qui étaient familiers avec ce type d'activité. Je venais d'une famille moyenne québécoise. Pour mon père, c'était très important que je travaille fort, que je mette des sous de côté pour mes REER et là, du jour au lendemain, toutes mes économies ont été drainées vers ma nouvelle passion qu'était la montagne ».

Dans le récit de Mathieu, on distingue un point de rupture biographique – que l'on peut aussi qualifier d'« épreuve » selon le sens que Martuccelli donne à ce terme (Martuccelli 2004)⁷¹ – par rapport au manque d'appui de son noyau familial vis-à-vis de sa passion grandissante pour les sports de montagne.

⁷¹ Pour D. Martuccelli, la notion d'épreuve permet de bâtir une sociologie de l'individuation qui tienne compte des ruptures et discontinuités présentes dans l'expérience de vie des acteurs dans le cadre de la seconde modernité. L'auteur de *La société singulariste* (2010) constate par ailleurs que la sociologie a longtemps fait preuve d'une préférence envers les logiques groupales ou les enjeux structureaux en s'éloignant ainsi d'une description des formes à travers lesquelles les individus bâtissent leur singularité. La notion d'épreuve, dépourvue de son acception purement psychologique, permet selon Martuccelli de prendre l'individu au sérieux dans l'analyse sociologique, et ce, sans tomber dans un point de vue individualiste, comme est le cas

Sa famille s'est montrée, dans un premier temps, indifférente à ses expéditions de plein air, puisque pour elle, il s'agissait d'un loisir purement récréatif qui lui permettait de se détendre, au même titre que les matchs de hockey auxquels il prenait part encore à l'occasion. En d'autres mots, ses parents acceptaient passivement cette nouvelle pratique sportive tant qu'elle ne signifiait pas un débordement majeur du temps consacré à d'autres activités comme les sorties en famille, la vie de couple, les études, etc. Toutefois, aussitôt que le loisir de montagne est devenu une concurrente directe de ces activités, l'opinion de ses parents – surtout de son père – s'est peu à peu transformée, passant de l'indifférence à la désapprobation, ou en tout cas, à une certaine préoccupation.

De ce témoignage, je retiendrai le fait qu'on est devant un exemple qui illustre une rupture graduelle entre deux manières différenciées d'envisager la pratique d'un sport récréatif. D'un côté, on peut identifier une logique – celle de sa famille – centrée sur l'idée du sport comme « loisir occasionnel », c'est-à-dire comme un simple passe-temps ou *hobby* qui, bien qu'important pour la transmission des valeurs, ne devrait pas prendre à leurs yeux une place trop importante dans l'ensemble des activités d'un jeune adulte. De l'autre côté, on retrouve une autre logique – la sienne – dans laquelle on est devant une culture de « loisirs sérieux ». Dans ce deuxième cas, les sports ne sont plus uniquement envisagés comme un complément d'autres sphères de la vie sociale, mais ils s'érigent en véritables passions qui consomment une grande quantité de ressources – en argent, en temps, etc. (Stebbins 1997, 2001).

du dénommé « individualisme méthodologique ». Les épreuves sont définies par l'auteur comme ces moments de la trajectoire sociale d'un sujet dans lesquels on distingue un point tournant dans son parcours biographique. Mais ce point tournant n'est pas non plus issu de sa seule subjectivité; il est articulé avec les différentes sphères de la vie sociale. Martuccelli soutient donc que les épreuves nous permettent de repérer le processus d'interaction entre l'expérience individuelle et l'expérience sociale. Plutôt que de rompre avec les traditions sociologiques précédentes, la sociologie des épreuves est pour Martuccelli une voie à développer dans l'avenir, afin de sortir de l'impasse dérivée de l'étude des faits sociaux d'un point de vue purement positionnel ou structurel (Martuccelli 2009).

Le fait qu'à l'aube de l'âge adulte ces mêmes individus continuent à consacrer une partie importante de leur temps libre à une activité sportive récréative constitue ainsi, pour certains membres de la génération précédente, une source d'inquiétude.

En un sens, seul le fait de devenir un athlète professionnel aurait pleinement justifié aux yeux des parents de Mathieu un investissement intensif tardif de leur fils dans une activité sportive.

Une première lecture de ce phénomène pourrait être faite à l'aide de la grille proposée par Claude Lafabrègue (2001), dans laquelle l'auteur, en s'appuyant sur des données produites par le ministère de la Culture française, affirme que le manque d'appui de la famille proche pour la poursuite (ou pour la reconduction) de la pratique d'un loisir sportif contribue au découragement de certains jeunes adultes vis-à-vis de la possibilité de consacrer une bonne partie de leur temps à un loisir sportif.

Selon Lafabrègue, la transition entre un mode de vie d'enfant/adolescent à un mode de vie d'adulte se traduirait par le fait que « l'engagement sportif chute très sensiblement dès que l'accès dans le monde du travail et l'accès à un foyer indépendant sont réalisés » (Lafabrègue 2001). Mais est-ce que dans le cas de nos JPH on est effectivement devant une chute de la pratique sportive ou plutôt d'un changement du type de rapport au sport?

Pour répondre à cette question, il convient de rappeler la spécificité du modèle québécois d'accès à l'âge adulte, dans lequel les bifurcations dans les parcours de vie sont fréquentes (voir chapitre 2, section 2.2.3). Ainsi, le constat de l'abandon du sport à l'âge adulte mérite d'être nuancé, ou dans tous les cas, replacé dans le contexte des multiples trajectoires de maturation sociale des individus hypermodernes.

Par conséquent, et pour mieux examiner ce processus, je m'arrêterai brièvement sur la description de certaines spécificités québécoises qui me permettront de mieux analyser le passage des pratiques corporelles de loisir en tant qu'apprentissages

formels – et donc encadrés par les institutions chargées de la socialisation des jeunes – vers des formes d’apprentissage informelles découlant de la socialisation par les styles de vie.

Il faut tout d’abord prendre en considération le fait que plusieurs jeunes adultes québécois sont déjà en colocation au début de leurs études postsecondaires (Charbonneau 2006; Blöss et Germain 2010). Cela ne veut pas dire pour autant qu’ils soient complètement autonomes sur le plan financier, mais plutôt que plusieurs de ces jeunes vivent relativement tôt l’expérience de la prise d’autonomie en quittant le foyer familial pour aller vivre avec leurs pairs.

Cette période de prise en charge de soi (même si elle est, dans plusieurs cas, relative) fait tout de même en sorte que l’accès à la condition d’adulte dépendait, pour plusieurs de ces JPH, de l’acquisition d’une certaine indépendance vis-à-vis des parents. Néanmoins, cela ne veut pas dire que la coupure se fait toujours de manière définitive. Comme je l’ai indiqué dans le chapitre 2, bien que le sens de la prise d’autonomie soit très ancré chez les jeunes Québécois à la fin de l’adolescence, cela ne signifie pas que tous les liens avec le noyau familial soient coupés.

Par ailleurs, au Québec on retrouve une coexistence importante entre de jeunes adultes qui sont en situation de colocation, et qui disposent en même temps d’un boulot qui leur permet de payer leurs dépenses fondamentales, et d’autres qui vivent encore dans une situation de dépendance financière vis-à-vis des parents. Autrement dit, chez les Québécois du niveau collégial ou universitaire, il y en a certains qui demeurent dans la résidence familiale et d’autres qui quittent le foyer pour vivre avec d’autres jeunes de leur âge. Mais quel est l’impact de ces deux scénarios sur les trajectoires sportives de loisir?

Pour les jeunes qui continuent à cohabiter avec la famille, l’incorporation sur le marché du travail – même si elle se fait souvent par le biais des petits boulots de type *job-in* payés au salaire minimum (Bernier 2007) – signifie la possibilité de

dépenser une proportion importante d'argent dans le loisir. Cela crée une configuration sociale dans laquelle certains peuvent plus facilement que d'autres prendre le sport au « sérieux », ce qui produit une différence importante entre les individus hypermodernes et ceux pour qui ce type d'activité restera longtemps comme un complément, faute de temps et d'argent pour s'investir « corps et âme » dans une telle pratique.

Par ailleurs, l'accès à un mode de vie sportif est un important indicateur de la manière dont la sécurité financière de ces individus peut avoir une répercussion importante sur les possibilités d'adoption d'un style de vie orienté vers les activités récréatives. Madeleine Gauthier, importante sociologue de la jeunesse au Québec constate ainsi le fait que...

[L]es ressources financières consacrées au loisir tiennent aussi sur un large spectre qui va de la disponibilité totale de la somme gagnée par le travail à temps partiel de l'étudiant qui continue de cohabiter en milieu familial jusqu'au peu d'argent disponible de celui ou celle qui doit se débrouiller pour payer ses études et assurer sa subsistance (Gauthier 2001: 439).

L'adoption des projets de vie fortement axés sur le loisir est ainsi non seulement une question d'éveil des passions pour une pratique récréative quelconque, mais aussi d'accès aux ressources matérielles disponibles pour le faire.

En outre, le « sport-style de vie » est une notion beaucoup trop récente, que certains individus de la génération des parents des JPH comprennent mal. À leurs yeux, dans une période de préparation pour la vie professionnelle, le sport ne devrait être qu'un complément d'autres sphères de la vie sociale qu'ils considèrent plus importantes. En d'autres mots, bien que les parents de ces JPH aient eu accès à des modes de vie confortables, ils gardent l'impression que les années de Cégep et d'université remplissent essentiellement une fonction d'insertion sur le marché des emplois qualifiés. En ce sens, on voit une rupture importante dans l'image des loisirs que la génération précédente entretient par rapport à la génération de leurs enfants.

Autrement dit, la représentation du sport comme une activité essentielle dans les emplois du temps vient à l'encontre des valeurs d'un secteur de la génération précédente, pour qui le sport est confiné à un statut de loisir occasionnel. Paradoxalement, plusieurs de ces parents préoccupés par la stabilité financière de leur progéniture sont ceux qui ont pu profiter de la massification des loisirs survenue au cours des Trente Glorieuses et du *baby-boom* (Blöss et Germain 2010; Pronovost 2012).

Je reviendrai plus tard sur les implications de cette double contrainte (*double bind*) dérivée du tiraillement entre un discours social basé sur l'idée d'une société post-matérielle dans laquelle le temps de loisir prendrait de plus en plus de place et la disponibilité de plus en plus exclusive de ces ressources. Pour l'instant, je me contenterai d'affirmer que le clivage entre « loisirs occasionnels » de certains et les « loisirs sérieux » des autres se trouve à la base de l'expérience de la pratique du sport récréatif hypermoderne. Si j'y ai fait allusion ici, c'est essentiellement dans l'objectif d'évoquer la représentation sociale du sport comme une composante des normes de comportement qui accompagnent l'émergence du nouvel esprit du capitalisme (Boltanski et Chiapello 1999).

En somme, j'ai voulu explorer jusqu'ici les formes d'acquisition d'un éthos sportif des JPH dans leurs premières étapes de socialisation. J'ai affirmé que la famille est sans doute un référent important lorsqu'on veut retracer la transmission d'une culture de la consommation de classe. Toutefois, j'ai soutenu que l'école et les milieux de vie sont tout aussi importants pour l'acquisition d'une culture sportive en bas âge.

Mais ces expériences acquièrent un sens particulier dès que les individus traduisent ces premières dispositions en styles de vie sportifs. J'aimerais ainsi terminer ce chapitre par l'analyse de la période universitaire qui est celle où l'on peut repérer d'une manière plus claire la transition vers une véritable culture de loisir hypermoderne.

6.7. L'UNIVERSITÉ COMME ESPACE DE CONSTRUCTION DES MODES DE VIE

Si les années préuniversitaires constituent pour la plupart des JPH interviewés une période importante pour l'acquisition des dispositions ainsi que des techniques du corps sportives, le passage à l'université constitue pour ces individus un moment décisif de leurs parcours de vie au cours duquel les loisirs deviennent de véritables marqueurs identitaires. C'est à ce stade de leur expérience sociale que la plupart des participants à ma recherche ont fait des rencontres qui ont eu un fort impact sur leur trajectoire de pratique de loisirs. On peut dire ainsi que pour cette couche de futurs professionnels, la vie universitaire est une période qui façonne de manière importante leurs modes de vie. Mais, avant d'aller plus loin, analysons plus en détail quelques éléments qui interviennent dans ce processus d'interpénétration entre sport et monde du travail.

Tout d'abord, c'est lors de cette période que les trajectoires professionnelles de ces jeunes adultes commencent à prendre forme en fonction de l'attente de trouver des emplois bien rémunérés après leur diplomation. La possibilité d'accéder à un marché de l'emploi spécialisé, réservé aux finissants des universités, leur permet d'envisager non seulement des débouchés de carrière, mais aussi la possibilité de réaliser des projets extra-professionnels de loisir qu'ils pourront partager avec d'autres jeunes hypermodernes.

Deuxièmement, l'université est aussi une étape de leur vie au cours de laquelle l'accès au travail salarié – même si au début les emplois sont généralement à temps partiel et ils sont relativement mal rémunérés –, rend le modèle de *loisir-style de vie* plus accessible. Comme résultat de ce phénomène, les choix des pratiques culturelles pendant ces années se font de manière plus réfléchie et autonome. C'est ainsi que plusieurs interviewés parlent de cette étape comme de la période la plus déterminante pour la (re)configuration de leurs habitudes de vie. La sortie de l'adolescence signifie donc, pour ces futurs JPH, l'accès à un mode de vie adulte, qui se traduit par la mise

en pratique d'une ample gamme d'apprentissages sociaux liés en bonne partie à la culture organisationnelle, mais aussi à l'acquisition de nouveaux goûts culturels.

Pour plusieurs JPH, la période universitaire vient aussi accompagnée de la sortie de la maison familiale et, souvent, du départ de leurs villes d'origine. Dans une bonne proportion des cas observés, les participants à mon enquête sont arrivés dans les métropoles après avoir vécu en banlieue ou dans des petites villes relativement éloignées des grands centres urbains.

Pour certains, l'université constitue alors cette phase de leur biographie dans laquelle la prise en charge de soi se concrétise à partir de multiples expériences comme la colocation, le premier emploi, mais aussi le développement d'un réseau d'interconnaissances sur les bancs d'école – expériences qui sont autant de facteurs qui agissent sur la configuration des cadres de vie.

C'est à ce moment que certains reconduisent un éthos sportif déjà acquis dans les années d'enfance ou d'adolescence, tout en les adaptant à la préparation de leur vie professionnelle. C'est aussi à l'université que la plupart d'entre eux débudent la pratique de certains sports qui deviendront, dorénavant, de véritables passions.

Pour une bonne partie des universitaires québécois, la colocation avec d'autres jeunes de leur âge demeure en effet l'une des premières expressions de l'acquisition des modes de vie adultes. Le fait de quitter la maison familiale et de déménager en appartement signifie ainsi pour eux de se retrouver dans un espace social permettant les rencontres et l'expérimentation de nouvelles pratiques de loisir. Voici deux extraits qui témoignent du sentiment de liberté que ces JPH ont éprouvé au moment de commencer leurs études universitaires :

« J'ai commencé à habiter à ce moment-là [le début de son Baccalauréat] avec des *colocs* qui faisaient beaucoup de plein air, beaucoup de randonnées, puis j'ai commencé à en faire de plus en plus avec une de mes *colocs* et... c'est devenu vraiment une nouvelle passion! » (Élisabeth, 29 ans).

« Écoute, c'était la liberté [lorsqu'il arrive à Montréal pour étudier]. C'était un sentiment d'exaltation incroyable que de partir de chez ses parents à X [il nomme sa petite ville d'origine dans la région du Saguenay] et d'habiter en appartement à Montréal. Je souhaite à tout le monde de vivre ça. C'était un moment extraordinaire. Et j'ai fait beaucoup de vie étudiante quand j'ai commencé. Donc, j'avais un réseau social extrêmement grand et il y avait beaucoup d'activités, sans arrêt, avec différents départements, c'était très vivant. Outre les parties il y avait aussi des sports, des festivals, du cinéma. C'était très agréable. (Renaud, 33 ans, physicien, joueur d'*Ultimate*)

Or, la bifurcation des trajectoires biographiques, à laquelle j'ai fait allusion à plusieurs reprises, peut aussi signifier qu'une fois les études préuniversitaires terminées, nombreux sont les jeunes Québécois de cette génération⁷² qui ont décidé d'arrêter temporairement l'école, souvent pour une courte période d'un an ou deux, pour vivre d'autres expériences de socialisation avec leurs pairs telles que les voyages, le travail saisonnier agricole dans l'Ouest canadien, etc.

Ces périodes de « recherche de soi » sont loin d'être évoquées par les JPH comme un frein qui aurait pu ralentir leurs futures carrières. Au contraire, ces pauses sont généralement perçues de manière favorable, notamment parce qu'elles remplissent à leurs yeux une fonction importante dans leur processus de maturation sociale. Mathieu, géographe de 35 ans, raconte ce genre d'expérience de la manière suivante :

« Du jour au lendemain, lorsque je termine mes études au Cégep, je n'ai pas poursuivi mes études à l'université. J'ai plutôt acheté une camionnette, j'ai embarqué mon sac dedans et je suis parti à l'aventure pendant quelques années. Je suis allé dans l'Ouest canadien, dans les Rocheuses, je faisais de la montagne. Ma passion, c'était à ce moment-là l'escalade, la grimpe... je me levais le matin, je mangeais puis je grimpais. C'est tellement un mode de vie ».

⁷² La plupart de mes interviewés ont fait leurs études universitaires entre la fin des années 1990 et le début des années 2000.

Aujourd'hui conseiller environnemental à temps plein et guide de montagne à temps partiel, Mathieu a découvert sa passion pour les sports alpins – en particulier pour l'escalade – un peu avant de terminer ses études de Cégep. Cette découverte d'une passion sportive, qui l'a poussé à partir en voyage avant d'entamer des études de premier cycle, a même orienté son choix de filière à l'université. Il a choisi de s'inscrire en géographie en raison de la possibilité que cette discipline lui offrait de pouvoir mettre en valeur, dans un milieu professionnel, le type d'apprentissage découlant du loisir sportif qu'il avait commencé à affectionner. En d'autres mots, la géographie, discipline à laquelle il s'est inscrit après deux années de voyage, a été pour lui un choix qu'il qualifie de « naturel », puisqu'elle lui permettait de faire valoir les connaissances empiriques acquises au cours des multiples expéditions en montagne, ainsi que de transférer des connaissances académiques dans un grand nombre de projets sur le terrain. Il considère que cette pause dans ses études a été fondamentale dans son parcours de vie, puisque, à ses yeux, elle lui a permis de faire un meilleur choix de carrière. Ce choix lui aurait ainsi permis de combiner style de vie et développement professionnel.

Une autre particularité de ce cas, sur laquelle je reviendrai dans le chapitre huit, réside dans le fait que, pendant ses études de premier cycle, Mathieu a commencé à travailler à temps partiel en tant que guide de montagne, emploi qui l'a aidé non seulement à payer ses études, mais aussi à pouvoir continuer à mener des expéditions en montagne à raison de quelques mois par année.

Ce rythme de vie à plusieurs volets n'est pas rare chez les JPH enquêtés, pour qui la capacité de concevoir et de réaliser une pluralité de projets personnels est une qualité hautement valorisée, autant dans leurs réseaux d'amitié que dans leurs milieux professionnels. Toutefois, ces multiples occupations supposent aussi une grande organisation dans la distribution d'activités qui font partie de leurs emplois du temps et qui peuvent parfois, comme on l'a dit auparavant, être mal perçues par leurs entourages familiaux.

Le cas de Mathieu est sans doute l'un de plus révélateurs en ce qui concerne l'évolution progressive d'un style de vie dynamique et sportif et le développement en parallèle d'une carrière professionnelle compatible avec ce dernier. À travers son récit biographique, on peut voir la forte imbrication entre la vie professionnelle et les activités sportives récréatives, puisqu'il s'agit d'un parcours qui illustre la quête d'harmonie entre les projets de travail économique valorisé – qui relèvent des expériences de travail – et les projets parallèles de loisir sportif.

Bien que le récit de Mathieu m'ait été particulièrement utile dans l'analyse des représentations des modes de vie qui se développent au cours des trajectoires universitaires, force est aussi de reconnaître qu'il s'agit d'un cas quelque peu exceptionnel du fait qu'il est relativement rare de trouver des JPH qui puissent combiner d'une manière aussi harmonieuse la vie professionnelle et la vie personnelle.

Je reviendrai plus tard sur cette particularité du parcours de Mathieu. Pour l'instant il suffit de dire que s'il est vrai que les autres individus interviewés ne travaillent pas nécessairement dans des emplois liés directement à leurs loisirs sportifs, on trouve tout de même chez eux une forte volonté de rendre leurs projets de loisir compatibles avec leur vie professionnelle et vice-versa.

6.8. BREF BILAN AUTOUR DES FORMES D'INDIVIDUATION SPORTIVE IDENTIFIÉES

Au cours de ce chapitre, il a été question de faire un survol des différentes formes à travers lesquelles les JPH qui ont participé à mon étude ont développé un « savoir-vivre » lié à la pratique de loisirs sportifs. Pour ce faire, j'ai tenté d'identifier les configurations qui correspondent aux modèles d'acquisition des styles de vie hypermodernes.

Ce premier chapitre d'analyse a eu pour principal objectif de rendre compte de la pluralité des cadres d'individuation à partir desquels les JPH ont bâti des trajectoires

familiales, scolaires et professionnelles qui prennent forme dans la pratique des activités corporelles récréatives.

J'ai voulu ainsi décrire brièvement, en analysant les témoignages tirés des récits biographiques des JPH, le rôle des diverses instances de socialisation – famille, école, milieux de vie, colocataires, etc. – dans l'éveil des éthos sportifs. Ce faisant, j'ai gardé à l'esprit, tantôt de manière explicite et tantôt de manière implicite, le différentiel existant entre les « individus hypermodernes » et les « individus par défaut », surtout en ce qui a trait aux ressources sociales mises à la disposition des individus pour développer des styles de vie dynamiques propres à la « classe créative ».

Cela étant fait, je me propose maintenant d'analyser les différentes formes de socialisation par le loisir sportif que j'ai pu repérer, autant par le biais de mes entrevues biographiques auprès des JPH qu'à travers ma propre ethno-praxie au sein des deux équipes d'*Ultimate*. Ce sera l'objet du prochain chapitre. J'y analyserai les configurations spécifiques aux liens réciproques établis entre JPH dans leurs trajectoires de pratique des activités sportives récréatives. Cet exercice me permettra de mieux décrire l'imbrication existante entre l'éthos professionnel et l'éthos sportif des « classes créatives ».

7. LES MAILLAGES DE SOCIALIZATION SPORTIVE DES INDIVIDUS HYPERMODERNES

7.1. LA SYMBOLIQUE COMPLEXE DU CORPS SPORTIF HYPERMODERNE

« [le corps] un référent interdisciplinaire, entrecroisement de paradigmes épistémologiques et de perspectives méthodologiques. Le corps est à l'horizon et au carrefour de nombreuses recherches parce qu'il est perçu comme la réalité transversale à laquelle se rapportent la plupart des significations de l'homme en société » (Brohm 2001).

Si le corps sportif dans la modernité industrielle était le produit d'une configuration sociale dont les caractéristiques fondamentales étaient, entre autres, la maîtrise de soi et la civilité (Elias et Dunning 1986), la division du travail au rythme social de l'usine (Thompson et Maillard 2004; Corbin 2001), le développement des techniques corporelles disciplinaires (Vigarello *et al.* 2005; Defrance 1995); le corps dans l'ère post-matérielle est aussi l'expression d'un air du temps dont il faudrait dégager les éléments constitutifs. Mais avant d'entreprendre une telle tâche, il faudrait à mon avis se poser quelques questions, à savoir, quelle est la nature de la transformation des techniques du corps propre aux loisirs sportifs survenue dans l'hypermodernité ? Jusqu'à quel point les sports pratiqués de manière récréative par un groupe localisé socialement, tel que les JPH, peuvent-ils nous renseigner sur l'évolution récente du capitalisme post-industriel ?

Pour essayer de répondre à ces questions, je vais faire appel autant aux récits biographiques des JPH qu'à mon expérience « ethnopraxique ». Je tenterai ainsi de décrire à travers ces deux types de données le processus de construction sociale d'un corps hypermoderne. Bref, je me dispose, dans les pages qui suivent, à analyser l'avènement des nouvelles techniques du corps sportives que j'ai pu identifier à travers mon enquête. Ces nouvelles techniques du corps correspondent à

l'objectivation des normes sociales que l'on peut associer à l'émergence d'un nouveau rapport au loisir sportif chez les classes professionnelles du capitalisme managérial. L'un des éléments importants de ce corps hypermoderne est sans doute son aspect esthétique, élément sur lequel je voudrais m'arrêter brièvement.

7.1.1. POUR ÊTRE SPORTIF, IL FAUT, AVANT TOUT, PARAÎTRE SPORTIF

La présente section portera sur la construction sociale de l'être sportif hypermoderne en évoquant spécialement la question du « paraître sportif » (Ohl 2001), dont la principale objectivation se trouve dans l'habillement et la présentation de soi. Si j'ai choisi de débiter mon analyse du corps hypermoderne par la mode sportive et l'hexis corporelle⁷³, considérées comme deux formes de médiation⁷⁴, c'est parce que dans ces deux éléments, j'ai trouvé une caractéristique importante de la configuration de l'identité sportive des JPH. Les vêtements de sport et l'allure sportive s'érigent ainsi en éléments d'objectivation des interactions liées aux loisirs corporels de la « classe créative ».

Je tiens néanmoins à préciser que l'habillement et la présentation de soi nous permettent de décrire une configuration sociale hypermoderne à condition qu'on les étudie autant comme contenu que comme contenant, comme signifié que comme

⁷³ Dans son ouvrage *Le sens pratique*, Pierre Bourdieu définit l'hexis corporelle comme « la mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par-là, de sentir et de penser » (Bourdieu 1980b: 1117).

⁷⁴ Dans sa célèbre critique épistémologique des études socio-historiques de la mode, le sémiologue R. Barthes (1957) critique la tendance autant des historiens que des sociologues du vêtement, à considérer les faits liés au port des habits comme étant des phénomènes purement esthétiques ou historiques et non sociologiques. En ce sens, il repère une propension à voir dans les vêtements une relation mécanique entre la conception de la beauté et les diktats de la mode sans considérer que cette évolution est à la fois le produit d'une logique interne, c'est-à-dire, propre aux instances qui régissent les transformations des tendances vestimentaires, et d'une logique externe, qui a trait aux autres sphères de la vie sociale qui imposent des cadres culturels ou politiques. Ainsi, pour Barthes il est important d'étudier les vêtements autant dans leur axiologie que dans leur évolution structurelle. Il propose ainsi de les considérer comme des médiateurs sociaux à part entière. Il convient de souligner que cette position n'est pas nouvelle si l'on considère que G. Simmel avait déjà traité de l'importance de l'étude de la mode (tout comme il l'a fait pour l'argent) comme une médiation sociale qui produit une relation paradoxale entre le désir de distinction et celui d'imitation (Simmel 1989 [1904]).

signifiant (Barthes 1957). En somme, les considérer en tant que médiateurs sociaux (Sabourin 2005) suppose que les vêtements et l'hexis sont des véritables rapports au monde et à la connaissance, ainsi que de puissants prescripteurs de nouvelles normes de comportement social.

Cette précision ayant été faite, j'aimerais débiter mon analyse du « paraître sportif » par la description d'une expérience d'observation qui, au-delà de son caractère anecdotique, a été très révélatrice en ce qui regarde l'importance de l'hexis corporelle et de la présentation de soi dans les activités de loisir sportif des JPH. Cet épisode correspond à mon tout premier contact avec des joueurs de l'AUM. Je rappelle le lecteur que lorsque j'ai débuté ces observations auprès des joueurs de la ligue récréative d'*Ultimate* à l'hiver 2010, j'avais déjà complété une première phase ethnographique chez un groupe de joueurs qui organisait des matchs informels de ce sport au Parc Jarry de Montréal, pendant l'été et l'automne 2009. Je voulais toutefois compléter cette expérience de pratique informelle avec des entrevues et des observations faites auprès de joueurs inscrits dans le circuit officiel de l'*Ultimate* à Montréal (voir chapitre 5 pour la description de ces deux terrains).

Ayant pris contact avec les gestionnaires de l'AUM, ils m'ont donné, dans un premier temps, la permission de me rendre sur les terrains de jeu pour que je puisse observer des matchs, et si je le voulais, profiter de cette occasion pour contacter des joueurs à interviewer. Devant une telle réponse favorable, j'ai été ravi de pouvoir avoir accès à ce terrain d'enquête. Dès ma première visite, j'ai voulu essayer de recruter le plus grand nombre de participants possible. Pour ce faire, j'avais prévu d'aborder les joueurs, soit lorsqu'ils arriveraient sur les terrains avant leurs matchs, soit lorsqu'ils s'apprêteraient à partir du site une fois les matchs terminés. Je voulais me servir de ces « temps morts » pour solliciter les joueurs en entrevue, tout en leur expliquant les objectifs généraux de ma démarche. Dans un chapitre précédent (chapitre 5), j'ai abordé le problème inhérent à cette méthode de recrutement, mais je voudrais traiter ici d'une autre « fausse note » de ma part, qui s'est avérée, par la suite, un élément heuristique important pour mon analyse des représentations sociales

du sport chez les JPH. Cette «fausse note» a trait aux codes vestimentaires que j'ai utilisés lors de ma première séance d'observation.

Je transcris ici les notes de terrain prises à l'hiver 2010, concernant mes réflexions après cette première observation des matchs de la ligue. Cette première rencontre avec des joueurs de l'AUM, bien que peu utile pour le recrutement de participants à la recherche, elle a néanmoins été essentielle pour me montrer l'importance accordée par cette population aux normes de présentation de soi. L'épisode que je relaterai ici constitue un exemple de dissonance vestimentaire à travers laquelle j'ai pu constater le poids symbolique du « paraître » sportif (Ohl 2001) en tant que marqueur d'appartenance sociale :

« J'étais très enthousiaste de (enfin!) pouvoir assister à des matchs organisés par l'AUM. J'avais préparé mes affiches de recrutement avec minutie. J'en avais imprimé une quinzaine en français et une quinzaine en anglais pour commencer (j'ai même hésité d'en imprimer plus en anticipant une réponse favorable à mes demandes d'entrevue). J'avais vérifié à l'avance l'itinéraire pour me rendre au gymnase/dôme où les matchs avaient lieu. J'ai voulu arriver au moins une demi-heure avant le début des matchs pour ainsi pouvoir interpeller le plus grand nombre de joueurs qui arriveraient au fur et à mesure. Après un long trajet en transport en commun (les terrains se trouvent dans l'ouest de la ville à au moins une vingtaine de minutes de la station de métro la plus proche), je suis enfin arrivé sur le site. J'ai voulu en arrivant repérer les administrateurs de la ligue avec lesquels j'avais pris contact par téléphone préalablement. Lorsque je me suis rendu sur les terrains de jeu, il y avait très peu de gens, certains joueurs et joueuses pratiquaient des lancées de frisbee en dehors des lignes de touche, d'autres faisaient des exercices d'échauffement et il y avait un troisième petit groupe, composé de trois ou quatre personnes qui s'occupait de démarquer les limites des terrains de jeu en installant des cônes de couleur orange, notamment dans les zones de but.

Je me suis présenté auprès de la personne qui avait l'air de coordonner l'installation des cônes. Il s'agissait d'une femme dans la trentaine, habillée en T-shirt sportif, avec une casquette et des shorts, elle était munie d'un sifflet et d'un chronomètre. Elle s'est présentée à moi en tant que coordonnatrice de la ligue. Son accueil a été cordial, mais je sentais un inconfort de sa part et un regard quelque peu méfiant. Elle m'a indiqué rapidement les endroits où je pouvais circuler, et elle m'a dit que je pouvais essayer d'interpeller les joueurs avant ou après les matchs, mais que je ne

devais pas les aborder pendant les périodes de jeu. Je suis resté pendant les deux séances de matchs programmés à cette grille horaire (plus de deux heures en tout). J'ai voulu distribuer mes affiches et parler au plus grand nombre de joueurs possible. Mais j'ai remarqué que lorsque j'approchais les gens, leur accueil n'était pas très accueillant.

J'ai vite eu l'impression que les gens m'observaient, avec curiosité certes, mais qu'ils ne semblaient pas être prêts à venir me voir et j'ai eu l'impression qu'ils allaient difficilement me contacter par après. D'aucuns ont poliment accepté de prendre une copie de mon affiche, qui contenait les coordonnées avec lesquelles ils pouvaient me contacter, mais lorsque j'ai voulu abonder sur le format de l'entrevue ou sur l'objectif de mon projet, très peu de gens ont « ouvert la porte » pour que je les approche ou que je donne davantage de détails. Ils semblaient pressés et ils se tournaient rapidement vers les autres joueurs.

Au début j'avais attribué ce comportement à la façon dans laquelle je verbalisais mes demandes. Mais après quelques refus, j'ai remarqué que l'attention était portée aussi à comment j'avais décidé de m'habiller. Pour l'occasion, j'étais habillé avec des vêtements « de ville » qui pouvaient passer pour des vêtements d'un intellectuel (pull, lunettes, chemise, etc.) et que cette condition faisait en sorte que la différence d'hexis corporelle entre ces joueurs et moi était un important fossé. Je n'avais pas une allure de sportif et cela dénotait une distance qui rendait l'approche difficile. »

Cet épisode a été pour moi un événement important du fait qu'il m'a grandement renseigné sur la perception sociale du corps sportif entretenue par ces JPH, particulièrement sur la symbolique des codes vestimentaires qui servent à la présentation de soi dans le contexte de leurs activités de loisir corporel. Après cette première expérience quelque peu décevante, j'ai été par la suite plus soucieux de la manière dans laquelle je me présenterais dorénavant à cette population.

C'est à ce moment que j'ai ressenti le besoin de mener une enquête ethnographique au sien d'une équipe de l'AUM. Ce choix a été fortement influencé par ma volonté d'avoir accès à ces normes de conduite qui sont difficiles à appréhender de l'extérieur et qui peuvent s'ériger en véritables frontières symboliques entre enquêtés et enquêteur.

Suite à cette expérience de dissonance, mon hexis en tant que chercheur/joueur a eu à se modifier en s'adaptant davantage au milieu observé. Mais il faut dire que je ne voulais pas non plus que cette adéquation se traduise dans une imitation caricaturale des gens observés qui me pousserait à acquérir l'ensemble des normes vestimentaires de ce milieu d'interconnaissance. En ce sens, je souhaitais suivre le conseil de discrétion et de discernement que Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot adressent aux chercheurs qui s'intéressent à la description des modes de vie des classes nanties (Pinçon et Pinçon-Charlot 1989, 2002, 2003). J'ai songé à ajuster ma présentation de soi en m'habillant dorénavant de manière plus en accord avec les us sportifs des joueurs, de manière à m'assurer de ne pas marquer une distance trop importante vis-à-vis de mes interlocuteurs et de pouvoir ainsi garder une relation d'enquête respectueuse des protocoles vestimentaires de la population enquêtée.

Néanmoins, je savais que mes habits sportifs n'étaient pas nécessairement du même ordre que les leurs du fait que je ne disposais pas du même budget pour me faire d'une telle garde-robe. Néanmoins, lorsque j'ai pu me joindre à une équipe de la ligue amateur montréalaise, ces différences entre mes habits et ceux de mes coéquipiers étaient dissimulées par le fait de pouvoir partager un certain style vestimentaire sportif commun.

Ainsi, en me prêtant à l'exercice *ethnopraxique*, j'ai pu assumer un rôle de joueur dont l'un des premiers avantages heuristiques a été d'avoir accès aux comportements ritualisés concernant l'habillement sportif de ces JPH, ce qui m'a aidé à mieux saisir certains traits relatifs à la présentation du corps hypermoderne.

L'*Ultimate* est par ailleurs un terrain ethnographique dans lequel on peut remarquer certains paradoxes associés aux manières de se vêtir pour la pratique d'un loisir corporel. Un des plus révélateurs a trait aux objets qui composent l'habillement ainsi que l'équipement des joueurs. Comparativement à d'autres sports d'équipe, y compris à ceux pratiqués par les classes populaires tels le hockey ou le football, les principales pièces de vêtements qui composent la tenue des joueurs d'*Ultimate* sont

relativement peu nombreuses, ce qui pourrait porter à croire qu'il s'agit d'un sport particulièrement propice à la massification et qu'il serait facilement accessible aux membres des différentes couches sociales. Et pourtant, il s'agit d'une pratique dominée presque exclusivement par les jeunes cadres professionnels.

Les vêtements requis pour la pratique de l'*Ultimate* sont principalement des *shorts*, des maillots en coton ou en lycra et des espadrilles à crampons. Ces vêtements sont complétés par des accessoires comme des casquettes, des lunettes fumées, des gourdes d'eau, des sacs de sport, entre autres. Or, malgré cette apparente simplicité, la particularité de la présentation de soi des « classes créatives » associée à la pratique d'un tel loisir, réside dans le fait qu'elle ne se situe ni dans l'ostentation, ni dans l'excentricité, mais elle n'est pas non plus l'expression de la frugalité ou de la tempérance.

Tout en étant relativement peu nombreux, les vêtements et les équipements utilisés sont néanmoins bien choisis et soignés, et ils correspondent tout de même à une culture visuelle partagée (Hollander, 1993 cité par Ohl 2001). Qui plus est, ces codes vestimentaires accompagnent généralement la consommation d'autres produits dérivés (maillots faits sur mesure, voyages pour assister aux tournois, magazines des sports, DVD des matchs, etc.) qui sont généralement dispendieux, ce qui les rend plus propices à une consommation par une population de jeunes adultes nantis.

Or, s'il y a un aspect qui caractérise l'habillement sportif des « classes créatives », c'est le fait que l'accent n'est pas mis sur les signes personnels de distinction, mais plutôt sur l'entretien d'une apparence de groupe relativement homogène. Autrement dit, le vêtement sportif ne constitue pas, pour ces JPH, un moyen qui servirait à « se montrer », mais plutôt un outil qui permet de se « reconnaître » mutuellement.

L'habillement sportif, contrairement aux codes vestimentaires utilisés lors d'autres activités sociales, constitue pour les individus appartenant à la « classe

créative », un espace de relative permissivité, dans lequel ils peuvent se libérer pour quelques instants des normes rigides de l'étiquette professionnelle. Pour l'espace de quelques heures, les vêtements qui contraignent le corps (tailleurs, cravates, jupes, ceintures, vestons) cèdent leur place à des vêtements plus légers et confortables. Néanmoins, les normes vestimentaires sportives des JPH n'échappent pas complètement à la contrainte sociale exprimée par le diktat de la mode réservée aux élites. En d'autres mots, les normes vestimentaires qui régulent la pratique des sports hypermodernes imposent, malgré tout, des régularités et des contraintes.

Dans l'habillement sportif des membres de la « classe créative », la seule ostentation socialement acceptée est celle du port des vêtements considérés de « bonne qualité », associés régulièrement aux produits de marques spécialisées dans la confection des vêtements de sport. Ces articles sont légitimés par des normes de consommation de classe. Or, à la différence des secteurs populaires, les JPH ne les portent que rarement en dehors du cadre du temps de loisir. En ce sens, le rituel de changement de vêtements lors de l'arrivée sur les sites de pratique du sport signifie aussi un « changement de registre » dans la routine quotidienne. Voici un autre extrait de mes notes de terrain qui traite du rituel d'habillement avant et après la tenue des matchs à l'AUM :

« Une des particularités des jeunes adultes qui participent à l'AUM est sans doute la manière de se préparer pour jouer. Les JPH qui jouent dans ces circuits encadrés, dont la composition sociale est relativement homogène, suivent un protocole bien particulier pour bien marquer la frontière entre leur temps de travail et celui de loisir. À la différence des joueurs du Parc Jarry, ces derniers portent des vêtements de la même couleur que leurs coéquipiers pour se différencier des adversaires et ils sont tous munis des espadrilles à crampons (qui étaient rares dans les circuits de pratique informelle du sport), mais peut-être la plus importante des particularités de la présentation vestimentaire de ces JPH consiste à suivre un protocole de déshabillage/habillage dans lequel les habits de travail (ou de ville) sont dûment remplacés par des habits de sport au moment d'arriver sur le site dans lequel les matchs auront lieu. Pour ces joueurs, les vêtements de sport sont portés uniquement pendant la durée d'un match ou d'un tournoi ».

Chez les secteurs professionnels du nouveau capitalisme, les signes vestimentaires associés au loisir sportif font ainsi partie d'un cadre bien délimité. Or, contrairement à ce que F. Ohl observait dans son important article sur l'habillement sportif des jeunes issus des classes moyennes et populaires (Ohl 2001), le port des vêtements sportifs ne signifie pas nécessairement pour les JPH un instrument de transgression de normes sociales. Pour les membres de la « classe créative », les habits sportifs ne sont ni l'expression d'une culture adolescente ni des signes de contestation. Ils sont plutôt des « uniformes de loisir ». Des habits portés pour garder une identité de groupe dans laquelle le temps de loisir est bien marqué par le changement d'habits. De plus, ces normes vestimentaires constituent pour ces JPH la preuve d'un usage qu'ils considèrent comme « rationnel » des équipements sportifs qui répondent à leurs yeux aux exigences spécifiques des sports pratiqués.

En somme, un aspect paradoxal des codes vestimentaires sportifs des JPH est que, tout en étant moins basés sur l'aspect ostentatoire – si l'on les compare par exemple aux habits professionnels ou à ceux destinés aux activités sociales –, ils sont tout de même prescriptifs et orientés par la reproduction de valeurs de classe. Par ailleurs, on ne peut pas oublier que ces objets sont conçus et portés pour favoriser l'entretien et l'exhibition d'un corps athlétique et bien travaillé. Ce sera donc dans le conditionnement physique des joueurs – qui implique l'entretien d'un corps athlétique –, que l'on peut apercevoir le principal signe de distinction du corps sportif des « classes créatives ».

7.1.2. LES ROUAGES DU MODELAGE DU CORPS HYPERMODERNE

Si l'habillement est une grammaire qui nous permet d'appréhender certains traits importants de la présentation de soi des jeunes adultes diplômés, à l'intérieur de l'espace social du loisir, c'est plutôt dans l'entraînement et la compétition que l'on trouve l'expression la plus achevée du façonnement social du corps hypermoderne. Ce dernier est pour les JPH à la fois l'expression d'une culture de la mise en forme et un puissant instrument d'identification aux valeurs de classe.

Tel que Jean-Michel Berthelot le constate, c'est dans le passage de son expression industrielle à une autre de type post-industriel que l'on peut décrire le corps contemporain comme un élément central d'un processus sociohistorique dans lequel

the mono-functional body of the work process affected by the development of mechanization was replaced by a multi-functional spontaneous body which needs to exist as an integrated whole in order to be a source of knowledge, consciousness and nourishment (Berthelot 1986: 156).

Ce corps dynamique et plurifonctionnel s'érige désormais en symbole des temps qui courent. Il constitue une médiation liant le discours du capitalisme gestionnaire à des pratiques corporelles concrètes ainsi qu'une structure sémantique à travers laquelle on peut distinguer l'objectivation d'un nouveau rapport culturel au loisir et à la santé. Le modelage social du corps des JPH sportifs découle alors d'une rationalité centrée sur la perfectibilité, la compétition et le dépassement. Il est l'expression d'un paradigme médico-sportif exprimé par la triade repérée par Isabelle Queval (2007) : « se soigner »/ « bien manger »/ « faire du sport ». De ce fait, dans l'hypermodernité, « la production d'un corps rationnel suppose l'agencement de moyens et la visée de fins. Sur fond d'effacement des transcendances et de désillusion politique, l'individualisme contemporain projette un idéal de soi qui est centration sur le corps. Parmi les fins : être sain, beau, mince, en forme. » (Queval 2007: 101)

Cette rationalité produit un corps hyper-performant et soumis à une série de soins et de transformations qui le façonnent au rythme du cadre normatif du capitalisme avancé. Ces normes sont internalisées dans le temps de loisir de la « classe créative ». Or, l'hypermodernité ne produit pas uniquement ce corps ludique et spontané décrit dans les années 1960 par les tenants de l'idée d'une « société de loisir » (Dumazedier 1962). Le corps sportif contemporain recèle plutôt un haut degré de conditionnement physique, de discipline et de rigueur dans l'exécution des exercices. Il s'agit d'un corps auquel on demande des qualités jadis considérées comme contradictoires, voire

incompatibles, telles que la souplesse et la force physique, l'autonomie et la discipline, l'agilité gracieuse et la force musculaire.

Pour illustrer cette évolution, je citerai ici un extrait d'entrevue tiré du récit de Martin, ingénieur civil de 32 ans. Ce témoignage nous apprend comment la relation des JPH au sport-loisir passe dorénavant par un rapport au modelage du corps dans lequel les activités de loisir s'articulent à de nouveaux impératifs de performance physique :

« Au Cégep, j'allais m'entraîner en levant du poids au *gym*. J'allais tous les jours de 6 heures à 8 heures le matin. Je voulais avoir plus de force physique, plus de muscles. J'ai voulu m'entraîner pour gagner un peu de confiance en moi. Ensuite, à l'université, j'avais un bon ami qui faisait de l'escalade. J'ai décidé de commencer à en faire avec lui. C'était comme un bon complément à la musculation. Ça allait chercher de la souplesse que j'avais perdue en mettant l'accent sur les muscles. J'ai commencé à grimper à l'intérieur pendant la première année. Après, il est arrivé un été et on a voulu s'essayer dehors. On avait pris les petits cours pour apprendre à faire l'assurance et grimper à l'extérieur. Là, j'ai commencé à grimper dehors et j'ai commencé à vraiment embarquer dans l'escalade. C'était trois fois par semaine, c'était l'entraînement tout le temps, à l'intérieur pendant l'hiver et dehors pendant l'été. Je partais presque toutes les fins de semaine faire des voyages d'escalade au Québec et aux États-Unis, je voulais avoir un corps qui me permettait de me sentir à l'aise physiquement, mais aussi socialement ».

À travers ce type de témoignage, j'ai pu constater l'importance du travail de conditionnement effectué sur le corps dans la configuration des expériences de loisir de ces jeunes adultes. Pour plusieurs parmi eux, il est important d'entretenir un corps équilibré, dynamique et efficace. Dorénavant, pour cette « classe créative » il ne suffit pas de profiter passivement du temps libre ou de jouer un sport de manière occasionnelle. Le temps de loisir est non seulement soumis à une mesure rigoureuse, mais il s'administre de manière rationnelle, comme toute autre activité. Les heures de pratique d'un loisir sportif s'érigent ainsi en items qui font partie de la planification des emplois du temps hebdomadaires. Ces moments sont précieux, puisqu'ils permettent non seulement de bâtir des réseaux d'interconnaissance entre pairs, mais

aussi de soumettre le corps à des entraînements poussés dans le but de l'adapter aux modèles physiologiques dominants.

En fait, le modelage du corps sportif chez la « classe créative » relève de l'entrecroisement de rationalités paradoxales : on y retrouve autant l'héritage d'une contre-culture universitaire propre aux Trente glorieuses – qui contestait la rigidité des structures disciplinaires de la modernité en prônant des valeurs alternatives telles que l'hédonisme et l'expérimentation ludique – qu'un corps efficace et « en forme », modèle qui prend force à partir des années 1980, et dont la logique est celle de la potentialisation maximale des rentabilités mécaniques.

C'est dans ce tiraillement entre ces différentes logiques allant en sens opposé que le corps hypermoderne est socialement modelé. La normativité post-industrielle inscrit ainsi son empreinte dans le processus d'acquisition des savoirs pratiques, ce qui permet aux membres de la « classe créative » de se reconnaître les uns dans les autres et ainsi pouvoir établir des relations d'interdépendance par le biais de leur temps libre. Or, ce phénomène suppose une mobilisation des techniques du corps nouvelles dans le processus d'enseignement-apprentissage des sports-loisirs sur lesquels il faudra que je m'arrête brièvement.

7.2. L'ÉVOLUTION DES TECHNIQUES DU CORPS, L'HYPERMODERNITÉ ET SON RAPPORT AU LOISIR

Lors de mon expérience « ethnopraxique », il a été important d'incorporer certaines techniques du corps qui caractérisent le rapport au loisir sportif de la « classe créative ». Dans la présente section, je vais décrire celles qui me permettront de mieux délimiter les contours du sport amateur hypermoderne.

Tout d'abord, il faut prendre en considération le fait que l'*Ultimate*, sport que j'ai choisi comme observatoire privilégié, est une pratique de loisir qui correspond pleinement au type d'activité à travers lequel les individus hypermodernes se reconnaissent comme membres d'un groupe social. En effet, sa masse critique de

joueurs est majoritairement composée de jeunes diplômés ou d'étudiants universitaires se situant entre la vingtaine et la trentaine⁷⁵. Ces jeunes adultes dynamiques, emblèmes du capitalisme cognitif ambiant, entrent en relation les uns avec les autres par le biais d'une activité physique récréative qui suppose l'apprentissage des techniques du corps adaptées à l'air du temps du capitalisme post-matériel.

Afin de bien analyser ce processus, dès la première série d'observations effectuées au Parc Jarry de Montréal – au sein d'un groupe informel de joueurs amateurs –, j'ai dû assimiler les principaux mouvements corporels spécifiques à ce sport. Ces premiers mois d'apprentissage ont été de grande importance, puisque j'ai pu constater *en chair et en os* le fait que l'*Ultimate* combine une grande gamme de capacités physiomotrices, aspect qui le rend par ailleurs très attirant auprès des JPH en quête du sport « ultime ». En d'autres mots, il s'agit d'une activité qui recèle une panoplie de techniques de lancée, d'attrapée, ainsi que des déplacements rapides et précis sur le terrain de jeu.

Les joueurs, issus majoritairement des classes moyennes aisées blanches, trouvent dans cette activité un moyen d'acquérir différentes habiletés qui leur permettront de s'ajuster au modèle corporel décrit un peu plus haut. Or, si l'*Ultimate* est dans l'imaginaire populaire un sport relativement facile à apprendre et donc, apparemment accessible à tout le monde – image qui découlerait de son association aux loisirs ludiques « de plage », pratiqués de manière purement récréative (Walters 2008) – il s'avère, dans les faits, une activité dont les éléments techniques sont nombreux et les difficultés stratégiques, multiples (Robbins 2004).

Son acceptation rapide par une couche sociale composée essentiellement de jeunes universitaires et de jeunes diplômés est une des caractéristiques qui font de

⁷⁵ Selon un sondage interne distribué en 2007 par l'AUM auprès de ses membres, 71,8% des joueurs avaient entre 25 et 34 ans et 80,4% étaient des diplômés universitaires. Source : rapport interne du comité de recherche de l'AUM (2005-2007).

cette pratique un laboratoire de premier ordre pour étudier l'évolution récente des modes de vie de cette couche sociale⁷⁶. Cette popularité chez les membres de la « classe créative » pourrait être partiellement attribuée à ses origines en tant que sport universitaire qui s'est opposé aux standards rigides des sports d'équipe conventionnels (Pattison 2011; Zagoria et Leonardo 2005; Griggs 2009b). Mais par-delà cet aspect iconoclaste, la montée récente de la popularité de ce sport auprès des jeunes hautement scolarisés peut aussi être expliquée comme le résultat d'une volonté des joueurs d'acquérir une panoplie d'habiletés corporelles en vue de rendre le corps de plus en plus conforme aux attentes des milieux professionnels dans lesquels ils évoluent.

L'*Ultimate* est un sport qui demande de la part des joueurs d'avoir une bonne vision du jeu, une grande précision dans l'exécution des lancers, une endurance cardiovasculaire remarquable, une bonne agilité, ainsi qu'une grande vitesse de réaction pour attraper le disque. Ce sport, dont le nom même résume la volonté de ses pionniers pour trouver une pratique sportive qui rassemblerait, en une seule discipline, plusieurs qualités attribuées aux sports d'équipe existants jusqu'aux années 1960, est une pratique qui s'articule de manière harmonieuse à l'idéal du corps hypermoderne, qui consiste en un corps à la fois gracieux et endurant, rapide et fort.

Pour illustrer cet idéal corporel, je transcris ici deux extraits issus de mes notes de terrain de 2009. Le premier, correspondant au début de l'été 2009, décrit mon premier contact avec les difficultés techniques de l'*Ultimate*. Le deuxième, écrit deux mois plus tard – en août 2009 – rend compte de mon évolution dans ce processus d'apprentissage et de l'importance de la maîtrise des techniques du corps pour la poursuite des observations dans un milieu dominé par les JPH :

⁷⁶ Selon des données produites par l'AUM, l'*Ultimate* à Montréal a connu une croissance rapide lors de ses vingt ans d'existence. Il est passé de 8 équipes inscrites dans la ligue en 1993 à 224 en 2012. (*Association d'Ultimate de Montréal* [en ligne] <http://www.montrealultimate.ca/fr/infosgenerales>).

Les premiers pas

« Avant ma première expérience sur un terrain d'*Ultimate*, je n'avais jamais lancé un Frisbee, même pas en tant que loisir de plage. Lorsque les joueurs les plus expérimentés du groupe m'ont montré comment lancer le revers (ce qui constitue la lancée de base), j'ai voulu imiter leurs gestes en restant concentré sur la mécanique du mouvement et la disposition des doigts sur le disque. Après une première séance difficile, dans laquelle je ne suis pas parvenu à lancer le Frisbee dans la bonne direction ou à le faire tourner sur son axe de la manière correcte, j'ai essayé bien que mal de me familiariser avec ce jeu en allant voir sur Internet des extraits vidéo contenant des conseils donnés par des joueurs experts. Toutefois, une fois sur le terrain, les mouvements me paraissaient très difficiles à reproduire. Tout le long de ces premières semaines, j'avais un certain stress à m'imaginer lancer ou sauter pour attraper le disque. Je me suis dit que ce ne serait qu'au moment où je vais maîtriser ces mouvements que je vais réussir à percer le milieu que je veux observer » (juin 2009).

Le dur apprentissage

« Pendant presque deux mois, j'ai eu peur de ne pas me sentir à ma place et de ralentir ainsi la fluidité du jeu. Je touche par ailleurs très peu au disque pendant les matchs. Je vais difficilement demander le Frisbee pour commencer un jeu d'attaque. Même à l'heure actuelle, après quelques séances, j'ai encore un peu de difficulté à me détendre et j'essaie juste de me concentrer pour que le disque parte à peu près dans la direction voulue. J'essaie de profiter au maximum des quelques minutes de pratique de lancée avant les matchs dans lesquels les joueurs font un cercle et se lancent plusieurs disques en appelant chacun par son prénom avant d'effectuer la lancée. J'essaie d'arriver au moins une demi-heure avant les autres et j'ai pris l'habitude de pratiquer mes lancées avec David, un de mes amis d'université qui a récemment rejoint le groupe et qui débute donc à peu près en même temps que moi. Par contre, lui, il peut compter sur une trajectoire sportive nettement plus grande que la mienne, ce qui l'aide à intérioriser l'apprentissage de l'*Ultimate* d'une manière plus rapide et fluide.

En bon débutant, j'essaie de comprendre les mouvements de base : le pivot, la lancée de revers, que je commence peu à peu à maîtriser. Pour l'instant, je n'ai même pas essayé de faire d'autres lancées comme celle de « coup droit » (flick) ou celle qui se fait par-dessus de la tête (hammer). Je sais qu'en ne disposant pas d'un grand capital sportif préalable, je pars avec un désavantage par rapport aux autres débutants qui sont déjà familiers avec certaines techniques du corps que l'*Ultimate* partage avec d'autres sports

d'équipe. On m'a expliqué que l'*Ultimate* combine une série de caractéristiques d'autres sports : du basketball, il aurait pris les mouvements de pivot et la grandeur des terrains ; du football américain, la distribution des zones des buts ainsi que les techniques d'attrapée et les stratégies ; du baseball, la précision des lancées ; du football soccer, la fluidité du jeu.

Bref, ces premiers mois m'ont permis d'être confronté à une première difficulté : la nécessité de maîtriser les lancées et les attrapées de base, condition minimale et indispensable qui permet aux joueurs d'interagir organiquement les uns avec les autres lors d'un match d'*Ultimate*. Ces premières expériences me montrent à quel point les techniques du corps sont des passeports importants pour pouvoir s'insérer dans un circuit de pratique régulière d'un sport comme celui-ci, même si ça reste au niveau amateur et convivial (août 2009).

Malgré l'importance indéniable de ces premiers mois de pratique, surtout en ce qui a trait à mon assimilation des mouvements corporels de base, ce n'est fut que lorsque j'ai entrepris un an plus tard, à l'été 2010, mon deuxième terrain au sein d'une équipe débutante de la ligue de l'AUM, que j'ai pu avoir un contact plus profond avec le modèle de corps sportif cultivé par la « classe créative ».

Dans les « singes volants », équipe dans laquelle j'ai joué pendant un an (de l'été 2010 au printemps 2011), le capitaine et une couple de joueurs ayant une expérience de jeu préalable se sont chargés de diriger les séances d'entraînement. Pour la première fois, les exercices de préparation pour les matchs ne se limitaient pas à une simple séance de lancées de disque qui durait à peine quelques minutes (comme c'était le cas au Parc Jarry), mais elles constituaient bel et bien des séries formalisées de routines d'exercices – d'échauffement, de coordination, de positionnement sur le terrain – expressément pensées pour qu'on puisse développer des aptitudes nécessaires pour la compétition.

Un mois et demi avant le début de la ligue récréative d'été dans laquelle on participerait, tous les joueurs des « singes volants » avaient été convoqués pour un premier entraînement tenu dans un parc situé dans le quartier Plateau Mont-Royal, quartier central de la ville de Montréal dans lequel il y a une grande concentration de

jeunes professionnels. À partir de ce moment, les entraînements subséquents se sont déroulés dans ce même endroit sur une base d'une à deux fois par semaine, même après que la saison ait débuté.

Deux des aspects de ces entraînements méritent d'être soulignés en raison de leur lien étroit avec la manière dont les nouvelles générations de JPH assimilent la culture de l'*Ultimate* en tant que « loisir sérieux ». Le premier consiste dans la rigueur et la discipline avec laquelle les joueurs s'adonnent aux exercices. Le deuxième a, quant à lui, trait au haut niveau de compétition entre joueurs pour obtenir une reconnaissance en tant que « bons » joueurs. Cette combinaison d'éléments a marqué une différence importante entre mon expérience dans l'AUM et mon premier terrain d'observation au Parc Jarry, ce dernier étant beaucoup moins orienté sur la performance athlétique et sur l'esprit de compétition. Je transcris ici mes réflexions sur mes premières expériences au sein des « singes volants » :

« La journée de mon premier entraînement chez les « singes volants », j'avais à peine pris le temps de faire la connaissance des autres coéquipiers lorsque nous devions déjà réaliser certains exercices préparés par notre capitaine dans le but de nous apprendre des aspects techniques et tactiques du jeu. Il ne fallait pas perdre du temps pour socialiser. Nous ne sommes même pas parvenus à nous présenter auprès de tous les joueurs lorsque nous avons été demandés par le capitaine de commencer à courir et à faire des mises en situation de jeu. Contrairement au groupe du Parc Jarry, la camaraderie était pratiquement évacuée, ou en tout cas, elle passait au second plan au profit de la recherche d'un rendement sportif rapide. Nous étions à un mois et demi de distance du début de la saison et pour le capitaine il n'était pas question de perdre du temps avec des distractions qui pourrait nous dévier de notre objectif principal qui était, à ses yeux, l'amélioration de nos chances de gagner le plus grand nombre de matchs lors de notre première saison pour ainsi pouvoir gravir de catégorie » (observation faite à l'été 2010)⁷⁷.

⁷⁷ Les catégories de la ligue récréative de l'AUM sont ordonnées selon une cote qui va du niveau avancé A aux niveaux débutants F. Notre équipe était inscrit dans cette dernière catégorie.

C'est à ce moment que j'ai pu analyser plus en profondeur la perception que ces JPH avaient du travail ardu qu'il faut effectuer sur le corps dans un milieu dans lequel les joueurs accordent une grande importance à la performance cardiovasculaire en vue de cultiver un corps à la fois endurant et agile. Pour ce faire, ils étaient prêts, dès le premier jour d'entraînement, à se soumettre à la rigueur du conditionnement physique ainsi qu'à l'exécution précise des routines de jeu demandées. Contrairement aux joueurs du Parc Jarry, ici les conversations informelles étaient très brèves et expéditives. L'intérêt primordial des joueurs était, dès le début, de bien performer au cours des matchs qui nous attendaient.

Une fois la saison entamée, la ligue a mis à la disposition des nouvelles équipes des mentors, c'est-à-dire, des joueurs de plus haut calibre qui s'occuperaient d'aider bénévolement les capitaines des équipes de niveau débutant à expliquer aux nouvelles recrues les stratégies ainsi que les règles du jeu. Le fait d'avoir parmi nous un joueur disposant de plusieurs années d'expérience a renforcé chez mes coéquipiers l'envie d'améliorer leurs performances. Ils posaient beaucoup de questions au mentor quant à la bonne manière de lancer le disque des deux côtés, ainsi qu'à la nature des fautes appelées et les stratégies de jeu à suivre. Le mentor devenait ainsi une sorte de deuxième capitaine qui s'occupait d'expliquer plus en profondeur les subtilités de l'*Ultimate*.

Lors de notre première saison, à l'été 2010, on a gagné à peine la moitié des matchs joués. Les matchs perdus comportaient un bon nombre d'erreurs ponctuelles, généralement attribuables au manque de coordination motrice de la part des individus qui détenaient un moins fort capital sportif préalable. Ce sont donc les joueurs dont les capacités corporelles se démarquaient positivement – soit parce qu'ils comptaient plus de points, soit parce qu'ils étaient précis dans leurs lancers ou dans leurs trajectoires pour se démarquer des adversaires en pleine course – qui ont, peu à peu, pris le devant.

Dans ce processus de sélection relativement spontané, une ambiance de compétition entre joueurs s'est rapidement installée au sein de l'équipe. Cela a fait en sorte que semaine après semaine, certains individus prenaient davantage le rôle de « meneurs », tandis que d'autres avaient de moins en moins accès à des passes ou à des opportunités de lancer le disque. En conséquence, pour la deuxième et la troisième saison (automne 2010 et hiver 2011) certains joueurs ont quitté l'équipe et ils ont été remplacés par d'autres.

Dans ce milieu dans lequel l'*Ultimate* passe graduellement d'être un « loisir occasionnel » à être un « loisir sérieux », seulement les plus habiles et passionnés parmi tous ont terminé l'année dans l'équipe. C'est devant cette sélection graduelle que j'ai pu mieux identifier les formes de reconnaissance mutuelle liées à l'éthos de la mise en forme et de la compétition.

Par ailleurs, le fait que les joueurs des « singes volants » étaient, au départ, relativement inexpérimentés a représenté un avantage pour l'observation du processus d'immersion des individus à ce type de pratique sportive. Le niveau de progression dans le jeu de chacun m'a permis alors d'identifier le cadre normatif à travers lequel la sélection des rôles au sein de l'équipe se faisait.

Dans cette configuration sociale, le modèle de corps-type qui est mis de l'avant dans le milieu de pratique formelle de l'*Ultimate* est celui qui combine des aptitudes multiples telles que la grâce, la vitesse, la force et l'endurance cardiovasculaire. Ces qualités constituent les atouts dont les meilleurs joueurs des différentes équipes se servent pour faire valoir leurs positions prépondérantes au sein des équipes.

Bien que certains rôles comme celui de lanceur (*handler*) soient généralement assignés d'avance aux joueurs les plus expérimentés, qui les conserveront tant qu'ils soient encore considérés par les autres comme les « *leaders* »; le reste des coéquipiers se retrouvent en concurrence directe pour le statut de « bon joueur »,

statut qui leur donnera plus de présence sur le terrain, et surtout une plus grande reconnaissance de la part de leurs pairs.

En ce sens, la dynamique particulière propre aux équipes de niveau débutant est pour le moins significative, puisque c'est surtout au cours de la première année de compétition que le tri se fait entre ceux qui resteront dans la ligue pour plusieurs années et ceux qui abandonneront à défaut de ne pas correspondre au profil des joueurs-type d'*Ultimate*. Ainsi, malgré l'image très répandue auprès de la communauté de joueurs de l'AUM, selon laquelle ce milieu serait caractérisé par l'horizontalité des rapports entre les joueurs ; dans les faits, certains parmi eux demeurent, de par leurs contreperformances, des « figurants » discrets; tandis que d'autres s'érigent rapidement en prototypes d'individus dynamiques hypermodernes. En ce sens, derrière l'image de « grande famille » entretenue par la communauté des joueurs d'*Ultimate*, se cache un jeu complexe de lutte pour la reconnaissance.

En somme, dans cette section il a été question d'analyser le corps sportif des JPH joueurs d'*Ultimate* comme l'expression d'un processus normatif plus large, centré sur les principes de rendement maximal et d'efficacité, deux fondements de la société managériale de nos jours (de Gaulejac 2005; Aubert et de Gaulejac 1990). Ce cadre normatif est par ailleurs intimement lié à des formes de sélection et d'étiquetage social à travers lesquelles l'idéal d'un corps hyper-performant s'impose comme un impératif de l'individuation sportive de la « classe créative ». En ce sens, on pourrait faire une analogie entre ces méthodes de sélection et le système de promotions du « management général » décrit par Boltanski et Chiapello qui soutiennent que dans le capitalisme avancé « l'avancement sera accordé à ceux qui atteignent leurs objectifs, *i.e.* qui sont efficaces, et non sur des « critères subjectifs » jugés plus injustes » (Boltanski et Chiapello 1999: 106).

En définitive, le sport-loisir des JPH suppose une représentation du corps humain dans laquelle « bodies are marked by assumptions made about their gender, their race, their ethnicity, their class, and their natural “abilities” [...] these assumptions,

moreover, often tend to go unnoticed until they are violated by a body that refuses to behave as it should » (Weiss 1999: 2). En effet, ce n'est qu'au moment où les joueurs sortent des standards imposés par une culture de la performance qu'ils ressentent sa véritable coercition⁷⁸. Ce sont les individus qui réussissent à modeler leur corps selon le rythme de la gestion du capital-corps qui profiteront davantage des loisirs sportifs destinés à la « classe créative », tandis que ceux étiquetés comme « *low performers* » peineront à se bâtir une place dans ce type d'activités.

7.3. LE SPORT-LOISIR ET L'ÉTHOS DE LA COMPÉTITION MANAGÉRIALE

« L'héroïsme moderne est celui de l'individu quelconque qui se singularise en s'extrayant de la masse des anonymes » (Ehrenberg 2003: 68)

Nous ne pourrions pas analyser l'ampleur de l'influence exercée par la culture managériale sur les modes de vie des JPH sans traiter du rapport existant entre l'éthique de la compétition et l'évolution récente du champ des loisirs sportifs de la « classe créative ». C'est à travers ce rapport que les activités physiques récréatives s'insèrent pleinement dans les rouages de l'ère hypermoderne.

Or, la compétition en tant que référent axiologique, liée intimement au développement du capitalisme, ne date pas de sa phase avancée ou néolibérale. Elle faisait déjà partie du projet pédagogique du *self made man* qui caractérisait les loisirs des classes moyennes du XIX^e siècle (Duret 2009). En effet, sans l'idée de compétition on ne pourrait pas comprendre l'expansion rapide du sport moderne et des institutions qui l'accompagnent (Corbin 2001; Vigarello 2004).

⁷⁸ J'évoque ici l'idée avancée par Durkheim selon laquelle ce ne serait qu'au moment où l'individu résiste à la force de la norme morale qu'il ressent son véritable poids, sa véritable contrainte. En temps normal, les individus ne se sentiraient pas soumis à une telle contrainte et ils se soumettraient volontiers aux règles imposées par la société (Durkheim 1967 [1894]).

À l'aube du XX^e siècle, non seulement les grandes compétitions mettant en vedette des athlètes professionnels, mais aussi celles, plus modestes, mais non moins importantes, relevant du sport amateur, ont connu un important essor. C'est à ce moment que nous assistons à la création d'un grand nombre de ligues et de tournois qui ont permis au sport amateur, à l'instar des mégaévénements sportifs tels que les Jeux olympiques modernes, d'étendre rapidement son champ d'action partout à travers le monde (Vigarello 2004).

Dans ces épreuves sportives hautement formalisées, les figures de l'arbitre et du juge se sont érigées en symboles de l'encadrement disciplinaire caractéristique des loisirs de l'ère industrielle. De ce fait, autant les sportifs professionnels que ceux amateurs ont bâti des liens basés sur la comparaison des performances et l'établissement d'échelles de grandeur. Ces aspects se sont imposés comme les critères *par excellence* pour séparer les champions des simples participants.

Et pourtant, c'est dans l'ère post-matérielle des trente dernières années que la compétition acquiert une signification nouvelle, sur laquelle j'aimerais m'arrêter dans les lignes qui suivent. Cette tendance est le résultat de la mise en place dans le champ sportif de critères directement importés des dogmes du nouveau *management*. Dans cet arrimage de la logique organisationnelle du capitalisme avancé avec le cadre structurel du sport amateur, le rendement à court terme, signe de l'efficacité du nouveau « leader » gestionnaire est envisagé comme le plus important critère « objectif » utilisé pour distinguer les « peu performants » (*low performers*) des « ultra-performants » (*high performers*) (Ehrenberg 2003).

Or, ce qui est nouveau n'est pas la compétition en soi, mais la sublimation de celle-ci. À l'heure actuelle, aucune décélération n'est possible et les résultats des efforts sportifs doivent être accompagnés d'une reconnaissance sociale des exploits qui découlent de la réussite individuelle. Cette nouvelle représentation du sport-loisir touche particulièrement les individus hypermodernes. La compétition managériale révèle ainsi un nouveau type de lien social qui est loin de l'émulation entrepreneuriale

du premier capitalisme. C'est maintenant le « leader » gestionnaire et non l'entrepreneur, celui qui incarne le mieux la volonté insatiable de dépassement mise de l'avant par les élites du capitalisme avancé.

La récente montée en popularité chez les JPH des épreuves comme la course extrême ou les sports-aventure (Barthélémy 2002; Kay et Laberge 2002b; Baudry 1991) constitue un exemple de la tendance de cette couche sociale à adopter une culture de la « mise au défi » comme un moyen de vivre pleinement l'esprit de « *leadership* » tant prôné par le « management qualitatif » (de Gaulejac 2005). La mise en compétition récurrente sert, dès lors, non seulement à mesurer les performances réciproques – le temps d'un tournoi, d'une épreuve ou d'un match –, mais elle devient désormais, et à tous les niveaux, l'essence même de l'investissement subjectif des individus dans les modes de vie sportifs.

L'éthos compétitif contemporain fait ainsi écho à un monde professionnel dans lequel les individus hypermodernes se disputent quotidiennement la reconnaissance sociale de leurs pairs. Comme résultat de cela, la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e ont vu apparaître un rapport au sport-loisir chez la « classe créative » fondé sur le principe de l'ultra-compétition et de la mise au défi.

À ce sujet, Louis, 27 ans, l'un des participants à mon enquête, décrit son intérêt pour l'escalade en gymnase comme une manière de vivre des expériences de dépassement de soi qui découlent de ce nouveau rapport au sport-loisir :

« Je cherche des défis pour me retrouver dans un esprit de compétition. Ce même esprit de compétition est un état d'esprit plutôt enivrant, tu ne penses à rien d'autre qu'à ce que tu as à faire pendant ce moment-là. Et quand je dis que l'escalade extérieure c'est un « pique-nique », c'est que tu n'as pas cette ambiance de compétition, c'est plutôt une ambiance de détente et une ambiance de détente ne te permet pas d'aller chercher l'adrénaline que tu peux avoir dans la compétition ».

En fait, même l'*Ultimate*, un sport qui dans ses origines contestait la logique de la compétition, a vu apparaître de nouveaux liens concurrentiels entre joueurs. Cela fait

en sorte que certains des joueurs rencontrés expriment leur ambivalence vis-à-vis de ce nouveau penchant compétitif. Je cite, en guise d'exemple, le témoignage de Lucie, une conseillère en emploi et joueuse d'*Ultimate* de 27 ans, qui décrit dans son récit la difficulté pour certains à concilier l'ancienne rationalité basée sur la notion de « *spirit* » (esprit d'équipe) et celle plus récente, centrée sur la performance :

« Plus que tu avances, plus c'est compétitif. La première année on est là pour s'amuser... au Frisbee on va toujours te ramener au *spirit*⁷⁹, c'est important. Mais c'est sûr que le côté compétitif embarque, tu es rendu bon, donc tu veux gagner. Même si tu n'es pas supposé "bitcher" [te moquer de] l'autre équipe, c'est sûr que tu veux gagner. La limite est faible. Notre équipe s'est beaucoup améliorée cette année, je ressens une énorme différence dans mon équipe par rapport à nos débuts. Maintenant, c'est beaucoup plus compétitif, ça me rejoint moins, mais j'embarque quand même. »

Lors de mes observations sur le terrain, j'ai pu aussi constater des situations dans lesquelles ces deux logiques (le sport/ludique et le sport/compétition) entraînent directement en conflit. Ainsi, par exemple, le fait que dans la ligue récréative d'*Ultimate* de Montréal certains joueurs très expérimentés s'inscrivent simultanément dans plusieurs catégories, allant du niveau débutant jusqu'au niveau le plus avancé (et ce afin de jouer le plus de matchs possibles), loin de produire un esprit d'entraide et d'émulation, se traduit souvent par des disputes et des arrêts de jeu constants dus à des controverses verbales entre joueurs.

⁷⁹ Le « *spirit* » (ou esprit d'équipe) est sans aucun doute l'une des notions maîtresses du lexique utilisé couramment par les joueurs d'*Ultimate*. Pourtant, c'est aussi une notion floue et polysémique. Malgré cette difficulté pour le définir, les joueurs rencontrés l'associent généralement à la nature anticonformiste de ce sport. Le « *spirit* » consiste ainsi essentiellement dans le respect de la convivialité de ce sport. Il est aussi un moyen utilisé pour garantir la fluidité de l'*Ultimate* et de ne pas provoquer inutilement des arrêts de jeu. Cela suppose, entre autres, que « le jeu compétitif est encouragé mais jamais aux dépens du respect mutuel des joueurs, de l'adhérence aux règles et de la beauté du sport. Chaque joueur devrait connaître et comprendre les règles du jeu [...] Il appartient à chaque joueur de promouvoir et de respecter l'esprit du jeu. Cette responsabilité ne doit pas être prise à la légère car l'intégrité et l'attrait de l'*Ultimate* en dépendent.» (Source : AUM [en ligne] www.montrealultimate.ca/fr/esprit).

Puisque les joueurs de niveau avancé ont de façon générale une meilleure connaissance des règles de jeu, ils sont portés à appeler plus souvent les fautes commises (souvent par inadvertance) par les joueurs moins expérimentés. Ces derniers, à leur tour, évoquent le principe de « *spirit* » pour reprocher la sévérité avec laquelle certains des joueurs appellent les fautes. Ce clivage s'avère encore plus grand si on prend en considération le fait que toutes les équipes doivent obligatoirement attribuer une note de « *spirit* », correspondante au franc-jeu (*fair-play*) montrée par l'équipe adverse, et qu'une mauvaise note à la fin de la saison peut signifier la disqualification de l'équipe pour la saison qui suit. Cette note est attribuée par chacun des capitaines et elle doit correspondre à la perception que l'ensemble des joueurs d'une équipe a eue de l'attitude sur le terrain de la part leurs adversaires.

À la suite d'un match dans lequel l'un des joueurs expérimentés de l'équipe adverse a arrêté le jeu à plusieurs reprises, en raison des fautes commises par notre équipe, mes coéquipiers étaient très fâchés par son attitude (qu'ils interprétaient comme « arrogante ») et ils insistaient pour que notre capitaine accorde à son équipe une note de « *spirit* » très basse. Quelque temps après, j'ai croisé ce même joueur, qui m'a expliqué son attitude comme suit :

« Cela n'arrive jamais avec les joueurs qui jouent dans le « A »⁸⁰, c'est toujours dans le[s catégories] D, E, F que ça se passe comme ça. C'est là que les joueurs ne connaissent pas les règles et c'est eux qui créent les problèmes [les accrochages] et pas celui qui appelle les fautes. Je n'ai ni le temps, ni le goût d'apprendre les joueurs des autres équipes ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas faire, c'est à leurs capitaines de faire ça! Sinon il y a aussi des cliniques sur les règlements offertes gratuitement par la ligue. C'est en connaissant bien les règles du jeu qu'on peut éviter que les gens se frustrant. C'est ça le vrai "spirit" et non juste le "cheers" [cris d'encouragement] à la fin du match » (Luc, 32 ans, professeur au niveau collégial et joueur d'*Ultimate* depuis dix ans).

Autant chez les joueurs observés directement sur le terrain que chez ceux que j'ai interviewés, ce processus se traduit par un clivage entre, d'un côté, une vision

⁸⁰ Catégorie la plus haute dans la ligue récréative.

quelque peu « romantique » du jeu, dans laquelle le sport constitue, avant tout, une quête de convivialité et de *fair-play* (vision entretenue surtout par les joueurs de la génération des pionniers de l'AUM qui ont commencé à jouer au début des années 1990), et une nouvelle vague de nouveaux joueurs qui ont déjà évolué en tant que joueurs en fonction de l'éthique de compétition dans son expression managériale.

Nonobstant, force est de reconnaître que ces deux perceptions s'entremêlent souvent, faisant en sorte que les JPH qui commencent à l'heure actuelle la pratique d'une discipline sportive telle que l'*Ultimate* transitent continuellement entre ces deux logiques. Autrement dit, l'existence d'une forte culture compétitive n'efface pas totalement le sentiment de communauté et de convivialité à l'intérieur de ces cercles de pratique des loisirs sportifs. Les individus qui pratiquent un sport-loisir peuvent donc établir simultanément des rapports de camaraderie⁸¹ et de compétition. En effet, c'est « le plus souvent la coexistence de ces contraires qui, au quotidien, règle les rapports sociaux » (Duret 2009: 8).

7.4. LES MAILLAGES DE SOLIDARITÉ SPORTIVE DE LA « CLASSE CRÉATIVE »

7.4.1. L'INDIVIDUEL DANS LE COLLECTIF ET LE COLLECTIF DANS L'INDIVIDUEL

Si jusque-là, j'ai mis l'accent sur l'apparition récente d'un nouvel éthos centré sur la perfectibilité du corps hypermoderne, éthos qui privilégierait l'action individuelle pragmatique sur l'action collective ; dans cette deuxième partie de chapitre, j'aimerais traiter de sa contrepartie, c'est-à-dire, des liens de solidarité qui sont tissés par ces JPH à travers leurs activités récréatives.

⁸¹ Une des traditions entretenues jusqu'à nos jours par la communauté de joueurs d'*Ultimate* est le fait d'aller boire une bière de temps en temps avec les membres des équipes adverses. Même si dans les faits, les nouvelles équipes de l'AUM le font de moins en moins (c'était le cas des « singes volants » et d'autres équipes de niveau débutant que j'ai observées), il demeure une activité promue par la ligue et elle est encore très populaire chez les équipes de longue date.

Les sports hypermodernes constituent en effet un amalgame complexe de processus sociaux dans lequel les membres de l'élite de prestige composée par de jeunes diplômés établissent des relations de proximité affective qui les lient les uns envers les autres. En ce sens, en analysant de plus près les relations interpersonnelles présentes dans les pratiques sportives des JPH, j'ai pu constater que l'image selon laquelle ces individus seraient renfermés sur eux-mêmes est, en effet, aussi trompeuse que celle qui voudrait voir dans ces groupes des milieux sociaux exempts de toute tendance à l'individualisme.

Par ailleurs, si le sport est un vecteur puissant de transformation des modes de vie contemporains, c'est en grande mesure parce que les individus qui s'investissent dans une panoplie d'activités ludiques corporelles trouvent des espaces de socialisation sélective qui leur permettent de créer des liens d'affinité entre pairs (Stempel 2005), ce qui pourrait paraître à première vue paradoxal si l'on décrit la modernité tardive comme une période caractérisée par la quête de la singularité (Martuccelli 2010). Cette ambivalence propre à notre époque hypermoderne s'explique mieux si nous analysons, tel que N. Elias le soutient, les pratiques des groupes sociaux en tant que maillages d'interdépendance entre individus. C'est la raison pour laquelle la quête de reconnaissance sociale obtenue par l'entremise d'une culture sportive partagée est, sans doute, l'une des explications possibles de l'importance accordée par les JPH aux activités récréatives. En conséquence, plusieurs individus interviewés lors de ma recherche mettent de l'avant leur appartenance à un réseau restreint de « partenaires de sport ».

Dans ces conditions, plusieurs sont les jeunes adultes de la « classe créative » qui s'adonnent au sport amateur en tant que recherche d'un style de vie « dynamique », qui est par ailleurs hautement valorisé au sein de leurs milieux professionnels. Ces nouveaux « cadres en formation » doivent dorénavant montrer non seulement une très haute motivation pour les activités de gestion, qui par ailleurs prennent de plus en plus de place dans leurs routines de travail (de Gaulejac 2005; Aubert et de Gaulejac

1990), mais ils cherchent aussi à se procurer un fort sentiment d'identification vis-à-vis des gens qui font partie de leurs milieux sociaux.

La complicité mutuelle que les membres de la « classe créative » développent dans leur temps libre a des sources multiples dont l'analyse *in extenso* dépasse largement les objectifs de la présente recherche. Elle est liée, entre autres, à l'appartenance de classe, ethnique ou géographique des individus. Mais elle est aussi le produit des manières de voir le monde partagées par les membres d'une collectivité qui est socialement située.

De nos jours, l'éthos sportif s'imbrique intimement à la vie professionnelle et familiale des individus hypermodernes. De ce fait, plusieurs sont les jeunes adultes de la « classe créative » qui partagent des modes de vie dont l'objectivation résulte dans l'adoption des formes spécifiques de consommation culturelle qui opèrent en tant que marqueurs d'appartenance de classe. Or, ces modes de vie dépassent les limites restreintes du temps alloué à la pratique d'un sport-loisir. Il est donc fréquent de trouver dans les récits des JPH des allusions à ce qu'ils décrivent comme une « communauté » des gens sportifs qui s'étend par-delà les limites de la participation ponctuelle à une activité sportive de loisir. Je citerai en guise d'exemple de cette représentation de la solidarité entre jeunes adultes dynamiques, le récit de Lucie, 27 ans, conseillère en emploi et joueuse d'*Ultimate*, qui décrit la communauté de joueurs de ce sport comme suit :

« Ce qui m'attire d'abord c'est qu'il n'y a pas d'arbitre, c'est mixte, tu as des gens qui ont le même intérêt que toi. Le côté social est vraiment important dans le Frisbee. Il est commun même de voir des gens qui se sont mis en couple à travers le Frisbee et qui arrivent maintenant aux matchs avec leurs bébés. C'est important pour nous d'être *fair-play*. Je suis une des personnes dans l'équipe qui le prône. Après les matchs, tu peux inviter même l'autre équipe à prendre une bière et tout le monde y va. Il n'y a pas encore trop le gros côté compétitif, même si ça augmente avec le temps. Avoir un bon *spirit* c'est de garder en tête qu'on est là pour s'amuser. Si l'autre équipe a une mauvaise *vibe* [attitude], ils vont appeler les fautes alors qu'il n'y a pas vraiment, notre équipe risque à ce moment-là de prendre la même *vibe*, ce qui est vraiment dommage, donc on va gâcher

notre soirée en échangeant cette attitude. Pour moi, le *spirit* c'est de penser qu'on est là pour s'amuser et non pour gagner ».

En outre, si dans le sens commun, les sports d'équipe sont le terrain *par excellence* de la socialisation sportive – du fait qu'ils sont d'emblée des espaces collectifs –, une analyse plus approfondie des formes d'individuation contemporaines nous montre à quel point certains sports pratiqués par les JPH et qui sont considérés comme « individuels » (tels que l'escalade, le surf, la randonnée, la course à pied, le ski, l'alpinisme) agissent aussi en tant que générateurs de modes de vie communs aux individus appartenant à la couche sociale d'individus hypermodernes. Autrement dit, les JPH s'adonnent, tantôt aux sports d'équipe, tantôt aux pratiques individuelles, en ayant le sentiment de vivre des expériences communes qui leur permettent de s'associer affectivement à une collectivité avec laquelle ils partagent un « savoir-vivre ». Voilà pourquoi, les réseaux d'interconnaissance sportifs permettent aux JPH de concilier l'envie de dépassement individuel et de reconnaissance de leurs prouesses individuelles (Honneth 2004) avec la nécessité de « faire communauté ».

7.5. QUELQUES FORMES SPÉCIFIQUES DE SOCIALISATION DE LA « CLASSE CRÉATIVE » ASSOCIÉES AUX LOISIRS SPORTIFS

Lors de cette section, sans prétendre être exhaustif, j'aimerais toutefois traiter brièvement de quelques manifestations concrètes de la socialisation des JPH, manifestations que l'on peut associer à la pratique d'une activité physique récréative. Ce faisant, je veux fournir au lecteur un portrait des manières de « faire communauté » propres au groupe social composé par les jeunes diplômés universitaires, groupe sur lequel ma recherche se penche. J'ai identifié trois expressions concrètes du « vivre ensemble » qui constituent des exemples significatifs du type de relation que ces individus hypermodernes établissent dans l'espace social du loisir sportif. La première a trait à la socialisation à travers les voyages ou « expéditions » sportives. La deuxième, quant à elle, concerne les interactions sociales de genre. La troisième a trait au discours ambiant sur la démocratie délibérative. Ces trois figures me permettront d'analyser la configuration

sociale correspondante à l'évolution des loisirs sportifs des JPH dans sa facette la plus concrète, c'est-à-dire, celle qui concerne les interactions du jour le jour entre individus hypermodernes. Je commencerai par une réflexion autour de la représentation contemporaine du voyage chez les membres de la « classe créative ».

7.5.1. L'EXPÉRIENCE DE VOYAGE DE LOISIR SPORTIF CHEZ LES JPH

S'il y a un aspect auquel les sociologues de la modernité avancée se sont particulièrement intéressés lors de leurs descriptions des transformations du monde contemporain, c'est bel et bien la mobilité et le flux comme formes d'explication de la dynamique des sociétés en réseau (Elliott et Urry 2010; Beck 2000; Sassen 2009; Bauman 2000; Castells 2001). Or, en ce qui a trait aux déplacements des personnes, certaines de ces études ont montré que la migration par des causes économiques ou politiques des uns (individus par défaut) contraste avec le cosmopolitisme des autres (individus hypermodernes) (Bauman 1999; Castel 2004; Sennett 2006). En d'autres mots, le déplacement d'une région à une autre, d'un pays à un autre ou même, d'un continent à un autre, ne signifie pas la même chose pour le travailleur qui fait partie d'une main d'œuvre sous qualifiée provenant des pays du Sud ou de l'Est, que pour le professionnel ou l'étudiant « global » qui voyage en ayant un projet d'avenir professionnel relativement bien défini et qui quitte son endroit d'origine dans la perspective de bâtir une carrière ou de décrocher un poste bien rémunéré. Les personnes interviewées dans ma recherche font partie de ce dernier groupe de voyageurs.

Par ailleurs, si on veut expliquer les propriétés de la mobilité des JPH dans son rapport avec l'espace social du loisir, une précision importante s'impose, à savoir que nous ne pouvons pas confondre les expériences professionnelles de voyage avec les déplacements faits dans le temps « libre ». C'est en faisant cette distinction que l'on peut mieux saisir l'impact de l'expérience de voyage dans la configuration des styles de vie de la « classe créative ».

En effet, pour ces jeunes adultes hypermodernes la mobilité ne se vit pas toujours de la même manière. Elle peut prendre au moins trois formes différentes :

- 1) Dans leurs milieux professionnels ou académiques, l'expérience de voyage est souvent liée aux contraintes de « flexibilité » et d'adaptabilité qui découlent de la culture organisationnelle post-industrielle (Sennett 1995; Elliott et Urry 2010). Les individus de la « classe créative » accumulent ainsi ce type de voyages professionnels afin de se rendre « employables » ou de garder des emplois bien rémunérés. Ces expériences de déplacement sont généralement vécues comme des composantes essentielles de l'engrenage professionnel du capitalisme global, qui s'imposent à eux de manière externe et quelque peu coercitive. Même si plusieurs disent apprécier les apprentissages professionnels que ces voyages leur offrent, ce n'est pas rare de trouver des plaintes par rapport à ce type d'obligation, surtout en ce qui a trait à la fréquence des déplacements et au niveau de stress et de surmenage qu'ils supposent. Comme résultat de ceci, le voyage fait partie des *habitus* professionnels qui s'inscrivent dans les routines des JPH dès leurs années d'université. Dans la presque totalité des récits des individus que j'ai enquêtés, les JPH témoignent de l'importance des stages à l'étranger ou des voyages de travail dans le cadre de leurs trajectoires professionnelles. Sous cette forme spécifique, le voyage serait considéré comme un « mal nécessaire ».
- 2) En ce qui concerne les voyages faits « pour le plaisir », j'ai déjà traité du type de voyage d'« initiation » qui se présente généralement lors de bifurcations faites pendant l'entrée dans la vie adulte ou pendant des pauses prises entre deux périodes de formation scolaire, ou entre deux emplois. Ces voyages contribuent, certes, au façonnement des styles de vie des jeunes adultes, mais leur principale fonction est uniquement l'exploration des nouvelles expériences sociales menant à la prise d'autonomie vis-à-vis des réseaux familiaux.

- 3) Les voyages liés à des « loisirs sérieux ». Ces déplacements se font souvent en groupe restreint et ils supposent généralement l'existence d'une communauté de pratique d'un loisir. Les JPH peuvent ainsi se déplacer, que ce soit pour une période courte (le temps d'une compétition, d'un tournoi, d'une course, ou d'une épreuve ou raid), ou bien pour une période plus longue (par exemple, pour une expédition en montagne qui durera quelques mois).

C'est surtout cette troisième forme qui m'intéresse d'analyser ici, puisqu'elle correspond à l'objectivation d'un type de socialisation « hors travail » qui est caractéristique des habitus de loisir des JPH. On peut donc affirmer que les membres de la « classe créative » éprouvent un rapport différent aux voyages lorsque ceux-ci sont faits dans le cadre des activités récréatives que lorsqu'ils font partie de leur vie professionnelle. C'est surtout dans l'espace social du temps libre que la mobilité peut être associée au plaisir et à l'adoption volontaire d'un mode de vie hypermoderne.

Les JPH sportifs s'investissent de manière enthousiaste dans la configuration de leurs propres projets de voyage de loisir, qui ont pour principale fonction d'entretenir des liens sociaux orientés vers le divertissement et la compétition. Or, contrairement aux voyages à caractère purement touristique (comme c'est le cas de la plupart des déplacements en famille), lors des voyages de loisir sportif, les individus guident leurs actions en relation à d'autres jeunes professionnels qui partagent avec eux une passion pour une activité récréative.

À ce sujet, Arianne, gestionnaire dans une école primaire, âgée de 37 ans, raconte comment les voyages lui ont permis de faire la connaissance d'autres jeunes professionnels de son même groupe d'âge avec lesquels elle a vite formé une petite communauté de triathlètes amateurs. Ils assistent depuis quelques années aux mêmes compétitions pour lesquelles ils s'entraînent ensemble. Voici comment elle décrit les voyages et l'esprit d'équipe qui s'est développé au sein de cette cellule de triathlètes :

« Une des facettes que j'adore du sport, c'est que tu peux voyager avec d'autres gens comme toi, c'est merveilleux. Dans le milieu du triathlon, il y

a beaucoup d'avocats, d'ingénieurs, de médecins. On fait souvent des voyages ensemble. Je suis allé au Texas avec un ami faire un demi-Ironman, on est parti 5 jours. Je suis allé à Miami faire un autre avec deux amis. C'est vrai que le triathlon est un sport individuel, par contre il y a une communauté de triathlètes qui est assez solide. C'est là qu'on va trouver l'encouragement, notre support moral. C'est [un sport] individuel, mais en même temps c'est aussi très en groupe. Pour m'entraîner et dans les compétitions, je roule avec d'autres gens, je cours avec d'autres gens, je nage avec du monde. C'est chacun pour soi, mais, en même temps, on est à côté et on se supporte mutuellement, sans eux, je ne pense pas que j'aurais fait ce que j'ai fait jusqu'à aujourd'hui ».

C'est dans ce tiraillement paradoxal entre le « chacun pour soi » et l'esprit de solidarité de groupe que ces JPH construisent leur identité en tant que sportifs amateurs. Un cas similaire correspond à la pratique des sports de montagne dans lesquels les expéditions en petits groupes de deux à quatre personnes sont fréquentes et se font en fonction de l'existence d'un réseau d'interconnaissance parmi les membres de la communauté des grimpeurs ou d'alpinistes.

Geneviève, une gestionnaire dans le domaine des arts, de 27 ans, décrit comme suit ses expéditions d'escalade :

« Si je sais que je vais avoir du temps libre et que la météo le permettra, je contacte tout de suite ma *partner*⁸² [partenaire d'escalade]. Souvent, il nous arrive de prendre nos vacances respectives en même temps. Pour les voyages un peu plus longs, on a une liste des « grimpes » qui nous semblent intéressantes à faire et on essaye de faire un long voyage au moins une fois par année, souvent pendant l'été. Il nous est déjà arrivé d'aller grimper pendant quelques mois aux États-Unis [...] Au bout de quelques années, on commence à connaître du monde, on connaît bien le milieu des grimpeurs. Si ma *partner* habituelle n'est pas disponible, je sais que je peux contacter d'autres grimpeurs que je connais, qui seront aussi motivés. On aime passer l'été dehors et on essaye de prendre nos vacances en conséquence. »

Une autre des particularités de ce type de voyages c'est qu'ils correspondent en général à un modèle de « sport-style de vie » (SSV) qui pousse les employés d'élite du capitalisme cognitif à sortir de leurs routines professionnelles et familiales et ainsi

⁸² En anglais dans l'original.

pouvoir expérimenter des formes de socialisation différentes de celles qu'ils peuvent retrouver dans leurs milieux de travail. Une de ces formes réside dans l'expérimentation de la « simplicité volontaire ». En effet, cette forme spécifique des voyages sportifs de la « classe créative » est conçue comme un moyen pour briser la rigidité d'un monde professionnel qui impose des balises et des formes d'agir très sévères. Loin du protocole des réunions d'affaires ou des pratiques sportives orientées par les relations purement professionnelles (comme c'est le cas des parties de golf avec des partenaires d'affaires), les voyages sportifs hypermodernes font plutôt appel à une culture de la débrouillardise et de l'informalité associée à la jeunesse. Anne-Marie, ingénieure et géologue de 32 ans, traite dans son récit de cette culture chez les « grimpeurs » :

« Quand tu voyages pour faire de l'escalade tu vas rarement aller dans un hôtel. Oui, c'est vrai que c'est un sport cher, il faut s'équiper et tout. Par contre, nous allons tout le temps traîner notre sac de couchage et notre tente avec nous. Ça change des voyages d'affaires dans lesquels on reste dans des quatre ou des cinq étoiles. Je sais que mon « trip » c'est de partir avec un sac à dos et mon matériel d'escalade. C'est pareil pour les gens avec qui j'ai l'habitude de voyager. L'argent va surtout dans les billets d'avion, un peu dans la bouffe. Après, ça ne coûte presque rien! Mais ce n'est pas juste à cause du prix que j'aime ça, mais aussi parce que ça me fait sentir que je peux décrocher complètement de mon travail. Pour moi la vraie vie c'est de dormir sous la belle étoile, de sentir que je n'ai pas besoin de tous les gadgets de la vie de tous les jours. Quand je voyage, je n'ai pas besoin de mon cellulaire ou de mon ordinateur portable, c'est ça que j'aime le plus de faire des voyages de grimpe ».

Du côté des joueurs d'*Ultimate*, les tournois organisés par les différentes ligues en raison d'une ou deux fois par saison permettent aux équipes de faire des voyages de courte durée (généralement d'un ou deux jours). Ces tournois rompent avec la routine des matchs joués dans un horaire fixe pendant la saison. Lors de ces événements, les équipes font du covoiturage pour se rendre jusqu'à la ville dans laquelle les compétitions ont lieu. Ces villes se trouvent généralement à une distance de quelques heures en voiture de l'endroit où les matchs de la saison se tiennent habituellement. Si les parties du tournoi s'étendent pour plus d'une journée, les

joueurs logent ensemble dans des chalets ou des petits hôtels préalablement réservés. Ils essaient néanmoins d'éviter de payer un hôtel cher pour ce type de voyage.

Martin, ingénieur civil et joueur d'*Ultimate* de 32 ans, décrit ces voyages comme un moyen de « faire groupe ». Il compare ces expériences avec les activités de « *team building* » [esprit d'équipe] offertes par diverses entreprises :

« Une des parties que j'aime le plus de l'*Ultimate* c'est de faire des tournois parce que c'est là qu'on peut vraiment connaître nos coéquipiers. Lors d'une saison, nous voyons les mêmes personnes chaque semaine et, pourtant, on les connaît très peu. Parmi les membres de l'équipe, on connaît d'habitude quelques-uns (parce qu'ils sont nos collègues de travail ou des copains d'université), mais il y en a d'autres qu'on ne connaît presque pas, vu que pendant une saison normale de jeu on se parle très peu. C'est plutôt pendant nos voyages pour aller faire des tournois qu'on peut passer du temps ensemble. Dans les Pamplemousses⁸³, j'ai remarqué qu'après les tournois, on joue nettement mieux et on développe une complicité à travers le temps qu'on passe ensemble, dormir à plusieurs dans une même chambre dans nos sacs de couchage, ça tisse des liens! On est déjà allé faire quelques tournois dans d'autres villes québécoises ou dans l'Ouest du Canada et les États-Unis et c'est vraiment le *fun* parce qu'on est entre nous, on se raconte des jokes [blagues], on se parle de nos boulots, on peut même faire de bons contacts pour des projets professionnels, etc. [...] Pour moi, une équipe d'*Ultimate* c'est un peu comme une équipe de travail, pour que ça fonctionne bien, il faut qu'il y ait du leadership et qu'on développe un vrai esprit d'équipe. J'ai déjà proposé à mes collègues de bureau de faire un tournoi d'*Ultimate* comme activité de *team building*, parce que c'est là où on peut voir les gens sous pression, on voit leurs points forts et leurs points faibles et c'est comme ça qu'on arrive à bien travailler en équipe ».

Élisabeth, conjointe et coéquipière de Martin, a une perception similaire du type de socialisation faite à travers les voyages d'*Ultimate*. Voici comment elle décrit ces déplacements :

« Quand on fait des tournois, on passe la journée ou la fin de semaine dehors avec les gens du Frisbee. On va dans d'autres villes, on se trouve un chalet et on fait du covoiturage. Les journées des matchs, tu te donnes, tu es épuisé, tu donnes tout ce que tu peux, tu es brûlé par le soleil, mais après,

⁸³ Nom fictif de son équipe.

tout le monde mange ensemble, ça c'est vraiment super agréable. On se rend compte que ces gens deviennent comme une deuxième famille ».

Lors de mon expérience ethnographique, la manière à travers laquelle j'ai pu constater ce rôle important des tournois a curieusement été liée à ma non-participation à ce type d'activité. À la fin de la session d'hiver 2011, certains des joueurs de mon équipe ont décidé de s'inscrire à un tournoi qui aurait lieu dans la ville de Québec. Voici les notes prises en mars 2011 qui concernent ce voyage :

« Notre capitaine nous avait communiqué la nouvelle d'une possible participation à un tournoi en nous demandant de confirmer rapidement notre intérêt. Il fallait réserver une place le plus tôt possible puisqu'il avait pensé à fusionner deux équipes pour lesquelles il jouait. J'avais mis mon nom sur la liste aussitôt que j'ai pu confirmer ma disponibilité. Toutefois, lorsque j'ai transmis ma réponse, il m'a envoyé un courriel en me disant que l'équipe était malheureusement déjà complétée et qu'il me mettrait dans une liste d'attente dans le cas où quelqu'un se désisterait à la dernière minute (j'avoue que j'ai eu l'impression qu'il me « laissait de côté » en raison de mes dernières performances sur le terrain qui n'avaient pas été à la hauteur de ses attentes). Toujours est-il qu'au retour du tournoi, j'ai constaté une différence dans les relations interpersonnelles entre coéquipiers. Ceux qui y sont allés se parlaient déjà beaucoup plus, et ce autant avant le match que dans le temps pendant lequel ils avaient été remplacés sur le terrain de jeu et qu'ils se retrouvaient sur le banc des remplaçants. Ceux qui n'avaient pas assisté au tournoi se sentaient en décalage par rapport aux autres. C'est à ce moment-là que j'ai compris l'importance de ces voyages pour tisser des liens entre joueurs ».

Pour les gens qui adoptent un sport en tant que « loisir sérieux », ces voyages se font de plus en plus souvent et ils peuvent consommer une bonne partie du temps disponible pendant les journées de congé. Les tournois et les expéditions deviennent ainsi des activités qui rentrent souvent en concurrence avec d'autres sphères de la vie privée des individus hypermodernes. Participer à ces voyages signifie non seulement être capable de subvenir financièrement à ce nouveau type de besoin, mais aussi de disposer d'un réseau qui reconnaisse et supporte pleinement le grand investissement en ressources matérielles et non matérielles que cela suppose. C'est la raison pour laquelle ces jeunes adultes de la « classe créative » sont portés à vouloir partager leurs passions avec leurs conjoints. Cela veut dire qu'ils les initient au sport pratiqué, ou

même qu'ils cherchent des partenaires de cœur qui puissent accepter leurs nombreuses absences. Voici comment Anne-Marie décrit ce phénomène :

« Quand tu fais l'escalade, ça peut « bouffer » une grande partie de ta fin de semaine. Il faut que ton conjoint soit prêt à te laisser partir dans les seuls moments dans lesquels tu peux faire des activités de couple. C'est la raison pour laquelle il y a énormément des gens qui font de l'escalade avec leurs « blondes » ou « chums » [amis de cœur]. On peut facilement perdre une relation avec quelqu'un si cette personne n'est pas prête à accepter ce style de vie. Moi, j'ai dû quitter mon « ex » parce qu'il n'aimait pas grimper et j'étais tout le temps dehors la fin de semaine. Mais, le contraire peut aussi arriver, il y a des gens qui sont célibataires et qui rencontrent du monde dans leurs voyages de « grimpe ». J'en ai vu des copains de « grimpe » devenir des couples. C'est ça qui fait l'identité des escaladeurs. »

En somme, les voyages sportifs deviennent des repères privilégiés pour tous ceux qui s'intéressent à la description des styles de vie partagés par les membres de la « classe créative ». Ce type particulier de moment de socialisation rend compte d'une partie importante de l'évolution des loisirs réservés aux JPH dans le monde occidental contemporain. Pour ce groupe, les pratiques sportives deviennent des véritables « loisirs sérieux », ce qui implique que les activités de la vie quotidienne sont de plus en plus soumises à une planification rigoureuse. L'analyse qualitative de ce processus nous permet donc d'apercevoir la place importante occupée par le loisir dans la configuration des identités hypermodernes.

7.5.2. LES SOCIALISATIONS SPORTIVES GENRÉES : LES AVATARS PARADOXAUX DE LA MIXITÉ

S'il y a un aspect sur lequel les sports hypermodernes se distinguent des pratiques de loisir modernes, c'est bel et bien la volonté de traduire dans la grammaire du sport-loisir les valeurs embrasées par les élites du capitalisme cognitif managérial. Dans la kyrielle des valeurs de la société post-matérielle, l'équité de genre est certainement l'une des celles qui s'érige en véritable moteur qui guide le comportement des individus hypermodernes lors de leurs activités récréatives. Assurément, les JPH privilégient les pratiques dans lesquelles hommes et femmes peuvent s'investir dans

les mêmes activités corporelles récréatives. Toutefois, cette mouvance d'équité de genre est un phénomène complexe dans lequel la mixité a des significations plurielles et, souvent, paradoxales.

Une des conséquences de l'adoption du discours sur l'équité de genre par les membres de la « classe créative » consiste dans le fait que, dans le cadre de leurs activités de loisir, certaines qualités considérées comme typiquement « féminines » sont mises de l'avant dans le but de favoriser la mixité de genre. Ce phénomène se présente notamment dans le cas des sports de plein air, tels que l'escalade ou la randonnée en montagne, dans lesquels on retrouve une forte tendance de la part de la communauté de JPH sportifs à souligner positivement l'important rôle joué par les femmes dans l'évolution récente de ces disciplines. Voici un exemple de ce point de vue, tiré du récit de Louis, chargé de cours de 27 ans, qui considère le fait d'être quotidiennement entouré de « grimpeuses » comme un aspect qui a eu un impact positif pour la pratique de l'escalade :

« Pour grimper, tu n'es pas obligé d'être très fort. Il faut surtout que tu saches t'équilibrer, que tu positionnes bien ton corps sur les différents points d'appui. Je sais qu'il y a plusieurs manières de grimper, plusieurs écoles, mais j'aime bien grimper techniquement en jouant sur le positionnement du corps, puis sur comment tu t'équilibres et comment tu conserves ton énergie en faisant ça. Il y aura un endroit dans ton parcours où tu vas avoir besoin de cette énergie et il faut savoir la conserver. Il y a un moyen de grimper en utilisant beaucoup les jambes, en équilibrant son poids sur ses appuis et d'utiliser les mains sans s'étirer. Il y a des gens qui aiment grimper en s'étirant beaucoup, mais cela fait dépenser beaucoup d'énergie et il y a une autre façon de faire qui est plus efficace : celle des filles. En regardant les filles grimper, on apprend beaucoup, tu les regardes et tu vois "ah, elle a juste croisé sa jambe en arrière son pied, ça fait que son centre de gravité s'est déplacé, elle s'est mise en équilibre et ça lui a permis d'aller chercher cette prise". Tu regardes monter une fille et tu lis bien la voie qui t'attend »

Un autre aspect que les JPH considèrent comme « positif » en relation à l'accès grandissant des femmes aux pratiques qui étaient jadis réservées majoritairement aux hommes a été soulevé par Anne-Marie, ingénieure et géologue de 32 ans, grimpeuse

depuis plusieurs années, qui voit dans l'escalade un sport-loisir qui a contribué dans les quinze dernières années à changer les rapports hommes/femmes. Elle soutient que les bienfaits de cette équité s'étendent désormais dans d'autres sphères de l'expérience sociale des grimpeurs. Comme exemple de cette transposition, elle cite, dans l'extrait qui suit, le lien entre l'évolution du sport et la transformation des rapports professionnels :

« Le fait de commencer à faire de la « grimpe » m'a aidé à côtoyer des gars sur une base d'égal à égal. Je sais que je peux faire la plupart des « trucs » qu'un gars de mon âge pourrait faire. J'évolue professionnellement dans un domaine qui reste essentiellement masculin, mais le fait de grimper dans mon temps libre m'a permis de m'affirmer et d'aller chercher une reconnaissance de la part de mes collègues de travail. Par ailleurs, je suis souvent appelée à travailler dans le Nord du Canada et je passe beaucoup de temps uniquement avec des gars, mais je pense que du fait que je fais de la « grimpe », je suis plus prête que d'autres filles ingénieures à me mêler aux gars. Je pense que même pour mes collègues hommes c'est plus facile de faire avec une fille comme moi. Je ne porte jamais de maquillage ou des « bébelles de fille » lorsque je pars dans le Nord. C'est ce qui fait que les gars me voient souvent comme un autre parmi eux. J'aime ça, parce que ça vient briser une certaine différence qui pourrait rendre le travail difficile ».

Ce sentiment d'avoir acquis un rapport de genre plus égalitaire en comparaison avec celui d'autrefois, découle pour certaines femmes sportives d'une affirmation identitaire dans laquelle elles voient dans le sport un moyen de prendre distance avec une image qu'elles considèrent comme « trop féminine ». De ce point de vue, le sport, contrairement à des loisirs de type artistique, représente d'emblée un éloignement vis-à-vis des activités réservées à un public purement féminin. Voici comment Élodie, nutritionniste de 28 ans décrit son goût pour le sport, en mettant l'accent sur son exposition précoce à une culture de loisir qui était en rupture avec des stéréotypes féminins communément véhiculés :

« Je jouais beaucoup avec mon grand frère, je me mettais des protections sur les jambes, comme un gardien de but, et il me lançait des balles de tennis. Souvent je faisais des activités sportives avec mon frère. Aussi avec des gars dans ma rue, on jouait au hockey, on allait jouer au

baseball. On était une petite gang du même âge. Il n'y avait pas beaucoup de filles à part moi. Souvent on s'organisait des parties de hockey avec deux filets et deux gardiens de but ».

Depuis une quinzaine d'années, la contestation des stéréotypes de genre dans les pratiques corporelles de loisir a été un sujet très présent dans la littérature concernant la question du genre dans le domaine du sport. Ces études ont souligné l'engagement des femmes dans des sports jadis considérés comme typiquement masculins tels que la boxe (Mennesson 2000), la planche à roulettes (MacKay et Dallaire 2013), les raids aventure (Kay et Laberge 2004), le kayak de mer (Bartram 2001) ou la planche à voile (Wheaton 2004b). Ces pratiques constituent des observatoires de premier ordre pour analyser la lutte des athlètes femmes pour l'équité de genre à l'intérieur du champ sportif. À travers cet ensemble de recherches, on peut constater la tension existante entre la volonté de contester la domination masculine et l'affirmation d'une spécificité qui permet de mettre en valeur les qualités attribuées aux femmes dans la pratique des sports hypermodernes.

Si cette tension concerne les sports individuels, elle est particulièrement évidente dans les sports d'équipe hypermodernes, parmi lesquels on retrouve l'*Ultimate*. En effet, la mixité de genre dans ce contexte est sans doute l'un des principaux enjeux auquel les joueurs et les joueuses font face actuellement (Robbins 2004; Pattison 2011). Ce phénomène a une incidence majeure dans les interactions quotidiennes entre hommes et femmes. L'*Ultimate* est, en ce sens, un sport qui résume bien les luttes et les gains obtenus par les jeunes adultes femmes de la « classe créative », mais il s'agit aussi d'une activité qui laisse entrevoir les difficultés inhérentes à cette quête contemporaine d'égalité entre les genres.

Chez les joueurs de l'AUM, la mixité imposée dans la ligue récréative par le format même du jeu crée, d'emblée, un impératif de participation relativement égalitaire entre hommes et femmes. Cela signifie concrètement que tous les membres

de la ligue qui décident de rester dans le circuit récréatif⁸⁴ acceptent de se conformer à un format dans lequel il doit y avoir une certaine parité de genre au sein des équipes⁸⁵. Toutefois, la mixité n'est aucunement garantie d'un changement radical du rapport entre hommes et femmes, dans lequel la domination masculine serait complètement abandonnée au profit d'une relation plus égalitaire.

Autrement dit, dans l'*Ultimate*, tel que dans d'autres sports hypermodernes comme les raids-aventure, les sports de glisse, pour en citer quelques-uns, la participation des femmes dans un rôle de protagoniste demeure contestée par une culture masculine dominante (Crocket 2013). Le rôle assigné aux joueuses équivaut dans plusieurs cas uniquement au respect des « contraintes d'obligation » (*mandatory equipment*) faisant ainsi en sorte que les joueuses côtoient effectivement un grand nombre de coéquipiers masculins, mais que les interactions entre individus demeurent conflictuelles en raison du rôle pris par les uns et les autres (Walters 2008; Pattison 2011; Griggs 2009b; Kay et Laberge 2004).

C'est ainsi que de nombreux épisodes de tension entre jeunes adultes professionnels hommes et femmes continuent, malgré tout, à se présenter dans leurs

⁸⁴ Les membres de l'AUM peuvent participer soit à un circuit récréatif, soit à un circuit compétitif. La principale différence étant que les joueurs et joueuses d'élite qui font partie du dernier sont recrutés par le biais d'un système de sélection basé sur la haute performance (il faut passer des « essais » (*tryouts*)). Une fois choisis par les équipes d'élite, ils représentent la ligue de Montréal dans les plus importantes compétitions régionales, nationales ou internationales. Or, l'une des principales différences entre les deux circuits réside dans le fait que dans le niveau compétitif, la mixité de genre n'est pas obligatoire, tandis que les joueurs du niveau récréatif jouent tous dans des équipes mixtes. Cela n'empêche pas le fait que certains joueurs et joueuses participent simultanément dans les deux circuits. Par ailleurs, même dans le circuit compétitif, il existe la possibilité de demeurer dans la catégorie mixte, toutefois cette dernière est moins convoitée par les meilleurs joueurs de la ligue.

⁸⁵ La composition mixte des équipes n'équivaut pas pour autant à la parité de genre, puisque le nombre des joueuses sur le terrain n'est pas égal à celui des joueurs. Les règlements stipulent que dans la ligue d'été, dans laquelle le format de jeu est de sept joueurs contre sept, les équipes doivent aligner un minimum de trois joueuses ; tandis que dans les autres saisons (automne, printemps, hiver) dans lesquelles le format change à cinq joueurs présents sur le terrain, le minimum de femmes est stipulé à deux. Dans les faits, cela signifie qu'il y a, en tout temps, plus de joueurs hommes sur le terrain, puisque les équipes se contentent d'aligner le minimum de joueuses requis.

routines de sport-loisir. Voici comment Élisabeth, 29 ans, décrit les attitudes de domination masculine qu'elle a pu constater lors de ses cinq années d'expérience de pratique de l'*Ultimate* :

« J'ai remarqué qu'il y a plusieurs équipes où il y a que les gars qui jouent, les filles elles font comme les mascottes. Les filles sont obligées d'être sur le terrain, mais elles n'ont jamais de passes, ça fait qu'elles n'ont jamais le frisbee⁸⁶. Moi, quand je surveille ces filles-là, je peux courir pendant une heure sans jamais avoir à compter sur la personne devant moi parce que la fille, elle n'a jamais le frisbee. Et ça, c'est une des forces dans l'équipe dans laquelle je joue. Les filles dans notre équipe jouent énormément, ce qui fait que ça fait une belle dynamique. Les filles ne sont pas frustrées. Tout le monde est content. Je joue dans deux équipes où les filles jouent énormément. Tout le monde joue et on profite au maximum des forces de chacun. Je pense que je suis vraiment chanceuse d'être dans ces équipes-là et je pense que si ce n'était pas comme ça, je ne jouerais pas avec une autre équipe [...] Nous dans les « Pamplemousses » on fait des statistiques, je pourrais te les montrer, c'est super drôle. 80% des points sont marqués par des filles. Pourquoi? Parce que nos filles sont grandes, elles courent vite et elles sont très sous-estimées par les joueurs des autres équipes. Ils se disent " non, mais, c'est une fille, elle ne va pas..." finalement [les filles] on compte toujours les points. Dans une des équipes il y a une fille qui fait 5 pieds, mais c'est elle qui joue souvent dans le fond du terrain et c'est une de celles qui fait le plus de points dans l'équipe ».

Certaines joueuses d'*Ultimate* considèrent ainsi que les expériences de domination de genre vécues au sein de leurs équipes les obligent à doubler leurs efforts pour acquérir la reconnaissance voulue. Dans un cadre qui favorise la compétition entre individus, ce phénomène fait en sorte que les joueuses manifestent souvent leur mécontentement vis-à-vis des comportements qu'elles considèrent contraires à des principes d'équité entre les sexes.

Dans mon expérience ethnographique, j'ai pu également constater des situations d'inconfort liées aux rapports inégalitaires de genre. Voici ce que j'ai noté à ce sujet à l'hiver 2011 :

⁸⁶ Le mot *frisbee* fait ici référence au disque utilisé pour jouer et non au sport de l'*Ultimate*.

« Ça faisait quelques semaines que j'avais remarqué que certaines filles de notre équipe se plaignaient discrètement du fait que les « gars » jouaient uniquement entre eux et qu'elles touchaient très peu au disque pendant les matchs. Elles le faisaient souvent en petit comité de deux ou trois filles pendant qu'elles attendaient de retourner sur le terrain lors des remplacements. Mais ce soir, la situation est devenue plus évidente et cela a fait en sorte que pendant la mi-temps, Sylvie, l'une de nos joueuses dont les performances ont été jusque-là très bonnes, a pris le devant et elle a amené le cas lors de la réunion tactique du groupe. Le capitaine paraissait un peu surpris d'une telle réaction et il s'est contenté de passer un petit commentaire d'avertissement aux joueurs en leur demandant de faire attention à faire des passes à tout joueur qui serait bien démarqué. Après l'épisode, la discussion tactique s'est poursuivie sans d'autres interruptions. Toutefois, certaines filles semblaient plutôt insatisfaites avec la manière dont la question a été réglée».

Si pour plusieurs joueuses, de telles situations les poussent à vouloir se démarquer en permanence au sein de leurs équipes, d'autres optent plutôt pour rejoindre le circuit compétitif non mixte. C'est le cas de Dominique, travailleuse sociale de 33 ans, joueuse d'*Ultimate* depuis six ans. Elle s'est jointe à une nouvelle équipe féminine compétitive de l'AUM qui s'est récemment ajoutée aux deux équipes déjà existantes. Elle justifie sa décision de passer des équipes mixtes de la ligue récréative à une équipe non mixte compétitive comme une volonté de prendre plus de place dans le jeu. Toutefois, elle considère que ce choix ne lui a pas empêché de continuer à lutter pour la reconnaissance de la condition féminine au sein de la ligue :

« J'ai découvert le circuit féminin compétitif et c'est génial pour moi, plus que le mixte... avec les équipes mixtes je vivais des petites frustrations, ce qui n'arrive pas avec des équipes juste des filles. De un, parce qu'on touche plus au frisbee, parce qu'on est juste des femmes. On travaille plus en équipe. Même les filles qui jouent dans les équipes compétitives mixtes le disent, elles touchent moins au disque. Mettons, si c'est un gars qui a le frisbee, il sera plus porté à voir les gars, peut-être parce qu'ils sont à la même hauteur des yeux. Généralement, dans les équipes mixtes, les femmes doivent se démarquer davantage, il faut que tu sois quasiment une super star si tu veux toucher le disque autant que les gars. D'ailleurs, il y a eu un comité à l'AUM qui vient d'être mis sur pied cette année, c'est le "Comité des femmes" auquel je participe activement. C'est fait pour sensibiliser les joueurs dans la ligue de la place des femmes, de l'apport des femmes dans une équipe. On n'est pas contre les gars, on ne veut pas créer

une division, c'est plus pour créer des petites actions pour que les femmes puissent plus prendre leur place, gagner confiance et bien évoluer dans le sport ».

Ces témoignages rendent compte d'un rapport ambivalent aux valeurs hypermodernes, rapport qui caractérise l'élite composée des JPH, pour qui l'adéquation aux nouveaux principes de vie signifie une négociation constante de leurs cadres axiologiques. Dans ce contexte, il n'est pas rare de trouver des dissonances entre les principes défendus dans le discours et les pratiques quotidiennes de ces individus.

7.5.3. VALEURS DÉMOCRATIQUES HYPERMODERNES DANS LES LOISIRS SPORTIFS DE LA « CLASSE CRÉATIVE » : MYTHES ET RÉALITÉS

« En lui-même, le conflit est déjà la résolution des tensions entre les contraires ; le fait qu'il aboutisse à la paix n'est qu'une expression parmi d'autres, particulièrement évidente, du fait qu'il est une synthèse d'éléments, un contre autrui qu'il faut ranger avec le pour autrui sous un seul concept supérieur » (Simmel 1999 [1908]: 266).

Si le rapport de genre constitue un observatoire de premier ordre qui m'a permis de repérer les difficultés auxquelles les JPH font face dans leur effort pour mener des styles de vie hypermodernes ; le discours portant sur les valeurs délibératives constitue également un exemple de la complexité des formes d'individuation contemporaines.

Pour mieux comprendre cet enjeu objectivé dans les pratiques sportives de loisir des JPH, j'aimerais évoquer ici de manière très sommaire les travaux de Jürgen Habermas qui s'intéresse aux figures contemporaines de la démocratie occidentale. Le sociologue allemand aborde la question des transformations du discours démocratique qui accompagnent l'apparition de la société post-industrielle. À ce

sujet, il soutient que l'émergence de la deuxième modernité suppose une tension entre l'idéal démocratique représentatif, d'inspiration lockéenne, et le modèle républicain, dans lequel l'agir politique signifie, avant tout, la reconnaissance du dialogue comme forme suprême de la prise des décisions collectives.

Habermas met ainsi de l'avant le fait que les sociétés occidentales contemporaines privilégient la recherche des ententes obtenues par le dialogue à la surveillance des droits négatifs faite par l'État. En ce sens, le sociologue allemand soutient que la société civile, qu'il décrit comme l'instance d'action politique qui se trouve en dehors de l'action directe de l'État et des structures formelles du marché, remplit une fonction de plus en plus importante dans le maintien des consensus nécessaires à la vie en société. Il affirme ainsi que, « for politics, in the sense of a praxis of civic self-legislation, the paradigm is not the market but dialogue. This dialogic conception imagines politics as contestation over questions of value and not simply questions of preference » (Habermas 1994: 3).

Mais quel est l'intérêt de traiter de ces nouveaux impératifs communicationnels pour décrire l'évolution des loisirs sportifs de la « classe créative »? Autrement dit, comment expliquer les effets du discours délibératif sur les interactions des individus hypermodernes à l'intérieur de leurs pratiques récréatives?

Pour essayer de répondre à ces questions, je voudrais aborder la question des nouvelles formes de régulation de la compétition sportive qui sont mises en pratique par les jeunes sportifs amateurs. La transformation des mécanismes de validation et de surveillance des épreuves auxquelles ces individus s'adonnent dans leur temps libre est, en ce sens, un bon indicateur de l'emprise du discours délibératif de nos jours sur les pratiques du sport-loisir.

La culture du plein air est, à ce sujet, significative, dans la mesure où elle fait de plus en plus appel à un principe d'autorégulation au sein de la communauté des pratiquants de ces loisirs hypermodernes. Dans ce type d'activité, la reconnaissance

des pairs découle désormais non seulement des exploits sportifs, mais aussi de la capacité des individus à bien s'intégrer à des petites équipes d'expédition. Mathieu, escaladeur et guide de montagne de 35 ans, traite dans son récit des qualités nécessaires pour être considéré un bon « partenaire de grimpe » :

« C'est important que tu aies de l'expérience préalable, mais c'est encore plus important que tu puisses gérer adéquatement tes émotions sur les sites d'escalade. Il faut savoir prendre des décisions et imposer un leadership. En montagne, les décisions se prennent rapidement, mais il faut trouver des consensus. Parfois, c'est difficile de savoir quelle est la voie que nous devons emprunter pour faire une « grimpe » sécuritaire. Il faut que tes partenaires soient de bons communicateurs et qu'on réussisse à analyser les « pour » et les « contre » de chaque point de vue. Les meilleurs *partners* sont ceux qui savent écouter les autres, mais qui n'ont pas peur de s'exprimer. Dans nos expéditions on doit toujours arriver à des ententes de la sorte. C'est par la discussion efficace qu'on arrive à prendre les meilleures décisions. On ne sait jamais si les choix que nous avons faits sont les meilleurs ou pas, mais on ne peut pas non plus s'éterniser dans les débats. On ne fera pas une AG pour ça, on n'a pas le temps, mais il faut quand même savoir consulter et prendre la meilleure décision possible entre tous les membres de l'expédition ».

Dans ce contexte, les qualités de communication attribuées au sportif amateur équivalent à celles que le dogme managérial identifie comme celles du bon gestionnaire (voir à ce sujet le chapitre 2), c'est-à-dire, la contestation de l'exercice du pouvoir exercé de manière verticale, au profit d'une certaine horizontalité dans la prise de décisions en groupe. La délibération constitue, dès lors, un des principes normatifs qui guident les comportements des JPH dans l'espace social des loisirs.

Parmi les joueurs d'*Ultimate*, cette volonté communicationnelle est directement liée au principe d'autoarbitrage, qui constitue l'un des plus importants signes distinctifs de ce sport. Depuis ces débuts, cet aspect du jeu a été vivement défendu et sauvegardé par les différentes ligues au niveau international, et ce, non sans une bonne dose de controverses (Robbins 2004; Walters 2008; Pattison 2011; Griggs 2009b). Dans l'histoire de l'AUM, certains « accrochages » entre joueurs ont déjà donné lieu à de nombreux conflits verbaux et, même, à des confrontations physiques

entre joueurs. Devant ces épisodes, l'AUM a instauré au milieu des années 2000, un système d'impartition de cliniques des règlements pour faciliter la résolution des conflits sur le terrain (Pattison 2011). Toujours est-il que le fait de rester un sport autoarbitré divise actuellement la communauté de joueurs. Pour certains comme Élodie, nutritionniste de 28 ans, l'*Ultimate* est devenu si compétitif que le recours à un arbitre serait souhaitable. Voici comment elle analyse cette évolution du jeu :

« [L'autoarbitrage] ça amène souvent des conflits, c'est sûr! Parce que même si ça fait longtemps que je joue, je ne sais même pas encore tous les règlements. Je sais les règlements de base, mais parfois on peut appeler certaines fautes et ne pas savoir quoi faire. C'est pourquoi moi, souvent, je n'appelle pas de fautes parce que je ne suis pas certaine si mon point de vue est correct ou pas, même après cinq ans de jeu, parce que je ne porte pas trop attention aux fautes. Je me dis "on joue au Frisbee, on ne commencera pas à s'enfarger dans les fleurs du tapis" ... c'est comme les pieds de pivot dans le basket, je sais que tu ne peux pas bouger ton pied de pivot, parce que c'est « marcher » (travelling en anglais). C'est la même chose au Frisbee, je ne vais pas commencer à regarder les pieds de la personne pour savoir si elle les a bougés ou pas, je suis concentrée sur le disque. Il y en a qui sont toujours en train de regarder ces détails. Je sais qu'il ne faut pas que je bouge, mais des fois qu'est-ce que tu veux, je bouge pareil. Des fois, la faute peut être vraiment évidente, mais d'autres fois ce n'est pas si évident que ça et il y en a qui sont trop à cheval sur les principes, c'est pourquoi j'aimerais vraiment qu'il y ait un arbitre sur le terrain».

Pour d'autres joueurs tels que Courtney, doctorante en sciences humaines de 37 ans, joueuse d'*Ultimate* depuis quinze ans, les malentendus et les conflits qui se présentent de plus en plus souvent ne sont pas une raison suffisante pour abandonner l'autoarbitrage, qu'elle considère comme un aspect fondamental de ce sport. Elle est toutefois ambivalente à ce sujet puisqu'elle remarque une tendance des joueurs actuels à arrêter continuellement le jeu en raison des controverses survenues sur le terrain de jeu :

« J'ai déjà assisté à de grosses bagarres. Je jouais dans une équipe où il y avait un gars qui était très compétitif et souvent il nous mettait « dans le trouble ». On a déjà été bannis de la ligue pour avoir une mauvaise note de *spirit*. Mais, malgré tout ça, je ne pense pas que la solution soit de devenir un sport arbitré. Mais c'est clair que c'est un débat intéressant et je ne sais

pas quelle sera ma position d'ici quelques années. J'ai vu le sport changer beaucoup à travers les années. Il y a de plus en plus de joueurs et je pense qu'il arrivera un moment dans lequel les conflits seront tellement importants (parce que les nouveaux joueurs sont très compétitifs et ils viennent souvent d'autres sports où il y a des arbitres) que les ligues d'*Ultimate* vont peut-être instaurer un système d'arbitrage officiel. Pour l'instant, dans plusieurs championnats à travers le monde, on voit se mettre en place des systèmes de résolution de conflits très similaires au fait d'avoir des arbitres sur le terrain. On fait appel à des « observateurs » qui aident les joueurs à résoudre les controverses. Ce ne sont pas des arbitres, parce qu'ils n'ont pas le dernier mot à dire, mais dans les compétitions de haut niveau ce point de vue extérieur est de plus en plus nécessaire. Mais c'est sûr que les puristes de l'*Ultimate*, moi la première, nous ne serons jamais d'accord avec ce type d'expérience. Moi, je suis encore malgré tout de l'avis que notre sport est né sans arbitre et doit rester sans arbitre ».

La montée de la compétition potentialisée amène ainsi avec elle, un débat qui se poursuivra sûrement au cours des années à venir au sein de la communauté des joueurs d'*Ultimate*. Or, à des fins de mon analyse des styles de vie hypermodernes, il est important de souligner le fait que ce débat montre les paradoxes des formes d'individuation sportives qui concernent la « classe créative ». Les tensions et les conflits sont dès lors des éléments qui accompagnent inévitablement la poursuite d'une expérience sociale en accord avec les transformations du capitalisme managérial.

7.6. BREF BILAN SUR L'ÉVOLUTION DES FORMES DE SOCIALISATION SPORTIVE DES JPH

Les données construites et analysées lors de la présente recherche m'ont permis de repérer dans les trajectoires des jeunes de la « classe créative » l'interpénétration de deux tendances à sens opposé : d'un côté, une volonté de se démarquer d'autrui qui recèle une volonté d'obtenir une reconnaissance sociale (que ce soit par les exploits réussis sur les terrains du jeu ou sur les sites de pratique d'un sport, ou bien par l'originalité des styles de jeu ou le travail de conditionnement physique) et de l'autre côté, une volonté de regroupement et de support mutuel entre jeunes adultes sportifs. Or, cet esprit grégaire et jusqu'à un certain point, solidaire, n'est pas toujours

synonyme d'absence de contradictions et de conflits. J'ai voulu ainsi, lors de ce chapitre, montrer comment les représentations hypermodernes du sport-loisir qui touchent à deux phénomènes : les rapports sociaux de genre, et le discours sur la démocratie délibérative, constituent tous les deux des exemples qui nous permettent d'expliquer la complexité des formes d'individuation sportive des JPH. Je terminerai mon analyse en évoquant l'importance des « cas aberrants » provenant de mes entrevues biographiques, pour finir de dresser le portrait des individus hypermodernes auquel je m'intéresse.

8. LES FORMES PARADOXALES DE L'INDIVIDUATION SPORTIVE DES JPH. QUAND LES CAS ABERRANTS DEVIENNENT SIGNIFICATIFS

« L'exception ou l'anormal est le cœur battant du normal. [...] Voilà ce que le rationalisme, au nom de la moyenne, va avec constance condamner. D'où sa peur panique vis-à-vis de tout ce qui échappe à la norme établie » (Maffesoli 2012).

Dès ses débuts, l'une des principales finalités de mon étude a été de montrer comment, à travers l'analyse du loisir contemporain, l'on peut comprendre l'évolution récente des styles de vie d'une élite de prestige⁸⁷ composée de jeunes professionnels dynamiques. Toutefois, force est de reconnaître qu'en se concentrant sur une tranche aussi précise de la population, que l'on isole à des fins d'analyse, on court souvent le risque de la présenter comme une entité unidimensionnelle. Ceci constitue à mon avis l'un des principaux pièges dans lesquels nous pouvons facilement tomber lorsque nous nous attardons à l'étude des modes de vie des JPH.

Partant de ce fait, j'ai voulu éviter l'adoption d'une vision manichéenne ou caricaturale à l'égard des individus enquêtés, vision qui les réduirait à une classe monolithique pourvue d'une identité sociale bien définie et exemptée de « cas négatifs ».

Dans ce chapitre, plutôt que de gommer les paradoxes, j'ai voulu les considérer en tant que composantes à part entière du processus d'individuation hypermoderne des jeunes diplômés dynamiques amateurs de sport. Par ailleurs, ces témoignages qui se trouvent en apparence hors du cadre général de ma recherche ont été d'une grande

⁸⁷ Je fais ici référence à la notion d'*élite de prestige* proposée par J. Coenen-Huther (2004) par opposition à une *élite de pouvoir*. La position sociale avantageuse pour l'élite de prestige relève plus de la symbolique de son style de vie, qui constitue un cadre de référence normatif pour d'autres groupes sociaux, que de l'accumulation du capital.

utilité heuristique. Adopter un point de vue configurationnel consiste ainsi à envisager les contradictions en tant qu'éléments constitutifs des processus sociaux.

Autrement dit, le fait de penser les relations sociales comme des configurations m'a mené à reconnaître que les styles de vie analysés sont pluridimensionnels et que même à travers les cas apparemment « aberrants », je peux observer les maillages complexes d'interrelations présents dans les pratiques sportives de loisir chez l'élite des JPH à laquelle je m'intéresse.

Comme résultat de cette réflexion, dans les prochaines pages, j'aborderai la question de la coexistence de formes différenciées – et souvent dichotomiques – de transmission d'apprentissages pratiques chez la « classe créative ». Cette reconnaissance viendra nuancer une possible interprétation unidimensionnelle de la culture de loisir des jeunes adultes diplômés.

En somme, j'essayerai lors de ce chapitre de répondre à la question suivante : comment traiter d'un groupe qui englobe un éventail de formes d'agir et de penser sans le réduire à un tout homogène dans lequel on perdrait de vue les dissonances et les contradictions existantes dans les styles de vie que l'on veut décrire?

Le principal objectif du traitement de quelques cas « marginaux » sera alors de revenir sur certains aspects qui illustrent les paradoxes existants dans le processus d'individuation des JPH. Ces cas, bien que marginaux, ont été très précieux dans mon analyse, puisqu'ils permettent d'éclairer d'une manière différente les formes d'acquisition d'une culture de loisir par la « classe créative ». À travers ces témoignages qui « sortent du moule », je soutiendrai que les expériences sportives ne sont pas vécues de la même manière par tous les agents appartenant au groupe social étudié. C'est ainsi que ces cas d'exception me permettront d'apporter des précisions et des nuances importantes pour constituer le portrait des styles de vie sportifs de ces jeunes diplômés hypermodernes. Je commencerai par l'analyse d'un des récits qui

illustre bien la prégnance des rapports de classe dans la construction sociale d'une identité dynamique.

8.1. QUAND LES SPORTIFS NE SE PERÇOIVENT PAS COMME SPORTIFS

Dans le chapitre 6, j'ai traité de différents moyens par lesquels les personnes qui ont participé à ma recherche ont acquis, à un moment donné de leur trajectoire de vie, l'identité de *sportifs non professionnels*. Autrement dit, bien que le sport ne soit pas leur « gagne-pain », il constitue pour eux un « loisir sérieux ».

J'ai soutenu que pour la grande majorité des personnes rencontrées, l'intérêt pour le sport est venu assez tôt dans leur expérience de vie. En effet, les activités sportives sont souvent évoquées dans leurs récits comme des événements biographiques marquants qui ont lieu dans leur enfance ou adolescence.

Ce n'est toutefois pas le cas de Caroline, âgée de 30 ans, qui travaille comme gestionnaire de projets dans une entreprise publique. Joueuse d'*Ultimate* depuis plusieurs années, elle a grandi dans un milieu populaire rural dans lequel le sport n'a jamais fait partie des activités habituelles de loisir familial.

Caroline a en apparence un profil typique de JPH, ce qui m'incitait à croire que son discours allait abonder dans le même sens que la plupart des autres personnes interviewées : elle a fait des études en sciences de la gestion, elle a effectué des stages en marketing, elle joue presque tous les soirs de la semaine des matchs d'*Ultimate* pour différentes équipes de l'AUM. De plus, je l'avais contactée pour participer à mon enquête parce qu'elle m'avait été référée par un de ses coéquipiers que j'avais déjà interviewé. Bref, elle semblait correspondre au profil recherché : elle détenait un diplôme universitaire, elle était en début de carrière et, dans sa trajectoire sportive, elle n'était pas une débutante. En outre, elle consacrait une partie significative de son temps libre hebdomadaire à la pratique non professionnelle d'un sport : l'*Ultimate*.

Pourtant, son cas est l'un des seuls dans lequel le JPH qui raconte son expérience ne met en aucun moment en avant une quelconque identité sportive. Son récit se démarqua ainsi des autres par le fait qu'elle accorde très peu d'importance à la pratique de l'*Ultimate*, qui est décrit comme une activité parmi d'autres qui fait simplement partie de son emploi du temps. Autrement dit, elle ne décrit pas cette pratique comme une passion, comme un style de vie, mais plutôt comme un passe-temps. Dans son récit biographique, elle accorde ainsi presque plus d'importance à d'autres formes de loisir telles que les soirées en famille, les sorties entre amis, le bricolage, etc.

Par ailleurs, lorsque je l'ai invitée à remémorer des expériences d'enfance ou de jeunesse, elle a été l'un des seuls JPH interviewés n'ayant pas souligné le fait d'avoir un style de vie actif. Cela peut s'expliquer par le fait, entre autres, que dans son milieu social d'origine, le sport n'ait jamais été un élément rassembleur ou valorisé.

Dans l'extrait qui suit, elle raconte que depuis son enfance, ses loisirs familiaux ne tournaient pas autour de la pratique d'un sport quelconque :

« On est une famille de joueurs de cartes. Ce n'était pas nécessairement que c'était établi que les samedis on jouait aux cartes, mais souvent, quand on se retrouvait en famille, oncles, tantes, parents, enfants, c'était pour jouer. On pouvait jouer aux cartes toute la soirée. Pendant le temps des fêtes, c'était beaucoup ça. Ça et le *Nintendo*. On pouvait passer des nuits blanches à jouer [...] Je n'étais pas une fille... Je n'étais pas la plus sportive. Je n'ai jamais fait de sport parascolaire. C'est ça qui est drôle. Aujourd'hui, je joue au Frisbee, mais je n'ai jamais fait de sport. Si on jouait dans la rue au basket ou au soccer, je pouvais participer, mais je ne faisais pas de sport sur une base régulière. J'étais plus intéressée par l'art plastique, par le théâtre. »

Cet extrait nous permet d'aborder la question de la complexité de la relation entre la transmission d'une culture de loisir sportif et le sentiment d'appartenance à un milieu social. En ce sens, le récit de Caroline illustre bien comment les expériences récréatives d'enfance de certains JPH issus de milieux populaires agissent comme marqueurs d'identité, même si elles ne freinent pas nécessairement l'acquisition à

l'âge adulte, d'un goût pour les loisirs pratiqués par les pairs (collègues de travail, amis d'université, colocataires).

Bref, le sens que Caroline donne au style de vie adopté à l'âge adulte est teint, au moins en partie, des représentations issues de son milieu social d'origine. Ce cadre de référence agit en tant que générateur de schèmes de perception et d'action (*habitus*), ce qui rend complexe l'étude de l'individuation sportive en tant que trajectoire type d'acquisition d'un goût pour le sport.

Dans le récit de Caroline, ce sentiment d'appartenir à une famille de « non sportifs » se traduit ainsi en une différenciation claire entre, d'un côté, une culture qu'elle qualifie de « snob » correspondant à ces « mordus de sport » qu'elle côtoie sur une base régulière depuis ses années d'université, et de l'autre côté, une culture, la sienne, composée de gens qu'elle décrit comme « du monde simple », c'est-à-dire plus enclins, à ses yeux, à profiter de loisirs de détente et non de loisirs d'action ou d'aventure.

À l'image des « outsiders » et des « établis » étudiés par Elias et Scotson (1997), on peut remarquer à partir de ce cas que la perception sociale de l'usage du temps libre relève d'un ensemble de configurations sociales qui se bâtit sur la longue durée, c'est-à-dire sur plusieurs générations. De ce fait, Caroline est à la fois une exception au sein de son propre milieu familial – principalement parce qu'elle est l'un des premiers membres de sa famille à avoir obtenu un diplôme universitaire –, mais elle reste tout de même « une des leurs », refusant de s'identifier entièrement à la culture sportive de ses collègues de travail ou de ses coéquipiers d'*Ultimate*. Bref, son cas correspond bien au phénomène de dissonance générationnelle dans l'acquisition d'une culture de consommation culturelle, phénomène qui a été avancé par Bernard Lahire dans ses études sur l'individuation plurielle (Lahire 2005b, 2002).

En d'autres mots, quelqu'un comme elle peut avoir acquis un rythme de vie aussi actif et dynamique que ses coéquipiers d'*Ultimate* ou que ses collègues de bureau,

tout en gardant une représentation de soi qui découle de l'influence sociosymbolique du milieu familial duquel ledit individu est issu. Caroline a « baigné » dans une culture populaire dans laquelle les loisirs aventuriers de la « classe créative » n'étaient pas présents ou étaient perçus de manière négative. Même à l'âge adulte, elle s'identifie ainsi davantage aux routines familiales qu'à un mode de vie orienté par les activités de loisir qu'elle pratique à l'heure actuelle avec ses pairs. Ce cas viendrait ainsi mettre en question l'hypothèse d'une acculturation intégrale et acritique des modes de vie hypermodernes de la part des membres de la « classe créative ».

8.2. LE PARCOURS D'ARIANNE OU L'ÉVEIL TARDIF D'UNE PASSION POUR LE SPORT

Dans le chapitre 6, j'ai examiné plusieurs formes d'acquisition d'un éthos sportif, formes que j'ai pu définir à travers les récits des membres de la « classe créative » interviewés lors de la phase empirique de mon étude. À partir de ces diverses figures d'individuation, j'ai tenté d'expliquer les raisons qui ont poussé ces individus à se penser en tant que « passionnés » du sport récréatif. J'ai voulu dès lors identifier les voies par lesquelles ces JPH ont développé une culture sportive de loisir. Les principaux agents de transmission de cette culture que j'ai identifiés sont : la famille, l'école primaire et secondaire, les milieux de vie, le réseau des connaissances au Cégep et à l'université.

Mais une dernière manifestation de la transmission sociale d'une culture du sport-loisir chez les JPH reste à analyser : l'acquisition de l'éthos sportif dans les années d'insertion professionnelle postuniversitaire. Bien que dans la plupart des cas, le sport à l'âge adulte soit une prolongation d'un habitus déjà bien ancré chez les jeunes diplômés universitaires, il existe au moins un récit, celui d'Arianne, 37 ans, enseignante devenue récemment gestionnaire dans une école primaire, qui montre comment une expérience tardive d'acquisition d'une culture sportive peut nous être utile pour traiter de la socialisation sportive des JPH. J'ai voulu traiter ici de ce cas,

puisqu'il peut jeter une lumière particulière sur les formes sociales d'acquisition d'une culture sportive associées à la vie professionnelle.

Bien qu'Arianne ait déjà eu une expérience éphémère de pratique d'un sport d'équipe (le volleyball) pendant ses dernières années d'école secondaire et le début du Cégep, ce n'est que plusieurs années plus tard qu'elle commence à envisager le sport-loisir comme un aspect central dans son expérience de vie. En effet, ce n'est qu'à la suite d'une période de questionnement professionnel – lors de laquelle elle dit avoir eu besoin de voyager et de faire de nouvelles activités pour « briser la monotonie » de la routine professionnelle – qu'elle a eu une première expérience de pratique d'un sport de plein air.

Enseignante au niveau primaire depuis quelques années, elle trouvait que son emploi ne lui permettait pas de relever de nouveaux défis, de se dépasser. C'est ainsi qu'elle décide sur un « coup de tête » de partir avec son frère en voyage en 2006 pour faire une excursion de randonnée en montagne au Pérou. Elle raconte cette expérience comme suit :

« J'ai vraiment pris goût à la marche récemment. Ce n'est pas quelque chose de vieux. Je voulais faire un voyage en 2006. Mon frère m'a proposé de faire un voyage au Pérou, d'aller faire un *trek*. J'ai dit : "Parfait, on s'en va faire un *trek*!" Mais moi, je ne connais pas vraiment ça, mais on a fait un beau *trek* de dix jours de marche en haute altitude. J'ai vraiment adoré ça : la montagne, les paysages, une autre culture aussi. C'est comme si pour moi, tous les éléments sont là : montagnes [un endroit] culturellement différent, l'isolement aussi. Puis à partir de ça, c'est comme si j'ai besoin de la montagne. Donc je suis revenue ici et je savais que je voulais repartir faire un voyage de montagne. Parce qu'en même temps, c'est que la montagne, tu vas au-delà... la montagne va toujours gagner... mais ça te pousse à aller au-delà de tes limites. Tu vois où sont tes limites et c'est toi-même qui franchis chacun des pas. Donc, c'est super valorisant. Ensuite, je suis revenue ici emballée par cette première expérience de *trek*. Je m'étais dit : "Dans deux ans, je veux repartir faire un voyage de montagne encore une fois" ».

Depuis, elle fait quelques expéditions de randonnée notamment en Inde, en Argentine et aux États-Unis, ces expéditions, de plus en plus techniques, lui ont

appris les fondements de l'alpinisme et de la survie en montagne dans des conditions extrêmes. Mais ce tournant de son évolution rapide dans la pratique du *sport-style de vie* (SSV) est venu en 2009 lorsqu'elle a été initiée à la course à pied en participant à un demi-marathon organisé par une association qui amassait des fonds pour le combat contre la leucémie. Six mois plus tard, elle courrait déjà son premier marathon, à San Diego, et elle s'était impliquée dans un programme de mentorat pour des jeunes en difficulté nommé « étudiants dans la course ». À travers ce mentorat, elle continue à courir des marathons en faisant des voyages à travers le monde. Un an et demi plus tard, elle fait la découverte du triathlon, qui devient désormais sa nouvelle passion. Elle raconte son initiation à cette dernière pratique de la manière suivante :

« Dans le programme d'« étudiants dans la course », on était à la recherche des mentors, et parmi les mentors, j'ai rencontré quelqu'un qui faisait du triathlon. Je ne savais absolument rien. Je ne savais même pas ce que c'était le triathlon. Il me parlait de ça et j'ai dit "c'est intéressant, mais je ne fais pas de vélo, je ne sais pas nager..." ça s'est passé il y a trois ans. Je me suis dit : "pourquoi pas? Ça a l'air le *fun* ce sport-là, ça a l'air *trippant*". Par contre, j'ai réalisé que je ne savais vraiment pas nager et que je n'étais pas tellement forte en vélo non plus [rires]. Et là, on m'a dit : "Arianne, tu dis que tu veux faire du triathlon, mais... la nage... c'est quoi ça?". Donc, j'ai suivi des cours de natation. J'ai vraiment commencé à la base, avec un "prof" qui m'a montré à nager. Ensuite, je me suis acheté un vélo de route, j'ai commencé à faire du vélo et j'ai fait mon premier triathlon quelques mois plus tard, en juin 2011 ».

Ce premier triathlon a été une expérience importante dans la configuration d'un nouveau rapport au loisir sportif, d'autant plus qu'Arianne a été confrontée à la possibilité d'abandonner l'épreuve. En passant à travers cette « crise », elle a eu l'impression d'avoir appris une leçon de vie. Je transcris l'extrait de son récit correspondant à cette épreuve :

« Mon premier triathlon c'était au New Hampshire et c'était une distance olympique. Le lac était gelé, gelé, gelé. Je n'ai pas réussi à nager beaucoup, parce que c'était froid et j'ai eu peur, j'ai paniqué. J'avais à peine fait 200 mètres dans l'eau. Je me suis dit : "je n'arriverai pas, c'est loin 1 500 mètres, c'est beaucoup trop loin!" Et j'ai eu la même sensation

que quand je faisais de la marche, c'est à dire, de dire : "c'est toi qui es responsable de chacun des pas que tu fais", là j'avais deux choix, soit que j'allais à la chaloupe et que je disais "moi j'arrête, ramenez-moi au bord" ou que je continue, peu importe le temps. Je me suis dit : "je continue" et les 1500 mètres de nage, je les ai faits sur le dos. C'était très long! Une fois sortie de l'eau, j'ai adoré ça. La sensation que j'ai quand j'ai fait du triathlon c'est à chaque fois de me dire : "wow, j'ai fait trois sports, j'ai fait un triathlon". Je trouve ça extraordinaire et ça vient me chercher profondément dans le dépassement de soi. Je me rends compte qu'il n'y a pas de limites... Les limites, on se les impose soi-même. Quand tu crois en toi, tu peux à chaque fois repousser la limite. Je pensais que la distance olympique pour moi c'était la limite : 1.5 km de nage, 40 km de vélo, 10 km de course. C'était amplement pour moi. Et à ma première saison de triathlon, je l'ai fini avec deux de mes très bons amis et je faisais déjà le demi-Ironman™ de Miami. Je ne veux pas dire que je trouvais ça facile. Mon premier 90 km, je l'ai fait en course. Mais je me suis rendu compte que c'était moi qui m'imposais une limite. Ma vision de moi, c'était de dire : "ah non, c'est difficile, je n'ai pas le potentiel", donc, ça travaille tout ça ».

Entre 2011 et 2013, elle avait déjà à son actif plusieurs triathlons et elle s'apprêtait à participer à son premier *Ironman*™⁸⁸. Par ailleurs, ce virage vers des épreuves de plus en plus immodérées coïncide avec son changement d'emploi. Elle a accepté en 2011 un poste de gestionnaire dans une autre école primaire où elle est directrice adjointe. Dans son récit, elle décrit ce tournant de sa vie en établissant un lien avec un besoin de se poser des défis :

« C'est sûr qu'en changeant de poste, en changeant de posture en fait, parce que maintenant je suis vraiment dans la gestion, que je me rends compte que là aussi [dans la vie professionnelle], c'était moi qui mettais mes propres limites, parce que j'avais certainement des préjugés par rapport à ce que c'était le rôle d'un directeur, d'un directeur adjoint. Et en rencontrant des gens qui font du triathlon, les gens qui m'ont amené vers ce sport-là, j'ai appris de ces gens-là parce qu'ils sont pour la majorité des fonceurs, des gens qui dépassent les limites et je pense maintenant que la réalisation de soi passe autant par le professionnel, le familial que le sport... autour de moi ce sont tous des *achievers* ».

⁸⁸ Considéré comme un des plus longs formats du triathlon, l'*Ironman*™ est composé d'un enchaînement de 3.8 km de natation, 180km de cyclisme et l'équivalent d'un marathon au complet (42.195 km). Voir : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ironman>

Dans le récit d'Ariane, on est confronté à un exemple d'adoption progressive d'un discours sur l'autoréalisation, discours qui est par ailleurs très présent dans le canon managérial contemporain. Ce discours est centré essentiellement sur l'idée du « dépassement », du « repoussement de limites ». A. Ehrenberg, traite de ce phénomène en tant que véritable rationalité morale du capitalisme avancé. Selon lui, cette rationalité s'objective dans la consommation culturelle des jeunes cadres, et particulièrement dans leur rapport au sport. Il soutient ainsi que le sport subi une exploitation idéologique qui permet la transmission des normes sociales propres aux organisations capitalistes post-industrielles. Selon cet auteur :

Cet aller-retour permanent entre sport, aventure et entreprise, cet esprit de conquête lassant à force de nous envahir est la marque d'un déplacement décisif dans la mythologie de l'autoréalisation [...] le point de vue de l'acteur domine désormais [cette mythologie]... chacun doit apprendre à se gouverner par lui-même et à trouver les guides de son existence en lui-même (Ehrenberg 2003: 172-173).

Or, bien que ce constat semble se confirmer dans l'analyse de l'expérience professionnelle d'Ariane, ce serait hâtif de considérer son intérêt récent pour le loisir-aventure en tant que preuve d'un repli sur soi narcissique ou à caractère individualiste. Au contraire, le fait de se « gouverner par elle-même » signifie aussi pour elle de dépendre des autres, de créer ce type de lien d'interdépendance fonctionnelle auquel la théorie des configurations d'Elias fait allusion. De surcroit, c'est cette communauté des gens, qu'elle décrit comme « *achievers* »⁸⁹, composée d'autres jeunes adultes comme elle, avec lesquels elle s'entraîne régulièrement pour partir ensemble dans des voyages de triathlon, qui constitue son principal réseau d'interconnaissance, un réseau qui témoigne des liens étroits et des rapports d'encouragement et de solidarité.

⁸⁹ J'ai voulu employer la formulation de cette notion telle qu'on la trouve dans le discours d'Ariane afin de respecter au maximum le sens qu'elle a voulu donner à ce mot.

Par ailleurs, la mythologie de l'autoréalisation ne peut pas être expliquée d'une manière satisfaisante si l'on ne tient pas en considération le fait que ces JPH construisent des représentations de soi basées sur des modes de vie partagés avec leurs pairs. C'est dans l'entrecroisement des valeurs professionnelles, familiales et sociales que ces individus participent à des relations complexes dans lesquelles les normes managériales côtoient des rapports d'entre-aide et d'encouragement. D'où la pertinence de sortir d'une vision monolithique des représentations sociales du sport-loisir par la « classe créative ».

8.3. QUAND LES LOISIRS DEVIENNENT PROFESSION

Dès l'étape de repérage des participants à mon enquête, j'ai voulu éliminer de mon échantillon les sportifs professionnels pour me concentrer plutôt sur les professionnels qui sont sportifs. Autrement dit, étant donné que je ne visais pas l'étude des carrières sportives, mais plutôt de traiter de la représentation des « loisirs sérieux » chez les JPH, je ne voulais pas concentrer mon attention sur les individus pour lesquels le sport constituerait un gagne-pain. Toutefois, deux cas – Mathieu et Alex – ont été deux exceptions à cette règle. Si je ne les ai pas écartés de mon analyse des styles de vie des JPH, c'est parce que ces deux récits sont particulièrement intéressants quant au lien d'interpénétration existant entre la logique de loisir sportif et l'orientation professionnelle des diplômés. Ces deux récits viennent ainsi ajouter un maillon important à l'analyse de l'interférence entre ces deux espaces-temps – travail et loisir – que j'ai voulu décrire dans la présente thèse.

Curieusement, il s'agit de deux cas qu'on peut analyser de manière symétrique puisque dans le premier, le goût pour l'escalade a mené Mathieu à combiner cette passion sportive avec un emploi de guide de montagne, tandis que dans l'autre cas, c'est par le biais de son emploi comme « cordiste » qu'Alex s'est investi fortement dans le domaine de l'escalade récréative.

Commençons cette réflexion sur les influences mutuelles entre travail et loisir par l'analyse du cas de Mathieu. Son expérience est un exemple de la corrélation entre l'accès à un travail dans le marché des biens de consommation sportive et l'adoption d'un mode de vie sportif.

Il faut garder à l'esprit le fait que pour Mathieu, sa passion sportive (les sports de montagne) s'articule d'une manière cohérente avec les autres sphères de son existence. Le fait d'avoir trouvé un emploi dans le domaine de l'alpinisme n'est ainsi que le prolongement d'un éthos qui était déjà présent avant même qu'il n'intègre le marché de l'emploi. Il faut néanmoins préciser que le travail comme guide de montagne ne constitue pas sa principale activité salariée donc, on n'est pas ici devant un escaladeur professionnel, mais plutôt devant un cas d'emploi occasionnel dans le secteur du tourisme-aventure pour lequel l'expertise acquise à travers le loisir sert à développer certaines aptitudes professionnelles, ainsi qu'à pouvoir continuer à mener une vie en accord avec un style de vie de « montagnard ».

En conséquence, le fait qu'il soit guide de montagne à temps partiel – il travaille à temps plein comme consultant environnemental – loin d'aller à l'encontre des objectifs de ma recherche, a plutôt été un élément de grande utilité heuristique, puisque ce cas illustre bien la double contrainte entre le non-matériel et le matériel dans le cadre des nouvelles formes d'emploi destinées aux jeunes adultes dynamiques (Mercure et Vultur 2010). En d'autres mots, pour Mathieu son emploi de guide est non seulement un moyen d'« arrondir ses fins de mois », mais aussi une possibilité de vivre pleinement un style de vie désiré. De plus, il s'agit aussi d'un exemple qui illustre comment les passions sportives sortent de la logique du temps libre, en se transposant dans les autres sphères de la vie sociale. Voici un extrait de son témoignage qui rend compte de ce phénomène :

« Nous, les guides, ce n'est pas comme un emploi à 40 heures semaine. Lorsqu'on est en montagne, c'est 24 heures sur 24[...] on ne dort pas beaucoup quand on est en montagne. Généralement, on est les derniers couchés, les premiers levés, pour préparer l'eau, pour préparer la journée,

pour *checker* la météo. Les gens qui font ça ne le font généralement pas pour l'argent [...] Donc, généralement, les gens [guides de montagne] qu'on côtoie sont là par passion, c'est la passion la motivation première. Un guide qui n'est pas passionné, qui n'est pas en amour avec la montagne, qui n'est pas en amour avec le milieu, avec les gens qu'il côtoie là-bas, que ce soit les sherpas, que ce soit d'autres personnes... s'il n'est pas passionné, ça va paraître et ça va être un mauvais guide [...] les clients sont plus des consommateurs, mais pour nous qui aimons la montagne, qui sommes passionnés, on a une approche différente ».

Pour sa part, dans le cas d'Alex, nous pouvons trouver l'illustration du pôle opposé de la dichotomie entre choix professionnels et choix de loisirs. Contrairement à Mathieu, Alex a vécu une expérience de bifurcation guidée surtout par l'envie de trouver un emploi plus « excitant ». Cette crise vocationnelle lui a permis de chercher à changer d'emploi (il travaillait auparavant dans le domaine de l'hôtellerie qu'il a commencé à trouver un peu ennuyeux). C'est ainsi qu'une rencontre fortuite avec un ancien camarade d'école lui a permis de changer son style de vie pour répondre à sa quête d'émotions fortes. Voici l'extrait qui correspond à cette période de sa vie :

« Dans l'hôtellerie, j'étais rendu à faire les petites brasseries, ça me plaisait, mais je n'avais pas envie de faire ça toute ma vie non plus. Il fallait trouver un "plan B". En me demandant ce que je voulais faire dans la vie, ce qui me plaisait, je me suis aperçu que ça allait être un boulot un peu hors du commun. J'aimais les sensations fortes, l'adrénaline et tout ça. Je n'avais pas vraiment entrevu de faire cordiste, je ne savais pas que ça existait, mais je savais que je voulais un travail qui sorte de l'ordinaire et qui puisse me permettre de m'épanouir physiquement et de vivre l'adrénaline. Par l'intermédiaire d'un ami que je n'avais pas vu depuis très longtemps qui était parti en voyage pour faire justement un travail de cordiste... Je le croise à un moment donné et il me parle de ça, il revenait de la Réunion et il m'a parlé de ça. "Cordiste, c'est quoi ça?, explique un peu qu'est-ce que c'est", "c'est d'être sur une corde, en hauteur, je monte en haut des immeubles, je balance la corde du haut et tu descends en travaillant sur ta corde, tu fais des petites rénovations, de la peinture, c'est le genre de travail inaccessible aux machines"... et ça m'a juste comme illuminé ce travail, je me suis dit "c'est certain que ça va me plaire!" »

Alex avait été confronté à un milieu de travail à l'intérieur duquel les hiérarchies étaient bien établies et les comportements très protocolaires. En conséquence, en changeant d'emploi, il ne cherchait pas seulement à s'accomplir professionnellement,

mais surtout à fuir un type de tâches qui ne correspondait pas au modèle d'une vie dynamique auquel il aspirait. C'est par l'entremise d'un nouvel emploi comme cordiste qu'il redécouvre l'escalade, qu'il avait déjà pratiqué sporadiquement à l'adolescence, mais qu'il adopte cette fois comme une véritable passion, intégrée dans son mode de vie. Il raconte ce processus de la manière suivante :

« J'avais commencé l'escalade à 14 ans, mais ce n'est pas quelque chose qui m'a accroché et je ne suis pas devenu tout de suite un amateur. C'est quand j'ai trouvé le travail de cordiste que je me suis mis sérieusement à l'escalade... J'aime l'escalade maintenant pour plusieurs raisons, mais peut-être à 14 ans, je n'avais pas les mêmes intérêts, ça ne m'a pas accroché [...] Pendant la formation pour mon emploi de cordiste, je tombe sur un fan d'escalade comme ce n'est pas possible, champion du Brésil d'escalade libre. Il était toujours motivé d'aller grimper presque tous les soirs après la journée de formation, parce que la formation se passait sur un site d'escalade. Donc, on allait un peu tous les soirs après ça. À ce moment-là, j'étais rendu dans une période dans laquelle il fallait que je prenne confiance en moi et l'escalade, ça m'a complètement donné cette satisfaction-là ».

L'expérience d'Alex me permet ainsi de distinguer comment dans la phase d'insertion professionnelle des JPH, les valeurs non matérielles présentes dans les loisirs constituent de puissants référents axiologiques qui orientent l'action de ces jeunes adultes. Bien que les trajectoires professionnelles ne correspondent pas toujours exactement aux modes de vie souhaités par ces jeunes adultes, ils sont tout de même l'expression de la quête constante d'une adéquation entre les différents espaces qui composent leurs existences. Le nouveau rapport au loisir signifie ainsi une adéquation permanente des individus à un ensemble de normes sociales qui dépassent la logique du simple divertissement passif, s'immisçant désormais dans les activités productives, familiales et sociales des hommes et des femmes de l'ère post-industrielle.

8.4. LA COEXISTENCE DIFFICILE ENTRE LE SPORT-STYLE DE VIE ET LE SPORT-CONDITIONNEMENT PHYSIQUE

L'un des plus grands paradoxes qui ressort de l'analyse des maillages d'interrelations entre jeunes adultes diplômés amateurs de sport a trait à la difficile relation entre le sport envisagé comme un entraînement intensif du corps, selon une éthique du corps-machine, en opposition au sport considéré comme un système axiologique, lié à l'adoption des styles de vie alternatifs ou anticonformistes. Cette dichotomie nous renvoie à deux visions du monde qui, bien qu'opposées, coexistent et s'interpénètrent dans le cadre de l'hypermodernité.

Le *sport-conditionnement physique* (SCP) correspond aux schèmes de perception et d'action dans lesquels l'activité physique à caractère récréatif est pensée comme un outil technique, c'est-à-dire, comme une manière de modeler le corps pour le rendre performant, compétitif et efficace (Duret 2009; Ehrenberg 2003; Soulé et Corneloup 2007). Le sport pratiqué par les JPH dans leur temps de loisir serait, sous cette modalité, le résultat de la technification hypermoderne du corps humain. Nous sommes dès lors aux prises avec une logique qui met en avant le caractère instrumental du corps sportif.

Par-delà l'influence indéniable de l'éthos industriel sur l'évolution des représentations contemporaines du corps performant, l'avènement du SCP dans l'hypermodernité signifie déjà l'expression d'une transition vers une société post-industrielle qui produit des cadres normatifs nouveaux tels que le goût pour l'aventure, l'idéologie de la mise au défi, l'autorégulation, le discours autour du dépassement, la poursuite du rendement à court terme, etc. (Aubert et Roux-Dufort 2003; Dardot et Laval 2010). En ce sens, les pratiques liées au SCP, particulièrement celles de la « classe créative », seraient vécues comme une manière d'acquérir de compétences que ces JPH considèrent comme nécessaires pour se surpasser dans une multiplicité de sphères de la vie sociale, notamment dans leurs activités professionnelles.

Il faut toutefois reconnaître que l'influence du capitalisme avancé sur les techniques du corps ne se traduit pas pour autant dans la perte totale de toute forme de spécificité du fait sportif dans l'hypermodernité. Le sport récréatif maintient, malgré tout, un statut sociosymbolique spécifique qui le différencie de la pure rationalité du marché. Cette spécificité du sport relèverait de sa grammaire particulière engageant des apprentissages pratiques objectivés dans un modelage récréatif du corps. Et pourtant, on voit émerger une autre relation à double contrainte lorsqu'on analyse comment les individus hypermodernes s'engagent dans des pratiques de loisir dans lesquelles ils combinent la poursuite d'un idéal de divertissement, tout en amenant le corps à se soumettre à des régimes très rigoureux d'entraînement.

Paradoxalement, cette pression exercée sur le corps sportif est souvent perçue chez certains JPH comme un élément qui apporterait une solution aux « dommages collatéraux » (conséquences non voulues) de la transformation du monde professionnel qui caractérise le capitalisme néolibéral. Ainsi, le sport est conçu comme un exutoire qui aiderait à combattre la détresse psychologique, le surmenage (*burn-out*) ou le style de vie sédentaire.

On a un exemple de ce rapport au SCP dans le récit de Louis, chargé de cours et professionnel de recherche de 27 ans, qui pratique l'escalade sportive depuis quelques années. Ayant été un amateur des sports de plein air lors de ces années de Cégep, il considère à l'heure actuelle que l'escalade sur bloc⁹⁰, qu'il pratique au gymnase, lui donne une plus grande satisfaction que l'escalade extérieure, qui est plus proche de la

⁹⁰ L'escalade en bloc (*bouldering*) est un type d'escalade qui requiert de très peu d'équipement. Elle consiste à grimper sur un bloc de roche (qu'il soit en milieu naturel ou artificiel) de faible hauteur. Elle est pourtant très technique vu que ce type de parcours nécessite d'une force musculaire élevée, combinée à une grande vitesse de mouvements. Malgré le fait que le bloc ne demande pas à ses adeptes de grimper des longues distances et donc les chutes ne se font pas depuis une grande hauteur, les grimpeurs de bloc s'exposent néanmoins à des blessures importantes du fait qu'ils ne disposent pas d'un grand point d'appui et qu'ils ne sont pas cordés. Il s'agit d'une technique très populaire chez les grimpeurs sportifs axés sur la performance physique. Pour un aperçu général de cette pratique voir : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Bloc_\(escalade\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Bloc_(escalade))

logique de SSV. Louis qualifie désormais cette dernière de « culture de pique-nique ». Dans son récit, il traite abondamment de sa nouvelle approche à l'escalade en mettant de l'avant le fait qu'elle lui permet de vivre à la fois une expérience de conditionnement physique intensif et une coupure avec la routine quotidienne. En ce sens, la transition d'une approche d'escalade extérieure vers une autre d'escalade en gymnase correspondrait à un intérêt pour développer des aptitudes corporelles déterminées. Il explique de la manière suivante la différence entre l'escalade de plein air et l'escalade faite sur des murs intérieurs :

« J'aime maintenant, soit le “bloc”, soit les traversées [parcours préalablement tracés dans des murs artificiels d'escalade]. J'aime me trouver des défis à faire... de trouver une ambiance de défi. Pour l'instant, c'est ça qui me plaît, je me donne des défis personnels. L'escalade, je la vois maintenant comme un moyen pour me changer les idées, je ne sais pas si elle restera dans ma vie pour toujours [...] J'ai grimpé quelquefois aussi à l'extérieur. À l'extérieur, c'est aussi agréable, mais c'est plus comme une détente, je veux dire, ça reste difficile, je ne dis pas que c'est facile, mais il y a tout le “pique-nique” qui vient avec. C'est plus une ambiance “pique-nique”, une ambiance randonnée, on va à l'extérieur, on traîne notre stock. Moi, c'est comme ça que je l'ai vécu lorsque j'ai grimpé à l'extérieur. Je sais qu'il y en a qui peuvent aller aussi s'entraîner à l'extérieur, mais pour moi, c'est plus intéressant et accessible présentement à l'intérieur, ça fait partie de mon *workout*, ça m'aide à dépenser de l'énergie, à “chasser le méchant”, à me dépasser ».

En définitive, le processus auquel on assiste actuellement, sans être complètement étranger à une culture de l'évasion associée traditionnellement au loisir, il est aussi l'expression d'une nouvelle vision gestionnaire du fait sportif, c'est-à-dire, le corps de ces JPH est considéré de plus en plus comme un capital quelconque que l'on peut administrer dans le but de produire un bon rendement. En fonction de l'intensité de l'entraînement, ce capital serait donc susceptible de s'améliorer ou de se dégrader.

Cette représentation du corps performant constitue ainsi une articulation entre l'idéal moderne du corps sportif, discipliné et socialement régulé, et l'évolution récente d'une nouvelle idéologie post-industrielle, centrée sur la perfectibilité

physique du corps humain. En conséquence, pour ces individus qui adhèrent aux principes du SCP, l'aspect ludique ne serait plus la principale caractéristique du loisir.

On peut alors affirmer que le rapport à la pratique d'un sport par les « classes créatives » est, plus que jamais, centré sur un ensemble des techniques d'amélioration de la performance du corps, dans lesquelles le plaisir relève moins de l'expérience du jeu que de la satisfaction liée à l'efficacité dans l'exécution d'épreuves physiques.

En analysant le cas des JPH amateurs de plein air, j'ai pu remarquer comment l'émergence du SCP viendrait se juxtaposer à la culture du SSV que j'ai décrite dans les chapitres précédents. Dans cette mouvance, des sports qui étaient jadis pratiqués uniquement sur des sites extérieurs – comme l'escalade, mais aussi le surf, le ski alpin, la planche à neige, le saut en ski entre autres – sont désormais accessibles aux habitués de salles d'entraînement qui sont à la recherche des nouvelles techniques de conditionnement physique. Ce phénomène a été décrit par M. Van Bottenburg et L. Salome (2010) de la manière suivante :

Since the late 1980s, there has been a paradoxical development in the sports world, which can be described as the indoorisation of outdoor sports [...] During the last quarter of the twentieth century, the indoorisation of outdoor sports occurred on a far greater scale; mainly as a result of the quest for more variation in the fitness sector. The traditional supply of weight-training apparatus was expanded with the introduction of cardiovascular equipment (Bottenburg et Lotte 2010: 144).

En effet, à la différence de la contre-culture des SVV, centrée sur l'anticonformisme et la collégialité entre des sous-cultures sportives, le SCP suppose une autre vision du monde, centrée pour sa part sur la notion de dépassement de soi et sur l'utilisation des nouvelles technologies (soit dans les machines d'entraînement, soit dans les méthodes de conditionnement physique) au service du rendement optimal du corps sportif.

Force est de reconnaître que la coexistence entre SSV et SCP n'est pas toujours harmonieuse. Par ailleurs, il n'est pas rare de trouver des individus appartenant à ces

deux différentes cultures de loisir dans des situations dans lesquelles ils sont obligés à coexister. Ces contextes mettent en évidence leurs principales différences.

Voici, par exemple, comment Anne-Marie, ingénieure de 32 ans, amatrice d'escalade extérieure, décrit le rapport ambivalent que les amateurs de plein air, formés dans la culture du SSV, entretiennent avec d'autres « grimpeurs » appartenant à la culture du SCP :

« Le problème, c'est que maintenant tout le monde veut faire du 5.11⁹¹. Avant, c'était juste une petite partie des grimpeurs qui s'aventuraient à faire ça, dans des parois réservées aux experts, c'était juste les très expérimentés qui grimpaient ça, maintenant ces parois-là sont facilement accessibles à tout le monde [...] À cette heure, il y a de plus en plus de "grimpeurs" qui font de l'escalade de bloc et compétitive... il y a des gens qui se mettent à la "grimpe" en s'entraînant au gym sur des murs artificiels, ils se procurent tout de suite en partant des super bons souliers d'escalade, ou même des cordes ou des mousquetons très technos. Mais ils sont à mon avis un peu trop *show off*. Le problème avec ça, c'est que maintenant on est tous dans les mêmes circuits et que quand il y a un accident mortel ou quelque chose du genre, on doit tous répondre aux critiques que les médias ou les autres font de l'escalade, on doit tous montrer qu'on fait partie de la même gang. Ça fait que... on est comme une grande famille de "grimpeurs", mais je vois quand même la différence entre les gens comme moi, qui aimons la nature, la simplicité volontaire, le camping et le plein air et les gens qui arrivent en bas des parois avec la musique techno "dans le tapis" ou qui fument et laissent leurs mégots de cigarette par terre, je peux te dire que les gens comme moi, qui ayons appris à grimper avec des grands maîtres de la montagne de l'ancienne génération, on n'aime pas ça, et souvent ça fait des accrochages avec les "grimpeurs" de gym ».

On trouve un constat similaire dans le récit de Mathieu, géographe de 35 ans, amateur de plein air et des sports alpins :

⁹¹ Il s'agit des unités de cotation de la difficulté du parcours selon les normes nord-américaines. La plupart des « grimpeurs » interviewés font des parois cotées entre 5.09 et 5.11, ce qui équivaut à une cote entre 6a et 7a dans le système de cotation français. Ces cotes correspondent à une difficulté de niveau intermédiaire/intermédiaire-expert. Pour plus d'information sur les cotations, voir : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Cotation_\(escalade\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Cotation_(escalade))

« Il y a une différence entre les alpinistes, les vrais montagnards, et les grimpeurs sportifs. L'alpinisme c'est plutôt la montagne, la grosse expédition. Il y a des grimpeurs d'escalade qui, eux, n'iront jamais faire la montagne parce qu'ils trouvent que c'est trop accaparant. Donc, eux, ils vont se spécialiser plus sur l'escalade sportive, en paroi ou dans les gymnases, ils vont axer sur la performance. Puis là, nous [les alpinistes] on les retrouve en montagne et l'on voit parfois des difficultés qu'il peut y avoir, leur frustration et la nôtre [...] Il y a quand même plusieurs catégories dans tout ce milieu-là, mais généralement pour nous [les montagnards] ça devient un mode de vie et non seulement un entraînement. »

Ces deux extraits témoignent non seulement de la difficile coexistence entre deux formes opposées de rapport au sport-loisir, mais aussi de la transformation rapide de la représentation des pratiques corporelles survenue dans les quinze dernières années. Autant Anne-Marie que Mathieu ont été initiés aux sports de plein air dans les années 1990 par la génération de la contre-culture qui a vécu sa jeunesse dans les années 1960-70. Cette transmission d'une culture sportive anticonformiste a fait en sorte que ces amateurs des sports de plein air, qui sont maintenant dans la trentaine ou dans la quarantaine, aient majoritairement adopté la mentalité propre au SSV. Pour eux, l'évolution récente des sports de montagne vers la culture du gymnase est le signe d'une transformation à laquelle ils ont beaucoup de difficulté à s'adapter.

L'arrivée récente d'une culture de l'ultra-performance corporelle vient ainsi se superposer aux sous-cultures universitaires qui sont nées dans les années 1960-70 et dont la principale caractéristique était de promouvoir un loisir basé sur des principes tels que le contact avec la nature, la simplicité volontaire, la contestation des structures rigides. Désormais, les régimes et les méthodes d'entraînement, importés d'une culture urbaine de la mise en forme, sont peu à peu intégrés à ces loisirs. Cela crée inévitablement une configuration sociale dans laquelle l'orientation axiologique est de plus en plus complexe et éclatée.

8.5. LES NOUVEAUX RÉGIMES D'ENTRAÎNEMENT ET LEURS PARADOXES : QUAND LA CULTURE « HIPPIE » RENCONTRE LA CULTURE MILITAIRE

Si dans l'étude de l'escalade et les sports de plein air, on peut repérer une confrontation entre, d'un côté, un style de vie basé sur des valeurs telles que la simplicité volontaire et le contact direct avec la nature et, de l'autre côté, une tendance vers les styles de vie rapides des milieux urbains, ainsi que vers le développement technologique dans l'équipement sportif et l'intensification des méthodes d'entraînement; l'*Ultimate* est aussi un terrain fertile pour analyser les paradoxes du sport-loisir des temps hypermodernes. Or, pour parler de ce « choc » de perspectives, il faut tenir compte du cadre historique dans lequel ce sport a vu le jour.

Un aspect sur lequel la plupart des historiens de l'*Ultimate* s'accordent est le fait que ce sport est né de la main d'une contre-culture universitaire américaine, qui prônait un mode de vie non matérialiste et ludique (Griggs 2009a; Pattison 2011; Walters 2008). De cette manière, les pionniers de l'*Ultimate* se prononçaient contre la rigidité morale héritée du maccarthysme qui prévalait dans les années 1950-60 en Amérique du Nord.

Par conséquent, ce n'est pas rare de trouver dans la littérature traitant de la naissance de l'*Ultimate*, des références à l'influence de la culture « hippie » de la fin des années 1960 sur les jeunes universitaires qui ont créé ce sport. Lindsay Pattison, dans sa thèse de doctorat portant sur l'histoire de l'*Ultimate* affirme que : « it is often claimed that *Ultimate* is a sport that was invented by hippies. And while the link is somewhat tenuous, it is an association that has proven to be tenacious » (Pattison 2011: 84) .

Mais, comment ces origines anticonformistes de l'*Ultimate* ont-ils évolué dans les décennies qui ont suivi son invention? Est-ce que ce sport, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui peut encore se revendiquer d'une contre-culture « hippie », ou bien, il est

désormais l'expression des modes de vie qui seraient en contradiction avec les principes défendus par ses fondateurs?

En essayant de répondre à ces questions, je reviendrai sur le caractère paradoxal de la société hypermoderne. Par ailleurs, s'il y a une caractéristique qui résume bien les formes d'individuation contemporaines des JPH, c'est la possibilité d'une articulation entre valeurs allant dans un sens opposé dans le cadre d'une même expérience de socialisation. Dans le cas particulier de la pratique de l'*Ultimate* par la « classe créative », cette coexistence s'exprime dans l'évolution même des techniques de jeu, mais surtout dans les méthodes d'entraînement.

Si la notion de « *spirit* », dont j'ai traité dans le chapitre précédent, malgré sa polysémie, remplit encore une fonction importante en tant que régulatrice des conflits sur le terrain – agissant souvent comme un frein aux comportements agressifs dont Dunning et Elias ont amplement traité dans leurs analyses de l'avènement du sport moderne (Elias et Dunning 1986) – c'est, entre autres, parce qu'elle renvoie aux origines de l'*Ultimate* en tant que pratique opposée aux structures conventionnelles des sports d'équipe existants jusqu'aux années 1960. En ce sens, le « *spirit* » est souvent évoqué par les joueurs comme l'expression de l'éthique anticonformiste à partir de laquelle l'*Ultimate* a vu le jour en 1968.

Toutefois, l'évolution récente de l'*Ultimate* constitue un autre bon exemple de l'interpénétration difficile entre la culture du SSV et celle du SCP. Si les pionniers mettaient de l'avant la désinvolture et la convivialité de ce jeu, les nouvelles générations sont davantage à la recherche de bonnes performances dans les différentes épreuves – matchs récréatifs, tournois, championnats – auxquelles ils participent. On voit ainsi se multiplier l'offre d'ateliers proposés par les différentes ligues, adressés aux joueurs de tous les niveaux. Ces ateliers portent autant sur les méthodes de conditionnement physique que sur l'aspect stratégique du jeu et ils permettent aux joueurs de se mettre rapidement dans une disposition de concurrence.

Le récit de Daniel, 34 ans, l'un des joueurs d'*Ultimate* les plus expérimentés que j'ai rencontrés dans ma recherche, faisant partie des pionniers de l'AUM au début des années 1990, constitue un témoignage à travers lequel j'ai pu tracer cette période de transition dans l'évolution de ce sport à Montréal. Cette transformation témoigne des tensions entre les JPH qui ont été initiés au loisir ludique et contestataire et ceux qui ont commencé à jouer selon une logique basée dans le conditionnement intensif et la quête d'un corps athlétique. Daniel remémore dans son entrevue biographique les origines décontractées et anticonformistes de ce sport, pour ensuite les opposer à la tendance actuelle vers le sport-performance :

« Nous, quand on a commencé, on n'était pas beaucoup à jouer donc on était tous pas bon, mais on ne savait pas qu'on n'était pas bon... on était tous des gens qui apprenaient un nouveau sport dans notre temps libre [...] tu te retrouves dans une *gang* d'adultes de 25-35 ans à jouer l'un contre l'autre, mais comme si l'on était des enfants, on buvait toujours de la bière avant, pendant et après les matchs, on connaissait les prénoms de tous nos adversaires, on jouait déguisés et même ça nous êtes arrivé de jouer tous nus [...] Ce qui est plus difficile maintenant c'est qu'étant donné que c'est plus répandu [la pratique de l'*Ultimate*], la masse critique de gens qui savent jouer est plus élevée, donc déjà maintenant tu as un devoir de performance plus élevé. Maintenant, tu peux suivre des cours, tu vas sur YouTube⁹² et il y a des gens qui peuvent te montrer à jouer. Il y a des cliniques. Il y a tellement de gens qui jouent que le degré monte rapidement. Le degré d'intensité, le degré de performance est plus grand [...] »

J'ai pu aussi constater cette nouvelle tendance vers le SCP lors de mes propres observations empiriques. Je transcris ici deux extraits de mes notes de terrain correspondant successivement à l'hiver 2011 et à l'été 2012, qui rendent compte de l'influence du conditionnement physique intensif sur la pratique de l'*Ultimate* amateur.

⁹² Plateforme de partage de clips vidéo amateurs en ligne.

Le premier de ces extraits a trait aux méthodes d'entraînement des joueurs qui participent au circuit compétitif de l'AUM⁹³ :

« J'avais déjà vu des équipes compétitives de l'AUM s'entraîner de temps en temps au Parc Jarry, sur des terrains voisins à ceux sur lesquels notre groupe informel s'installait pour jouer. À l'époque, j'avais été surpris de constater la rigueur des exercices de conditionnement lors des séances d'entraînement des équipes de joueurs de haut calibre. Ces derniers me semblaient être de vrais athlètes capables de courir vite, de sauter haut et de lancer loin, surtout en comparaison avec notre groupe de joueurs occasionnels qui accordait très peu d'importance au conditionnement physique.

Mais ce n'était que maintenant [à l'hiver 2011], lorsque j'ai accès aux terrains de jeu utilisés par l'AUM, que je peux observer chaque semaine, et beaucoup plus en détail, l'entraînement des Divins⁹⁴, l'une des équipes qui représente Montréal dans les compétitions nationales et internationales. Cette équipe s'entraîne sur les mêmes sites dans lesquels les équipes récréatives, comme la nôtre, jouent habituellement. Ils préparent leur participation aux championnats canadiens qui auront lieu cet été à Ottawa. Ils ont des séances d'entraînement deux fois par semaine qui se déroulent une heure avant que les matchs de la ligue récréative débutent. J'essaye donc d'arriver tôt à nos matchs pour pouvoir observer les entraînements des Divins.

Lors de ces séances, les joueurs se concentrent autant sur la mise en pratique des situations de jeu que sur la mise en forme. Ces observations m'aident à comprendre comment ces joueurs pour qui ce sport est une véritable passion se soumettent à un entraînement qui est très loin de l'image ludique que j'avais jusque-là de l'*Ultimate*. Les joueurs réalisent des exercices de conditionnement physique très exigeants dans lesquels ils sont encouragés à entrer en compétition constante les uns vis-à-vis des autres. Qui plus est, les moniteurs qui dirigent l'entraînement (d'anciens joueurs d'élite qui sont devenus des *coachs* bénévoles) sont très rigoureux et ils font preuve d'une attitude sévère et souvent, intransigeante.

⁹³ Bien qu'on parle d'une catégorie compétitive au sein de l'AUM, les joueurs qui la composent ne sont pas des professionnels du sport pour autant (puisque'ils ne sont pas rémunérés pour jouer). Il s'agit plutôt des équipes formées par des joueurs d'élite de la ligue en vue de participer aux divers tournois régionaux, nationaux et internationaux.

⁹⁴ Le nom de cette équipe a été modifié par souci d'anonymat.

Parmi les activités qui composent ces entraînements, il est commun de voir autant des épreuves d'endurance que de vitesse, dans lesquelles les joueurs sont amenés à se mettre en petits groupes de trois ou quatre joueurs et à mesurer continuellement leurs performances dans la course, les attrapées ou les lancées. Ceux qui échappent le disque, ceux qui ne réussissent pas à faire une bonne lancée sous pression ou ceux qui arrivent les derniers dans une course, méritent une punition consistante à faire un ou plusieurs tours complets autour des terrains ou à faire une série de *push-up* sous la surveillance des monitors. Ceux-ci n'hésitent pas à hausser le ton et à donner des ordres qui doivent être exécutés correctement, au risque de se retrouver avec d'autres punitions du même style de celles que je viens de décrire. »

Le deuxième extrait que j'ai voulu citer en exemple correspond à un échange entre deux de mes coéquipiers des « singes volants ». Aline, l'une des rares joueuses de notre équipe déjà expérimentée, nous encourageait à participer à des séances intensives de *Cross Training*, une pratique d'entraînement qui combine l'haltérophilie, l'endurance, et la force athlétique, appuyée sur le principe de dépassement de soi et des bienfaits de la multiplication des tâches simultanées (*multitasking*). Elle parle avec Marc-André, l'un de nos coéquipiers qui semblait intéressé par l'activité proposée. Voici mes notes concernant cette conversation :

« Aline nous raconte ses expériences de *Cross training*, elle met l'accent sur le fait que depuis qu'elle a commencé à aller deux fois par semaine en salle d'entraînement, elle a constaté des résultats sur son rendement comme joueuse d'*Ultimate*. Elle décrit comment l'entraînement qu'elle fait "à côté" lui permet de faire des exercices consacrés à travailler différentes parties du corps dont elle profite pleinement pendant nos matchs. Elle nous explique que le *Cross training* consiste dans la mise en pratique de différents programmes combinant l'exercice cardiovasculaire (étirements, course, shadow-boxing) à des exercices de musculation (avec ou sans poids à lever). Elle vante comment les participants aux séances de *Cross Training* s'encouragent mutuellement pour arriver à se dépasser, ce qui fait qu'elle arrive à faire plus de répétitions d'une routine par rapport à ce qu'elle faisait auparavant lorsqu'elle faisait un entraînement traditionnel. Marc-André, l'un de nos coéquipiers semble intéressé et lui pose des questions sur cette méthode d'entraînement qu'il ne connaît pas. Il nous raconte à son tour qu'il a participé à quelques reprises à des épreuves de

Spartan Race™⁹⁵, une course à obstacles fréquentée majoritairement par des employés des milieux corporatifs. Il dit que la rigueur de ces épreuves (calqués des entraînements militaires) lui a fait voir l'intérêt de s'entraîner de manière "extrême". Aline l'encourage à aller à la salle de gym dans laquelle elle s'entraîne pour essayer une séance de *Cross Training*. Elle nous raconte que son but immédiat c'est de pouvoir jouer deux fois par semaine des matchs d'*Ultimate* (une avec nous et une dans une équipe de niveau compétitif) et de s'entraîner deux ou trois fois par semaine, pour ensuite faire des tournois quelques week-ends pendant l'année et participer à son premier Ironman™ ».

Ces deux passages tirés de mes notes de terrain témoignent de l'évolution récente des sports-loisir vers une culture de la performance et de la gestion du capital-corps. Si je traite de ce phénomène en tant qu'un « cas aberrant » c'est parce que cette tendance est encore relativement nouvelle dans les milieux de pratique des sports-loisirs des JPH. Autrement dit, elle n'est pas encore enracinée de manière définitive dans les routines de loisir de la « classe créative ». La plupart des individus que j'ai rencontrés lors de mon enquête ethnographique se contentent encore de jouer leurs matchs en raison d'une ou deux fois par semaine, ainsi que de faire quelques tournois pendant les week-ends. Toutefois, l'apparition récente d'une approche centrée sur la mise en forme constitue une nouvelle manière d'envisager l'activité physique, qui risque de modifier profondément les formes d'apprentissage et de transmission du sport-loisir dans les années à venir.

En définitive, adopter une perspective configurationnelle suppose que nous reconnaissons pleinement le fait que nos enquêtes soient nécessairement situées dans un espace-temps déterminé et que cet ancrage conditionne fortement notre regard actuel sur les phénomènes que nous observons. Toutefois, les processus sociaux, eux,

⁹⁵ Le « *Spartan Race* »™ est un type de course à obstacles considérée parmi les sports dits extrêmes, qui se déroule sur une journée, dans laquelle les participants doivent traverser un parcours similaire à ceux conçus par l'armée des États-Unis pour l'entraînement des troupes. Inspiré d'une analogie à l'esprit guerrier attribué à l'armée de la Sparte antique, cette pratique attire de plus en plus d'adeptes à travers le monde depuis sa création en 2005 par une équipe de sportifs de haut niveau composée de sept ultra-marathoniens et d'un membre de la marine des États-Unis. Une autre modalité de ce type d'épreuve est le *Bootcamp* dont le nom même rend compte de l'inspiration militaire de ce type de compétitions hypermodernes (Source : <http://www.spartanrace.com> et <http://www.bootcamp-race.ca/>).

ont une temporalité plus large qui dépasse le cadre d'une enquête. C'est pourquoi, sans vouloir m'aventurer dans les terrains incertains de la prospection, j'ai voulu montrer dans ce chapitre comment l'air de notre temps est caractérisé par la superposition de référents normatifs multiples se situant par fois en apparente opposition les uns par rapport aux autres. Toutefois, cette coexistence de cultures sportives de nature hétérogène nous aide à expliquer certains des paradoxes du monde contemporain, ce qui nous permet également d'expliquer autrement l'évolution récente du nouvel esprit du capitalisme. Dans ce processus qui se déroule sur la longue durée, la transformation progressive des modes de vie de la « classe créative » vient jeter une lumière toute particulière pour la description des processus d'individuation des élites du capitalisme cognitif d'aujourd'hui.

Ces individus hypermodernes constituent en effet de véritables bastions du projet managérial qui accompagne l'évolution civilisationnelle amenée par le capitalisme avancé. C'est donc à partir de l'analyse sociologique des modes de vie de la population formée des jeunes diplômés hautement qualifiés que j'ai voulu traiter des configurations sociales qui accompagnent l'apparition de nouveaux clivages sociaux.

En résumé, si les managers représentent certainement un groupe social montant, une observation plus détaillée des pratiques des loisirs sportifs des nouvelles élites de prestige nous permet de remarquer que l'éthos managérial ne s'est pas encore imposé de manière définitive et irréversible en tant que cadre normatif hégémonique. Autrement dit, les valeurs managériales coexistent avec d'autres formes de penser et d'agir concurrentielles telles que l'abandon ludique, les rapports solidaires entre les sexes, les valeurs écologiques, entre autres. Les interrelations entre JPH analysées dévoilent ainsi les paradoxes et les tensions entre différents cadres normatifs qui s'entrecroisent dans l'hypermodernité. Pour traiter de ces relations plurielles, j'ai dégagé quelques configurations « établis » / « outsiders » à partir desquelles je traiterai de certaines ruptures existantes entre des secteurs distincts de la « classe créative ». J'affirmerai donc que cette dernière est loin de constituer un groupe homogène. Par ailleurs, les oppositions que j'ai pu observer en son sein nous révèlent

aussi l'importance de l'étude des phénomènes sociaux sur le long terme, puisque les équilibres de pouvoir entre sous-groupes sont fragiles et peuvent évoluer dans un sens quelque peu inattendu.

9. LA CONSOLIDATION INCERTAINE DES STYLES DE VIE DES JPH : RETOUR CRITIQUE SUR LES CONFIGURATIONS SPORTIVES OBSERVÉES

Dans cette dernière partie de l'analyse des données empiriques, je proposerai une modélisation des configurations qui ont été évoquées en filigrane lors des trois derniers chapitres. Ce faisant, je mettrai l'accent sur les avantages et les limites de l'adoption d'une sociologie de type configurationnel pour l'étude des transformations survenues dans les styles de vie sportifs des élites professionnelles montantes.

Par le biais de cet exercice de modélisation⁹⁶, je voudrais ébaucher une première réponse aux questions qui sont restées en suspens dans la section 3.2 du cadre théorique, à savoir : est-ce que les nouveaux habitus sportifs des JPH peuvent nous aider à expliquer, du moins partiellement, l'« air du temps » de l'hypermodernité ? Comment comprendre l'émergence d'une culture managériale en termes civilisationnels ? Est-ce que, de nos jours, la pratique des sports amateurs que j'ai qualifiés d'hypermodernes fait de leurs adeptes des « établis » ou bien demeurent-ils plutôt des « outsiders » ? Pour tenter de répondre à ces questions, j'ai identifié quelques configurations qui, à mon avis, résument bien les enjeux individuels et collectifs auxquels les personnes enquêtées font face dans leurs expériences sociales de loisir sportif.

9.1 DEVENIR SPORTIF À TRAVERS DES RÉSEAUX MULTIPLES D'INTERRELATIONS : LES JPH COMME SYMBOLES D'UN AIR DU TEMPS DÉFINI PAR LE DYNAMISME.

Au chapitre 6, j'ai fait une brève recension des principales sources par lesquelles les JPH enquêtées ont développé des habitus et des techniques du corps sportifs relativement stables. Pour ce faire, j'ai porté une attention particulière aux épreuves,

⁹⁶ Une schématisation des configurations dégagées se trouve en annexe 4.

c'est-à-dire à ces moments de rupture et de continuité biographiques (voir section 6.6 pour la définition d'épreuve donnée par Martucelli).

Dans ce processus, les expériences de bifurcation (Charbonneau 2006; 2007; Gauthier 2000) ont fortement orienté ma description des styles de vie complexes qui caractérisent un secteur des classes moyennes ascendantes qui s'érige peu à peu en une « élite de prestige » de l'hypermodernité (Coenen-Huter 2004). J'ai pu ainsi identifier une pluralité de « chaînes fonctionnelles » de socialisation sportive qui engagent autant les membres de la famille nucléaire ou élargie (récits d'Élisabeth, Patrick, Sébastien, Daniel), que les amis proches, les milieux de vie, les colocataires (récits de Renaud, Martin), ainsi que le réseau composé des copains et des enseignants à l'école et/ou au parascolaire (récit de Louis, Arianne, Élisabeth, entre autres). À travers l'examen de ces expériences de vie, l'on constate l'important rôle joué dans le processus d'acquisition de dispositions sociales par les différents groupes d'interconnaissance à travers lesquels, à différents moments de leurs trajectoires sociales, ces individus ont incorporé un éthos sportif.

De surcroît, d'un point de vue relationnel, le cas des jeunes professionnels québécois est particulièrement révélateur d'un processus biographique pluriel dans lequel se superposent autant les expériences familiales et sociales que les expériences de travail et les expériences scolaires. Les habitus sportifs sont ainsi façonnés et incorporés dans les styles de vie à travers ce maillage complexe d'interdépendances entre les différents cadres de la vie sociale.

Par ailleurs, un autre aspect qui se dégage des récits analysés est le fait que les individus hypermodernes transitent entre différentes phases de pratique sportive. Par exemple, il n'est pas rare de trouver des individus qui étaient très exposés au sport scolaire ou parascolaire en bas-âge et qui, après plusieurs années d'abandon de la pratique de toute forme de discipline sportive, renouent tardivement avec une activité physique assidue. Ce phénomène nous montre l'important rôle joué par les rencontres et les interrelations dans l'adoption d'une identité sportive à l'âge adulte.

On peut ainsi analyser l'expérience sportive JPH en relation avec la rythmicité⁹⁷ changeante de la vie sociale. Or, si l'on regarde cette rythmicité avec soin, on peut apercevoir l'apparition d'un paradoxe des temps hypermodernes : les activités de loisir pratiquées dans l'espace-temps considéré traditionnellement comme non productif prennent dorénavant une place prépondérante dans la configuration des emplois du temps des individus hypermodernes, et ce malgré les pressions d'efficacité auxquelles ils sont continuellement exposés au travail. En ce sens, le sport récréatif tend à s'éloigner de plus en plus de la promesse de détente de la société du loisir des années 1960 (Dumazedier 1962; 1966). Autrement dit, plutôt que de marquer un changement de rythme par rapport à l'espace-temps du travail par le biais de l'oisiveté et l'abandon contemplatif, les loisirs hypermodernes sont plutôt en relative congruence avec les normes imposées par l'efficacité optimale post-industrielle. À cet égard, les membres de la « classe créative » se distinguent de leurs prédécesseurs par leur adéquation à un rythme vertigineux qui se reflète par une préférence pour les sports aventure (escalade, rafting, sports extrêmes, entre autres) ou hautement dynamiques (*Ultimate*, *Crossfit*, etc.). Selon toute vraisemblance, l'air du temps hypermoderne est caractérisé par un mode de vie de plus en plus accéléré.

Bien que ce processus d'accélération de la vie sociale (Rosa 2012) concerne, jusqu'à un certain point autant les classes populaires que les classes dominantes, j'ai voulu me concentrer dans cette recherche sur la « classe créative », puisqu'elle

⁹⁷ L'étude sociologique du rythme de vie a récemment soulevé la question des nouvelles formes d'assujettissement et d'aliénation du travail vécues par les salariés hypermodernes, formes qui se traduisent par leur surexposition à des impératifs de performance dans des courts délais de plus en plus contraignants. Cela touche particulièrement leur rapport au travail (dans lequel le respect des échéanciers très serrés est attendu) mais il s'agit aussi d'un phénomène qui se traduit par une quête des styles de vie rapides et dynamiques, en dépit de loisirs contemplatifs (Sue 1992, Rosa 2012). Ce phénomène est aussi analysé par la sociologie clinique, particulièrement par N. Aubert qui parle d'une « idéologie du 15% » en faisant allusion au rendement-type auquel les employés de l'hypermodernité sont soumis en permanence (Aubert 2003). Toutefois, lorsque j'évoque ici la question du rythme de la vie sociale, il ne s'agit pas seulement d'une critique de ce type, mais aussi de la reconnaissance des divers cadres qui régulent la distribution des activités quotidiennes en les intégrant entre elles dans des maillages d'interrelations qui intègrent le travail, la vie en famille, les activités de couple, le type de loisir choisi.

s'érige en paramètre de référence de l'ère post-industrielle. J'ai voulu comprendre comment les habitus sportifs (Pociello 1999; Bourdieu 1980a; Stempel 2005) s'articulent à un cadre civilisationnel plus large (un air du temps) dans lequel les JPH d'aujourd'hui jouent un rôle important comme archétype des nouveaux rapports sociaux propres à la montée d'une culture managériale dans laquelle les jeunes professionnels prennent une place prépondérante.

Dans ce nouveau processus civilisationnel hypermoderne, le fétichisme de l'individu dynamique se traduit par la diffusion des normes d'internalité managériale qui s'imposent comme des impératifs axiologiques à travers les différents liens d'interdépendance entre agents sociaux. Dans les sections qui suivent, je suggérerai que dans ce processus civilisationnel, les formes d'interrelation managériales ne sont pas encore, à ce stade de leur évolution, complètement consolidées, c'est-à-dire autonomes des normes antérieures. Plus précisément, je cherche à démontrer qu'on peut différencier parmi les JPH deux sous-groupes confrontés entre eux, l'un qui représente l'aile la plus proche des valeurs managériales de performance et l'autre qui reste plus tributaire des valeurs ludiques des contre-cultures des années 1960-70. Nous pouvons modéliser ce clivage entre les deux sous-groupes évoqués par une série de configurations dichotomiques de type « établis » / « outsiders ». J'illustrerai une première configuration de ce style à l'aide des données tirées des témoignages construits dans le milieu des sports de plein air.

9.2 CONFIGURATION « ÉTABLIS » / « OUTSIDERS » DANS LA RELATION ENTRE SSV ET SCP : LE CAS DES « GRIMPEURS ».

Après avoir décrit dans le chapitre précédent (notamment dans la section 8.4) les enjeux concernant la rencontre entre une culture sportive propre aux SCP qui s'oppose à celle des SSV, je modéliserai ici les rapports que je viens de décrire en m'appuyant sur la théorie de Norbert Elias. Cette analyse me permettra de dégager une configuration à double contrainte qui concerne la relation entre les anciens pratiquants des sports-nature et les « nouveaux venus » dans le monde du plein air. À

l'évidence, ces derniers jouent, aux yeux des premiers, le rôle des « outsiders »⁹⁸. Ce phénomène est particulièrement présent chez deux groupes de « grimpeurs » enquêtés. Le premier est constitué des plus expérimentés (dont Mathieu et Anne-Marie), et il correspond à ceux qui ont commencé la pratique de ce sport entre les années 1990 et le début des années 2000 et qui ont évolué ensemble en tant qu'amateurs d'escalade, tout en endossant des valeurs amenées par leurs prédécesseurs des années 1970-80, notamment celles à caractère écologique et aventurier. C'est ce premier groupe qui, d'un point de vue éliasien, pourrait être désigné sous la catégorie des « civilisés ».

De l'autre côté de la dyade se trouvent les « grimpeurs sportifs » qui proviennent d'une culture de gymnase (*indoors*) et de modelage du corps par l'entraînement assisté par des machines (ou de murs d'escalade artificiels). Ces « outsiders » sont jusqu'à maintenant – et du moins provisoirement – perçus par leur contrepartie comme les « barbares », notamment parce que, contrairement aux pratiquants des SSV, ils sont moins portés à développer des comportements d'autocontrôle. Dans les récits des grimpeurs « établis » (SSV), les allusions au fait que les « nouveaux venus » fument en bas des parois et qu'ils jettent les mégots de cigarette par terre (voir l'extrait du récit de Mathieu cité ici-haut) sont riches de sens. Aux yeux des « établis », ces actes sont perçus comme des traits anomiques qui rendent légitime la stigmatisation des tenants du SCP⁹⁹. C'est précisément de ce deuxième groupe (dont Louis en est l'un des représentants) que les « établis » se plaignent continuellement, puisqu'ils associent leurs manières, à tort ou à raison, à des conduites déviantes telles que le non-respect pour la nature, l'excès de bruit sur les sites d'escalade – autant de

⁹⁸ Pour une description de la relation entre « outsiders » et « établis » selon la perspective éliasienne voir la section 1.5 du cadre théorique.

⁹⁹ Cette attitude s'apparente au phénomène de « modification de l'économie pulsionnelle et affective » décrit par Elias dans son livre *La civilisation des mœurs* (Elias 1973). Les comportements tenus sur les sites extérieurs par les grimpeurs issus de la culture de gymnase sont souvent qualifiés par les grimpeurs de l'ancienne génération de « pénibles ».

comportements jugés répréhensibles qui s'éloignent des valeurs partagés par les « anciens ».

Or, tel que Maguire (2011) et Dunning (1999; 2002) le montrent, l'adoption d'une perspective configurationnelle suppose que les rapports entre groupes ne doivent pas être envisagés en dehors d'une dynamique complexe d'interrelations qui se développe sur le long terme. En ce sens, les stratégies de conservation du prestige mises en place par les « établis », et qui se manifestent actuellement même dans la perception que les JPH « outsiders » ont d'eux-mêmes en tant que sous-culture encore minoritaire, peuvent toujours se renverser dans l'avenir, ce qui peut se traduire par un retournement de la « balance de pouvoir »¹⁰⁰ entre « établis » et « outsiders »¹⁰¹. En d'autres mots, on peut poser l'hypothèse que si la cohésion du groupe de « grimpeurs de gym », plus proches des valeurs que j'ai associées aux modes de vie hypermodernes, s'accroît dans les décennies à venir (que ce soit par le biais du développement de nouvelles formes de solidarité entre les membres de cette sous-culture ou par un affaiblissement de la cohésion sociale du groupe des « établis »), les « outsiders » actuels peuvent devenir les « établis » de demain, et vice-versa. Dans cette hypothèse, ce nouveau rapport de force signifierait une montée de la logique du conditionnement physique aux dépens de celle qui se rapproche des valeurs contre-culturelles. Un phénomène allant en ce sens se présente dans l'évolution récente de la pratique de l'*Ultimate* amateur, évolution qui nous permet d'observer une deuxième expression de ce même type de configuration.

¹⁰⁰ Elias parle du caractère changeant des rapports de pouvoir au sein des configurations de la manière suivante : « At the core of changing figurations – indeed the very hub of the figuration process – is a fluctuating, tensile equilibrium, a balance of power moving to and fro, inclining first one side and the other. This kind of fluctuating balance of power is a structural characteristic of the flow of every figuration » (Elias 1978: 131 cité par Maguire 2002: 1015).

¹⁰¹ Rappelons-nous que, selon Elias, « un groupe ne peut en stigmatiser un autre qu'aussi longtemps qu'il est bien installé dans des positions de pouvoir, dont le groupe stigmatisé demeure exclu [...] la stigmatisation, en tant qu'aspect d'une relation installés-marginaux, est souvent associée à un type spécifique de fantasme collectif élaboré par le groupe établi » (Elias et Scotson 1997: 41, 61).

9.3. CONFIGURATION « ÉTABLIS » / « OUTSIDERS » DANS LA RATIONALISATION DE L'ENTRAÎNEMENT SPORTIF : LE CAS DES JOUEURS D'ULTIMATE

Mon expérience ethnographique au sein de deux équipes d'*Ultimate*, et particulièrement celle chez les « singes volants », a été un laboratoire de premier ordre qui m'a permis d'observer la manière dont la standardisation et la diffusion rapide des sports hypermodernes dans le contexte du capitalisme avancé se répercutent non seulement sur les formes de socialisation sur le terrain de jeu, mais aussi sur les manières par lesquelles les individus de l'hypermodernité trouvent dans le sport-loisir un moyen d'intégrer des apprentissages sociaux issus d'autres cadres de leur vie sociale.

Les habitus managériaux trouvent ainsi un terrain fertile pour leur expansion à l'intérieur des sports dits « alternatifs » de souche nord-américaine, disciplines centrées sur le culte de la performance athlétique, le sens fort de la compétition et de l'aventure, l'idéologie gestionnaire. En ce sens, si Elias et Dunning (1986) analysaient l'émergence des sports modernes – tels que le rugby, le cricket ou le football (*soccer*) – à l'aide d'une grille historique qui mettait de l'avant l'important rôle joué par la bourgeoisie anglaise dans le processus de « sportisation des passe-temps » (XVIII^e-XIX^e siècles), à l'ère actuelle, le pôle civilisationnel se déplace d'Europe vers l'Amérique du Nord. Par le fait même, les mouvements contre-culturels américains (*hippie*, *gay*, *écologiste*), mais aussi le modèle organisationnel du « Silicon Valley », constituent des éléments qui trouvent écho dans la pratique des loisirs sportifs de la « classe créative ».

Or, si l'on veut comprendre cette évolution d'un point de vue civilisationnel (voir section 3.2), il faut penser cette transmission des habitus sportifs de l'hypermodernité comme un long processus qui n'est pas nécessairement linéaire ou unidirectionnel. Autrement dit, l'adoption d'une perspective configurationnelle nous invite à être particulièrement attentifs aux renversements des rapports de pouvoir

ainsi qu'aux différentes manifestations des tensions entre agents et entre groupes (Maguire, 1999).

Un exemple qui soulève les aspects paradoxaux dans le processus d'implantation d'une culture hypermoderne nous est fourni par les discours et les pratiques qui prônent l'amélioration de la performance par le biais de l'entraînement sportif intensif et pluridisciplinaire. Cette culture, plus proche d'une rationalité de « biopouvoir » (surveillance permanente, mesure du rendement et, même, punitions si l'exécution des exercices n'est pas l'adéquante), modifie peu à peu les rapports entre joueurs. En outre, elle amène des changements identitaires importants dans des sports comme l'*Ultimate*, qui sont nés dans la mouvance de la contre-culture des années 1960-1970 et qui contestaient la rigidité des formes industrielles de régulation sociale. Cette série de transformations dans les mentalités m'a permis d'identifier une autre configuration de type « établis » / « outsiders » dans laquelle les héritiers d'une culture « hippie » se confrontent aux managers « hyper-performants ».

Pour traiter de cette configuration, je voudrais rappeler ici la conversation citée dans la section 8.5 qui a eu lieu entre deux de mes coéquipiers chez les « singes volants » (Aline et Marc-André). Dans ladite conversation, Aline parlait de son expérience de conditionnement physique intensif et pluridisciplinaire (*Crossfit*) pour nous inviter à suivre ce type de régime d'entraînement en vue de l'obtention de meilleurs résultats dans nos matchs d'*Ultimate*. Marc-André racontait pour sa part qu'il avait déjà participé à des épreuves dites « ultimes » d'inspiration militaire (*Spartan race, prison break*), ce qui, à ses yeux, l'avait aidé à développer son jeu chez les « singes volants ». Cette déclaration constitue un bon exemple de la manière dont un secteur des JPH conçoit la nouvelle rationalisation de l'entraînement. Elle est considérée par ces joueurs hyper-performants comme un moyen de lier deux logiques qui, à première vue, semblent contradictoires, à savoir, le modèle de régulation moderne, disciplinaire et de type vertical, et le ludisme et l'horizontalité des origines de l'*Ultimate*. Les entraînements de type *Crossfit* consistent en des enchaînements de divers types d'exercice physique (musculaires et cardio-musculaires) qui se font sous

la surveillance d'un entraîneur¹⁰². Ce type de conditionnement physique a des répercussions sur la pratique d'un sport comme l'*Ultimate* puisque les joueurs-performants s'éloignent de plus en plus de la culture de leurs prédécesseurs, pour qui la pratique des sports hypermodernes impliquait une remise en cause des figures d'autorité (entraîneurs, arbitres). J'analyserai maintenant comment l'arrivée de ces nouvelles techniques intensives de conditionnement physique peut être interprétée par l'approche de de type configurationnel.

En premier lieu, ce phénomène montre comment les attentes de performance constituent une force de transformation des mœurs. Les exigences imposées par la culture managériale pèsent lourdement sur l'aile la plus performante des jeunes professionnels sportifs. Cela entraîne de leur part une recherche d'amélioration sportive par le biais de certaines routines de conditionnement physique. Pour eux, s'entraîner de façon intensive représente un moyen d'atteindre les objectifs de performance recherchés. L'abandon ludique, à l'image de l'esprit d'équipe (*spirit*) tant valorisé par les anciens joueurs d'*Ultimate*, perd chez les nouvelles générations de joueurs l'importance qu'il avait autrefois. Ces anciennes valeurs telles que la camaraderie et la courtoisie parmi les coéquipiers (ou vis-à-vis des adversaires), sont perçues par le secteur montant d'individus hyper-performants comme des obstacles à leur développement en tant que sportifs de haut niveau, et ce même lorsque le sport demeure une activité récréative. Le sport-loisir de la modernité correspond ainsi de plus en plus au modèle de « loisir sérieux » étudié par Stebbins (1982; 2001), qui engendre chez les pratiquants amateurs d'*Ultimate* une nouvelle disposition envers le

¹⁰² Ce type d'entraînement consiste en une méthode pluridisciplinaire de travail sur le corps dans laquelle les pratiquants sont soumis à des séquences intensives de divers types d'exercice physique qui se font sous la surveillance constante d'un entraîneur qui peut donner des punitions si un individu n'atteint pas les objectifs qu'il s'est donné. Toutefois, la logique du *Crossfit* dépasse la simple soumission du pratiquant à l'autorité de l'entraîneur puisque les co-pratiquants jouent aussi un rôle important dans le processus d'encouragement mutuel. Ce dernier aspect fait de ce type d'entraînement un modèle hybride entre une forme d'autorité verticale et une horizontale.

jeu qui s'apparente à celle que les *managers* développent dans leurs activités productives.

Comme expression de cette tendance, chez plusieurs nouveaux joueurs d'*Ultimate*, le terme « hippie » est utilisé de manière péjorative pour marquer une distance vis-à-vis d'un passé considéré comme « romantique » qui ne correspondrait pas à leurs yeux à la nouvelle réalité de ce sport. Ce choc d'habitus produit ainsi un clivage entre les tenants d'une pratique essentiellement ludique et ceux qui prônent une logique d'amélioration de la performance. Toutefois, à l'heure actuelle, il serait sans doute prématuré de parler d'une transformation radicale des habitus au sein la communauté de JPH amateurs d'*Ultimate*. Quoi qu'il en soit, on peut néanmoins considérer les anciens joueurs de la contre-culture comme les « établis » et les individus hyper-performants comme les « outsiders ». On peut même dire que, tandis que les premiers disposent de liens de solidarité plus forts, d'une identité commune, d'un passé rassembleur, les seconds sont plus dispersés et ils sont privés de véritables mécanismes de cohésion de groupe.

Par ailleurs, le cas analysé dans cette section illustre bien la contraignante temporalité de l'enquête sociologique. Les études que nous menons à un moment spécifique du processus civilisationnel sont nécessairement incomplètes et leurs résultats nécessairement partiels, puisqu'elles se situent dans un espace-temps déterminé. Or, cela ne signifie pas pour autant que nos constats tombent nécessairement dans le relativisme historique. Les travaux sociologiques aident à identifier, par le biais de notre intérêt pour le passé, les éléments qui donnent sens aux possibles transformations futures des dynamiques que nous observons ici et maintenant. En d'autres mots, ce n'est pas parce que l'on décrit un moment spécifique de l'évolution des configurations sociales que l'on ne peut pas lier ces dernières à des processus civilisationnels plus larges. En somme, en menant une étude des évolutions dans les formes de relation sociale, il ne s'agit pas de proposer des prospections spéculatives, mais de situer notre regard dans un espace-temps plus long. En l'occurrence, l'étude de la transformation des interdépendances nous permet

d'observer que les JPH tenants du mode SCP, qui sont pour l'instant encore minoritaires, apportent avec eux une vague de changements dans les habitus qui risquent d'avoir des effets importants sur les modes d'apprentissage de la culture sportive propre à l'*Ultimate*.

Un cas similaire se présente dans la codification des sports hypermodernes en termes de « curialisation » ou de maîtrise de soi. Ce phénomène me permet d'identifier une troisième configuration de type « établis » / « outsiders ».

9.4. CONFIGURATION « ÉTABLIS » / « OUTSIDERS » DANS L'IMPLANTATION DES NOUVELLES FORMES D'AUTOCONTRÔLE : L'ÉCONOMIE AFFECTIVE CHEZ LES JOUEURS D'*ULTIMATE*

Dans le chapitre 3 (voir particulièrement la section 3.2), j'ai fait référence à l'analyse de la « curialisation » (maîtrise de soi) dans l'émergence du sport moderne. Selon l'approche initialement développée par Elias et Dunning, et poursuivie plus tard par Murphy et al. (1990), Maguire (2011a; 2011b) Sheard (2004), et Malcolm (1997; 2002; 2004), la théorie des configurations permet de saisir d'une manière socio-historique la manière dont certaines pratiques sportives ont subi un processus de standardisation et de régulation institutionnelle. Ce passage de l'informel au formel a été accompagné de l'élaboration et de la diffusion de règles de jeu, permettant à plusieurs disciplines, qui se pratiquaient jusque-là en passe-temps, de se répandre rapidement un peu partout à travers le monde et dans différentes sphères de la société. En somme, ce processus civilisationnel décrit par Dunning et Elias (1986) se trouve à la base d'une grande expansion mondiale de la compétition sportive institutionnalisée (Maguire 1999; 2011a; 2011b). Pour bien rendre compte de ce phénomène, Dunning souligne l'utilité du concept de « sportisation » qui est défini de la manière suivante :

Elias used the term 'sportisation' to refer to a process in the course of which the rules of sports came more and more to be written down, nationally (subsequently internationally) standardised, more explicit, more

precise, more comprehensive, orientated around an ethos of 'fair play' (Dunning 2002: 220).

Selon l'approche configurationnelle, ce phénomène d'expansion des formes d'autocontrôle sur les pulsions agressives a facilité, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, la diffusion des pratiques sportives ainsi que leur commercialisation. En outre, les ligues, les championnats et les tournois internationaux ont beaucoup contribué à la standardisation des sports, autant ceux pratiqués professionnellement que ceux pratiqués en amateur. On a aussi assisté à cette époque à la transposition de ces loisirs sportifs de la bourgeoisie aux classes populaires. Dans ce processus, la rédaction des règles de jeu de plusieurs disciplines s'est officialisée et formalisée, et le système d'arbitrage s'est développé (Elias et Dunning 1986).

Si cette tendance à la formalisation s'avère utile pour la compréhension de la naissance du sport moderne, il faudrait interroger sa pertinence pour analyser le sport hypermoderne. Pour répondre à cette question cruciale, je vais revenir sur le cas des joueurs d'*Ultimate* pour montrer que les sports de l'hypermodernité présentent une dynamique à certains égards similaire à leur contrepartie moderne, tout en s'en éloignant sur d'autres aspects. Commençons par le traitement de quelques points de ressemblance entre ces deux processus.

J'ai évoqué dans le chapitre 7 la manière dont l'*Ultimate*, dans l'espace de ses quelque 40 ans d'existence, est passé à travers un long et ardu processus de formalisation de ses règles du jeu. Selon les historiens de ce sport (Zagoria et Pasquale 2005; Griggs 2009; Pattison 2011), les multiples adaptations aux règlements (voir à ce sujet la section 7.5.3.) ont eu comme principal objectif la conservation du principe d'autorégulation (absence d'un arbitre) basé sur un esprit d'affranchissement des contraintes rigides qui caractérisaient, aux yeux de ses fondateurs, les formes de régulation sociale de la première moitié du XX^e siècle. Les différents efforts de systématisation des règles ont ainsi eu comme principale finalité la résolution des controverses entre joueurs sans la présence d'un arbitre (Walters 2008).

Une caractéristique importante de l'*Ultimate* qui ralentit sa codification réside dans les différences existantes entre les modalités locales et régionales (changements dans les formats de jeu, les mesures du terrain, etc.) d'exercice. Un problème qui découle de ce manque de standardisation est la méconnaissance généralisée des subtilités de règlements qui se complexifient de plus en plus à mesure que le nombre de joueurs s'accroît et que les contacts entre joueurs et/ou les actions rapides augmentent. Malgré l'organisation et la promotion de cliniques d'enseignement des règles du jeu par les ligues locales (l'AUM en est un bon exemple), les nouvelles vagues de joueurs n'ont pas développé un intérêt marqué pour l'apprentissage des règlements qu'ils considèrent trop complexes.

Cette ignorance partielle des règles du jeu s'est répercutée sur l'apparition de plus en plus commune de disputes sur le terrain (voir en exemple le témoignage d'Élodie cité dans la section 7.5.3). Ainsi, au fur et à mesure que l'*Ultimate* s'est popularisé auprès de certains secteurs professionnels proches de la culture du *management*, certaines de leurs valeurs, dont un fort sens de la compétition et une rationalité basée sur l'habileté et la performance, se sont peu à peu imposées aux dépens des règles de la courtoisie et de la bonne entente d'antan. Les accrochages entre joueurs sont donc devenus monnaie courante dans un sport de plus en plus rapide et physique (Robbins 2004; Griggs 2009b; 2011; Pattison 2011).

Dans ce contexte, la « codification parlementaire » (voir 3.2.3) de l'*Ultimate*, c'est-à-dire cette capacité à trouver des compromis rapides entre joueurs par le biais de l'évocation des règles du jeu est, à l'heure actuelle, de plus en plus difficile. Cette difficulté tient en grande partie au fait que l'évolution des règles écrites, encore inspirée du modèle prôné par les pères fondateurs, se trouve en inadéquation avec la transformation graduelle des mœurs amenée par la nouvelle génération de joueurs. Cette dernière interprète les continuelles querelles sur le terrain comme un effet direct de l'insistance irrationnelle des joueurs « traditionalistes » pour garder l'autoarbitrage comme élément identitaire majeur. Appréhendée sous cet angle, la tension entre deux manières antagonistes de comprendre le code de conduite idéal pour les joueurs

d'*Ultimate* rend le cas de ce sport particulièrement intéressant pour l'analyse des transformations dans les habitus hypermodernes, d'autant plus qu'une des spécificités de ce sport a été, et continue d'être, de promouvoir des comportements cordiaux.

Ce changement récent dans les mentalités va à l'encontre des valeurs promues par les fondateurs de l'*Ultimate*, qui encourageaient fortement les joueurs pionniers à éviter toute situation de conflit (Zagoria et Pasquale 2005; Pattison 2011; Griggs 2009a). C'est ce qui expliquerait l'importance qu'ils conféraient au principe de « *spirit* », qui agissait en tant que moyen pour la transmission d'une culture basée sur la maîtrise de soi et la bonne entente entre joueurs. Ainsi, si l'*Ultimate* rejoignait dans un premier temps le projet de « curialisation » du sport moderne, il commence de nos jours à prendre une certaine distance face à cet idéal, au fur et à mesure que la nouvelle culture de performance s'installe.

Dans le contexte montréalais, on peut remarquer que les pratiquants d'*Ultimate* appartenant à la génération des pionniers (par exemple, Daniel et Sebastien) interprètent ces changements récents comme un dévoiement de l'idée de « *spirit* ». Pour eux, les nouvelles générations, trop concentrées sur leurs performances individuelles, s'éloignent de plus en plus de l'essence même du jeu. En revanche, les nouveaux arrivants à la culture de l'*Ultimate*, qui proviennent pour la plupart des cultures sportives centrées sur la compétition, considèrent que des adaptations du jeu s'imposent pour éviter, entre autres, les constantes interruptions dues aux disputes. Ils se prononcent ainsi en faveur de la mise en place d'un système formel d'arbitrage. Cette situation révèle l'existence d'une tension au sein de la communauté des JPH joueurs d'*Ultimate* d'où se dégage une nouvelle version de l'opposition entre « établis » et « outsiders ».

Comme dans le cas des configurations précédentes, on peut affirmer que les gardiens du passé mythique basé sur le « *spirit* » peuvent encore être considérés comme les « établis ». Ce sont eux, principalement, qui disposent d'une culture d'*Ultimate* bien ancrée. Ils s'opposent ainsi à ce que ce sport devienne arbitré. C'est

sur eux que l'esprit de communauté repose. Toutefois, les joueurs ultra-compétitifs représentent certainement une aile qui est de plus en plus présente (non seulement en termes de nombre d'effectifs, mais surtout d'une manière symbolique), même si pour l'instant, ils demeurent les « outsiders » de ce sport. C'est donc à partir de la pression exercée par ce dernier groupe que l'*Ultimate* en tant que sport hypermoderne se distancie du projet de « curialisation » entrepris tout au long de la modernité. Mais il est encore tôt pour savoir si ces transformations se poursuivront dans les années à venir ou si l'on assistera plutôt à une réaffirmation des valeurs fondatrices de l'*Ultimate*.

9.5. CONFIGURATION « ÉTABLIS » / « OUTSIDERS » DANS LES RAPPORTS DE GENRE

...I play Ultimate because, at most levels, it's up to the players to hold themselves, and each other, accountable. I believe that the sport we love, while growing overall, harbors troubling sexism—and men, I think we are responsible. I see sexist behavior coming from some of us, both on the field and off. I contend too many of us don't take female players seriously, and we don't respect women's ultimate more generally. We can, and must, do better... (Extrait de Wiley 2014).

Une dernière configuration « établis » / « outsiders » qui traverse la plupart des pratiques de loisir sportif hypermoderne auxquelles je me suis intéressé concerne les rapports de genre. Je proposerai ici une modélisation de cette configuration à partir de l'analyse des récits biographiques de JPH amateurs de plein air et de mon travail ethnographique auprès de joueurs d'*Ultimate* à Montréal.

À travers les données analysées, j'ai constaté chez les JPH une tendance presque généralisée à s'identifier au discours qui prône l'égalité dans les rapports de genre. À l'évidence, les sports hypermodernes constituent ainsi des véhicules de promotion des discours sociaux inclusifs qui circulent à l'intérieur de la classe créative. Par ailleurs,

il convient de rappeler que, à l'AUM, toutes les catégories récréatives sont entièrement mixtes.

Or, malgré l'allusion constante à ce cadre de valeurs, l'étude minutieuse des sports pratiqués par les JPH dans leur temps libre m'a permis de constater certaines inadéquations entre la réalité et le discours. Mes données empiriques m'ont montré que le projet d'équité de genre demeure inachevé et qu'il est même, parfois, mis de côté.

En guise d'exemple de ce décalage entre discours et pratique, j'aimerais citer mon expérience dans l'*Ultimate* amateur. Lors de mon travail « ethnopraxique », j'ai été témoin de plusieurs manifestations verbales de mécontentement de la part de mes co-équipières et de plusieurs joueuses d'autres équipes (voir section 7.5.2.) pour qui le fait de participer à un sport mixte ne signifie pas toujours la conquête de l'égalité entre hommes et femmes. Dans plusieurs cas (voir le témoignage d'Élisabeth), les relations inter-genre sont interprétées sous l'angle de la compétition et non sous celui de la solidarité.

À Montréal, l'*Ultimate* illustre bien l'évolution paradoxale des rapports entre les sexes dans le cadre de l'hypermodernité, d'autant plus qu'il s'agit d'une activité sportive qui se caractérise par une forte mixité. De nos jours, la proportion de femmes inscrites dans les ligues appartenant à l'AUM est très élevée¹⁰³. L'on peut par ailleurs attribuer une partie significative de la popularité dont jouit l'*Ultimate* auprès des JPH à l'intérêt que les femmes ont montré pour ce sport.

Toutefois, la croissance de l'*Ultimate* compétitif¹⁰⁴, et même dernièrement de l'*Ultimate* professionnel¹⁰⁵, vient mettre entre parenthèses la tendance mixte du jeu,

¹⁰³ Selon les statistiques produites par l'AUM, le pourcentage des femmes en 2007 avait atteint le 43% sur un total de 2231 membres de la ligue. (Source: AUM <http://www.montrealultimate.ca/fr/infosgenerales>).

¹⁰⁴ Dans les cinq dernières années, l'*Ultimate* montréalais compétitif a vu l'apparition de trois nouvelles équipes d'hommes et de cinq de femmes pour un total de cinq équipes

encore dominante jusqu'à nos jours. Les meilleurs joueurs et joueuses des équipes récréatives ont le choix de participer aux séances de repêchage organisées par des équipes compétitives mixtes et non mixtes. Cette élite des meilleurs joueurs et joueuses participe à des tournois canadiens et internationaux dans lesquels les catégories non mixtes confèrent souvent plus de prestige que les catégories mixtes. Cela amène plusieurs femmes de haut niveau à délaissier tranquillement l'idéal de mixité au profit des formats qui séparent les hommes des femmes.

Si ce choix est présenté par certains comme le résultat naturel de l'évolution des formats de jeu (voir le témoignage d'Élisabeth), plusieurs joueuses trouvent en revanche dans l'accès aux catégories non mixtes compétitives, un moyen d'éviter les conflits ou les frustrations générés par le comportement de leurs co-équipiers (voir section 7.5.2.). Ces attitudes, telles que le fait de moins lancer le disque aux femmes, ou de s'adresser aux co-équipiers et aux adversaires de manière autoritaire ou impolie, sont interprétées par plusieurs joueuses comme allant à l'encontre de l'équité de genre et/ou du « spirit ». Certes, cela ne veut pas nécessairement dire que dans les catégories féminines ces attitudes disparaissent¹⁰⁶. Toutefois l'agressivité des joueurs est souvent invoquée comme un déclencheur de l'abandon de la mixité.

Du côté des JPH amateurs de plein air, une situation similaire se présente lorsque certaines disciplines ou modalités des disciplines deviennent de plus en plus

masculines (Agony, Demon, Magma, Mephisto et Rage) et sept féminines (Domino, Mystik, Polaris, Nova, Storm, Vintage, X-Squad). En revanche, la catégorie mixte compte à peine sur une nouvelle équipe (Cherry Bomb qui vient s'ajouter à l'équipe déjà existante, Odyssee). (source : AUM <http://www.montrealultimate.ca/fr/ultimatecompetitif>).

¹⁰⁵ En 2014, l'équipe masculine « Royal » de Montréal a joint l'*American Ultimate Disc League* (AUDL), ligue professionnelle créée en 2012. Il s'agit de la troisième équipe canadienne (Toronto et Vancouver s'y étaient joints en 2013) à faire partie cette nouvelle ligue. L'AUDL est pour l'instant constituée uniquement d'équipes masculines.

¹⁰⁶ Des recherches ultérieures pourraient nous offrir plus de renseignements sur le processus de transition de joueuses des équipes récréatives vers les équipes compétitives.

compétitives. L'escalade de « bloc » (*bouldering*) (voir à ce sujet le témoignage de Louis) en est un bon exemple. Cette sous-discipline attire plus d'hommes que de femmes, notamment parce qu'elle est davantage basée sur la mise en œuvre d'une grande force musculaire que sur l'agilité et la technique d'escalade. Il s'agit par ailleurs d'un domaine dans lequel les bras du « grimpeur » soutiennent davantage le poids de son corps, puisqu'ils sont ses principaux points d'appui. La séparation des « grimpeurs » et des « grimpeuses » par sous-discipline ou par l'appartenance à des catégories différentes contribue donc fortement à rendre ces sports non mixtes. Il faut cependant souligner que, de manière quelque peu paradoxale, dans un contexte de compétition exacerbée, la non mixité peut aussi produire chez les « grimpeuses » les plus athlétiques un sentiment d'égalité vis-à-vis des « grimpeurs », puisqu'elles peuvent se concentrer davantage sur le dépassement de soi et non sur la relation de genre entre partenaires de corde. En ce sens, pour la minorité des femmes qui arrivent à des très hauts niveaux de performance dans ces sous-disciplines, le sentiment de réussite est généralement très élevé.

Malgré l'évolution vers le SCP et vers l'hyper-compétition, l'abandon de la part de certains JPH (hommes et femmes) des pratiques mixtes ne suffit pas à lui seul à démontrer un renversement entre « établis » et « outsiders ». Sur la question de genre, les « établis » de l'hypermodernité sont encore ceux qui appuient la mixité et les rapports égalitaires et solidaires, tandis que les « outsiders » sont ceux qui favorisent la séparation par sexe ainsi que les rapports basés principalement sur la performance. Néanmoins, de la même manière que dans le cas des pratiques intensives d'entraînement, l'état actuel de la configuration peut se renverser d'un moment à l'autre si les « outsiders » d'aujourd'hui parviennent à imposer leur vision du monde à une partie significative de leurs collègues de loisir. Toutefois, ce retournement hypothétique impliquerait une profonde mise en question des valeurs qui semblent pour l'instant bien ancrées dans la culture de la pratique des activités sportives hypermodernes chez les jeunes adultes de la « classe créative ».

CONCLUSION

« L'idée, répandue de nos jours, qu'un individu sain d'esprit puisse s'affranchir de l'opinion de ses semblables et, en ce sens, devenir autonome, est aussi trompeuse que l'idée inverse, à savoir que son autonomie peut se résorber au sein d'un collectif de robots » (Elias et Scotson 1997: 70).

J'ai beaucoup insisté lors de mon analyse des loisirs des élites dynamiques du capitalisme contemporain sur le fait que les passions sportives associées au temps considéré comme « non productif » se reflètent chez les individus appartenant à la dénommée « classe créative » dans l'adoption d'une panoplie de « loisirs sérieux » (Stebbins 1982). Ceux-ci correspondent à un ensemble d'activités récréatives qui demandent à leurs adeptes de dépenser, sur une base régulière, une grande quantité de ressources autant en argent qu'en temps. Mais quels sont les éléments à partir desquels nous pouvons traiter de l'émergence d'un modèle d'individuation hypermoderne chez ces acteurs, archétypes du capitalisme cognitif ? Je conclurai donc mon étude par quelques réflexions à ce sujet.

LES JEUNES PROFESSIONNELS HYPERMODERNES : UNE ÉLITE EN ÉMERGENCE

Pour caractériser l'*élite de prestige* (Coenen-Huther 2004) composée des individus que j'ai dénommés *jeunes professionnelles hypermodernes* (JPH), il faudrait commencer par dire qu'elle est formée de diplômés universitaires qui travaillent dans des secteurs à l'intérieur desquels la culture gestionnaire est bien installée (Florida 2004; Freidson 1986; Sennett 2006; Aubert et de Gaulejac 1990). Toutefois, cette première caractérisation des JPH ne suffit pas à elle seule à rendre compte de l'ensemble de leurs spécificités. J'essayerai donc d'ébaucher un portrait plus détaillé de cette catégorie sociale à l'aide de quelques traits que nous pouvons lui attribuer.

L'un des principaux attributs que j'ai repérés chez les JPH est le fait que l'appartenance à cette nouvelle classe dominante ne dépend que partiellement de l'exercice direct du pouvoir, de l'accumulation de capital ou de l'héritage de privilèges. Par ailleurs, les données élaborées lors de la présente étude montrent comment le prestige dont dispose cette élite n'est pas seulement le produit de l'entretien de relations familiales, académiques et professionnelles, mais découle aussi des interactions qui ont lieu dans d'autres sphères de la vie sociale des individus, notamment dans le loisir. Ce dernier ne constitue plus un simple complément aux carrières professionnelles, jouant un rôle secondaire dans le parcours d'individuation. Au contraire, l'analyse détaillée des récits des participants à mon étude nous montre comment les activités récréatives sont pour ces individus des instances qui remplissent une fonction socialisatrice majeure. Dès lors, on pourrait affirmer que le processus d'individuation des JPH, dont il a été question dans la thèse, est à caractère pluriel, c'est-à-dire, il se fait dans l'interface entre plusieurs logiques sociales. Certes, le loisir n'est pas la seule source d'identification réciproque dont les JPH disposent, mais il est tout de même l'une de celles qui exposent d'une manière plus nette les tensions et les paradoxes de l'individuation contemporaine.

En effet, on peut affirmer que les loisirs, et tout particulièrement ceux à caractère sportif, agissent comme des médiations qui facilitent la mise en commun de l'expérience sociale des jeunes adultes professionnels hypermodernes. En conséquence, un aspect majeur qui découle de mon analyse est le fait que, chez la « classe créative », le sport récréatif a un rôle aussi important dans la construction des projets biographiques que celui joué par des instances socialisatrices traditionnelles comme le travail, l'école et la famille.

En outre, le sport-loisir m'a permis d'analyser les transformations des modes de vie de cette élite professionnelle dans la mesure où plusieurs apprentissages pratiques véhiculés à travers les activités corporelles récréatives relèvent d'une relation, tantôt de proximité, tantôt de tension, entre l'émergence d'une nouvelle culture gestionnaire et la mise en place des dispositifs corporels qui l'accompagnent. (Sennett

2006; de Gaulejac 2010; Ehrenberg 2003a). Le sport est, en ce sens, un type d'activité qui recèle un caractère éminemment pédagogique et qui peut donc devenir un laboratoire sociologique fondamental pour traiter de l'impact des transformations des formes de penser, d'agir et de sentir qui caractérisent les éthos dynamiques du monde contemporain.

LE LOISIR SPORTIF : BAROMÈTRE DES TRANSFORMATIONS AMENÉES PAR L'HYPERMODERNITÉ

Le rapport de plus en plus étroit entre la transformation des modes de vie des élites professionnelles et la mise en pratique, dans l'espace de leur vie privée, de plusieurs cadres axiologiques d'apparition récente, fait en sorte que l'espace social du loisir constitue pour le sociologue contemporain un observatoire privilégié pour la description des clivages qui séparent les individus bien dotés des conditions nécessaires pour la réalisation des projets réflexifs de soi (individus hypermodernes) de ceux qui le sont moins ou qui ne le sont pas (individus par défaut)(Castel 2004).

Mon étude sur les styles de vie de la dénommée « classe créative » souligne ainsi le « rôle écran » de cette opposition (Martuccelli 2002), c'est-à-dire, l'idée qu'une meilleure compréhension du pôle nanti de ce clivage nous apprend *quid pro quo* les effets des transformations récentes sur les « individus par défaut » qui demeurent, eux, dans les marges de la réflexivité post-industrielle.

En prenant appui sur une sociologie critique des nouvelles inégalités sociales, ma recherche a pris les pratiques sportives de loisir des jeunes professionnels en tant que laboratoire dans lequel on peut faire la description et l'analyse de l'émergence d'une nouvelle culture de loisir, dont la mise en place a des incidences majeures sur les formes sociales d'individuation. Cela étant dit, pour saisir les particularités des configurations qui concernent ce processus, il serait nécessaire de tenter de répondre à la question suivante : en quoi les modes de vie dynamiques de ces JPH seraient-ils aussi révélateurs de l'« air du temps » actuel? Autrement dit, quelle est la

particularité de la pédagogie pratique inhérente au sport-loisir dans l'établissement des nombreux rapports qui caractérisent les temps hypermodernes?

LE SPORT-LOISIR ET SES POSSIBILITÉS HEURISTIQUES. UN PARI POUR L'AVENIR

Pour bien expliquer l'importance heuristique de l'étude des pratiques sportives, il est nécessaire de souligner qu'à la différence d'autres formes de loisir, le sport constitue un domaine qui opère essentiellement à partir d'un modelage intensif, aussi ludique soit-il, du corps humain. Cet aspect rend ses effets sur les individus encore plus déterminants que d'autres formes sociales de loisir, puisque les résultats de ce modelage se traduisent par un ensemble de traits manifestes physiques et comportementaux.

De nos jours, pour les JPH, ce modelage s'articule selon une normativité post-industrielle basée, entre autres, sur la perfectibilité et la performance. C'est précisément dans l'inscription sur le corps des nouveaux principes normatifs du capitalisme avancé que se trouve la spécificité majeure du sport-loisir de l'hypermodernité. C'est aussi la raison pour laquelle l'analyse de l'activité sportive récréative nous permet d'examiner plus en profondeur les processus complexes d'interrelation entre l'espace du travail et celui du *hors-travail*.

En effet, les différents témoignages faisant partie de mon enquête empirique, de même que mon expérience d'observation participante, m'ont permis de « prendre au sérieux » le sport-loisir des JPH dans le but d'expliquer les différentes interdépendances entre les impératifs normatifs de la modernité avancée (tel que l'idéologie managériale, mais pas uniquement) et la mise en pratique des techniques du corps qui lui font écho. Dans ce processus, on assiste autant à des formes de reproduction d'un discours managérial qu'à des pratiques de résistance vis-à-vis de cette nouvelle normativité dominante. Autrement dit, bien que les JPH soient une population qui recèle en soi les aspirations sociales des secteurs de la classe moyenne

illustrée, cette population est loin d'être idéologiquement homogène. De ce fait, même au sein de la « classe créative » on remarque des contradictions et des hésitations qui dénotent une socialisation plurielle (Lahire 2005b). La description empirique de cette individuation pluridimensionnelle constitue, à mon avis, l'un des principaux apports de mon étude puisqu'elle ouvre le chemin vers d'autres recherches (non seulement en sociologie, mais aussi dans des disciplines connexes telles que l'anthropologie, la science politique, l'histoire). Celles-ci pourront s'en inspirer dans l'avenir afin de poursuivre l'analyse des formes changeantes de perception et d'action concernant la pratique régulière d'un sport-loisir.

Un autre aspect qui ressort de mon analyse concerne le débat autour de l'avènement d'une société post-matérielle. La thèse post-matérialiste (Inglehart 1993; Tchernia 2005) développée dans les années 1990 prône que les classes moyennes professionnelles accorderaient désormais la priorité au maintien d'un style de vie cohérent avec leurs valeurs de classe, notamment lors de la recherche d'emploi, et ce par-delà des considérations purement monétaires. Mes résultats de recherche auprès de la « classe créative » viendraient nuancer ce type d'interprétation. J'ai montré comment la mise en valeur des modes non matériels de vie ne signifie pas pour autant un abandon radical de toute considération matérielle, d'autant plus que les politiques d'austérité, implantées à partir des années 1980 partout à travers l'Occident, se sont traduites par une dégradation des conditions de vie des travailleurs, y compris ceux de la classe professionnelle.

Il s'agit, au contraire, d'une véritable relation à *double contrainte* dans laquelle les individus tendent à superposer l'accès à une vie financièrement confortable et l'identification à des valeurs hégémoniques de classe telles que le dynamisme, la compétitivité, la flexibilité, l'horizontalité dans les relations avec leurs pairs, l'absence de régulation, etc.

Nous pouvons ainsi affirmer que l'hypermodernité est une époque qui se caractérise par cette tension entre la mise en œuvre de changements profonds dans les

formes d'emploi (entre autres par le travail par contrat ou le travail à la maison) et la poursuite de projets biographiques qui permettent aux individus de trouver des repères identitaires en dehors de l'activité productive.

Les expériences de vie des jeunes diplômés enquêtés mettent alors en évidence le fait que les trajectoires sociales des temps hypermodernes sont des phénomènes complexes qui supposent la quête d'un épanouissement professionnel dans des domaines qui requièrent des formations académiques pointues ainsi que l'adéquation à des valeurs aussi hétéroclites que l'entretien d'une vie dynamique, la recherche ponctuelle d'une simplicité volontaire (par exemple, dans leurs voyages de plein air), le maintien des valeurs écologiques et démocratiques, la poursuite d'un éthos de la compétition et la quête d'un leadership, entre autres.

Par ailleurs, les passions récréatives, objectivées dans la pratique assidue d'un loisir sportif, servent au sociologue de baromètre qui permet de mesurer le sens que ces jeunes adultes donnent non seulement au temps de loisir, mais aussi à une ample gamme d'activités quotidiennes qui sont liées, d'une manière ou d'une autre, à leurs identités socioprofessionnelles. C'est ainsi que, par-delà les activités considérées comme « productives », l'espace social du *hors-travail* s'érige en un élément biographique important qui ne peut pas être laissé de côté dans l'analyse des trajectoires sociales post-industrielles.

LES MÉTAMORPHOSES DE L'INDIVIDUATION RÉFLEXIVE DES TEMPS HYPERMODERNES

Si l'individu réflexif, décrit tantôt comme un être désenchanté et cynique (Lipovetsky 1983; Ehrenberg 1995), tantôt comme un agent désagrégé et en quête perpétuelle d'autonomie vis-à-vis des grands ensembles (Giddens 1990; Beck et Beck-Gernsheim 2001) m'a particulièrement intéressé, c'est parce que cette figure a souvent été dépeinte d'une manière partielle, sans qu'elle soit véritablement mise à

l'épreuve de données empiriques qui nous permettent de l'analyser en dehors d'une image stéréotypée et quelque peu manichéenne.

C'est cette envie de dresser le portrait des formes d'individuation hypermodernes, portrait qui ne laisserait pas de côté les nuances et les contradictions présentes dans le processus d'apprentissage/transmission des savoirs pratiques, qui m'a poussé à mener une recherche de terrain dans laquelle les activités de loisir sportif seraient mises au premier plan. En d'autres mots, à travers mon étude, j'ai voulu saisir les particularités morphologiques des transformations récentes des pratiques et des discours sociaux concernant l'implication des professionnels dans une grande variété d'activités sportives allant de l'escalade, la randonnée ou l'alpinisme à des sports d'inspiration récente comme l'*Ultimate*. Ces sports ont la particularité de receler des logiques (autant techniques que discursives) qui les lient au passage d'une rationalité industrielle vers une rationalité post-industrielle.

Par le biais des données qualitatives qui se centrent sur les trajectoires sociales d'une trentaine de sportifs amateurs issus de la « classe créative », ainsi que d'une ethnopraxie réalisée auprès des JPH joueurs d'*Ultimate*, j'ai expliqué comment l'identité des élites professionnelles du capitalisme avancé se construit dans l'interpénétration entre différentes instances telles que le développement d'une carrière, les activités récréatives, les trajectoires familiales et la vie de couple, entre autres. Le loisir hypermoderne s'insère donc dans un maillage complexe d'interrelations dans lequel les modes de vie des élites du capitalisme du début du XXI^e siècle se façonnent au rythme de l'évolution des nouvelles normativités sociales.

De plus, j'ai décidé de donner une orientation éliasiennne à mon étude dans le but de comprendre comment l'espace-temps du sport-loisir de la « classe créative » s'intègre dans un processus socio-historique plus large de mise en œuvre d'une forme d'individuation post-industrielle. Cette perspective théorique m'a permis, entre autres, de me concentrer sur les liens complexes à *double contrainte* entretenus par les individus hypermodernes au sein de leurs expériences biographiques. De même, la

perspective configurationnelle met l'accent sur la relation entre l'analyse des interactions entre individus et son lien avec la description de l'« air du temps ». De cette manière, en m'inspirant de la sociologie de Norbert Elias, le sport-loisir est envisagé dans mon étude comme un espace social qui est le produit de la mise en œuvre d'un ensemble complexe de configurations sociales, c'est-à-dire d'un réseau de relations agissant en tant que « chaînes flexibles » qui servent à lier les individus entre eux et qui expliquent leurs interactions. Cette démarche, comme toute entreprise de recherche, implique des apports et des limites. Pour terminer mon propos, j'aimerais en évoquer quelques-uns.

PRINCIPAUX APPORTS DE L'ENQUÊTE : L'IMPORTANCE DES LOISIRS DE LA « CLASSE CRÉATIVE » POUR L'ÉTUDE DES NOUVELLES CONFIGURATIONS SOCIALES DU MONDE CONTEMPORAIN

Si je devais décrire les principaux apports de la présente thèse à la compréhension des styles de vie des élites professionnelles contemporaines, il faudrait commencer par dire qu'elle représente une ouverture vers des axes de recherche qui pourront se développer dans les années à venir. Ces axes concernent principalement la relation entre l'évolution rapide des formes sociales de loisir sportif et leurs effets sur les processus d'individuation des classes dominantes du capitalisme cognitif.

En outre, ma recherche souligne l'importance de l'analyse sociologique de l'espace-temps du *hors travail* pour l'étude des transformations culturelles de l'hypermodernité. Elle montre comment la culture sportive des membres de la « classe créative », culture qui a ses origines dans les années qui ont suivi les « Trente glorieuses » nous permet d'expliquer, d'un angle qui est encore peu utilisé dans les études sociologiques, l'évolution sociale rapide qui accompagne le discours correspondant au nouvel esprit du capitalisme (Boltanski et Chiapello 1999). Par ailleurs, je soutiens que les recherches qui seront faites dans ce sens devront éviter de réduire la phase avancée de la modernité à la seule logique des activités économiques.

En effet, tel que les différents récits et les pratiques sociales analysés le montrent, les individus de l'hypermodernité élaborent une multiplicité de rapports au monde dans lesquels les valeurs non matérielles se mêlent à celles de type matériel. Il serait donc important que les sociologues continuent d'élargir leurs champs d'intérêt en portant leur attention sur des terrains de recherche encore peu explorés, comme ceux correspondant aux activités de sport-loisir, et ce afin d'analyser autrement l'évolution des rapports économiques, familiaux ou professionnels touchant les « individus hypermodernes ». Cette position heuristique suppose aussi que l'on continue à mener des recherches qui puissent mettre en avant la complexité des rapports au monde qui caractérise les configurations sociales des sociétés contemporaines.

En somme, je peux affirmer suite à l'analyse des données empiriques de mon étude, que les JPH, symboles archétypiques du capitalisme cognitif, partagent à travers leurs activités du temps libre, des manières d'être, d'agir et de penser qui les lient fortement à l'« air du temps » de la deuxième modernité. Ces transformations nous occupent en tant que sociologues dans la mesure où elles sont l'expression des formes complexes de mise en rapport entre agents sociaux, formes qui évoluent rapidement et dont les résultats se répercutent sur les représentations du monde des individus hypermodernes.

De plus, l'analyse des trajectoires de pratique sportive de loisir chez les JPH m'a aussi permis de décrire comment, loin d'être repliées sur elles, les personnes enquêtées entretiennent sur une base régulière des relations plurielles à travers lesquelles elles bâtissent une identité de classe qui les distingue d'autres secteurs socio-professionnels. Ma caractérisation des temps hypermodernes s'éloigne ainsi des thèses « autonomistes » (Giddens 1990; Beck et Beck-Gernsheim 2001; Lash 2003) dans la mesure où mes analyses mettent en évidence la grande interdépendance entre individus appartenant à l'élite managériale.

Or, je considère que la reconnaissance du lien étroit entre l'idéologie néolibérale et la mise en œuvre de nouvelles modalités de la pratique des sports-loisirs ne doit

pas pour autant nous faire tomber dans une réduction caricaturale des formes sociales d'individuation. Je refuse ainsi de faire une équivalence mécanique entre les figures du jeune hypermoderne et du *manager*. Les données élaborées dans mon étude me permettent, au contraire, d'affirmer que bien qu'il existe une forte tendance de la part de la « classe créative » à se penser à l'intérieur du cadre normatif managérial, dans les faits, leurs pratiques observées nous apprennent que leur rapport à ce nouveau cadre est complexe et pluridimensionnel. Autrement dit, les représentations collectives du sport-loisir sont alimentées par une gamme beaucoup plus large de références normatives, certaines d'entre elles allant même à l'encontre du dogme managérial. C'est le cas notamment des styles de vie des adeptes aux sports de plein air, pour qui les valeurs véhiculées par leurs milieux professionnels entrent souvent en conflit avec celles transmises à travers le sport-loisir. Nombreux sont donc les exemples de sportifs amateurs de la « classe créative » qui demeurent ambivalents quant à l'assimilation des principes axiologiques hypermodernes tels que la compétition exacerbée, le développement rapide des techniques et des matériaux pour la pratique d'un sport, etc. Toujours est-il que les milieux de pratique sportive sont de plus en plus hétérogènes et que les conflits se font de plus en plus sentir au sein des communautés de pratique des sports-loisirs.

Or, afin de bien appréhender les phénomènes que je viens de décrire, j'ai voulu observer *in situ* les activités sportives pratiquées par la « classe créative ». C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à faire une ethnographie au sein de deux équipes d'*Ultimate*, un sport relativement nouveau et dont les principales caractéristiques comme l'autoarbitrage, la mixité de genre, la combinaison des techniques provenant de différents sports d'équipe, mais surtout, la composition relativement homogène de classe (ils attirent majoritairement des JPH), ainsi que le discours sur l'autorégulation des conflits, sont tous des éléments qui font de ce sport un laboratoire sociologique de premier ordre qui nous aide à traiter de l'évolution récente de pratiques sportives de la « classe créative ».

Par ailleurs, les observations faites sur le terrain ont mis en évidence la rapidité avec laquelle ces sports sont en train de s'institutionnaliser. Toutefois, ce processus d'institutionnalisation comporte aussi des contradictions et il n'a pas été facilement accepté par toute la communauté de joueurs. Ainsi, un des traits majeurs de l'*Ultimate* qui ressort de mes analyses est justement le fait que, dans les dix dernières années, on a assisté à une confrontation entre une image quelque peu mythique de ses origines contestataires et une nouvelle représentation du sport à l'intérieur de laquelle la logique de la performance et du conditionnement physique ont pris une place de plus en plus importante.

L'*Ultimate* est donc un sport qui illustre bien les enjeux auxquels les JPH ont été récemment confrontés. Dans ce sport, on remarque clairement une relation, tantôt de tension, tantôt de proximité, entre les valeurs managériales et celles de la contestation étudiante des années 1960-70. Cette relation à double contrainte met en évidence les divisions au sein des communautés de pratique de l'*Ultimate*, notamment quant aux enjeux qui concernent le développement futur du sport. Certains joueurs aimeraient poursuivre son expansion et sa démocratisation (du fait qu'ils lui attribuent des valeurs sociales telles que l'équité de genre, le manque de régulation, etc., qu'ils considèrent comme des principes à transmettre à d'autres secteurs de la population); tandis qu'une autre partie des joueurs se disent ambivalents par rapport aux transformations récentes du sport. Cette ambivalence s'exprime souvent par leur désaccord vis-à-vis de l'arrivée massive de joueurs précédents de cultures sportives différentes comme le soccer, le hockey, etc. L'observation ethnographique m'a ainsi été de grande utilité pour repérer ces tensions et pour les considérer comme des éléments constitutifs des formes d'individuation hypermodernes.

Si l'observation participante s'est avérée une démarche de grande valeur sociologique, l'entrevue biographique, deuxième approche méthodologique utilisée, m'a permis de donner la parole à plusieurs JPH dont les récits sont encore rares dans la littérature sociologique. J'ai mobilisé cette deuxième méthode afin de saisir les particularités des représentations sociales présentes dans les discours sociaux. Somme

toute, la mise en commun de la recherche biographique et de l'ethnopraxie m'a permis de plonger dans l'étude des représentations sociales des hommes et des femmes hypermodernes. L'étude qualitative de ces représentations comporte l'avantage de rendre compte de la morphologie sociale des rapports entre JPH, mais, comme toute démarche empirique, elle comporte aussi des limites que j'aimerais aussi énoncer brièvement.

LES LIMITES DE L'ENQUÊTE : LES SPORTS-LOISIR DES CLASSES PROFESSIONNELLES : UN DOMAINE À APPROFONDIR

Le fait de me pencher sur un thème encore très peu traité dans la littérature sociologique représente certes une richesse heuristique, puisqu'une recherche comme celle que j'ai effectuée peut aider à défricher le champ d'études sur les élites professionnelles et leurs modes de vie sportifs. Toutefois, ce grand avantage a comme contrepartie le manque de repères et de paramètres de comparaison. Les travaux socio-ethnographiques sur les styles de vie des élites professionnelles constituent encore des terrains relativement inexplorés, d'où la difficulté de les observer dans des cadres géographiquement et culturellement restreints. En d'autres mots, des recherches similaires faites dans d'autres pays et avec une gamme encore plus vaste de pratiques sportives m'auraient permis de distinguer d'une manière plus détaillée jusqu'à quel point les phénomènes que j'ai décrits et analysés dans la thèse peuvent correspondre ou non à une configuration sociale globale.

Ainsi, bien que je puisse certainement émettre l'hypothèse de l'interrelation entre la culture sportive internationale et la culture professionnelle du nouveau capitalisme, il faudrait néanmoins produire d'autres recherches qui élargissent l'éventail d'exemples nationaux ou régionaux pour approfondir le portrait des JPH en tant que symboles d'un modèle d'individuation international. Ce faisant, nous pourrions reconstruire avec plus de détails les contours des styles de vie globalisés.

De plus, il aurait été souhaitable d'élargir l'étude à un nombre plus grand de sports, modernes et hypermodernes, pour vérifier si les phénomènes que j'ai décrits pour caractériser les loisirs sportifs de la « classe créative » trouvent écho chez les amateurs de sports plus institutionnalisés, dont la plupart des sports d'équipe et olympiques. Ce faisant, j'aurais pu mieux cerner les spécificités des disciplines sur lesquelles la thèse s'est centrée.

Une troisième limite à souligner relève de l'usage des récits biographiques. Puisque cette méthode requiert une complicité profonde entre intervieweur et interviewé, il est toujours souhaitable de travailler chaque récit dans un climat propice à la remémoration. Dans le cas de cette étude, les contraintes de disponibilité que les informateurs évoquaient parfois au moment de prendre rendez-vous avec moi pour réaliser un entretien témoignent de leur propre représentation de l'usage social du temps. Cet aspect était certainement utile pour comprendre l'évolution de leurs styles de vie, mais il signifiait aussi que les séances de construction de données devaient être ajustées à leur emploi du temps. De ce fait, dans certains cas, les conditions spécifiques à la mise en œuvre de la méthode biographique n'étaient pas toujours optimales. En guise d'exemple, certains entretiens avaient lieu dans des endroits qui ne favorisaient pas la concentration (du fait qu'ils étaient bruyants ou dans des bureaux peu intimes) ou se faisaient alors que l'informateur était fatigué ou pressé. Devant cette situation, j'ai quelques fois hésité à reporter ou même à annuler quelques entretiens déjà planifiés, mais cela aurait eu pour conséquence que certains témoignages importants des JPH n'auraient pas pu être entendus. J'ai donc décidé de m'adapter à un terrain « imparfait » tout en identifiant les possibilités heuristiques qui découlent de la rétroaction que l'on peut faire à partir de ce type de difficultés rencontrées.

Somme toute, il faudrait idéalement mobiliser une plus grande quantité de ressources afin de mener des recherches comparatives et réalisées sur un temps plus long. De plus, il serait bénéfique de mener des enquêtes auprès d'informateurs issus de différents milieux socioculturels et géographiques dans le but d'avoir plus

d'information sur l'homologie des élites professionnelles. Cela pourrait correspondre à une ligne d'investigation que j'aimerais éventuellement poursuivre.

BIBLIOGRAPHIE

- Albert, Michel. 1991. *Capitalisme contre capitalisme*. Paris : Éditions du Seuil.
- . 1999. « Du nouveau système monde au gouvernement des entreprises » Dans P. Cabin et J.-C. Ruano-Barbalan, dir. *Le Management aujourd'hui. Théories et pratiques*. Paris : Demos.
- Alexander, Jeffrey. 2000. *La réduction. Critique de Bourdieu*. Paris : Cerf.
- Anderson, Michael et al. 2005. « Timespans and Plans Among Young Adults ». *Sociology* 39 (1) : 139-55.
- Anderson, Nels. 1993 [1923]. *Le Hobo : sociologie du sans-abri*. Paris : Nathan.
- Arborio, Anne-Marie et Pierre Fournier. 2005. *L'observation directe*. Paris : Armand Colin.
- Archier, Georges, Olivier Elissalt et Alain Setton. 1989. *Mobiliser pour réussir : 3e type, mode d'emploi*. Paris : Éditions du Seuil.
- Archier, Georges et Hervé Sérieyx. 1988. *L'entreprise du 3e type*. Paris : Éditions du Seuil.
- Association d'Ultimate de Montréal.
<<http://www.montrealultimate.ca/fr/infosgenerales>> (consulté le 21/10/2013).
- Attali, Michaël et Jean Saint-Martin. 2007. « Le rôle de l'école dans la genèse d'une culture sportive de masse (1960-1970) ». *Vingtième siècle* 95 (3) : 181-92.
- Aubert, Nicole. 2004. *L'individu hypermoderne*. Ramonville Saint-Agne : Érès.
- Aubert, Nicole, Guy Amoureux. 2002. *Diriger et motiver : art et pratique du management*. 2^e éd. Paris : Éditions d'Organisation.
- Aubert, Nicole et Vincent de Gaulejac. 1990. *Le coût de l'excellence*. Paris : Chambre de commerce et d'industrie de Paris.
- Aubert, Nicole et Christophe Roux-Dufort. 2003. *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*. Paris : Flammarion.
- Association d'Ultimate de Montréal. *Règlements*.
<<http://www.montrealultimate.ca/fr/reglements>> (consulté le 13/05/2012).

- Bachelard, Gaston. 1975. *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Librairie philosophique J.Vrin.
- Balandier, Georges. 2004. « Ce que "disent" le corps et le sport ». *Corps & culture* (6/7). <<http://corpsetculture.revues.org/885>> (consulté le 15/11 2012).
- Banville, Dominique, Yvette Genet-Volet et Pauline Desrosiers. 2001. « Analyse des valeurs véhiculées dans le programme d'études d'éducation physique au secondaire au Québec ». *Science et motricité* 42 (1) : 37-46.
- Barthélémy, Marianne. 2002. « Approche ethnographique d'une aventure extreme : le marathon des Sables ». *Sport med* (141) : 6-8.
- Barthes, Roland. 1957. « Histoire et sociologie du vêtement : Quelques observations méthodologiques ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 12 (3) : 430-41.
- Bartram, Sherry A. 2001. « Serious leisure careers among whitewater kayakers: a feminist perspective ». *World Leisure Journal* 43(2) : 4-11.
- Baudry, Patrick. 1991. *Le corps extrême : approche sociologique des conduites à risque*. Paris : L'Harmattan.
- Bauman, Zygmunt. 1999. *Le coût humain de la mondialisation*. Paris : Hachette.
- . 2000. *Liquid Modernity*. Cambridge/Malden, MA : Polity Press/ Blackwell.
- Bauman, Zygmunt et Benedetto Vecchi. 2004. *Identity : Conversations with Benedetto Vecchi*. Cambridge, UK/Malden, MA : Polity Press.
- Beal, Becky et Lisa Weidman. 2003. « Authenticity in the skateboarding world » Dans R. Rinehart et S. Sydnor, dir. *To the Extreme. Alternative Sports. Inside and Out*. Albany : State University of New York Press.
- Beck, Ulrich. 2000. *What is Globalization?* Cambridge/Malden, MA : Blackwell/Polity press.
- Beck, Ulrich et Elisabeth Beck-Gernsheim. 2001. *Individualization: Institutionalized Individualism and its Sociological and Political Consequences*. London/Thousand Oaks/New Delhi : Sage Publications.
- Beck, Ulrich, Anthony Giddens et Scott Lash. 1994. *Reflexive Modernization : Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*. Stanford, Calif. : Stanford University Press.

- Becker, Howard Saul. 1985. *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris : A.-M. Métailié.
- . 2002. *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Bédard, Mélanie. 2003. *La famille et l'école : entre le particulier et l'universel. Les conceptions de Condorcet, Hegel, Durkheim, Parsons et Bourdieu et Passeron*. (Mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université Laval).
- Bell, Martha. 2003. « "Another Kind of Life". Adventure Racing and Epic Expeditions » Dans R. Rinehart et S. Sydnor, dir. *To the Extreme. Alternative Sports, Inside and Out*. Albany : State University of New York Press.
- Belleau, Hélène. 2010. « Le "revenu familial" : un concept aveugle aux comptes amoureux des jeunes couples » Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, V. Cicchelli et O. Galland, dir. *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Bennett, Gregg Lachowetz Tony. 2004. « Marketing to Lifestyles : Action Sports and Generation Y ». *Sport Marketing Quarterly* 13(4) : 239-43.
- Berger, Peter L. et Thomas Luckmann. 1971. *The Social Construction of Reality*. Norwich : Penguin Books.
- Bernier, Jean. 2007. « Les mutations dans les formes d'emploi et leurs conséquences sur les jeunes » Dans S. Bourdon et M. Vultur, dir. *Les jeunes et le travail*. Québec : Les Éditions de l'QRC.
- Bertaux, Daniel. 1980. « L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités ». *Cahiers internationaux de sociologie* 69 (Juillet-Décembre) : 197-226.
- . 1986. « Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche » Dans D. Desmarais et P. Grell, dir. *Les récits de vie : Théories, méthodes et trajectoires types*. Montréal : Saint-Martin.
- . 1997. *Le récit de vie*. Paris : Nathan.
- Bertaux, Daniel et Isabelle Bertaux-Wiame. 1980. « Enquête sur la boulangerie artisanale en France », Paris : R. A. Cordes.

- Berthelot, Jean-Michel. 1986. « Sociological Discourse and the Body ». *Theory, Culture & Society* 3 (3) : 155-64.
- Bessy, Olivier et Bruno Lapeyronie. 2009. « Culture des loisirs et diffusion sociale du sport. L'exemple des marathoniens ». *Science et motricité* 3 (68) : 83-95.
- Bezille, H. 1985. « Les interviewés parlent » Dans A. Blanchet, dir. *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris : Dunod.
- Blanchet, Alain. 1987. « Interviewer » Dans A. Blanchet, dir. *Les Techniques d'enquête en sciences sociales : observer, interviewer, questionner*. Paris : Dunod.
- Blöss, Thierry et Valérie Germain. 2010. « L'entrée dans la vie adulte : quelle analyse "sociologique" sur le long terme? » Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland et V. Cicchelli, dir. *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Bolman, Lee G. et Terrence E. Deal. 1991. *Reframing Organizations : Artistry, Choice, and Leadership*. 1^e éd. San Francisco : Jossey-Bass.
- Boltanski, Luc. 1971. « Les usages sociaux du corps ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 26 (1) : 205-33.
- . 1982. *Les cadres : la formation d'un groupe social*. Paris : Editions de Minuit.
- Boltanski, Luc et Eve Chiapello. 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- Bottenburg, Maarten van et Salome Lotte. 2010. « The indoorisation of outdoor sports: an exploration of the rise of lifestyle sports in artificial settings ». *Leisure Studies* 29 (2) : 143-60.
- Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris : Éditions de Minuit.
- . 1980a. « Comment peut-on être sportif? » Dans P. Bourdieu, dir. *Question de sociologie*. Paris : Minuit.
- . 1980b. *Le sens pratique*. Paris : Éditions de Minuit.
- . 1980c. *Questions de sociologie*. Paris : Éditions de Minuit.

- . 1984. « Espace social et genèse des "classes" ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 52/53 (juin) : 3-14.
- . 1985 [1964]. *Les héritiers : les étudiants et la culture*. Paris : Éditions de Minuit.
- . 1986. « L'illusion biographique ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 62/63 (juin) : 69-72.
- . 1993. « Comprendre » Dans A. Accardo et P. Bourdieu, dir. *La Misère du monde*. Paris : Éditions du Seuil.
- . 1994. *Raisons pratiques sur la théorie de l'action*. Paris : Éditions du Seuil.
- . 2000 [1972]. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Éditions du Seuil.
- . 2003 [1997]. *Méditations pascaliennes*. Éd. rev. et corr. Paris : Éditions du Seuil.
- . 2004. *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'agir.
- Bourdieu, Pierre et Jean-Claude Passeron. 1970. *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris : Éditions de Minuit.
- . 1985 [1964]. *Les héritiers : les étudiants et la culture*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre, Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon. 1968. *Le métier de sociologue*. Paris : Mouton Bordas.
- Bourdieu, Pierre et Loïc J. D. Wacquant. 1992. *Réponses : pour une anthropologie réflexive*. Paris : Éditions du Seuil.
- Brassard, Renée. 2004. *L'expérience et les effets de l'enfermement carcéral des femmes autochtones au Québec*. (Thèse de doctorat, Département de criminologie. Université de Montréal).
- Brohm, Jean-Marie. 1975. *Corps et politique*. Paris : J.-P. Delarge.
- . 1992. *Sociologie politique du sport*. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- . 2001. *Le corps analyste. Essais de sociologie critique*. Paris : Anthropos.
- . 2006. *La Tyrannie sportive*. Paris : Beauchesne.

- Brown, Shona L. et Kathleen M. Eisenhardt. 1998. *Competing on the edge : strategy as structured chaos*. Boston, MA. : Harvard Business School Press.
- Bruner, Jerome. 2002. *Pourquoi nous racontons-nous des histoires? Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle*. Paris : Retz.
- Caillois, Roger. 1967. *Les jeux et les hommes*. Paris : Gallimard.
- Camy, J. 1980. « La gymnastique et les jeux dans la gestion des populations scolaires au 19e siècle ». *Études et recherches* (6) : 94-111.
- Canto-Klein, Marianne et Nicole Ramognino. 1974. « Les faits sociaux sont pourvus de sens ». *Connexions* 11 : 65-91.
- Carter, Thomas F. 2011. *In Foreign Fields. The Politics and Experiences of Transnational Sport Migration* : Pluto Press.
- Castel, Robert. 2004. « La face cachée de l'individu hypermoderne : l'individu par défaut » Dans N. Aubert, dir. *L'individu hypermoderne*. Ramonville Saint-Agne : Érès.
- Castel, Robert et Claudine Haroche. 2001. *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi : entretiens sur la construction de l'individu moderne*. Paris : Fayard.
- Castells, Manuel. 2001. *La société en réseaux*. Paris : Fayard.
- Catani, Maurice et Suzanne Perois Mazé. 1982. *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*. Paris : Librairie des Méridiens.
- Cefaï, Daniel et al. 2012. « Ethnographies de la participation ». *Participations* 3 (4) : 7-48.
- Chalifoux, Jean-Jacques. 1987. « Les histoires de vie » Dans B. Gauthier, dir. *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. Sillery : Presses de l'Université du Québec.
- Chamboredon, Hélène et al. 1994. « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien ». *Genèses* 16 : 114-32.
- Chanfrault-Duchet, Marie-Françoise. 1988. « Le système interactionnel du récit de vie ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* 18 (Mai) : 26-31.

- Chapoulie, Jean-Michel. 1984. « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie ». *Revue française de sociologie* 25 (4) : 582-608.
- Charbonneau, Johanne. 2006. « Réversibilités et parcours scolaires au Québec ». *Cahiers internationaux de sociologie* 1 (120) : 111-31.
- . 2007. « L'influence du contexte sociétal sur les trajectoires scolaires et professionnelles des jeunes adultes » Dans S. Bourdon et M. Vultur, dir. *Les jeunes et le travail*. Québec : Les Éditions de l'IQRC.
- Chartier, Roger. 1993. « Avant-Propos » Dans N. Elias. *Engagement et distanciation*. Paris : Fayard.
- Cicchelli, Vincenzo. 2001. « Les jeunes adultes comme objet théorique ». *Recherches et prévisions* (65) : 5-18.
- Citton, Yves. 2010. *L'avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation?* Paris : La Découverte.
- Clément, Jean-Paul. 1994. « Cadre d'analyse » Dans J.-P. Clément, J. Defrance et C. Pociello, dir. *Sport et pouvoirs au XX^e siècle*. Grenoble : Presses de l'Université de Grenoble.
- Coenen-Huther, Jacques. 1995. *Observation participante et théorie sociologique*. Paris : L'Harmattan.
- . 2004. *Sociologie des élites*. Paris : Armand Colin.
- Cohen, Élie. 1999. « Interviewer les élites économiques : épreuves et contre-épreuves » Dans S. Cohen, dir. *L'art d'interviewer les dirigeants*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Collectif quartier. 2013. <<http://collectifquartier.org/contexte-montrealais/vitrine-sur-les-quartiers/parc-extension/>> (consulté le 09/07/2013).
- Copans, Jean. 2008. *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris : Armand Colin.
- Corbin, Alain, dir. 2001. *L'avènement des loisirs, 1850-1960*. Aubier/Paris : Flammarion.
- Cornwell, Jocelyn et Bryan Gearing. 1989. « Biographical interview with older people ». *Health an Caring* 17 (1) : 36-43.
- Coulon, Alain. 1992. *L'École de Chicago*. Paris : Presses universitaires de France.

- Coyne, Imelda T. 1997. « Sampling in qualitative research. Purposeful and theoretical sampling; merging or clear boundaries? ». *Journal of Advanced Nursing* 26 : 623-30.
- Crocket, Hamish. 2013. « "This is men's ultimate" : (Re)creating multiple masculinities in elite open Ultimate Frisbee ». *International Review for the Sociology of Sport* 48 (3) : 318-33.
- Dardot, Pierre et Christian Laval. 2009. *La nouvelle raison du monde: essai sur la société néolibérale*. Paris : La découverte.
- . 2010. « Néolibéralisme et subjectivation capitaliste ». *Cités* (41) : 35-50.
- de Coninck, Frédéric et Francis Godard. 1990. « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité ». *Revue française de sociologie* 31 (1) : 23-53.
- de Gaulejac, Vincent. 1988. « L'histoire de vie, ou le temps recomposé ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* 18 (Mai) : 5-8.
- . 1999. *L'histoire en héritage : roman familial et trajectoire sociale*. Paris : Desclée de Brouwer.
- . 2005. *La société malade de la gestion : idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*. Paris : Éditions du Seuil.
- . 2010. « Le sujet face aux contradictions de la société hypermoderne » Dans N. Aubert, dir. *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*. Paris : l'Harmattan.
- de Gaulejac, Vincent et Shirley Roy. 1993. *Sociologies cliniques*. Marseille/Paris : Desclée de Brouwer.
- de Gaulejac, Vincent et al. 1994. *La lutte des places : insertion et désinsertion*. Paris Marseille: EPI ; Hommes et perspectives.
- de Singly, François. 2000. « Penser autrement la jeunesse ». *Lien social et Politiques* (43) : 9-21.
- . 2010. « Choisir des "lunettes" sociologiques pour mieux voir la réalité sociale » Dans F. De Singly, dir. *Nouveau Manuel de sociologie*. Paris : Armand Colin.

- Deal, Terrence E. et Allan A. Kennedy. 1982. *Corporate Cultures : the Rites and Rituals of Corporate Life*. Reading, MA./Don Mills, Ont. : Addison-Wesley Pub. Co.
- Defrance, Jacques. 1995. « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 ». *Sociologie et sociétés* 27 (1) : 15-31.
- Delmotte, Florence. 2012. « Termes clés de la sociologie de Norbert Elias » Dans Q. Deluermoz, dir. *Norbert Elias et le XX^e siècle. Le processus de civilisation à l'épreuve*. Paris : Perrin.
- Dubet, François. 2005. « Pour une conception dialogique de l'individu. L'individu comme machine à poser et à résoudre des problèmes sociologiques » *EspaceTemps*. <<http://www.espacetemps.net/articles/pour-une-conception-dialogique-de-lrsquoindividu/>> (consulté le 13/01/ 2006).
- Dubet, François, Marie Duru-Bellat et Antoine Vérétoit. 2010. *Les sociétés et leur école : emprise du diplôme et cohésion sociale*. Paris : Éditions du Seuil.
- Ducret, André. 2011. « Le concept de "configuration" et ses implications empiriques : Elias avec et contre Weber » *SociologieS*. <<http://sociologies.revues.org/3459>> (consulté le 29/04/ 2013).
- Dujarier, Marie-Anne. 2006. *L'idéal au travail*. Paris : PUF.
- Dumazedier, Joffre. 1962. *Vers une civilisation du loisir?* Paris : Éditions du Seuil.
- Dumazedier, Joffre et al. 1966. *Le loisir et la ville*. Paris : Éditions du Seuil.
- Dunning, Eric. 1992. « Figurationnal Sociology and the Sociology of Sport: Some Concluding Remarks » Dans E. Dunning et C. Rojek, dir. *Sport and Leisure in the Civilizing Process*. Toronto/Buffalo : University of Toronto Press.
- _____. 2002. « Figurationnal Contributions to the Sociological Study of Sport » Dans J. Maguire et K. Young, dir. *Theory, Sport & Society*. Oxford (UK) : Elsevier Science.
- _____. 2012. « Approche figurationnelle du sport moderne. Réflexions sur le sport, la violence et la civilisation » Dans Q. Deluermoz, dir. *Norbert Elias et le XX^e siècle. Le processus de civilisation à l'épreuve*. Paris : Éditions Perrin.
- Dunning, Eric et Kenneth Sheard. 1989. « La séparation des deux rugbys ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 79 (1) : 92-107.

- Dunning, Eric, D. Malcolm et I. Waddington. 2004. « Conclusion: Figural sociology and the development of modern sport » Dans E. Dunning, D. Malcolm et I. Waddington, dir. *Sport Histories. Figural studies of the development of modern sports*. London/New York : Routledge.
- Duret, Pascal. 2009. *Sociologie de la compétition*. Paris : Armand Colin.
- Durkheim, Émile. 1893. *De la division du travail social : études sur l'organisation des sociétés supérieures*. Paris : Alcan.
- . 1967 [1894]. *Les règles de la méthode sociologique*. 16^e édition. Paris : Presses Universitaires de France.
- . 1968 [1912]. *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système tolémique en Australie*. 5^e édition. Paris : Presses universitaires de France.
- Eckert, Henri. 2010. « Les jeunes, les études, le travail, l'autonomie... » Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland et V. Cicchelli, dir. *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Ehrenberg, Alain. 1991. *Le culte de la performance*. Paris : Calmann-Lévy.
- . 1995. *L'individu incertain*. Paris : Hachette.
- . 1998. *La fatigue d'être soi : dépression et société*. Paris : O. Jacob.
- . 2003. *Le culte de la performance*. Paris : Hachette.
- Elias, Norbert. 1973. *La civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy.
- . 1975. *La dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy.
- . 1985. *La société de cour*. Paris : Flammarion.
- . 1991a. *La société des individus*. Paris : Fayard.
- . 1991b. *Qu'est-ce que la sociologie*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- . 1991c. « Trop tard ou trop tôt. Notes sur la classification de la théorie du processus et de la configuration » Dans *Norbert Elias par lui-même*. Paris : Fayard.
- . 1993. *Engagement et distanciation*. Paris : Fayard.

- Elias, Norbert et Eric Dunning. 1986. *Quest for Excitement : Sport and Leisure in the Civilizing Process*. Oxford, UK/New York : Blackwell.
- Elias, Norbert et John L. Scotson. 1997. *Logiques de l'exclusion*. Paris : Fayard.
- Elliott, Anthony et John Urry. 2010. *Mobile Lives*. London/New York : Routledge.
- Evans-Pritchard, Edward E. 1976. *Witchcraft, Oracles, and Magic Among the Azande*. Oxford : Clarendon Press.
- Evans, Karen et Walter Heinz, dir. 1994. *Becoming Adults in England and Germany*. Parkston/Poole/Dorset : BEBC.
- Ferrarotti, Franco. 1980. « Les biographies comme instrument analytique et interprétatif ». *Cahiers internationaux de sociologie* 69 (Juillet-Décembre) : 227-48.
- Florida, Richard L. 2004. *The Rise of the Creative Class : and How it's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*. New York : Basic Books.
- Foucault, Michel. 1976. *Histoire de la sexualité. Tome 1. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- Freidson, Eliot. 1986. *Professional Powers. A Study of the Institutionalization of Formal Knowledge*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Freitag, Michel. 1999. « La globalisation contre les sociétés. Par delà l'échec circonstanciel de l'AMI : la portée historique de l'autonomisation du capital financier » Dans M. Freitag et E. Pineault, dir. *Le monde enchaîné*. Québec : Éditions Nota Bene.
- Furlong, Andy, Dan Woodman et Johanna Wyn. 2011. « Changing times, changing perspectives : Reconciling "transition" and "cultural" perspectives on youth and young adulthood ». *Journal of Sociology* 47 (335) : 356-68.
- Galland, Olivier. 2007. *Sociologie de la jeunesse*. 4^e édition. Paris : Armand Colin.
- Gaudillière, Jean-Paul. 2006. *La médecine et les sciences. XIX^e-XX^e siècles*. Paris : La Découverte.
- Gauthier, Madeleine. 2000. « L'âge des jeunes : "un fait social instable" ». *Lien social et Politiques* (43) : 23-32.

- Gauthier, Madeleine et al. 2001. « Les modes de vie et les pratiques culturelles des jeunes: homogénéisation de la culture et individualisation des pratiques? ». *Loisir et société/Society and Leisure* (2) : 431-51.
- Giddens, Anthony. 1987. *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*. Paris : Presses universitaires de France.
- . 1990. *The Consequences of Modernity*. Stanford, Calif. : Stanford University Press.
- . 1991a. *Modernity and Self-Identity : Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford, Calif. : Stanford University press.
- . 1991b. « Structuration theory : past, present and future » Dans C. Byant, Jary. D. , dir. *Giddens' Theory of Structuration : A Critical Appreciation*. London/NY : Routledge.
- . 1992. *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love, and Eroticism in Modern Societies*. Stanford, Calif. : Stanford University Press.
- . 2000. *Runaway World : How Globalisation is Reshaping our Lives*. New York : Routledge.
- Gold, Raymond. 1958. « Roles in sociological field observations ». *Social Forces* 36 (3) : 217-23.
- Gotman, Anne. 2010. « Transformer une question sociale en question sociologique » Dans F. De Singly, dir. *Nouveau manuel de sociologie*. Paris : Armand Colin.
- Granovetter, Mark. 1983. « The Strength of Weak Ties : A Network Theory Revisited ». *Sociological Theory* 1 : 201-33.
- Grell, Paul. 1986. « Les récits de vie : une méthodologie pour dépasser les réalités partielles » Dans D. Desmarais et P. Grell, dir. *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal : Saint-Martin.
- Griggs, Gerald. 2009a. « "Just a Sport Made up in a Car Park?" : the "soft" landscape of Ultimate Frisbee ». *Social & Cultural Geography* 10 (7) : 757-70.
- . 2009b. « The Origins and Development of Ultimate Frisbee » *The Sport Journal* 12 (3). <<http://www.thesportjournal.org/article/origins-and-development-ultimate-frisbee>> (consulté le 30/05/2012).

- . 2011. « "This Must Be the Only Sport in the World Where Most of the Players Don't Know the Rules" : Operationalizing Self-refereeing and the Spirit of the Game in UK Ultimate Frisbee ». *Sport in Society* 14 (1) : 97-110.
- Guay, Louis et Pierre Hamel. 2004. « Les villes contemporaines à la croisée des choix collectifs et individuels ». *Recherches sociographiques* 45 (3) : 427-39.
- Gutwirth, Jacques. 2003. « L'ethnologie, science ou littérature? ». *Anthropos* 98 (1) : 179-86.
- Habermas, Jürgen. 1994. « Three normative models of democracy ». *Constellations* 1 (1) : 1-10.
- Halbwachs, Maurice. 1994 [1925]. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Hamel, Jacques. 1993. « The case study in sociology : The contribution of methodological research in the French language ». *The Canadian Review of Sociology and Anthropology* 30 (4) : 488-509.
- . 1997. *Étude de cas et sciences sociales*. Montréal : Harmattan.
- . 2007. « Le rapport au travail et la "génération numérique" » Dans S. Boudon et M. Vultur, dir. *Les jeunes et le travail*. Québec : Les Éditions de l'IQRC.
- Hamel, Jacques et al. 2010. « Étudier et être étudiant, quelles valeurs pour les jeunes d'aujourd'hui? » Dans J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland et V. Cicchelli, dir. *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Hayes, Roger et Reginald Watts. 1986. *Corporate revolution. New strategies for executive leadership*. New York : Nichols Publishing Company.
- Hoerning, E.M. 1988. « Les expériences de vie: charge ou défi ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* 18 (Mai) : 37-42.
- Honneth, Axel. 2004. « La théorie de la reconnaissance : Une esquisse ». *Revue du MAUSS* 1 (23) : 133-6.
- Houle, Gilles. 1986. « Histoires et récits de vie : la redécouverte obligée du sens commun » Dans D. Desmarais et P. Grell, dir. *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal : Saint-Martin.

- . 1987. « Le sens commun comme forme de connaissance : de l'analyse clinique en sociologie ». *Sociologie et sociétés* 19 (2) : 77-86.
- . 1997. « L'histoire de vie ou le récit de pratique » Dans B. Gauthier, dir. *Recherche sociale*. Montréal : P.U.Q.
- . 2000. « De l'expérience singulière au savoir sociologique ». *Revue Internationale de Psychosociologie* 6 (14) : 61-72.
- Hughes, Everett Cherrington. 1943. *French Canada in transition*. Chicago : University of Chicago Press.
- Humphreys, Duncan. 2003. « Selling out Snowboarding. The Alternative Response to Commercial Co-optation » Dans R. Rinehart et S. Sydnor, dir. *To the Extreme. Alternative Sports, Inside and Out*. Albany : State University of New York Press.
- Inglehart, R. 1993. *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*. Paris : Economica.
- Junker, Buford. 1960. *Field work : an introduction to the social sciences*. Chicago : University of Chicago Press.
- Kane, Maurice J. et Robyn Zink. 2004. « Package adventure tours : markers in serious leisure careers ». *Leisure Studies* 23 (4) : 329-45.
- Kaufmann, Jean-Claude et François de Singly. 1996. *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.
- . 2011. *L'entretien compréhensif*. 3e éd. Paris : Colin.
- Kay, Joanne et Suzanne Laberge. 2002a. « Mapping the Field of "AR" : Adventure Tacing and Bourdieu's Concept of Field ». *Sociology of Sport Journal* 19 (1) : 25-46.
- . 2002b. « The "new" corporate habitus in adventure racing ». *International Review for the Sociology of Sport* 31 (1) : 17-36.
- . 2004. « "Mandatory equipment" : women in adventure racing » Dans B. Wheaton, dir. *Understanding Lifestyle Sports. Consumption, Idenity and Difference*. London/NY : Routledge.
- Kellerhals, J., E. Lazega et P.-Y. Troutot. 1983. « Quelques notes sur l'utilisation interactive du récit de vie ». *Revue suisse de sociologie* 9 (1) : 127-36.

- Kracauer, Siegfried. 2000 [1929]. *Les employés*. Paris : Avinus.
- Kusz, Kyle. 2003. « BMX, Extreme Sports, and the Withe Male Backlash » Dans R. Rinehart et S. Sydnor, dir. *To the Extreme. Alternative Sports Inside and Out*. Albany : State University of New York Press.
- . 2004. « Extreme America : the cultural politics of extreme sports in 1990s America » Dans B. Wheaton, dir. *Understanding Lifestyle Sports. Consumption, Identity and Difference*. London/NY : Routledge.
- Laberge, Suzanne et Mathieu Albert. 1996. « Sports à risque, rapports à la mort et culture postmoderne » Dans E. Volant, J. Lévy et D. Jeffry, dir. *Les risques et la mort*. Montréal : Méridien.
- Lafabrègue, Claude. 2001. « La dynamique de la pratique sportive des jeunes ». *Loisir et Société / Society and Leisure* 24 (1) : 81-109.
- Lahire, Bernard. 2002. *Portraits sociologiques : dispositions et variations individuelles*. Paris : Nathan.
- . 2005a. « Dispositions et contextes d'action : le sport en questions » Dans *L'esprit sociologique*. Paris : La Découverte.
- . 2005b. *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris : Armand Colin.
- Lalivè D'Épinay, Ch. 1983. « Récits de vie et vie quotidienne ». *Revue suisse de sociologie* 9 (1) : 37-44.
- Lamont, Michèle. 1992. *Money, Morals & Manners. The culture of the French and the American Upper-Middel Class*. Chicago/London : The University of Chicago Press.
- Lash, Scott. 2003. « Reflexivity as Non-Linearity ». *Theory, Culture & Society* 20 (2) : 49-57.
- Laval, Christian. 2007. *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*. Paris : Gallimard.
- . 2009. « Les nouvelles usines du savoir du capitalisme universitaire ». *Revue du MAUSS* 1 (33) : 173-84.
- Lazega, Emmanuel et Marianne Modak. 1983. « Le cérémonial des présentations prolongées ». *Revue suisse de sociologie* 9 (1) : 137-68.

- Le Breton, David. 1991. *Passions du risque*. Paris : Métailié.
- . 2008. *La sociologie du corps*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Le Goff, Jean-Pierre. 2003. *La barbarie douce. La modernisation des entreprises et de l'école*. Paris : La Découverte.
- Le Tordu, Anne. 1995. « L'exploitation des témoignages oraux ». *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* 27 (2) : 215-52.
- Legault, Gilles. 1991. *Réussir la qualité totale dans une entreprise de services*. Boucherville, Québec : Éd. G. Vermette.
- Lenoir, Remi. 1989. « Objet sociologique et problème social » Dans P. Champagne, dir. *Initiation à la pratique sociologique*. Paris : Dunod.
- Lessem, Ronnie. 1985. *The roots of excellence*. London, Ontario : Fontana/Collins.
- Lévi-Strauss, Claude. 1955. *Tristes tropiques*. Paris : Plon.
- Lewis, Oscar et Céline Zins. 1963. *Les enfants de Sánchez : autobiographie d'une famille mexicaine*. Paris : Gallimard.
- Lieberherr, Françoise. 1983. « L'entretien, un lieu sociologique ». *Revue suisse de sociologie* 2 : 391-406.
- Lipovetsky, Gilles. 1983. *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Gallimard.
- Lipovetsky, Gilles et Sébastien Charles. 2004. *Les temps hypermodernes*. Paris : Grasset.
- Little, Donna E. 2002. « Women and adventure recreation : reconstructing leisure constraints and adventure experiences to negotiate continuing participation ». *Journal of Leisure Research* 34 (2) : 157-77.
- Lojkine, Jean. 1992. *Les jeunes diplômés. Un groupe social en quête d'identité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Loret, Alain. 1995. *Génération Glisse. Dans l'eau, l'air, la nage... la révolution du sport des "années fun"*. Paris : Éditions Autrement.
- Lyng, Stephen. 1990. « Edgework : A Social Psychological Analysis of Voluntary Risk Taking ». *The American Journal of Sociology* 95 (4) : 851-86.

- . 2005. *Edgework : The Sociology of Risk-Taking*. New York/London : Routledge.
- Lyotard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*. Paris : Éditions de Minuit.
- MacCrimmon, Kenneth R., Donald A. Wehrung et William Thomas Stanbury. 1986. *Taking risks : the management of uncertainty*. New York /London : Free Press /Collier Macmillan Publishers.
- MacKay, Steph et Christine Dallaire. 2013. « Skirtboarder net-a-narratives : Young women creating their own skateboarding (re)presentations ». *International Review for the Sociology of Sport* 48 (2) : 171-95.
- Maguire, Joseph A. 1999. *Global Sport. Identities, Societies, Civilizations*. Cambridge : Polity Press.
- . 2011 a. « Power and global sport: zones of prestige, emulation and resistance ». *Sport in Society: Cultures, Commerce, Media, Politics* 14 (7-8) : 1010-026.
- . 2011 b. « Studying sport through the lens of historical sociology and/or sociological history ». *Sport in Society: Cultures, Commerce, Media, Politics* 14 (7-8) : 872-882.
- Malafrente, V. 1998. *The Complete Book of Frisbee*. Oceanside : American Trends.
- Malcolm, Dominic. 1997. « Stacking in cricket: A figurational sociological re-appraisal of centrality ». *Sociology of Sport Journal* 14 (3) : 265-284.
- . 2002. « Cricket and Civilizing Processes ». *International Review for the Sociology of Sport* 37 (1) : 37-56.
- . 2004. « Cricket : civilizing and de-civilizing process in the imperial game » Dans E. Dunning, D. Malcolm et I. Waddington, dir. *Sport Histories. Figurational studies of the development of modern sports*. London/New York : Routledge.
- Malinowski, Bronislaw. 1933. *Moeurs et coutumes des Mélanésien*s. Paris : Payot.
- . 1963. *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Gallimard.
- Marshall, Catherine et Gretchen B. Rossman. 1989. *Designing qualitative research*. Newbury Park, Calif. : Sage Publications.

- Martinet, Alain Charles et Georges Petit. 1982. *L'entreprise dans un monde en changement*. Paris : Éditions du Seuil.
- Martuccelli, Danilo. 2002. *Grammaires de l'individu*. Paris : Gallimard.
- . 2004. « Pour une sociologie de l'individuation » Dans V. Caradec et D. Martuccelli, dir. *Matériaux pour une sociologie de l'individu. Perspectives et débats*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion.
- . 2005. « Les trois voies de l'individu sociologique » *Espaces-Temps*. <<http://www.espacestemps.net/articles/les-trois-voies-de-lrsquoindividu-sociologique/>> (consulté le 08/06/2005).
- . 2009. « Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pourquoi, pour qui, comment ? ». *Sociologie et sociétés* 41 (1) : 15-33.
- . 2010. *La société singulariste*. Paris : A. Colin.
- Marx, Karl. 1996 [1844]. *Manuscrits de 1844. (Economie politique et philosophie)*. Paris : GF Flammarion.
- Mauss, Marcel. 1960. *Sociologie et anthropologie*. 2^e éd. Paris : Presses universitaires de France.
- Mawson, L. M. 2002. « The eXtreme sport challenge for sport managers ». *International Journal of Sport Management* 3 (Oct.) : 249-61.
- McGrew, Anthony. 1996. « A Global Society? » Dans S. Hall et al. dir. *Modernity. An Introduction to Modern Societies*. Oxford (UK) : Blackwell.
- Mead, Margaret. 1953. *Sociétés, traditions et technologie*. Paris : Unesco.
- Mennesson, Christine. 2000. « "Hard" Women and "Sofy" Women : The Social Construction of Identities among Female Boxers ». *International Review for the Sociology of Sport* 35 (1) : 21-33.
- Mercure, Daniel et Mircea Vultur. 2010. *La signification du travail. Nouveau modèle productif et éthos du travail au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Mercure, Daniel, Mircea Vultur et Charles Fleury. 2012. « Valeurs et attitudes des jeunes travailleurs à l'égard du travail au Québec : une analyse intergénérationnelle ». *Relations Industrielles* 67 (2) : 177-98.

- Merton, Robert King, Marjorie Fiske et Patricia L. Kendall. 1956 [1945]. *The focused interview : a manual of problems and procedures*. Glencoe, Ill. : Free Press.
- Michelat, Guy. 1975. « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie ». *Revue française de sociologie* 16 : 229-47.
- Michon, Pascal. 2005. *Rythmes, pouvoir, mondialisation*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Mills, Charles Wright. 1956. *The power elite*. New York : Oxford University Press.
- Morin, Dominique, Andrée Fortin et Carole Després. 2000. « À des lieux du stéréotype banlieusard : les banlieues de Québec construites dans les années 1950 et 1960 ». *Cahiers québécois de démographie* 29 (2) : 335-56.
- Mosca, Gaetano. 1939. *The ruling class*. New York : McGraw-Hill.
- Moulin, Stéphane. 2010. « Façonner les jeunes: une comparaison France/Québec » Dans J. Hamel et al. dir. *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Mounet, Jean-Pierre et Pierre Chifflet. 2003. « From Extreme to Standardization » Dans R. Rinehart et S. Sydnor, dir. *To the Extreme. Alternative Sports, Inside and Out*. Albany : State University of New York Press.
- Murphy, P. et al. 1990. *Football on Trial*. London : Roudledge.
- Noy, Chaim. 2008. « Sampling knowledge : The Hermeneutics of Snowball Sampling in Qualitative Research ». *International Journal of Social Research Methodology* 11 (4) : 327-44.
- Ohl, Fabien. 2001. « Les usages sociaux des objets : paraître "sportif " en ville ». *Loisir et Société / Society and Leisure* 24 (1) : 111-36.
- Pagès, Max. 1998. *L'emprise de l'organisation*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Palmer, Catherine. 2004. « Death, danger and the selling of risk in adventure sports » Dans B. Wheaton, dir. *Understanding Lifestyle Sports. Consumption, Identity and Difference*. London/NY: Routledge.
- Parent, Frédéric. 2009. *Dieu, le capitalisme et le développement local. Conflits sociaux et enracinement territorial. Étude monographique d'un village québécois*. (Thèse de doctorat, Département de sociologie, Université de Montréal).

- Pattison, Lindsay. 2011. *"The Dynamics of the Disc". Ultimate (Frisbee), Community, & Memory, 1968-2011*. (Thèse de doctorat, Department of History, Concordia University).
- Paugam, Serge. 2008. *La pratique de la sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pelletier, Guy. 1999. « Le leadership au sein des organisations : une histoire inachevée... » Dans P. Cabin et J.-C. Ruano-Barbalan, dir. *Le Management aujourd'hui : Théories et pratiques*. Paris : Demos.
- Peneff, J. 1988. « Le mythe dans l'histoire de vie ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* 18 (Mai) : 8-14.
- Peneff, Jean. 1990. *La méthode biographique : de l'école de Chicago à l'histoire orale*. Paris : A. Colin.
- . 2011. « Le sens de l'observation est-il utile en sociologie? » *SociologieS. Expériences de recherche. Champs de recherche et enjeux de terrain*. <<http://sociologies.revues.org/3658>> (consulté le 24/01/2013).
- Peretz, Henri. 1998. *Les méthodes en sociologie : l'observation*. Paris : Éditions La Découverte.
- . 2002. « Préface » Dans W. F. Whyte. *Street Corner Society*. Paris : La Découverte.
- Peters, Thomas J. et Nancy Austin. 1985. *La Passion de l'Excellence*. Paris : InterÉditions.
- Peters, Thomas J. et Robert H. Waterman. 2004. *Le prix de l'excellence*. Paris : Dunod.
- Pinçon, Michel et Monique Pinçon-Charlot. 1989. *Dans les beaux quartiers*. Paris : Éditions du Seuil.
- . 2002. *Voyage en grande bourgeoisie : journal d'enquête*. 2^e éd. mise à jour. Paris : Presses universitaires de France.
- . 2003. *Sociologie de la bourgeoisie*. Paris : Éditions La Découverte.
- . 2007. *Les ghettos du Gotha : comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris : Éditions du Seuil.

- Pineau, Gaston. 1980. *Vies des histoires de vie*. Montréal : Université de Montréal (Faculté de l'éducation permanente, Bureau de la recherche).
- . 1986. « Dialectique des histoires de vie » Dans D. Desmarais et P. Grell, dir. *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal : Saint-Martin.
- Pineau, Gaston et Jean-Louis Le Grand. 1996. *Les histoires de vie*. 2^e éd. corr. Paris : Presses universitaires de France.
- Pineau, Gaston et Marie-Michèle. 1983. *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*. Montréal Paris : Éditions Saint-Martin/Edilig.
- Pociello, Christian. 1999. *Les cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*. Paris : Presses universitaires de France.
- Poirier, Jean, Paul Raybaut et Simone Clapier Valladon. 1993. *Les récits de vie : théorie et pratique*. 3^e éd. mise à jour. Paris : Presses universitaires de France.
- Poupart, Jean. 1993. « Discours et débats autour de la scientificité des entretiens de recherche ». *Sociologie et sociétés* 25 (2) : 93-110.
- . 1998. *La recherche qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec*. Montréal : G. Morin.
- Pronovost, Gilles. 1997. *Loisir et société : traité de sociologie empirique*. 2^e éd. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- . 2005. *Temps sociaux et pratiques culturelles*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- . 2012. « Transformations des significations du loisir au Québec ». *Recherches Sociographiques* 53 (3) : 621-43.
- Queloz, Nicolas. 1987. « L'approche biographique en sociologie. Essai d'illustration et de synthèse » Dans U. d. N. Institut d'ethnologie. *Histoires de vie. Approche pluridisciplinaire*. Neuchâtel/Paris : Éditions de l'institut d'ethnologie de Neuchâtel, Éditions de la Maison des sciences de l'homme de Paris.
- Queval, Isabelle. 2004. « Sport : les ambiguïtés de la performance » Dans *La performance, une nouvelle idéologie?* Paris : La Découverte.

- . 2007. « Une catégorie du corps rationnel : l'intérieur et l'extérieur ». *Communications* (81) : 101-6.
- . 2008. *Le corps aujourd'hui*. Paris : Gallimard.
- Rinehart, R. 1999. « Extreme sports : grass roots or electronic sport? ». *Business of sport* 4 (1) : 8-9.
- Rinehart, R. E. Sydnor S. 2003. *To the Extreme. Alternative Sports, Inside and Out*. Albany N.Y. : SUNY Press.
- Rinehart, Robert. 1998. « Inside of the Outside. Pecking Orders Within Alternative Sport at ESPN's 1995 "The eXtreme Games" ». *Journal of Sport & Social Issues* 22 (4) : 398-415.
- Rios, Diego. 2005. « Social Complexity and the Micro-Macro Link ». *Current Sociology* 53 (5) : 773-87.
- Robbins, Blaine. 2004. « "That's Cheap". The Rational Invocation of Norms, Practices, and an Ethos in Ultimate Frisbee ». *Journal of Sport and Social Issues* 28 (3) : 314-37.
- Robinson, Victoria. 2004. « Taking risks : identity, masculinities and rock climbing » Dans B. Wheaton, dir. *Understanding Lifestyle Sports. Consumption, Identity and Difference*. London/NY : Routledge.
- Roethlisberger, Fritz Jules et W.J. Dickson. 1961. *Management and the worker : an account of a research program conducted by the Western Electric Company*. Cambridge : Harvard University Press.
- Rothman, Robert A. 1998. *Working. Sociological Perspectives*. New Jersey : Prentice Hall.
- Sabourin, Paul. 1993. « La régionalisation du social: une approche de l'étude de cas en sociologie ». *Sociologie et sociétés* 25 (2) : 69-91.
- . 1997. « Perspectives sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs ». *Sociologie et sociétés* 29 (2) : 139-61.
- . 2005. « Médiateurs et médiations sociales constitutives de l'épistémè de la connaissance économique au Québec dans la première moitié du XX^e siècle ». *Sociologie et sociétés* 37 (2) : 119-152.

- Sainsaulieu, Renaud. 1999. « Cultures et identités » Dans P. Cabin et J.-C. Ruano-Borbalan, dir. *Le management aujourd'hui : Théories et pratiques*. Paris : Demos.
- Sansot, Pierre. 2004. *Poétique de la ville*. Paris : Payot & Rivages.
- Sassen, Saskia. 2009. *La globalisation : une sociologie*. Paris : Gallimard.
- Sennett, R. 1995. *Les Tyrannies de l'intimité*. Paris : Éditions du Seuil.
- Sennett, Richard. 2006. *La culture du nouveau capitalisme* Paris : Albin Michel.
- Sheard, Ken. 2004. « Boxing in the western civilizing process » Dans E. Dunning, D. Malcolm et I. Waddington, dir. *Sport Histories. Figurational studies of the development of modern sports*. London/New York : Routledge.
- Siméoni, D. 1988. « Du récit de vie comme mise en scène du discours ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* 18 (Mai) : 31-5.
- Simmel, Georg. 1989 [1904]. « La mode » Dans *Philosophie de la modernité*. Paris : Payot.
- . 1999 [1908]. « Le conflit » Dans *Études sur les formes de la socialisation*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Skille, Eivind Asrum. 2005. « Individuality or cultural reproduction? Adolescents' Sport Participation in Norway : Alternative versus Conventional Sports ». *International Review for the Sociology of Sport* 40 : 307-20.
- Soulé, Bastien et Jean Corneloup. 2007. *Sociologie de l'engagement corporel : risques sportifs et pratiques "extrêmes" dans la société contemporaine*. Paris : Armand Colin.
- Stebbins, Robert A. 1982. « Serious Leisure : A Conceptual Statement ». *Pacific Sociological Review* 25 (2) : 251-72.
- . 1996. « Cultural Tourism as Serious Leisure ». *Annals of Tourism Research* 23 (4) : 948-50.
- . 1997. « Casual Leisure: A Conceptual Statement ». *Leisure Studies* 16 (1) : 17-25.
- . 2001. « Serious Leisure ». *Society* 38 (4) : 53-7.

- . 2003. « Sport and Leisure » Dans Reynolds et al., dir. *Handbook of Symbolic Interactionism*, Walnut Creek, CA : AltaMira.
- Stempel, Carl. 2005. « Adult Participation Sports as Cultural Capital. A Test of Bourdieu's Theory of the Field of Sports ». *International Review for the Sociology of Sport* 40 (4) : 411-32.
- Stokvis, Ruud. 1992. « Sports and Civilization: Is Violence the Central Problem? » Dans E. Dunning et C. Rojek, dir. *Sport and Leisure in the Civilizing Process*. Toronto/Buffalo : University of Toronto Press.
- . 2005. « The Civilizing Process Applied to Sports. A Response to Dominic Malcolm - Cricket and Civilizing Processes ». *International Review for the Sociology of Sport* 40 (1) : 111-114.
- Sue, Roger. 1992. « The Origins of the Sociology of Social Time ». *L'Année Sociologique* 42 : 283-97.
- Tchernia, J.F. 2005. « Les jeunes Européens, leur rapport au travail » Dans O. Galland et B. Roudet, dir. *Les jeunes Européens et leurs valeurs: Europe occidentale, Europe centrale et Europe orientale*. Paris : La Découverte.
- Tedlock, Barbara. 1991. « From Participant Observation to the Observation of Participation : The Emergence of Narrative Ethnography ». *Journal of Anthropological Research* 47 (1) : 69-94.
- Thompson, E. P. et Alain Maillard. 2004. *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*. Paris : La Fabrique Éditions.
- Thompson, Paul. 1980. « Des récits de vie à l'analyse du changement social ». *Cahiers internationaux de sociologie* 69 (Juillet-Décembre) : 249-68.
- Touraine, Alain et Farhad Khosrokhavar. 2005. *La recherche de soi : dialogue sur le sujet*. Paris : Librairie générale française.
- Trottier, Claude. 2000. « Questionnement sur l'insertion professionnelle des jeunes ». *Lien social et Politiques* (43) : 93-101.
- Urry, John. 2000. *Sociology beyond societies : mobilities for the twenty first century*. London : Routledge.
- Van de Velde, Cécile. 2007. « Autonomie et insertion des jeunes adultes, une comparaison France-Danemark ». *Horizons stratégiques* 2 (4) : 30-42.

- . 2008. *Devenir adulte : sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. Paris : PUF.
- Veblen, Thorstein. 1978 [1899]. *Théorie de la classe de loisir*. Paris : Gallimard.
- Vigarelo, Georges. 1994. « Préface » Dans J.-P. Clément, J. Defrance et C. Pociello, dir. *Sports et pouvoir au XX^e siècle*. Grenoble : Presses de l'Université de Grenoble.
- . 2004. *Le corps redressé, histoire d'un pouvoir pédagogique*. Paris : Armand Colin.
- Vigarelo, Georges, Alain Corbin et Jean-Jacques Courtine. 2005. *Histoire du corps*. Paris : Éditions du Seuil.
- Wacquant, Loïc J. D. 2002. *Corps & âme : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone.
- Walters, Kirsten S. 2008. *Ultimate Spin : Contesting the Rhetoric, Contercultural Ethos and Commodification of the Ultimate "Frisbee" Sport, 1968-2008*. (Thèse de doctorat, American Studies, University of Iowa).
- Weber, Max. 2002 [1904-5]. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.
- Weiss, Gail. 1999. *Body Images : Embodiment as Intercorporeality*. New York : Routledge.
- Wheaton, Belinda. 2003. « A Subculture of Commitment » Dans R. Rinehart et S. Sydnor, dir. *To the Extreme. Alternative Sports Inside and Out*. Albany : State University of New York Press.
- . 2004a. « Introduction: Mapping the lifestyle sport-scape » Dans B. Wheaton, dir. *Lifestyle Sport: Consumption, Identity and Difference*. London : Routledge.
- . 2004b. « "New lads"? Competing masculinities in the windsurfing culture » Dans B. Wheaton, dir. *Understanding Lifestyle Sports. Consumption, Identity and Difference*. London/New York : Routledge.
- White, Lynn. 1994. « Coresidence and Leaving Home : Young Adults and Their Parents ». *Annual Review of Sociology* 20 : 81-102.

- Whyte, William F. 2002 [1943]. *Street corner society : La structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris : La Découverte.
- Whyte, William Foote et Kathleen King Whyte. 1984. *Learning from the field : a guide from experience*. Beverly Hills : Sage Publications.
- Wiley, Kenny. 2014. « An Open Letter to Male Ultimate Players... From a Guy ». SkyD Magazine < <http://skydmagazine.com/2014/04/open-letter-male-ultimate-players-guy/>> (consulté le 02/05/2014).
- Wolfe, Alan. 1989. *Whose Keeper? Social Science and Moral Obligation*. Berkeley : University of California Press.
- Xiberas, M. 1988. « Amnésie collective, anamnèse singulière ». *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* 18 (Mai) : 35-7.
- Yonnet, Paul. 1998. *Système des sports*. Paris : Gallimard.
- . 2004. *Huit leçons sur le sport*. Paris : Gallimard.
- Zagoria, Adam et Pasquale Leonardo. 2005. *Ultimate. The First Four Decades*. Maynard, C.A. : Ultimate History.
- Zonabend, Françoise. 1980. *La mémoire longue : temps et histoires au village*. Paris : Presses universitaires de France.
- Zorbaugh, Harvey Warren. 1969 [1929]. *The Gold Coast and the Slum : A Sociological Study of Chicago's Near North Side*. Chicago : University of Chicago Press.
- Zuckerman, Harriet. 1972. « Interviewing an Ultra-Elite ». *The Public Opinion Quarterly* 36 (2) : 159-75.

Annexes

ANNEXE 1:

MODÈLE DE BASE DU CANEVAS D'ENTRETIEN ADRESSÉ AUX JEUNES PROFESSIONNELS SPORTIFS¹⁰⁷

A) ORIGINES SOCIO-FAMILIALES

- Parlons de vos origines familiales...
 - Parlez-moi de vos parents, qu'est-ce qu'ils font dans la vie? D'où viennent-ils?
 - Avez-vous des frères et sœurs? Parlez-moi un peu d'eux.
 - Y a-t-il d'autres membres de la famille qui étaient proches de vous dans votre enfance?
- Mis à part votre famille proche, quelles sont les personnes qui vous ont le plus marqué dans la vie?
- Parlez-moi du milieu duquel vous êtes issu, dans lequel vous avez grandi.
- Quelles sont les expériences de votre enfance qui vous ont le plus marquées?

B) ÉCOLE ET APPRENTISSAGE

- Parlez-moi de votre parcours scolaire, de la petite école jusqu'à maintenant.
- Quels sont vos souvenirs d'école, comment décririez-vous votre expérience scolaire?
- Quels sont les apprentissages que vous avez le plus retenus et dont vous vous souvenez encore?
- Mis à part l'école, où avez-vous appris des choses importantes pour votre vie? De quels types d'apprentissages s'agit-il?
- Quels sont les événements ou les personnes qui vous ont aidé à faire votre choix de carrière? Qu'est-ce qui vous a amené à faire ce type d'activité?

¹⁰⁷ Étant donné que mon style d'entretien était non directif et basé sur le principe de rétroaction, ce canevas correspond uniquement à un guide (ou scénario de base) qui a été librement adapté lors de la conduction des entretiens. En d'autres mots, les questions changeaient souvent de place ou de formulation, puisque j'ai essayé de garder un format de conversation (basé sur les relances) pour favoriser la fluidité du récit.

C) VIE PROFESSIONNELLE

- Quelle sont les principales caractéristiques de votre métier?
- À votre avis, quelles sont les principales qualités d'un bon _____ (métier)?
- Qu'est-ce que vous aimez le plus de votre métier?
- Qu'est-ce que vous aimez le moins de votre métier?
- Racontez-moi une journée typique de travail.
- Comment avez-vous appris à maîtriser votre métier? Avez-vous suivi des formations spécialisées pour l'exercer? Lesquelles?
- Que pensez-vous de votre milieu de travail? Comment décririez-vous votre domaine professionnel?
- Quels sont vos projets pour l'avenir? Quelles sont vos ambitions professionnelles?
- Comment vous voyez-vous professionnellement dans l'avenir?

D) REPRÉSENTATION SOCIALE DES LOISIRS

- Comment avez-vous commencé à faire du sport?
- Cela fait combien de temps que vous pratiquez des activités physiques?
- Qui vous a introduit à cette activité? Qui vous a appris à la faire?
- Quelle sont les activités de loisir qui vous passionnent le plus et pourquoi?
- Quand est-ce que vous avez commencé à pratiquer ce type d'activité?
- Comment définissez-vous ce type de loisir?
- Est-ce que ce type de sport requière une préparation spéciale?
- Est-ce que cela prend beaucoup de temps avant de maîtriser ce type de sport?
- Est-ce que c'est un sport qui requière un équipement spécial?
- Parlez-moi de votre opinion des sports d'équipe.
- Comment décririez-vous ce sport? Quelles sont ses principales caractéristiques?
- Quel est votre plus beau souvenir de ce sport?
- Quel est votre pire moment?
- Quel est votre meilleur exemple de joueur(se)?
- À votre avis, est-ce que ce sport vous aide à développer des habiletés particulières?
- Quelles sont les principaux avantages et contraintes de la pratique de ce sport? (accessibilité, habiletés techniques, connaissance des règles et du milieu, possibilité de pratique dans les temps libres, etc.)?
- Quelles sont les valeurs que vous apprenez en faisant ces activités? Donnez des exemples.
- Avez-vous constaté une évolution dans la pratique de ce sport depuis que vous le pratiquez?

E) RELATION FORMATION SPORTIVE- TRAVAIL

- D'après votre propre expérience, quels sont les liens que vous voyez entre la pratique des activités sportives et la vie professionnelle des gens qui le pratiquent?

ANNEXE 2 :

PROFIL SOCIODÉMOGRAPHIQUE DE PARC-EXTENSION ET DE VILLERAY (SOURCE : RECENSEMENT 2006)

Parc-Extension

Population : 30 255 personnes

Personnes à faible revenu : 12 526, soit 41,4 % (22,8 % sur l'île de Montréal)

Jeunes (0-14 ans) : 19,3 % (15,7 % sur l'île de Montréal)

Aînés (65 ans et plus) : 13,3 % (14,6 % sur l'île de Montréal)

Personnes vivant seules : 12,9 % (17,5 % sur l'île de Montréal)

Aînés vivant seuls : 3,9 % (5,2 % sur l'île de Montréal)

Familles avec ou sans enfants : 7 725

Familles avec enfants : 73,7 % (62,7 % sur l'île de Montréal)

Familles monoparentales : 29,1 % (33,0 % sur l'île de Montréal)

Personnes de 15 ans et plus sans certificat d'études secondaires : 41,5 % (21,5 % sur l'île de Montréal)

Immigrants : 61,6 % (30,7 % sur l'île de Montréal)

Nouveaux immigrants : 18,1 % (7,5 % sur l'île de Montréal)

Minorités visibles : 61,0 % (25,0 % sur l'île de Montréal)

Langue maternelle :

Français 8,2 % (48,8 % sur l'île de Montréal)

Anglais 9,6 % (16,8 % sur l'île de Montréal)

Autres 78,4 % (31,7 % sur l'île de Montréal)

Ménages locataires : 81,1 % (62,1 % sur l'île de Montréal)

Ménages locataires consacrant 30 % ou plus du revenu au logement : 41,1 % (38,7 % sur l'île de Montréal)

Familles monoparentales à faible revenu : 695, soit 42,0 % (28,4 % sur l'île de Montréal)

Enfants de moins de 6 ans à faible revenu : 1 336 soit 51,6 % (29,7 % sur l'île de Montréal)

Villeray

Population : 43 770 personnes

Personnes à faible revenu : 11 122, soit 25,5 % (22,8 % sur l'île de Montréal)

Jeunes (0-14 ans) : 13,1 % (15,7 % sur l'île de Montréal)

Aînés (65 ans et plus) : 12,1 % (14,6 % sur l'île de Montréal)

Personnes vivant seules : 22,6 % (17,5 % sur l'île de Montréal)

Aînés vivant seuls : 4,9 % (5,2 % sur l'île de Montréal)

Familles avec ou sans enfants : 10 655

Familles avec enfants : 57,8 % (62,7 % sur l'île de Montréal)

Familles monoparentales : 39,1 % (33,0 % sur l'île de Montréal)

Personnes de 15 ans et plus sans certificat d'études secondaires : 21,4 % (21,5 % sur l'île de Montréal)

Immigrants : 27,0 % (30,7 % sur l'île de Montréal)

Nouveaux immigrants : 7,7 % (7,5 % sur l'île de Montréal)

Minorités visibles : 21,0 % (25,0 % sur l'île de Montréal)

Langue maternelle :

Français 65,9 % (48,8 % sur l'île de Montréal)

Anglais 3,6 % (16,8 % sur l'île de Montréal)

Autres 28,4 % (31,7 % sur l'île de Montréal)

Ménages locataires : 74,6 % (62,1 % sur l'île de Montréal)

Ménages locataires consacrant 30 % ou plus du revenu au logement : 35,2 % (38,7 % sur l'île de Montréal)

Familles monoparentales à faible revenu : 711, soit 29,5 % (28,4 % sur l'île de Montréal)

Enfants de moins de 6 ans à faible revenu : 715, soit 27,4 % (29,7 % sur l'île de Montréal)

ANNEXE 3 :

PROFIL DES PERSONNES INTERVIEWÉES DONT LES EXTRAITS DES RÉCITS ONT ÉTÉ CITÉS *:

Pseudonyme en ordre d'apparition dans le texte	Profession	Âge au moment de l'entrevue	Sport pratiqué	Trajectoire sportive
Élisabeth	Professionnelle de recherche et doctorante	29 ans	Escalade/ Sports de plein air et <i>Ultimate</i>	Cinq ans d'expérience d' <i>Ultimate</i> Elle pratique des sports de plein air depuis son enfance
Daniel	Biologiste (travaille dans une entreprise de bio-analyse)	34 ans	<i>Ultimate</i> et auparavant joueur de soccer	Treize ans d'expérience dans la pratique de l' <i>Ultimate</i> amateur et compétitif à l'AUM
Patrick	Doctorant et chargé de cours (devenu dernièrement professeur d'université)	30 ans	Plein air : escalade, <i>rafting</i> . Joueur de hockey dans son enfance/adolescence	Expérience dans plusieurs sports de plein air depuis dix ans
Sébastien	Gestionnaire dans le secteur de la grande distribution	35 ans	<i>Ultimate</i>	Dix ans d'expérience autant au niveau amateur que compétitif
Arianne	Gestionnaire dans une école primaire alternative	37 ans	Randonnée, course à pied, compétitions <i>Ironman</i> , triathlon	3 ans d'expérience dans la pratique intensive du triathlon, un an d'expérience pour les compétitions <i>Ironman</i> . Elle pratiquait du volleyball au secondaire.

Pseudonyme en ordre d'apparition dans le texte	Profession	Âge au moment de l'entrevue	Sport pratiqué	Trajectoire sportive
Élodie	Nutritionniste	28 ans	<i>Ultimate</i>	Trois ans d'expérience au sein de deux équipes de l'AUM.
Mathieu	Gestionnaire /consultant dans le domaine environnemental et guide de montagne occasionnel	35 ans	Escalade/alpinisme/ randonnée	17 ans d'expérience dans la pratique de l'escalade. Plusieurs expéditions accumulées.
Renaud	Physicien et cadre dans une boîte de gestion	33 ans	<i>Ultimate</i>	Sept ans d'expérience dans des équipes de l'AUM dans les niveaux amateurs et compétitifs
Martin	Ingénieur civil	32 ans	Escalade puis <i>Ultimate</i>	Sept ans d'expérience dans la pratique de l'Ultimate et auparavant cinq ans de pratique d'escalade
Louis	Chargé de cours et doctorant en sciences sociales	27 ans	Randonnée puis escalade en gymnase	Randonneur depuis dix ans et cinq ans d'expérience d'escalade (presque uniquement en gymnase)
Lucie	Conseillère en emploi	27 ans	<i>Ultimate</i>	Trois ans d'expérience d'Ultimate au sein de plusieurs équipes amateurs de l'AUM
Luc	Professeur au niveau collégial	32 ans	<i>Ultimate</i>	Joueur d' <i>Ultimate</i> depuis dix ans aux catégories amateur et compétitive

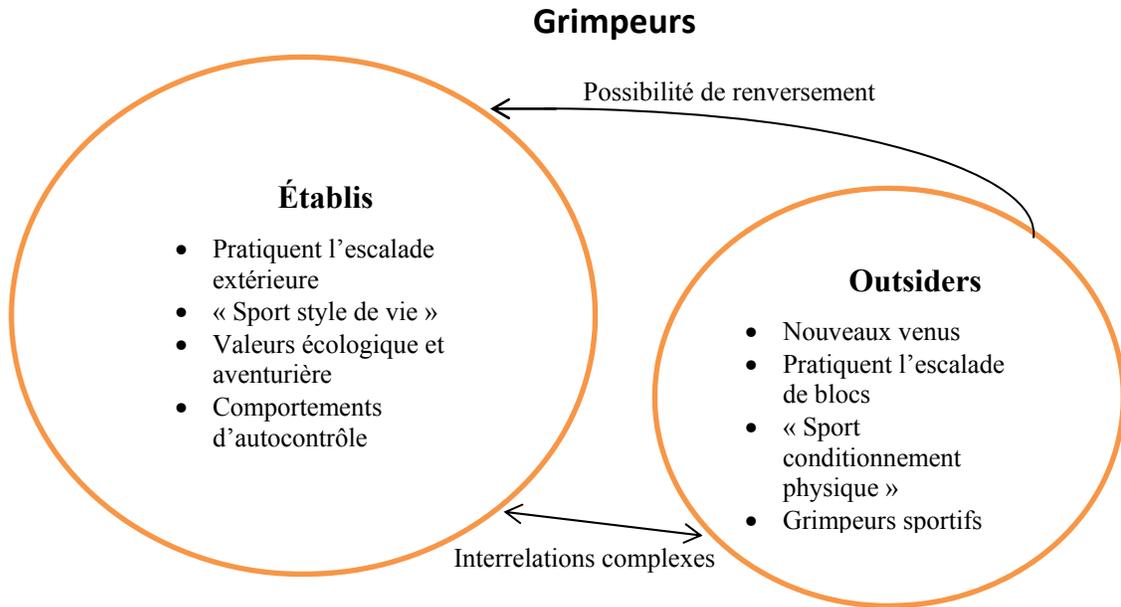
Pseudonyme en ordre d'apparition dans le texte	Profession	Âge au moment de l'entrevue	Sport pratiqué	Trajectoire sportive
Geneviève	Gestionnaire dans le domaine des arts	27 ans	Escalade	Amatrice d'escalade extérieure depuis une dizaine d'années
Anne-Marie	Géologue et travailleuse autonome	32 ans	Escalade	Treize ans d'expérience d'escalade extérieure
Dominique	Travailleuse sociale	33 ans	<i>Ultimate</i>	Six ans d'expérience dans l' <i>Ultimate</i>
Courtney	Doctorante en sciences humaines	37 ans	<i>Ultimate</i>	Expérience de quinze ans dans des équipes amateur et compétitifs de l'AUM
Caroline	Gestionnaire des projets dans une entreprise publique	30 ans	<i>Ultimate</i>	Dix ans d'expérience dans la pratique de l' <i>Ultimate</i>
Alex	« <i>Cordeur</i> » indépendant et auparavant aide-gestionnaire dans un restaurant	26 ans	Escalade	Douze ans d'expérience d'escalade

* Pour que le lecteur puisse mieux retracer les extraits dans lesquels les interviewés ont été cités, ce tableau contient uniquement les données correspondantes à ces individus et non à l'ensemble des récits effectués durant le travail de terrain. Hormis cette liste, l'échantillon total comprend aussi trois femmes et six hommes pratiquant le plein air ainsi que quatre femmes et deux hommes amateurs d'*Ultimate*.

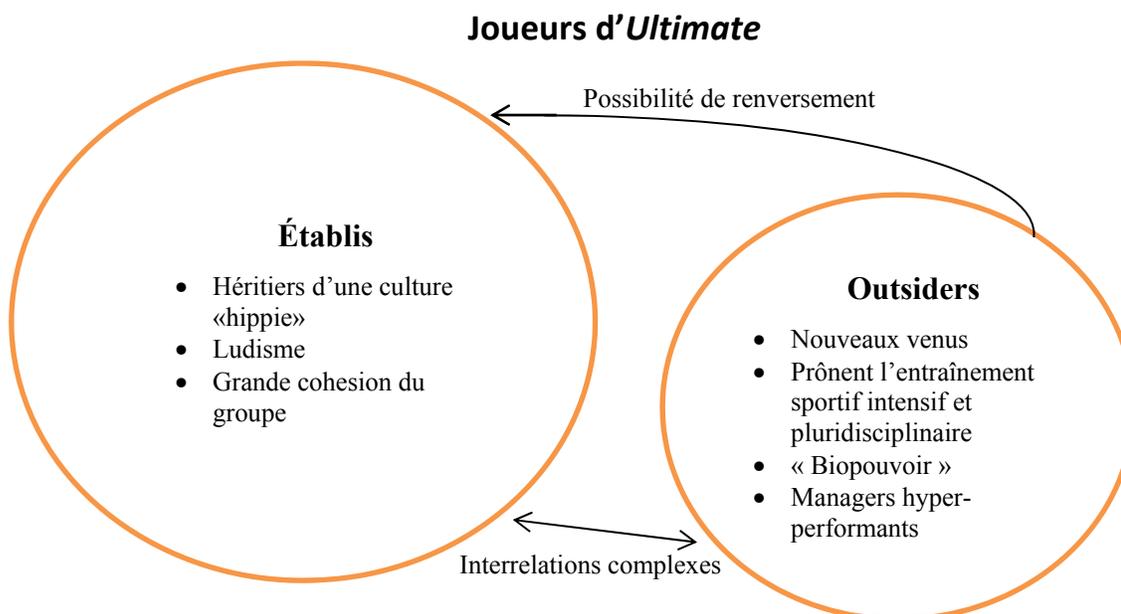
ANNEXE 4 :

LES CONFIGURATIONS OBSERVÉES

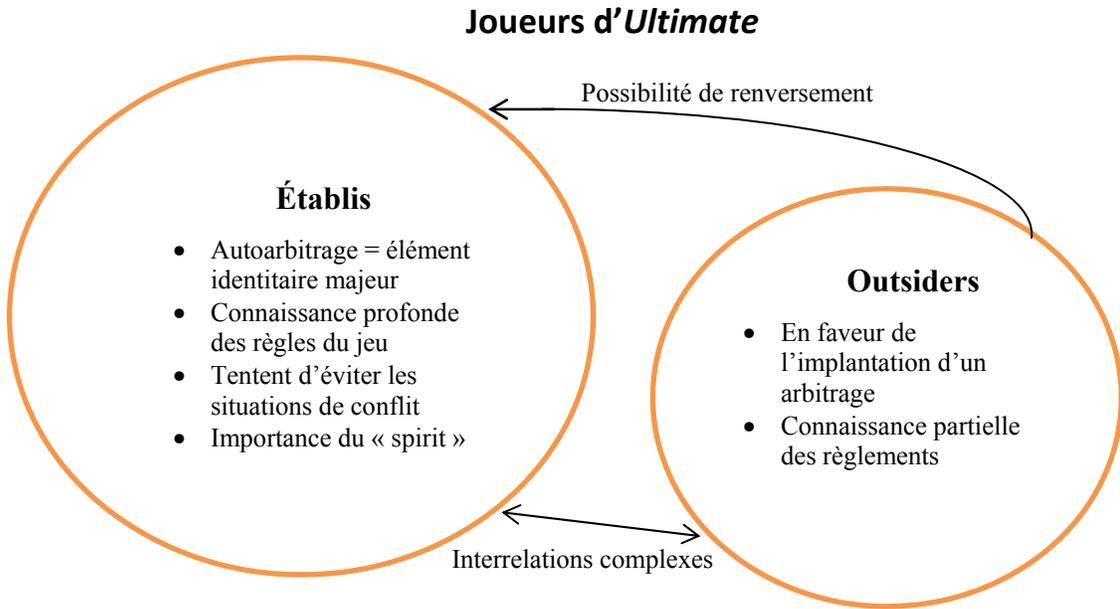
Configuration « établis » / « outsiders » dans la relation entre SSV et SCP : le cas des « grimpeurs »



Configuration « établis » / « outsiders » dans la rationalisation de l'entraînement sportif : le cas des joueurs d'*Ultimate*



Configuration « établis » / « outsiders » dans l'implantation des nouvelles formes d'autocontrôle : La « curialisation » chez les joueurs d'Ultimate



Configuration « établis » / « outsiders » dans les rapports de genre

